John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

SUITE
DES LETTRES
A
UN AMÉRIQUAIN,
Sur les IVe. & V^e. volumes
DE L'HISTOIRE NATURELLE
de M. DE BUFFON;
ET SUR
LE TRAITÉ DES ANIMAUX
de M. l'Abbé DE CONDILLAC.

Septième Partie.

A HAMBOURG.

M. D C C. L V I.

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
Washington, D.C.

SUITE DES LETTRES A UN AMÉRICAIN.

SEPTIÉME PARTIE.

XVIIIe. LETTRE.

VOUS êtes déja préparé, Monsieur, par les divers extraits que je vous ai faits du quatriéme Volume de Monsieur de Buffon, à recevoir des leçons que vous trouverez très-nouvelles, sur la nature de l'Homme.

Homo duplex.

C'eſt ſon texte qu'il traduit
P. 98. & 99. ainſi. » L'Homme *intérieur* eſt » double. Il eſt compoſé de deux » principes différens par leur na- » ture, & contraires par leur ac- » tion. L'ame, ce principe ſpi- » rituel, ce principe de toute » connoiſſance, eſt toujours en » oppoſition avec cet autre prin- » cipe animal & purement ma- » tériel. Le premier eſt une lu- » miere pure, qu'accompagne le » calme & la ſérénité; une ſource » ſalutaire dont émane la ſcien- » ce, la raiſon, la ſageſſe. » Au- cune erreur, aucune mépriſe par conſéquent, ne lui doivent être imputées. » L'autre eſt une fauſſe » lueur, qui ne brille que par la » tempête, & dans l'obſcurité;

» un torrent impétueux qui rou-
» le & entraîne à sa suite les pas-
» sions & les erreurs. » Comparez, Monsieur, cette pompeuse & éloquente description, à ce que vous éprouvez en vous-même ; y trouvez-vous deux *vous*, si je puis parler ainsi ? L'un immatériel, insensible, lumineux ; l'autre matériel, dont le fond est ténébreux, mais sensible. En un mot, si l'être qui pense en vous, ne reconnoît point pour ses modifications, la douleur, le plaisir, les mouvemens des passions, les impressions des sens : vous êtes de l'espece que peint M. de Buffon, composé de deux *moi* individuels, qui se contredisent perpétuellement, qui se haïssent réciproquement, puisque l'op-

position naturelle qui est entre eux, est celle qui est entre la lumiere & les ténébres, entre le calme & le tumulte : mais si la substance qui pense en vous, croit que les couleurs, les sons, les odeurs, le plaisir, la douleur, sont ses propres manieres d'être ou agréables ou désagréables, vous rentrez dans l'espece générale des hommes.

P. 99. » Le principe animal, » continue notre Auteur, » se développe premier : comme il est purement matériel, & qu'il consiste dans la durée des ébranlemens, & le renouvellement » des impressions formées dans » notre sens intérieur matériel, » par les objets analogues ou » contraires à nos appétits, il

» commence a agir dès que le » corps peut sentir de la douleur, » ou du plaisir ; il nous détermine » le premier, & aussitôt que nous » pouvons faire usage de nos » sens. » Ces appétits, la douleur & le plaisir sont des modes de la matiere, comme nous l'a appris M. de Buffon, ce sont les façons mêmes de ces ébranlemens, c'est-à-dire, leurs vîtesses, leurs sortes d'oscillations, leur ton harmonique. C'est mettre les Matérialistes bien au large : ce que l'Auteur dit ensuite du principe spirituel ne les révoltera pas.

» Le principe spirituel se ma- Ibid.
» nifeste plus tard, il se perfec-
» tionne au moyen de l'éducation ;
» c'est par la communication des

» penſées d'autrui, que l'enfant
» en acquiert, & devient lui-
» même penſant & raiſonnable ;
» & ſans cette communication,
» il ne ſeroit que ſtupide ou fan-
» taſque, ſelon le degré d'inac-
» tion ou de ſtupidité de ſon ſens
» intérieur matériel. » Sans l'en-
thouſiaſme, ſi familier à Mon-
ſieur de Buffon, je croirois
qu'il penſe que l'ame eſt une eſ-
pece d'acquiſition que fait
l'Homme en commerçant avec
ſes ſemblables.

Comparons cette Deſcription
à ce qu'il a dit plus haut de l'en-
tendement & de l'imagination.

P. 95. « L'entendement eſt non-ſeule-
» ment une faculté de la puiſſan-
» ce de réfléchir, mais c'eſt l'ex-
» xercice même de cette puiſ-

» ſance, ç'en eſt le réſultat; c'eſt
» ce qui la manifeſte; ſeulement
» nous devons diſtinguer dans
» l'entendement deux opéra-
» tions différentes, dont la
» premiere ſert de baſe à la ſe-
» conde & la précede néceſſai-
» rement; cette premiere action
» de la puiſſance de réfléchir, eſt
» de comparer les ſenſations; »
c'eſt-à-dire, des modes, des
ébranlemens de certaines par-
ties du cerveau, leurs tons d'oſ-
cillation, que perſonne n'a ja-
mais ni vû, ni ſenti, ni connu;
» & d'en former des idées; & la
» ſeconde eſt, de comparer les
» idées mêmes, & d'en former
» des raiſonnemens. »

Et qu'eſt-ce que l'imagina-
tion? » Elle eſt auſſi une faculté P. 97. & 98.

» de l'ame : si nous entendons
» par ce mot, imagination, la
» puissance que nous avons de
» comparer des images avec des
» idées, de donner des couleurs
» à nos pensées, de représenter
» & d'agrandir nos sensations,
» de peindre le sentiment, en
» un mot de saisir vivement les
» circonstances, & de voir net-
» tement les rapports éloignés
» des objets que nous considé-
» rons ; cette puissance de notre
» ame en est même la qualité la
» plus brillante & la plus active ;
» c'est l'esprit supérieur, c'est le
» génie : les Animaux en sont
» encore plus dépourvûs que
» d'entendement & de mémoire.
» Mais il y a une autre imagina-
» tion, un autre principe, qui

» dépend uniquement des orga-
» nes corporels, & qui nous eſt
» commun avec les Animaux ;
» c'eſt cette action tumultueuſe
» & forcée, qui s'excite au-de-
» dans de nous-mêmes » (du
nous corporel) » par les objets
» analogues ou contraires à nos
» appétits ; c'eſt cette impreſ-
» ſion vive & profonde des ima-
» ges de ces objets, qui, mal-
» gré nous, ſe renouvelle à cha-
» que inſtant, & nous contraint
» d'agir comme les Animaux,
» ſans réflexion, ſans délibéra-
» tion ; cette repréſentation des
» objets plus active que leur pré-
» ſence, exagere tout, falſifie
» tout. Cette imagination eſt
» l'ennemie de notre ame, c'eſt
» la ſource de l'illuſion, la mere

» des passions qui nous maîtri-
» sent, nous emportent, malgré
» les efforts de notre raison, &
» nous rendent le malheureux
» théâtre d'un combat conti-
» nuel, où nous sommes presque
» toujours vaincus. »

Dépouillons cette doctrine de tout l'appareil éblouissant dont elle est ornée. Le but que Monsieur de Buffon s'est proposé dans la partie du Discours dont nous sommes occupés, est de bien distinguer l'Homme de la Bête. L'Homme, selon lui, a tout ce qu'on reconnoît dans les Animaux, un corps organisé, & dans la tête de ce corps, un organe qui sent son existence, le bien-être & la douleur, qui voit les objets, qui entend les sons,

qui a des appétits, des desirs & des passions; & tout cela n'est qu'un jeu organique, qu'un mode de la matiere, ce ne sont que des ébranlemens subsistans. Ainsi, le corps de l'Homme est un individu sensible, un *moi* à part, un *moi* ennemi naturel de l'autre *moi*, l'imbécille n'a point d'autre *moi*. Mais l'Homme a de plus un autre principe que l'Auteur nous donne, quelque part, pour une substance, qui sent aussi sa propre existence, est un autre *moi*, lequel associe (on ne dit pas comment, ni même de quelle sorte il les connoît) les sensations du *moi* corporel, forme des idées, unit encore plusieurs idées, & en fait des raisonnemens; sçait de plus

comparer des idées à des images, & colorer les pensées. L'Homme est donc composé de deux individus, de deux *moi*, aussi différens par leur substance que par leur propriété. L'un est une lumiere pure, incapable d'erreur, ami de la vérité par sa nature; on le prendroit pour cette portion de la Divinité que les Anciens donnoient à l'Homme, & refusoient aux Animaux, laquelle après la mort se réunissoit à son tout. L'autre est aveugle, ou s'il voit, il ne voit que les ténébres & n'enfante que l'erreur. On prendroit celui-ci pour une production du mauvais principe, tel que les Manichéens l'ont imaginé. Quand j'ai faim, le *moi* qui songe

à procurer de la nourriture, eſt la ſubſtance pure, elle n'a pas faim, elle travaille pour la ſubſtance ténébreuſe, de la maniere la plus déſintéreſſée. Lorſque je vois un objet, c'eſt l'individu corporel qui le voit, qui deſire de s'en approcher; & c'eſt l'autre *moi* ſpirituel qui lui ordonne de marcher pour l'atteindre. Le *moi* ſpirituel ne ſent ni le plaiſir, ni la douleur, il eſt impaſſible, il n'y a que l'individu corporel qui ſoit ſenſible. La ſubſtance ſpirituelle voit dans l'autre ſubſtance, d'une maniere à la vérité inintelligible, la douleur & le plaiſir, mais ne les ſent point; cependant elle s'afflige du malheur de l'autre, & condamne quelquefois le plaiſir auquel elle

livre l'autre ſubſtance ſon ennemie naturelle & pour laquelle elle s'intéreſſe quelquefois trop tendrement. Voilá l'Homme, *Homo duplex*. Si vous vous reconnoiſſez à ce portrait, vous m'étonnez beaucoup.

On voit bien d'où M. de Buffon tire ſon opinion d'un double principe. Il a ſaiſi ce que Baile a tant fait valoir; je veux dire ces contradictions que nous éprouvons en nous-mêmes, ces combats de l'homme ſpirituel, contre l'homme charnel, l'oppoſition preſque continuelle entre la raiſon & les ſens, entre la vérité & le menſonge : oppoſition qui a précipité les Manichéens dans les plus grandes erreurs, tant de ſpéculation que de pratique

l'Auteur rapporte lui-même sa doctrine à cette même origine.

» Il est aisé, nous dit-il en ren- P. 100. & 101.
» trant en soi-même, de recon-
» noître l'existence de ces deux
» principes. Il y a des instans
» dans la vie, il y a même des
» heures, des jours, des saisons
» où nous pouvons juger, non-
» seulement de la certitude de
» leur existence, mais aussi de
» leur contrariété d'action. Je
» veux parler de ces tems d'indo-
» lence, de dégoût, où nous ne
» pouvons nous déterminer à
» rien, où nous voulons ce que
» nous ne faisons pas, & où nous
» faisons ce que nous ne voulons
» pas; de cet état ou de cette
» maladie, où se trouvent si sou-
» vent les hommes oisifs, & mê-

» me les hommes qu'aucun tra-
» vail ne commande. Si nous
» nous observons dans cet état,
» notre *moi* nous paroîtra divisé
» en deux personnes, dont la
» premiere, qui représente la fa-
» culté raisonnable, blâme ce
» que fait la seconde, mais n'est
» pas assez forte pour s'y oppose
» efficacement, & la vaincre. »
Dans ces combats étranges, indices de la corruption de l'Homme, n'est-ce pas le même être que la lumiere sollicite d'un côté, & que les sensations attirent & occupent de l'autre, & qui se sent déchiré par cette contradiction? On reconnoît dans bien des occasions la supériorité des attraits des sens sur notre intelligence qui se laisse vaincre lâchement:

lâchement : mais l'ame ſent-elle ces attraits, ou ne les ſent-elle pas ? Si elle ne les ſent pas, elle n'eſt pas ſollicitée à s'y prêter ; ſi elle les ſent, ces mêmes attraits ſont donc dans des ſenſations qui lui ſont propres, & non pas dans celles d'un être d'une nature toute différente de la ſienne.

» De-là on peut conclure, P. 103.
» dit M. de Buffon, après quelques réflexions ajoutées à ce que nous venons de voir, » que » le plus malheureux de tous les é- » tats, eſt celui où ces deux puiſ- » ſances ſouveraines de la nature, » de l'Homme, » ces deux individus ſi diviſés d'intérêts, » ſont » toutes deux en grand mouve- » vement, mais en mouvement » égal, & qui fait équilibre.

» C'eſt-là le point de l'ennui le
» plus profond, & de cet horri-
» ble dégoût de ſoi-même, qui
» ne nous laiſſe d'autre deſir, que
» celui de ceſſer d'être; & ne
» nous permet qu'autant d'action
» qu'il en faut pour nous détruire
» en tournant *froidement* contre
» nous des armes de fureur. Quel
» état affreux, continue-t-il, je
» viens d'en peindre la nuance la
» plus noire. »

Je plains fort M. de Buffon; de ce que ſon imagination lui repréſente ſi vivement un auſſi horrible état, connu de peu de perſonnes, même parmi le grand nombre des malheureux. Mais je ne reviens point de mon étonnement, quand je vois qu'il fait conſiſter cette noirceur de l'ame

dans l'équilibre parfait des paſſions & de la raiſon. Mais quels ſont donc ces efforts violens que font l'un contre l'autre l'individu intelligent & l'individu ſenſible ? C'eſt ſans doute que le principe intelligent condamne les ſenſations vives & les attraits qu'éprouve le principe ſenſible. Que fait cette improbation à ce dernier, connoît-il la façon de penſer de l'autre, en eſt-il choqué ? Il eſt trop ſtupide, il ne ſe jette point dans l'avenir, il ne ſait rien du paſſé ; il ne ſent que le préſent, & ne le ſent que machinalement ; il ne peut être contredit par des réflexions qui ne vont point juſqu'à lui, & dont il n'eſt pas ſuſceptible ; il n'eſt donc point combattu. Mais, dira M.

de Buffon, je suppose que l'âme a un pouvoir d'étouffer certaines sensations, de réprimer les appétits de l'organe sensible ; c'est un effort violent que celui-ci éprouve, & dont il est contristé. Oüi, s'il compare ses appétits avec la contradiction qu'il essuie, s'il regrette une situation dont on le tire ; mais ce qui n'a aucune idée du passé ne peut avoir de regrets, ni craindre que ce qui lui plaît dans le moment, ne passe, puisqu'il ne connoît pas non plus le futur.

Sera-ce l'individu raisonnable qui sentira le contrecoup des sensations de son associé purement matériel, qui éprouvera des sensations qu'il condamne, qu'il ne voudroit point avoir, &

dont il reconnoît le désordre ? Cela voudroit dire, selon M. de Buffon, que toutes les sensations sont doubles. La douleur est dans l'organe matériel & dans l'ame, & le plaisir de même ; les couleurs, cette sensation qui nous fait distinguer les objets de dehors, se trouvent dans l'un & dans l'autre. Les appétits sont doubles aussi ; mais si l'on compare ces modalités de l'ame à celles du corps, elles en diffèrent autant que la pensée diffère de l'oscillation d'une fibre. Si cela est ainsi, je conçois alors que le principe pur sollicité par des sensations & des appétits à des actions contraires à ses lumieres, sera violemment agité, qu'il éprouvera du trouble, si

l'amour qu'il a pour la pureté de son être, n'est pas plus fort que l'empire de l'attrait. La guerre intérieure dont il est affligé, doit être d'autant plus accablante, qu'il est plus un, si je puis parler ainsi, qu'il est plus simple: & si ce n'est que cela que M. de Buffon éprouve, il a, comme le reste des hommes, une ame intelligente, en qui les lumieres ne sont pas toujours d'accord avec les appétits & les desirs. Cette espece de lutte est d'autant plus cruelle, qu'elle est dans le même individu. Au contraire, si l'Homme est le résultat de l'union de deux substances, qui par leur nature, se contredisent réciproquement, leurs efforts réciproques sont-ils en équilibre,

aucune n'eſt vaincue, aucune ne craint de l'être, c'eſt une tréve ; c'eſt le ſeul cas où toutes deux peuvent être contentes & tranquilles : car ſi l'un ou l'autre individu eſt ſupérieur, il triomphe de ſon ennemi, l'un d'eux eſt néceſſairement malheureux.

Dans le cas où M. de Buffon voudroit ſoutenir que toutes les ſenſations ſont doubles, mais comme il l'a inſinué ailleurs, *d'un ordre ſupérieur dans l'ame* ; dans le cas, dis-je, où il y a ſenſation de couleur dans l'ame, mais ſenſation convenable à l'eſprit, & ſenſation de couleur dans l'organe, mais ſenſation aſſortie à la matiere, & qui n'y eſt qu'une ſorte d'ébranlement perſévérant : quel eſt celui de ces

deux ordres de sensations sur le-
quel raisonne l'esprit philosophi-
que de M. de Buffon ? Apparem-
ment l'ordre qu'éprouve l'indivi-
du raisonnable. Et de même, si
quelque attrait, pour un plaisir
que la raison interdit, tourmente
cet individu, ce sera encore
l'attrait que son ame éprouve, &
non pas celui qui ne convenant
qu'à la matiere, selon lui-même,
ne peut appartenir à la puissance
spirituelle ; celle-ci ne peut avoir
la maniere d'être qui ne convient
qu'à un organe corporel. D'où
je conclus que quand même
l'Homme seroit dans M. de Buf-
fon l'association de deux indivi-
dus de différente nature, dont
l'un seroit sensible & raisonnable,
l'autre sensible & essentiellement

privé

privé de raiſon ; l'eſprit, la premiere de ces ſubſtances, ne ſentiroit que ſes propres façons d'être, & non celle de l'organe intelligent ; ne raiſonneroit que ſur ce qu'il éprouveroit, & ne pourroit vérifier par aucune expérience, d'une maniere démonſtrative, ſi l'autre auroit des ſenſations d'un genre materiel, ou s'il n'en auroit pas.

Mais l'ame de M. de Buffon ne ſeroit-elle pas de la trempe de celle des Stoïciens, l'heureuſe apathie n'en feroit-elle point le caractere ? Seroit-elle une étincelle de la Divinité que rien ne peut altérer ? Une lueur unie à la matiere pour en arrêter les ſaillies, pour guider la machine dans certaines occaſions ; pour ſe jouer

de ſes afflictions comme de ſes plaiſirs ? Un principe *impervertiſſable*, celui qui condamne tous nos excès, toutes nos folies. Il ſemble qu'on dût le penſer. Il veut que nos ames ſoient impaſſibles, la ſienne le doit être par conſéquent. Il prétend que le corps n'a aucune influence ſur l'ame, dans les imbécilles (il ne peut en avoir davantage dans la folie, dans les délires, dans la premiere enfance) qu'elle eſt comme nulle dans cet état. Enfin, comme M. de Buffon donne toutes nos ſenſations, toutes les impreſſions des ſens à la pure machine, n'eſt on pas autoriſé à penſer que le ſens ſupérieur dans l'ame, conſiſte à voir & non pas à éprouver ces diverſes ſenſa-

tions ; à les connoître & non pas à les sentir ; à appareiller, pour ainsi dire, les connoissances qu'elle a de ces sensations, & non pas à les rassembler elles-mêmes, ces sensations qui lui sont étrangeres, pour en former des idées ? N'est-ce pas la vraye apathie des Stoïciens ? Vous admirerez sans doute en passant, que moins la machine domine sur l'ame, moins celle-ci a d'activité, enforte que dans les imbéciles elle est nulle ; les Matérialistes l'admireront aussi.

M. de Buffon auroit-il crû pouvoir ramener ceux-ci à reconnoître en nous avec la machine un principe spirituel, en leur proposant cette Philosophie de quelques anciens Payens. Ils

lui sauroient gré de ses travaux. Ils s'embarrasseroient fort peu de trouver en eux-mêmes une substance indivisible, immatérielle, immortelle-même, pourvû que tout ce qui peut rendre malheureux, je veux dire la sensibilité, appartînt à celle des deux substances dont l'Homme est composé, qui peut être dissoûte. Pourvû que la sensation ne soit qu'un jeu organique, qui ne subsiste plus après que la mort aura brisé nos organes, ils n'en seront pas moins tranquilles sur l'attente d'une autre vie. Et quelles affreuses conséquences n'employeroient-ils pas contre la morale ? Ils emprunteroient les mêmes armes dont s'est servi le des-

S. Aug. tructeur des Manichéens contre

cette Secte infâme à laquelle il avoit été lié autrefois. Les crimes ne sont pas du ressort d'une machine, diront-ils à M. de Buffon, elle ne peut rien faire que conformément à sa nature, & par la nécessité même de cette nature : or, tout ce qui est nécessaire & conforme à la Nature, ne peut être un crime. Seroit-ce l'intelligence unie à l'Animal qu'on voudroit rendre responsable des mouvemens de la machine ? Et quelle part y peut-elle prendre ? Mérite-t-elle d'être blâmée, parce que telle ou telle fibre de son cerveau a une sorte d'ébranlement ou un autre ; si cette fibre a tel plaisir ou tel appétit, pourquoi l'ame s'y opposeroit-elle ? En qualité de cen-

seur obligé à tenir la machine en bride ? Oui, si la fibre étoit répréhensible, si elle se rendoit coupable. Mais nous venons de voir qu'elle est incapable d'aucun mal moral, ni ne peut se pervertir ; la censure ne peut donc ici avoir lieu. Mais l'ame se corrompt en prenant part aux sensations, aux appétits du corps, répondra M. de Buffon ; cela ne se peut, diront les Matérialistes, l'ame ne sent rien de ces impressions, elles sont purement machinales, elles ne peuvent devenir ses façons d'être ; desirera-t-elle des affections, des sensations qu'elle ne peut éprouver? Ou deviendroit-elle criminelle, parce qu'elle seroit spectatrice des actions d'un Estre d'une tou-

te autre espece qu'elle, surtout lorsque ces actions sont innocentes de la part de cet Estre?

Je pourrois aisément pousser plus loin ces détestables conséquences, si mon but étoit de rendre odieuse la doctrine de M. de Buffon, & si je ne me bornois pas à prouver qu'elle est fausse, contraire à l'expérience, & qu'elle n'a de fondement que dans l'imagination de l'Auteur. Il n'avoueroit pas mêmes ces conséquences: la foi qu'il professe hautement empêche de les lui imputer. Il convient quelque part, que l'ame se pervertit en se laissant emporter par les fougues de l'Animal. Il n'explique pas & il ne peut expliquer comment l'ame se rend criminelle

dans son système, comment elle peut recevoir des empreintes des sensations du corps son adjoint, mais il le suppose. Il confesse même que l'ame des méchans sera punie après la mort. Je dois vous remettre cet aveu sous les yeux : il avoit dit que l'ame est impassible de sa nature, & cette proposition avoit été relevée fort sagement par la Faculté de Théologie de Paris:
P. 19. l'Auteur l'explique ainsi. » Quand » j'ai dit que l'ame étoit impassi» ble de sa nature, je n'ai préten» du dire autre chose, sinon que » l'ame par sa nature n'est pas » susceptible des impressions ex» térieures, qui pourroient la dé» truire. » On ne sait quelles sont ces impressions, » & je n'ai

» pas crû que par la puiſſance de » Dieu, elle ne pût être ſuſcep- » tible des ſentimens de douleur » que la foi nous apprend devoir » faire dans l'autre vie la peine du » péché & le tourment des mé- » chans. » Vous comprenez bien, Monſieur, par tout ce que vous avez vû, pourquoi cet déclaration eſt un peu embarraſſée; pourquoi il ne convient pas que l'ame ſouffre en cette vie, & d'où vient qu'il veut un miracle, non pas pour faire ſouffrir l'ame des méchans, mais même pour la rendre ſuſceptible des ſentimens de douleur. Il eſt bien clair qu'il ne s'exprime ainſi, que parce qu'il attribue toutes nos ſenſations à des ébranlemens organiques, auſſi bien que tou-

tes les impreſſions reçûes par nos ſens ; & qu'il veut que ces ſenſations & ces impreſſions ſoient le partage de l'Animal complet, auquel il lui a plû d'unir notre ame. Mais malgré toutes ces inexactitudes, que ni les Théologiens, ni les Philoſophes ne lui paſſeront pas, il oppoſera toujours ſa profeſſion de foi aux Matérialiſtes, & arrêtera par-là toutes leurs conſéquences ; mais il ne les empêchera pas de les tirer de ſa doctrine, & je ſuis obligé d'avouer, quoiqu'avec peine, qu'elles ſont très juſtes ; mais j'eſpere de ſa foi, comme de ſa bonne foi, qu'au déſaveu qu'il a déja donné, il en ajoûtera un ſecond touchant ſa diſſertation ſur les Animaux, perſuadé qu'une

soumission sans réserve à l'autorité que Dieu a établie, lui est plus utile & plus précieuse que toute l'activité de ses raisonnemens.

Je lui prête même la main bien volontiers, en lui prouvant en deux mots & d'après l'expérience, que nos sensations sont des façons d'être de la substance intelligente : & je n'employerai pour cela que l'exemple de la vision.

1°. Voir & éprouver des sensations de couleur, c'est la même chose. Cette sensation porte à notre ame, la figure, le relief, la position des corps. Si c'est un mode de certaines fibres du cerveau, si c'est un sistême de différens ébranlemens, de divers jeux de la machine, comme

le veut M. de Buffon, il eſt certain que ces ſortes d'ébranlemens nous ſont abſolumens inconnus, & qu'ils ne ſont point ſentis, l'expérience journaliere nous l'apprend. Et j'ai, de plus, démontré dans les élémens métaphiſiques, que l'enſemble des effets de la lumiere rejaillis d'un corps ne peut repréſenter la figure ſur un être compoſé de parties. Il eſt donc prouvé que dans le fait la viſion n'appartient point à un organe qui ne ſent rien des impreſſions de la lumiere; & que ne ſe faiſant point dans la machine, il faut que cette viſion appartienne uniquement à notre ame.

2°. Quand je paſſerois à M. de Buffon, que la ſenſation de

la vision est un mode, une sorte d'ébranlement persévérant senti par la machine, il seroit clair qu'alors la sensation de couleur ne pourroit être connue de l'ame que comme un mode qui lui seroit étranger, & qui ne peut lui convenir, & qu'elle n'en auroit d'autre idée que celle que nous avons des sensations d'un Chien, que nous voyons évanter les pistes d'un Liévre, ou suivre de l'œil la direction de la course de cet animal. La vûe de la figure d'un corps, de ses dimensions, de son relief, seroit dans une sensation que l'ame n'auroit point, & qu'elle ne peut avoir, parce que cette sensation est un mode de la matiere. Celui qui voit & celui qui raisonne sur ce qui est vû,

seroient deux individus différens. Qui peut allier de pareils paradoxes avec l'usage qu'il fait à chaque instant de ses yeux? Qui peut penser que ce qui apperçoit & qui réfléchit en lui sur ce qu'il a apperçû, sont deux êtres d'espece différente?

3°. Enfin, la sensation de la vûe renferme l'ordre des corps, leur position respective & persévérante, ou le changement continuel & successif de situation des uns à l'égard des autres. Elle renferme l'idée de lieu & de position, de haut, de bas, de divers côtés; l'idée du tems dans le mouvement successif du corps mû. L'expérience est ici trop commune, trop constante & trop précise pour pouvoir être

niée. Or, aucune de ces idées ne peut convenir à une machine ; Monſieur de Buffon l'avoue, & nous le forcerions d'en convenir, s'il tentoit d'en douter. Il eſt donc prouvé que le ſens de la vûe, renfermant toutes ces idées, qui ne peuvent être un méchaniſme, ni un mode du cerveau, en eſt un de notre ame.

L'*Homme intérieur double* eſt donc renverſé; le Stoïciſme & le Manichéiſme ſont confondus, l'ame rentre dans ſon état naturel, c'eſt un Eſtre ſuſceptible de lumiere & de ſentiment, où la lumiere & le ſentiment ſont ſouvent oppoſés: paſſive, elle eſt ſujette à toutes les impreſſions des objets tranſmiſes par les ſens, à tous

les changemens que le cours des esprits, décidés par une maœuvre secrette de la machine, peuvent y causer. Active, pour désavouer, pour réprimer les appétits qu'elle se sent & que sa raison condamne, pour adopter le vrai, pour rejetter le faux, pour péser les vraisemblances, pour douter, pour refuser d'examiner, pour juger avec précipitation; susceptible de vérité & d'erreur. Voilà ses traits tels que nous les reconnoissons en nous-mêmes. Qui osera en faire une portion de la Divinité; c'est-à-dire, d'un Estre immuable, essentiellement amateur de l'ordre, incapable de se tromper ni d'être trompé, infiniment actif, infiniment heureux,

reux, infiniment impassible? C'est pourtant à cet attentat que sont réduits quelques Matérialistes, forcés dans les ténébres où ils se réfugient. Voilà la doctrine qu'ils débitent avec adresse: ils en changent sans changer d'intérêt, & entreprennent de spiritualiser le spinosisme, & de donner pour élément à la matiere, des parcelles de Dieu même. Je suis depuis long-tems ces Messieurs, je les entends, & je tâcherai de le leur prouver, mais Monsieur de Buffon ne les entend point; loin de se précautionner contr'eux en croyant les confondre, il leur prête des armes; ne doit-il pas me sçavoir quelque gré, quand je l'avertis d'une mépriſe si pernicieuse, &

de ce qu'en respectant ses bonnes intentions, j'empêche, de tout mon pouvoir, qu'il ne paroisse favoriser des gens attentifs à profiter de tout ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

XIXe. LETTRE.

NOUS sommes arrivés Monsieur, à la doctrine de Monsieur de Buffon, touchant les passions de l'Homme & des Animaux ; appuyés sur des principes tels que vous les avez vûs elle doit subir le sort de ses fondemens. Ainsi, il suffit de l'exposer, & de faire sentir en passant les défauts qui lui sont propres. Il passe à cette matiere, e

affirmant positivement que la sensibilité à laquelle on doit rapporter les passions, aux moins celles qui sont relatives aux besoins de la machine, est l'appanage de la machine seule, & n'appartient point à l'ame. « Sé- P. 109.
» parons de nous tout ce qui
» appartient à l'ame; ôtons-nous
» l'entendement, l'esprit & la
» mémoire, ce qui nous restera
» sera la partie matérielle par la-
» quelle nous sommes Animaux,
» nous aurons encore des be-
» soins, des sensations, des ap-
» pétits, nous aurons de la dou-
» leur & du plaisir, nous au-
» rons même des passions, car
» une passion est-elle autre chose
» qu'une sensation plus forte que
» les autres, & qui se renouvelle

» à tout instant. » Cette définition est très-peu exacte, nos passions sont plûtôt des goûts pour une espece de sensation, ou des desirs de certaines sensations. » Or, » nos sensations pourront se renouveller dans notre sens intérieur matériel, nous aurons » donc toutes les passions, du moins toutes les passions aveugles, que l'ame, ce principe » de la connoissance, ne peut ni » produire, ni fomenter. » Vous me demanderez, Monsieur, comment, dans les principes de M. de Buffon, l'ame peut devenir criminelle, puisqu'elle ne peut ni produire ni fomenter les passions aveugles. Je ne sai que vous répondre, & vous verrez bientôt pourquoi.

Dans ce partage qu'il fait de nos différentes facultés, de quel côté met-il la volonté & la liberté? Toutes nos passions se réduisent au desir d'être heureux par la possession d'un objet, ou d'éviter un mal en éloiguant ou en fuyant ce qui peut le causer. Elles sont toutes relatives au passé ou au futur, elles naissent de l'amour du bien être: & cet amour est notre volonté. Il est étrange qu'en décrivant ce qui appartient à l'ame, il réduise toutes ses propriétés à l'entendement, à l'esprit & à la mémoire, & qu'il ne fasse aucune mention de la liberté, dont nous avons certainement le sens intime, & dont l'exercice ne peut être un méchanisme, puisque tout méchanisme

eſt l'effet néceſſaire d'une cauſe. Pourquoi donc paſſe-t-il abſolument ſous ſilence cette faculté active qui décide du mérite ou du démérite dans l'uſage de toutes les autres facultés ? L'ame fût-elle un portion de la Divinité, voudroit-on qu'elle ne fût pas libre ? Il faut ici expliquer favorablement notre Auteur, & raſſembler des demi-mots épars dans ſon diſcours, pour ſuppléer ce qui manque à ſa deſcription de l'ame. Si l'on n'avoit pour lui cette attention, on croiroit qu'il ne reconnoîtroit que l'intelligence, une ſorte d'imagination & la mémoire, dans la ſubſtance ſpirituelle dont nous ſommes animés. Il ſuppoſe aſſûrément partout ailleurs la liberté &

la distingue comme on doit, de la spontaneité. Mais où place-t-il l'une & l'autre? C'est en quoi consiste la difficulté. Dans l'ame ou dans le sens matériel, si je ne me trompe, il assigne la liberté à l'ame, & la spontaneité à son sens matériel.

Je démêle quelques traces de cette précision dans l'endroit principalement où il parle de la jeunesse. » Dans la jeunesse, lors- P. 10.
» que le principe spirituel com-
» mence à entrer en exercice, &
» qu'il pourroit déja nous condui-
» re, il naît un nouveau sens ma-
» tériel qui prend un empire ab-
» solu & commande si impétueu-
» sement à toutes nos facultés,
» que l'ame elle-même semble se
» prêter avec plaisir aux passions

» impétueuſes qu'il produit. » Il y a malheureuſement plus que de l'apparence, que dans pluſieurs, l'ame ne ſe prête que trop aux premieres ſollicitations de la paſſion dont l'Auteur nous parle. Mais au lieu de nous enſeigner que la machine domine alors, il auroit dû admirer l'attention de la Providence, qui n'a permis à cette paſſion de ſe déclarer, qu'après que la raiſon a été développée, que la liberté eſt en exercice, & que l'éducation a pû prémunir contre les premieres atteintes d'un attrait, qui n'eſt un déſordre, que parce que nous naiſſons dépravés. M. de Buffon continue. » Le principe matériel » domine donc encore & peut-» être avec plus d'avantage que

» jamais »

» jamais ; car non-seulement il » efface & soumet la raison, mais » il la pervertit & s'en sert com- » d'un moyen de plus ; on ne » pense & on n'agit que pour ap- » prouver & pour satisfaire sa » passion. » On croiroit entre-voir un art profond dans la des-cription que vous venez de lire, Monsieur, l'on y soupçonneroit des vûes, si l'on n'avoit pas déja observé que l'Auteur ne voit que confusément ces objets, sans en saisir ni l'analogie, ni l'oppos-ition ; on n'y trouve donc qu'une contradiction palpable. Quand le principe spirituel commence à entrer en exercice, naît un nou-veau sens matériel qui comman-de si impétueusement à toutes nos facultés, que l'ame semble

seulement s'y prêter ; ne voilà qu'une apparence, cependant il efface, soumet, & pervertit la raison ; on ne pense, on n'agit que pour approuver, pour satisfaire sa passion. Voilà bien plus que des apparences. Si M. de Buffon étoit dans l'habitude de se suivre, on l'aideroit à lever une contradiction aussi frappante, & l'on y réussiroit en quelque sorte, en se rappellant ce qu'il enseigne de l'impassibilité de l'ame, & ce qu'il dit, qu'à l'exception de l'intelligence, de l'esprit & de la mémoire, tout ce que nous éprouvons en nous-mêmes, appartient à la machine. On concevroit que la passion impérieuse dont il parle, ne pourroit pervertir la source pure de la lumie-

re ; l'ame ne pouvant recevoir des manieres d'être qui ne ſont propres qu'à la machine : qu'elle paroîtroit néanmoins pervertir, en ce qu'elle ſuggereroit à la machine les moyens de ſe ſatisfaire elle-même (machine) dans le ſens qu'on prend part à l'amuſement d'un Singe, lorſqu'on lui jette un papier chifonné dont il ſe divertit. Enfin quelle paſſion eſt plus aveugle que celle-là. Or, nous avons vû, il n'y a qu'un moment, que l'ame ne peut ni produire, ni fomenter ces ſortes de paſſions. Cette derniere obſervation acheveroit de lever la contradiction.

Je ne pouſſerai pas plus loin cette apologie priſe des principes de M. de Buffon, & j'aime

mieux dire nettement, qu'il se contredit ici lui-même, comme il lui arrive très-souvent, que de lui sauver cet embarras en lui supposant des vûes d'autant plus criminelles, qu'elles seroient présentées avec plus d'art. D'ailleurs il me paroît constant qu'il suppose que l'ame devient coupable en favorisant les passions; & par conséquent qu'il accorde la liberté. Pour vous en convraincre, lisez, Monsieur, ces beaux morceaux de son discours, dans lesquels vous verrez avec quelle noblesse, quel feu, quelle énergie, il décrit ce qu'il conçoit nettement, & combien de choses il nous dérobe en s'obstinant à écrire sur des sujets sur lesquels il n'a pas certainement as-

sez réfléchi. L'extrait sera long, mais les traits brillans dont il est semé, vous le fera trouver très-court. Il détaille les premiers égaremens de la jeunesse par rapport à la nouvelle passion qu'elle éprouve.

» Tant que cette ivresse dure, P. 105.
» on est heureux, les contradic-
» tions & les peines extérieures
» semblent resserrer encore l'uni-
» té de l'intérieur, elles fortifient
» la passion, elles en rempliſſent
» les intervalles languiſſans, el-
» les réveillent l'orgueil, & ache-
» vent de tourner toutes nos vûes
» vers le même objet, & toutes
» nos passions vers le même but.»

» Mais ce bonheur va passer P. 106.
» comme un songe, le charme
» disparoît, le dégoût suit, un

» vuide affreux succéde à la plé-
» nitude des sentimens dont on
» est occupé. L'ame au sortir de
» ce sommeil léthargique, a peine
» à se reconnoître ; elle a perdu
» par l'esclavage, l'habitude de
» commander, elle n'en a plus
» la force, elle regrette même
» la servitude, & cherche un
» nouveau maître, un nouvel
» objet de passion, qui disparoît
» bientôt à son tour, pour être
» suivi d'un autre qui dure encore
» moins. Ainsi les excès & les
» dégoûts se multiplient, les plai-
» sirs fuyent, les organes s'u-
» sent ; le sens matériel, loin de
» pouvoir commander, n'a plus
» la force d'obéir. Que reste-t-il
» à l'Homme après une telle jeu-
» nesse ? Un corps énervé, une

» ame amolie, & l'impuiſſance
» de ſe ſervir de tous deux. »

La deſcription de l'âge moyen, tout auſſi bien frappée, ſuit celle de la jeuneſſe. Tout s'y rapporte à la liberté. » C'eſt à cet âge (l'âge moyen) » que naiſſent les » ſoucis, & que la vie eſt la plus » contentieuſe; car on a pris un » état, c'eſt-à-dire, qu'on eſt entré par haſard ou par choix dans » une carriere qu'il eſt toujours » honteux de ne pas fournir, & » ſouvent très dangéreux de remplir avec éclat. On marche » donc péniblement entre deux » écueils également formidables, le mépris & la haine; on » s'affoiblit par les efforts que » l'on fait pour les éviter, & l'on » tombe dans le découragement P. 107.

» car, lorſque à force d'avoir
» vêcu & d'avoir reconnu, éprou-
» vé les injuſtices des hommes,
» on a pris l'habitude d'y comp-
» ter comme ſur un mal néceſ-
» ſaire : lorſqu'on s'eſt enfin ac-
» coûtumé à faire moins de cas
» de leurs jugemens que de ſon
» repos, & que le cœur endur-
» ci par les cicatrices mêmes des
» coups qu'on lui a portés, eſt
» devenu plus inſenſible ; on ar-
» rive aiſément à cet état d'indif-
» férence, à cette quiétude in-
» dolente, dont on auroit rougi
» quelques années auparavant.
» La gloire, ce puiſſant mobile
» de toutes les grandes ames, &
» qu'on voyoit de loin comme
» un but éclatant qu'on s'effor-
» çoit d'atteindre par des actions

» brillantes & des travaux utiles,
» n'eſt plus qu'un objet ſans at-
» trait pour ceux qui en ont ap-
» proché, & un phantôme vain
» & trompeur pour ceux qui ſont
» reſtés dans l'éloignement. La
» pareſſe prend ſa place, & ſem-
» ble offrir à tous des routes plus
» aiſées & des biens plus ſolides;
» mais le dégoût la précede, &
» l'ennui la ſuit; l'ennui ce triſte
» tiran de toutes les ames qui
» penſent, contre lequel la ſa-
» geſſe peut moins que la folie. »
On voit bien qu'il s'agit ici de l'ambition, paſſion purement ſpirituelle; & toute cette deſcription porte l'empreinte de la liberté, l'incertitude, la délibération, un parti pris & abandonné, toutes choſes qui ne con-

viennent qu'à un agent libre. Mais quel ſervice l'ame tire-t-elle de ſa liberté? Elle procure apparemment à l'organe ſenſible, les moyens de s'amuſer innocemment, car ſes amuſemens ne peuvent être criminels ; mais l'Auteur veut qu'elle ſe pervertiſſe par cette complaiſance.

Le ſoin que je prens de juſtifier M. de Buffon ſur tout ce que la malignité voudroit lui imputer, vous convaincra, Monſieur, du deſir ſincere que j'aurois de le trouver toujours vrai, & du très-ſenſible plaiſir que j'éprouverois, ſi je n'avois que des applaudiſſemens à donner à ſes Ouvrages.

Après avoir montré que l'Auteur n'a rien de commun avec ces Philoſophes Payens, qui re-

gardoient notre ame comme une parcelle de la Divinité, voyons comment il distingue les passions qu'il veut donner à la machine. Il nous prévient ainsi. » C'est ici P. 110.
» le point le plus difficile ; com-
» ment pourrons-nous, surtout
» avec l'abus que l'on a fait des
» termes, nous faire entendre &
» distinguer nettement les pas-
» sions qui n'appartiennent qu'à
» l'Homme, de celles qui lui
» sont communes avec les Ani-
» maux ? Est-il certain, est-il
» croyable que les Animaux
» puissent avoir des passions ?
» N'est-il pas au contraire con-
» venu que toute passion est une
» émotion de l'ame ? Doit-on
» par conséquent chercher ail-
» leurs que dans ce principe spi-

» rituel, les germes de l'orgueil,
» de l'envie, de l'ambition, de
» l'avarice & de toutes les paſ-
» ſions qui nous commandent. »

Il tranche la difficulté, en accordant au méchaniſme du cerveau, les paſſions les plus ſpirituelles, comme l'orgueil, l'ambition, la jalouſie, l'envie, l'avarice : elles deviennent alors propres aux bêtes comme à nous, dans ſon ſyſtême. Mais lorſqu'elles ſont réfléchies, alors elles ſont revendiquées par l'ame, & elles deviennent ſpirituelles. Ecoutons-le s'expliquer lui-même. » Je ne ſai; mais il me ſem-
Ibid. » ble que tout ce qui commande
» à l'ame eſt hors d'elle. Il me
» ſemble que le principe de la
» connoiſſance, n'eſt point celui

» du ſentiment ; il me ſemble » que le germe de nos paſſions » eſt dans nos appétits, que les » illuſions viennent de nos ſens, » & réſident dans notre ſens in- » térieur matériel : que d'abord, » l'ame n'y a de part que par ſon » ſilence ; que quand elle s'y » prête, elle eſt ſubjuguée, & » *pervertie* lorſqu'elle s'y com- » plaît. » L'aveu ne peut être plus précis ; & l'Auteur n'y eſt forcé, que parce qu'il ſent bien par l'expérience, que toutes nos paſſions, même les plus ſpiri- tuelles, ſont occaſionnées dans notre ame par quelques diſpoſi- tion machinale du cerveau. Ce- lui d'un ambitieux, differe de celui d'un avare par quelque diſ- poſition organique. Par cette

différence, l'ame de l'un a de l'attrait pour tout ce qui peut l'élever ; l'ame de l'autre en a pour toutes les voyes d'accumuler des biens qu'il respectera toujours beaucoup plus que ses propres besoins : & la crainte de manquer fera que celui-ci manquera de tout au milieu de son abondance, tandis que l'autre prodiguera tout, pour arriver au terme de ses desirs. De ces attraits occasionnés dans l'ame par des méchanismes très secrets pour nous mêmes, naissent les desirs & les projets selon les circonstances ; ce sont ces desirs qui nous commandent. L'Estre qui pense en moi travaille pour lui-même, lorsqu'il se laisse entraîner à ses penchans. Le même qui

desire, prépare & arrange les moyens pour parvenir à son objet. Quand on abandonne cette doctrine d'expérience, quand on veut que les sensations & les desirs résident dans la machine, & les déliberations dans l'ame, on ne comprend point comment l'ame peut être pervertie par des manieres d'être d'une nature différente de la sienne, & auxquelles elle ne peut par conséquent participer; je ne dois point me lasser de le répéter.

M. de Buffon continue. » Distinguons donc dans les passions » le phisique & le moral, l'un est » la cause, l'autre l'effet. » Qui peut comprendre que le moral soit l'effet du phisique ou d'un méchanisme, d'un ébranlement P. 111.

de quelque fibre du cerveau? Il veut dire apparemment que la ſenſation, l'appétit, le deſir machinal de quelque fibre du cerveau, opére phiſiquement dans l'ame, des ſenſations, des appétits, des deſirs purement ſpirituels ; ou qu'une modification purement corporelle, produit phiſiquement une maniere d'être ſpirituelle dans l'ame. Plus on développe les idées de l'Auteur, plus elles deviennent inintelligibles. Il ajoute. » La premiere » motion eſt dans le ſens intérieur » matériel, l'ame peut la rece- » voir » comme je viens de l'expliquer » mais elle ne la pro- » duit pas. Diſtinguons auſſi les » mouvemens inſtantanés, des » mouvemens durables, & nous

» verrons

» verrons d'abord que la peur,
» l'horreur, la colere, l'amour,
» ou plûtôt le desir de jouir, sont
» des sentimens qui, quoique
» durables, ne dépendent que de
» l'impression des objets sur nos
» sens, combinée avec des im-
» pressions subsistantes de nos
» sensations antérieures; & que
» par conséquent ces passions
» doivent nous être communes
» avec les Animaux. » A cette occasion, il nous dit que rien n'est effrayant pour un homme ou pour un animal, qui voit pour la premiere fois; ce qu'on ne peut concilier avec une de ses premieres leçons au sujet d'Adam lequel créé, selon lui, lâche & timide, n'éprouva d'autre passion que la peur dans les premiers

instans de son existence, & pour qui sa compagne même fut un objet effrayant. Il prétend de plus que l'horreur, la colere,

P. 114. l'amour dans l'Animal » ne sup-
» posent aucune connoissance,
» aucune idée, & ne sont fon-
» dées que sur l'expérience du
» sentiment. »

Ibid. & 115. » Amour, desir inné, ame de
» la nature ! « Quelle harmonie ! Quelle Poësie ! C'est le Philosophe moderne qui va chanter. » Principe inépuisable d'existen-
» ce ! Puissance souveraine qui
» peut tout, & contre laquelle
» *rien ne peut*, par qui tout agit,
» tout respire & tout se renou-
» velle ! Divine flâme ! Germe
» de perpétuité, que l'Eternel a
» répandu dans tout avec le sou-

» fle de vie ! Précieux ſentiment
» qui peut ſeul amollir les cœurs
» féroces & glacés, en les péné-
» trant d'une douce chaleur !
» Cauſe premiere de tout bien,
» de toute ſociété ; qui réunis
» ſans contrainte & par tes ſeuls
» attraits, les natures ſauvages
» & diſperſées ! Source unique &
» féconde de tout plaiſir, de tou-
» te volupté ! Amour ! Pourquoi
» fais-tu l'état heureux de tous
» les Eſtres & le malheur de
» l'Homme ! » Quel entouſiaſ-
me ! Quel feu ! Qu'il eſt lyrique !
C'eſt une Ariette vraiment digne
d'être relevée par les tendres
ſons de quelque habile compo-
ſiteur. Le terme de ce vol ſi
brillant, eſt néanmoins une très-
peſante & très-lourde chûte ; car

voici ce qu'il répond à l'interrogation par laquelle finit sa plain-
P. 115. tive apostrophe. » C'est qu'il n'y a
» que le physique de cette passion
» qui soit bon : c'est que, mal-
» gré ce que peuvent dire les gens
» épris, le moral n'en vaut rien. »
Cette réflexion manque absolument d'exactitude. Cette inclination dans les jeunes gens qui ne sont point pervertis d'ailleurs, se montre d'abord sous les dehors de l'innocence ; elle n'en est pas moins périlleuse, quand elle ne porte pas à une union légitime, ou qu'elle contredit les égards & le respect dûs aux parens. Mais elle naît quelquefois entre des enfans, dans l'âge même où ils ignorent le mal. Par conséquent prétendre généra-

ment que le moral n'en vaut rien : c'eſt vouloir qu'il ne ſoit jamais permis de s'unir par des liens qu'on ne puiſſe rompre, à une perſonne que l'on aime, & dont on eſtime tellement la vertu, que l'idée du crime ne s'offre pas même à l'eſprit. Mais ce moral mauvais, vous ne devineriez jamais ce que c'eſt, Monſieur. » Qu'eſt-ce en effet que le moral Ibid.
» de l'amour ? La vanité. » C'eſt dommage que je ne puiſſe tranſcrire le Commentaire de l'Auteur. » Tout ce qu'il y a de bon P. 116.
» dans l'amour, appartient donc » aux Animaux tout auſſi bien » qu'à nous. » C'eſt-à-dire, que tout ce que cette paſſion a de honteux, en fait préciſément le prix. Quelle morale, je dis mê-

me dans le profane! Cependant le moral, c'eſt-à-dire, ſelon M. de Buffon, la vanité ſe gliſſe auſſi dans la paſſion des Animaux, car il reconnoît qu'ils ſont ſuſceptibles de jalouſie. Elle naît ordinairement de l'opinion que l'on a de mériter la préférence, & de la défiance du diſcernement de la part de la perſonne aimée. Mais l'Auteur lui donne une toute autre origine. » Chez nous, dit-il, cette » paſſion ſuppoſe toujours quelque défiance de nous-mêmes.» Ainſi, plus on préſumera de ſoi-même, moins on ſera expoſé à être jaloux. Mais chez les Animaux, la jalouſie a un principe beaucoup plus noble, c'eſt une juſte confiance dans leur ſupé-

Ibid.

riorité, & cette confiance vient chez eux du sentiment, & non des idées comme chez les Hommes.

Je me fais une peine de vous développer, Monsieur, le principe de cette définition révoltante; mais je ne puis m'en dispenser. Le phisique de la passion appartient uniquement au cerveau; les desirs qu'elle entraîne, les excès où elle porte, tout est machinal au gré de notre Auteur, & ne peut être criminel de la part d'une machine : il faut mêler de la vanité à ces desirs & à ces excès pour devenir coupable. Quelle Philosophie que celle qui enfante une telle morale! Le débauché le plus effrené passera pour le plus innocent

& le plus reglé dans ſes mœurs ; puiſqu'il ne peut être ſoupçonné de vanité dans ſon libertinage.

Outre la jalouſie, cette paſſion délicate que les ſubtilités de M. de Buffon ne nous empêcheront point de prendre pour une idée, puiſque ſon objet eſt le parallelle que l'Animal fait de ſoi-même avec ſes rivaux; les Animaux ont encore, ſelon M. de Buffon, leur eſpece d'amitié, leur eſpece d'orgueil, leur eſpece d'ambition. Mais l'amitié des Animaux, eſt comme celle d'une femme pour ſon ſerin, d'un
P. 119. enfant pour ſon *jouet*, &c. » Toutes deux ſont auſſi peu réfléchies, toutes deux ne ſont qu'un ſentiment aveugle : celui

» lui de l'Animal eſt ſeulement
» plus naturel, puiſqu'il eſt fon-
» dé ſur le beſoin, tandis que
» l'autre n'a pour objet qu'un in-
» ſipide amuſement auquel l'ame
» n'a point de part. Ces habitu-
» des ne durent que par le déſœu-
» vrement, & n'ont de force que
» par le vuide de la tête ; & le
» goût pour les magots & le cul-
» te des Idoles ; l'attachement,
» en un mot, aux choſes inani-
» mées, n'eſt-il pas le dernier dé-
» gré de la ſtupidité ? Cependant
» que de créateurs d'idoles & de
» magots dans ce monde ! Que
» de gens adorent l'argile qu'ils
» ont pétrie ! Combien d'autres
» ſont amoureux de la glebe
» qu'ils ont remuée ! » Je n'ai
tranſcrit ce paſſage que pour vous

faire voir avec quel art l'Auteur fait distraire ses lecteurs par de très beaux traits de morale, sur les preuves & les démonstrations qu'on attendoit naturellement de lui.

Il fait ensuite une distinction très-délicate, mais très-juste, entre l'amitié & l'attachement. » C'est, nous dit-il, lorsqu'on pense & qu'on réfléchit le moins, que naissent la plûpart de nos attachemens. C'est encore faute de penser & de réfléchir, qu'ils se confirment & se tournent en habitude. Mais l'amitié suppose cette puissance de réfléchir; c'est de tous les attachemens le plus digne de l'Homme, & le seul qui ne le dégrade point; l'a-

P. 120.

» mitié n'émane que de la rai-
» son, l'impreſſion des ſens n'y
» fait rien, c'eſt l'ame de ſon
» ami qu'on aime, & pour ai-
» mer une ame, il faut en avoir
» une, il faut en ſçavoir faire
» uſage, l'avoir connue, l'avoir
» comparée & trouvée de ni-
» veau à ce que l'on peut con-
» noître de celle d'un autre. L'a-
» mitié ſuppoſe donc, non-ſeu-
» lement le principe de la con-
» noiſſance, mais l'exercîce ac-
» tuel & réfléchi de ce principe.»
Ce morceau vous donnera certainement une haute idée de l'ame de Monſieur de Buffon; il faut ſentir tout cela pour le peindre auſſi-bien. Cependant je ne voudrois pas, comme il l'a fait, exclure de l'amitié toute ſympathie.

P. 121. » Ainſi, pourſuit-il, l'amitié » n'appartient qu'à l'Homme, » & l'attachement peut apparte- » nir aux Animaux : le ſentiment » ſeul ſuffit pour qu'ils s'atta- » chent aux gens qu'ils voyent » ſouvent, à ceux qui les foi- » gnent, qui les nourriſſent, » &c. » Ici Monſieur de Buffon oublie, qu'il refuſe toute mémoire aux Animaux. Les traits de réminiſſence qu'il va nous faire obſerver chez eux, ne peuvent être certainement diſtin-

Ibid. gués de la mémoire. » L'atta- » chement des meres pour leurs » petits ne vient que de ce qu'el- » les ont été fort occupées à les » porter, à les produire, à les » débarraſſer de leurs envelop- » pes, & qu'elles le ſont encore

» à les allaiter. Et si dans les
» Oiseaux les peres semblent
» avoir quelque attachement
» pour leurs petits, & paroissent
» en prendre soin comme les
» meres, c'est qu'ils se sont oc-
» cupés comme elles de la cons-
» truction du nid; c'est qu'ils
» l'ont habité; c'est qu'ils y ont
» eu du plaisir avec leurs femel-
» les . . . au lieu que dans les au-
» tres especes d'Animaux... où il
» n'y a point de nid, point d'ou-
» vrage à faire en commun, les P. 122.
» peres ne sont peres que comme
» on l'étoit à Sparte; ils n'ont
» aucun soucy de leur postérité. »
Jamais Monsieur de Buffon ne
sortira du Dédale où il entre. Il
accorde aux Animaux le sens de
l'existence, des appétits, des

desirs. Qui verra des Oiseaux construire leurs nids & pensera comme l'Auteur vient de penser, rapportera leurs travaux au desir d'avoir une postérité. Ce desir ne paroîtra point une sensation aveugle. Tant de sages attentions prises par avance démontreroient qu'il est éclairé. Que l'on voye, si l'on veut, dans l'attachement des mâles pour leurs petits, la réminiscence du plaisir qu'ils ont eu à construire & à habiter leurs nids, on remarquera dans leurs travaux, dans la forme qu'ils donneront à leurs nids, dans le choix des matériaux propres à réchauffer les œufs, à les dérober aux yeux des curieux, des moyens très-dirigés à la fin que leur indique

leur desir naturel, & des idées de l'avenir. Des passions qui n'auroient aucun rapport ni à l'avenir, ni au passé, ne seroient point des passions, & des desirs qui ne renferment pas l'idée d'un bien á venir, ne sont nullement des desirs.

» L'orgueil & l'ambition des P. 122.
» Animaux tiennent à leur cou-
» rage naturel, c'est-à-dire, au
» sentiment qu'ils ont de leur
» force & de leur agilité, &c. »
Mais ces passions renferment aussi la comparaison de leur force & de leur agilité avec ces mêmes qualités des Animaux dont ils sont les émules, ou qui sont les leur. L'avarice qui paroît dans le Chien, à qui il ne manque rien chez son maître, & qui

va cacher des os ; dans le Renard qui tuera plus de poules qu'il n'en peut manger pour appaiſer ſa faim, renferme l'idée d'un beſoin futur & de la crainte de l'indigence. Point de paſſions ſans des rapports apperçus entre des beſoins ou des appétits préſens, & des objets qui peuvent les ſatisfaire ; entre des incommodités préſentes & la fuite des objets qui les cauſent.

Accorder des paſſions, telles qu'elles ſoient à la matiere, lui donner mêmes celles qui viennent de l'eſtime de ſoi-même, du deſir d'être préféré aux autres, c'eſt donner lieu aux Matérialiſtes, de regarder l'ame ſpirituelle dans l'Homme, comme un don qui lui a été fait en pure perte. Eh !

que manqueroit-il à l'organe sensible inventé par M. de Buffon, il sent son existence, il aime le bien être, il desire les objets qui peuvent le lui procurer, il dirige toutes ses vûes vers ce qui peut lui en faciliter la jouissance, il hait ce qui lui nuit, il sait les moyens de l'éviter; il s'aime & s'estime, & veut être aimé & estimé : cependant il est incapable de réflexion, il n'a point d'idées, il ne saisit aucun rapport. Mais on le dit très gratuitement, si l'on suppose des passions dans l'organe sensible; puisqu'il sent le rapport de convenance de l'objet qu'il aime avec lui-même, & l'opposition entre ce qu'il hait & son bien être. Dès que l'on conçoit qu'il

ne faut que donner un ton d'oscillation, une certaine tournure aux fibres du cerveau, pour les rendre sensibles à leur existence, à la douleur, au plaisir, pour qu'elles ayent des passions, pourquoi leur refuseroit-on la réflection, l'attention & la méditation? Tout cela est bien éloigné des pensées de M. de Buffon; mais l'est-il des prétentions des Matérialistes, ses ennemis & les nôtres? C'est-là ce qu'il faudroit prouver. Je voudrois être en état de le faire, mais j'en sens toute l'impossibilité; vous la sentez aussi, Monsieur, vous voyez très-bien que je n'avois d'autre parti à prendre que de lui démontrer, comme je fais, que les Matérialistes ne peuvent tirer

avantage de sa doctrine, parce qu'elle n'a rien de vrai, qu'elle se contredit elle-même & toutes nos expériences. J'ai l'honneur d'être, avec des sentimens toujours également tendres & respectueux, &c.

XXe. LETTRE.

JE pense à peu près, Monsieur, comme M. de Buffon, sur l'imitation si admirable dans certains Animaux, si multipliée dans nous-mêmes. » L'imitation, P. 122 & 123.
» nous dit notre Auteur, est de
» tous les résultats de la machine
» animale, le plus admirable,
» c'en est le mobile le plus délicat
» & le plus étendu ; c'est ce qui

» copie de plus près la penſée, &
» quoique la cauſe en ſoit dans les
» Animaux, purement matériel-
» & méchanique, c'eſt par les
» effets qu'ils nous étonnent da-
» vantage. Les Hommes n'ont
» jamais plus admiré les Singes,
» que quand ils les ont vû imiter
» les actions humaines; en effet,
» il n'eſt pas trop facile de diſtin-
» guer certaines copies de cer-
» tains originaux; il y a ſi peu de
» gens d'ailleurs qui voyent net-
» tement combien il y a de diſ-
» tance entre faire & contrefai-
re, que les Singes doivent être
» pour le gros du genre humain,
» des Eſtres étonnans, humilians
» au point qu'on ne peut guéres
» trouver mauvais qu'on ait don-
» né, ſans héſiter, plus d'eſprit au

» Singe qui contrefait & copie » l'Homme, qu'à l'Homme si » peu rare parmi nous, qui ne » fait ni ne copie rien. »

Tout cela est fort raisonnable. Mais ce n'est pas ce que le lecteur attend d'un Phisicien de réputation. On espere de lui quelque éclairciſſement sur la disposition à imiter, qui est absolument machinale ; dans les enfans, par exemple, qui apprennent à parler & à exécuter une infinité de choses. Qu'ils ayent le desir de copier, à la bonne heure ; mais ce desir n'effectue rien, & on ne dira pas qu'en y ajoûtant leurs réfléxions, ils le rendent efficace. L'Auteur semble à la vérité, vouloir nous expliquer ce mystére de la Nature, en rapportant

l'imitation à la conformité de figure entre le modele & ce qui l'imite. mais un pareil dénouement peut-il contenter un bon esprit?

» Cependant (poursuit-il) les » Singes sont, tout au plus, des » gens à talens que nous prenons » pour des gens d'esprit. » Le pa-
P. 124. rallelle est singulier. » A la véri- » té, dans presque tous les Ani- » maux ce talent est borné à l'es- » pece même, & ne s'étend » point au de-là de l'imitation de » leurs semblables; au lieu que » le Singe, qui n'est pas plus de » notre espece que nous sommes » de la sienne, ne laisse pas » de copier quelques-unes de » nos actions; mais c'est parce » qu'il nous ressemble à quelques

» égards.... Et cette reſſemblan-
» ce groſſiere ſuffit, pour qu'il
» puiſſe ſe donner des mouve-
» mens, & même des ſuites de
» mouvemens ſemblables aux
» nôtres, pour qu'il puiſſe, en un
» mot, nous imiter groſſiere-
» rement; enſorte que tous ceux
» qui ne jugent des choſes que
» par l'extérieur, trouvent ici,
» comme ailleurs, du deſſein,
« de l'intelligence & de l'eſprit,
» tandis qu'en effet, il n'y a que
» des rapports de figure, de mou-
» vement & d'organiſation. » Il faut bien, par exemple, que la langue du Perroquet ait quelque conformité avec la nôtre, comme elle en a en effet, afin qu'il puiſſe, comme nous, articuler des paroles. Mais cette

conformité n'explique pas la maniere dont il nous imite, ni ce paſſage ſecret de l'endroit du cerveau du Perroquet où frappent les ſons, aux fibres de la langue qui doivent être mis en action pour répéter un mot ou pluſieurs mots. Prenons un exemple ſimple, celui d'un Serin qui apprend un air.

On peut dire qu'il y a une correſpondance harmonique de conſtruction entre les fibres que les ſons ébranlent dans le cerveau du Serin & les fibres de ſon goſier. Chaque fibre de l'organe intérieur de l'oüie, eſt tendue d'une maniere qui la rend propre à un certain ton d'oſcillation; & dans le goſier ou la langue, elle a une fibre correſpondante qui peut

peut donner à la langue ou au gosier, le mouvement par lequel le son reçu dans l'oreille, sera rendu au dehors. Il y a certainement une correspondance de cette espece, entre l'organe de l'oüie & de la parole : elle demande un art admirable, qui surpasse probablement toute notre intelligence ; mais la sagesse du constructeur est infiniment supérieure à toutes nos vûes. Il ne faut pas s'imaginer, comme on le croit communément, que cette correspondance harmonique, est celle de deux cordes montées à l'unisson dans deux Instrumens différens, dont l'une ne peut être pincée & donner les oscillations de son ton, que l'autre ne le répéte, quoiqu'elle

ne soit point touchée. L'harmonie dont je parle est toute autrement profonde. Le mouvement du gosier ou de la langue qui produit un certain ton, un *ut*, par exemple, dans le syſtême d'un air, n'a probablement pas plus le ton d'oscillation qu'il donne à l'air pousſé vers l'oreille, que l'archet qui produit un son dans une corde, n'a, dans les crins dont il est composé, le ton d'oscillation propre à la corde.

Mais quoique l'appareil soit tout formé dans le gosier du Serin, pour répéter les sons dont son oreille sera frappée; les fibres destinées à cet usage, sont encore empaquetées, pour ainsi dire, il faut les désunir, afin que chacune soit susceptible des

ébranlemens convenables. Les mêmes ſons répétés deux ou trois fois, à force de les ſolliciter les déprennent peu à peu. D'abord, l'Animal ne fait que bégayer des ſons, il ſe trompe ſouvent, il ſemble les étudier; enfin, il réuſſit. On peut ſe former une idée de ce que c'eſt qu'imitation par rapport à nous, en regardant attentivement un Ouvrier en ſoye travaillant une étoffe à fleurs; une femme tire certains fils, la navette a ſes tours & ſes retours, mais le travail eſt déterminé par la manœuvre de la femme, la fleur ſe forme ſous les yeux du Spectateur, qui ne démêle point l'artifice de la fabrique. Il voit le modéle ſous les yeux du Fabriquant,

& la fleur de l'étoffe qui y est exactement conforme. De même les sons sont reçus dans le cerveau, les esprits coulent vers certains muscles, vers le gozier ou vers la langue, & l'organe de la voix a dans son méchanisme même ce que le Fabriquant emprunte de l'action de la femme qui le sert. Il n'y a de tendues que les fibres propres à produire le son. Elles se présentent aux esprits affluans, & le son se fait entendre. Je ne prétends point par-là expliquer le mystete de l'imitation, mon but est uniquement de nous mettre à portée d'admirer ce mystere, d'en reconnoître la profondeur, & d'avouer, avec connoissance de cause, qu'il est

ſupérieur à toute l'activité de notre imagination.

Dans l'Homme, les effets de l'imitation ne ſont pas toujours purement méchaniques, ils tiennent au ſyſtême de l'union de l'ame & du corps. La machine eſt ordonnée pour l'imitation; c'eſt par le pur méchaniſme, c'eſt par quelque préparation dans l'organe qui doit ſervir à imiter, que l'ame eſt ſollicitée à le faire. Mais ordinairement nous n'imitons que lorſque nous le voulons, & les efforts de notre volonté, ajoûtent à la diſpoſition de l'organe, & occaſionnent la tenſion des fibres qui doivent jouer. Les enfans prennent machinalement les manieres, les geſtes de ceux avec qui

ils vivent familierement: mais quand ils copient, ils veulent copier. Leur volonté ſpontanée ou leur volonté libre entre pour quelque choſe dans les ſingeries malignes que nous leur voyons faire. Et c'eſt à quoi Monſieur de Buffon n'a pas pris garde. Il rend pour unique raiſon de la facilité des Singes à nous imiter, la reſſemblance de leurs membres avec les nôtres. Mais ces membres ſemblables ſont ſuſceptibles d'une infinité de mouvemens; le bras peut être étendu vers la tête ou vers le pied. Et lorſque je porte la main au front & que le Singe me copie, dire qu'il le fait parce que ſes bras ont de la reſſemblance avec le miens, c'eſt aſſurément ne rien dire.

Monsieur de Buffon confond deux actions fort différentes, copier & imiter. Copier est quelquefois machinal, mais non pas toujours, puisque les enfans ne contrefont que quand ils le veulent, & c'est lorsqu'ils veulent rendre quelqu'un ridicule ou faire appercevoir ses défauts. Imiter, c'est s'approprier la perfection qu'on croit voir dans un autre ; c'est un effort pour y parvenir, & cet effort appartient à l'intelligence.

« La plûpart des jeunes gens, P. 126.
» nous dit l'Auteur, les plus
» vifs & les moins pensans, qui
» ne voyent que par les yeux du
» corps, faisissent cependant
» merveileusement le ridicule
» des figures ; » c'est par leur

malignité naturelle qu'ils y réuſſiſſent, donnera-t-on cette malignité à leur cerveau ou à leur ame ? » Toute forme bizarre les » affecte, toute repréſentation » les flatte, toute nouveauté les » émeut : l'impreſſion en eſt ſi » forte, qu'ils repréſentent eux- » mêmes, ils racontent avec » enthouſiaſme, ils copient faci- » lement & avec grace ; ils ont » donc ſupérieurement le talent » de l'imitation, qui ſuppoſe » l'organiſation la plus parfaite, » les diſpoſitions du corps les » plus heureuſes, & auquel rien » n'eſt plus oppoſé qu'une forte » dôſe de bons ſens. » Si, par exemple, ils déclament bien & de belles choſes, s'ils expriment noblement de grands ſentimens,

ce

ce ſera donc par un talent oppoſé à une forte dôſe de bon ſens. Que Monſieur de Buffon démêle ce qu'il confond, je veux dire, qu'il ſaiſiſſe la différence entre imiter & copier, il dira très-bien que les enfans qui ont ſupérieurement le talent de contrefaire, ont l'eſprit fort borné, pour l'ordinaire, mais que ceux qui aiment & ſçavent imiter le beau, peuvent devenir des modéles, après avoir été de bons imitateurs.

« Ainſi, conclut-il, parmi les » Hommes, ce ſont ordinaire- » ment ceux qui réfléchiſſent le » moins qui ont le plus ce talent » de l'imitation. » Mais ne fuſ- P. 127.
ils que copiſtes, ils le ſont, parce qu'ils le veulent être, & c'eſt

à cette volonté, & non au pur méchaniſme, qu'il faut rapporter leurs ſingeries. « Il n'eſt donc » pas ſurprenant qu'on le trouve » dans les Animaux, qui ne ré- » fléchiſſent point du tout, ils » doivent même l'avoir à un plus » haut degré de perfection, par- » ce qu'ils n'ont rien qui s'y op- » poſe, parce qu'ils n'ont au- » cun principe par lequel ils puiſ- » ſent avoir la volonté d'être dif- » férens les uns des autres. » C'eſt préciſément ce que l'Auteur avoit à prouver dans ſon Diſcours. » C'eſt par notre ame » que nous différons entre nous, « c'eſt par notre ame que nous » ſommes *nous*, c'eſt d'elle que » vient la diverſité de nos ca- » racteres & la variété de nos ac-

» tions : les Animaux au contrai-
» re, qui n'ont point d'ame,
» n'ont point le *moi*, qui eſt le
» principe de la différence, la
» cauſe qui conſtitue la perſon-
» ne. » Et qu'eſt-ce donc, ſi ce n'eſt pas un *moi*, une perſonne, un individu, qui ſe ſent exiſter, qui aime le bien-être, hait la douleur, a des appétits & des deſirs, ſe diſtingue de tout autre Eſtre, aime les préférences, eſt jaloux, orgueilleux, ambitieux ? &c. Car le cerveau de l'Animal eſt tout cela, ſelon Monſieur de Buffon. » Ils doi-
» vent donc, lorſqu'ils ſont de
» la même eſpece, ſe copier
» tous, faire tous les mêmes
» choſes, & de la même façon,
» s'imiter, en un mot, beaucoup

» plus parfaitement que les » Hommes ne peuvent s'imiter » les uns les autres, & par con- » séquent ce talent d'imitation, » bien loin de supposer de l'es- » prit & de la pensée dans les » Animaux, prouve au contraire » qu'ils en sont absolument pri- » vés. » Quel raisonnement pourroit-on former de tout ceci, j'ose vous le demander, Monsieur ?

Voici une nouvelle induction tout aussi concluante, mais
P. 128. bien autrement neuve : « C'est » par la même raison que l'édu- » cation des Animaux, quoi- » que fort courte, est toujours » heureuse : ils apprennent en » très-peu de tems ce que sça- » vent leur pere & mere, & c'est

» par l'imitation qu'ils l'appren-
» nent ; ils ont donc non-seule-
» ment l'expérience qu'ils peu-
» vent acquérir par le sentiment,
» mais ils profitent encore, par le
» moyen de l'imitation, de l'ex-
» périence que les autres ont ac-
» quise. Les jeunes Animaux se
» modélent sur les vieux ; ils
» voyent que ceux-ci s'appro-
» chent ou fuyent lorsqu'ils en-
» tendent certains bruits, lorsqu'ils apperçoivent certains
» objets, lorsqu'ils sentent cer-
» taines odeurs ; ils s'appro-
» chent aussi ou fuyent d'abord
» avec eux, sans autre cause dé-
» terminante que l'imitation ; &
» ensuite ils s'approchent ou
» fuyent d'eux-mêmes & tout
» seuls, parce qu'ils ont pris

» l'habitude de s'approcher ou » de fuir, toutes les fois qu'ils » ont éprouvé les mêmes sensa- » tions.

Voilà ce que l'on peut appeller des vûes très fécondes, puisqu'elles sont applicables à tout ce que font les Animaux, & qu'elles en donnent une explication si naturelle. Mais malheureusement elles sont absolument démenties par l'expérience. Il est très constant que les Animaux ont leurs arts, leurs procédés, leurs mœurs gravés dans leur cerveau. Qu'un petit chat ait été séparé de sa mere, avant que d'en avoir pris les bons ou les mauvais exemples, qu'on l'éleve dans une maison où il n'ait aucune compagnie de son espece, &

l'on verra qu'il fait faire la guerre aux souris. M. de Buffon a-t-il vû de jeunes hirondelles aller prendre des leçons des anciennes pour construire leurs nids ? Nos serins, que l'on tire de dessous l'aîle de leurs meres, presque aussi-tôt qu'ils sont nés, qu'on accoutume à vivre dans une cage, ne savent-ils pas faire leurs nids sans en avoir vû les modeles? Les chenilles qui éclosent au printems, qui n'ont jamais vû ni pere ni mere, ont-elles appris, par imitation, l'art de faire leurs coques ? Le papillon sorti de ses enveloppes, cherche-t'il ceux qui lui ont donné le jour, pour apprendre d'eux l'usage qu'il doit faire de sa trompe & de ses aîles ? &c. Nous aurons dans la

ſuite occaſion de nous étendre davantage ſur cet article.

Ces réflexions ſuffiſent pour détruire les aſſertions de M. de Buffon (ce mot eſt le ſeul qui exprime bien ſon genre de raiſonner.) L'imitation ſuppoſe la connoiſſance d'un modéle, & l'envie de s'y rendre ſemblable. Elle décéle par conſéquent une intelligence, & bien loin que l'on puiſſe prouver que les bêtes n'ont point d'ame, parce que quelques unes ont le talent de copier très fidélement ; c'eſt une objection à réſoudre pour ceux qui penſent que les bêtes n'ont point d'ame. Adieu, Monſieur, &c.

XXIe. LETTRE.

APrès avoir comparé l'Homme à l'Animal, l'un & l'autre pris individuellement, M. de Buffon va comparer l'Homme P. 129.
» en ſociété avec l'Animal
» en troupe, & rechercher en
» même temps quel peut être la
» cauſe de cette induſtrie qu'on
» remarque dans certains Ani-
» maux, mêmes dans les eſpeces
» les plus viles & les plus nom-
» breuſes. » Vous, Monſieur, qui êtes philoſophe (car dans notre ſiecle bien moins philoſophe que le précédent, il eſt permis de donner ce titre à un honnête homme) vous ne concevez pas

quelles ſont ces eſpeces d'Animaux vils par leur nature, & vous admirez autant la ſageſſe du Créateur dans la tête d'une mouche, que dans celle d'un Elephant. Ce ſont les Abeilles, afin que vous ne vous y mépreniez pas, pour leſquelles on témoigne tant de mépris, & vous verrez bientôt pourquoi elles ont mérité ces traits de mauvaiſe humeur.

Ibid. » Nos obſervateurs admirent » à l'envi, l'intelligence & les » talens de l'Abeille; elles ont, « diſent-ils, un génie particulier, » un art qui n'appartient qu'à el- » les, l'art de ſe bien gouverner: » il faut ſavoir obſerver, pour » s'en appercevoir; mais une ru- » che eſt une République où cha-

» que individu ne travaille que
» pour la société, où tout est or-
» donné, distribué, reparti avec
» une prévoyance, une équité,
» une prudence admirables;
» Athènes n'étoit pas mieux con-
» duite, ni mieux policée: plus
» on observe ce panier de mou-
» ches, & plus on découvre de
» merveilles; un fond de gouver-
» nement inaltérable & toujours
» le même; un respect profond
» pour la personne en place, une
» vigilance singuliere pour son
» service, la plus soigneuse at- P. 130.
» tention pour ses plaisirs, un
» amour constant pour la patrie,
» une ardeur inconcevable pour
» le travail, une assiduité à l'ou-
» vrage que rien n'égale, le plus
» grand désintéressement joint à

» la plus grande œconomie, la » plus fine géométrie employée à » la plus élégante architecture &c. » Je ne finirois point, si je vou- » lois seulement parcourir les an- » nales de cette République & » tirer de l'histoire de ces insec- » tes les traits qui ont excité l'ad- » miration de leurs historiens.

M. de Buffon trouvera bon que je regarde ce morceau, non comm eune ironie, mais comme un précis, auquel il y auroit en- core bien des choses à ajoûter de l'histoire de ces petits Animaux. Le grand ne m'en impose point, & le petit ne me rebute pas. J'admire plus une montre qu'un tourne-broche, quelque dispro- portion qu'il y ait entre les volu- mes de l'une & l'autre machine.

Il dira sans doute de moi comme des historiens des Abeilles » c'est Ibid.
» qu'indépendemment de l'en-
» tousiasme qu'on prend pour son
» sujet, on admire toujours d'au-
» tant plus qu'on observe davan-
» tage & qu'on raisonne moins. »
Je répliquerai que moins on observe, moins on découvre & plus on raisonne au hasard, & je puis bien apporter en preuve du second membre de ma réponse, les quatre gros volumes de l'Histoire Naturelle; on sait quel genre de raisonnement y domine. Au contraire, pour se convaincre du fruit que l'on tire de l'observation & des lumieres qu'elle procure aux génies supérieurs, j'invite à relire le cinquiéme volume de l'Histoire des Insectes.

Mais ne feroit-ce point cette Hiſtoire même qui bleſſe M. de Buffon? Et la maniere dont on parle des Abeilles ne décéle-t-elle point quelque dépit? Car voici comme on s'exprime. » Y a-t-il » en effet rien de plus gratuit que » cette admiration pour les mouches, & que ces vûes morales » qu'on voudroit leur prêter, que » cet inſtinct ſingulier qui équivaut á la géométrie la plus ſublime, inſtinct qu'on leur a » *nouvellement* accordé, par lequel les Abeilles réſolvent ſans » héſiter. le problême de *bâtir* » *le plus ſolidement qu'il eſt poſſible,* » *dans le moindre eſpace poſſible &* » *avec la plus grande œconomie poſſible.* » On ne peut pas s'y méprendre, le cinquiéme volume

de l'Hiſtoire des Inſectes, eſt trop bien caractériſé. Mais la critique qu'on en fait eſt-elle bien fondée? Car enfin le travail des Abeilles eſt-il la ſolution du problême, ou ne l'eſt-il pas? Qu'elconçoivent le problême, ou qu'elles ne le conçoivent point, ſont-elles moins admirables que les conſtructeurs ordinaires des moulins à vent, qui donnent aux aîles l'inclinaiſon la plus favorable pour profiter de tous les courans de l'air, & qui exécutent ainſi ſans le ſavoir, un des plus beaux problêmes des méchaniques?

» Que penſer de l'excês auquel [P. 131.]
» on a porté le détail de ces élo-
» ges? Car enfin, une mouche
» ne doit pas tenir dans la tête

» d'un Naturaliſte, plus de place » qu'elle n'en tient dans la Na» ture. » Le cenſeur voudra bien que je lui adreſſe ici la parole : & quelle place doit tenir dans la tête d'un Philoſophe un Inſecte qu'on n'apperçoit que par le ſecours d'une lentille qui groſſit ſon objet un million de fois ? La place qu'il occupe dans la Nature ? Et pourquoi cet Inſecte ovale qu'on trouve dans toutes les infuſions occupe-t-il un rang ſi diſtingué dans votre tête, que vous en tirez les principes de la Métaphiſique, & le ſyſtême général de la reproduction des Animaux ? C'eſt bien dans cette occaſion que vous avez confirmé ma maxime, *que moins on obſerve, plus on raiſonne au haſard.* Car, qu'il me

me ſoit permis de vous le dire, ou vous n'avez pas bien obſervé, ou votre inſtrument, ou vos yeux vous ont trompé. Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi, je vous en crois incapable ; mais pour vous prouver combien vous vous êtes laiſſé ſéduire par de fauſſes apparences, Je cite ſimplement cette Iſle enchantée, qu'on vous a fait voir dans l'infuſion de bled broyé, & qui vous a donné lieu, au moins je le ſoupçonne, de nous annoncer, de l'air le plus aſſuré, des plantes qui deviennent Animaux, & qui d'Animaux qu'ils étoient, redeviennent encore des végétaux. Ce n'eſt qu'une maſſe d'inſectes ovales grouppés dans des ſédimens, & diſtribués comme des

feuilles attachées à des filets de mousse, ou peut-être même à des *fils*, que ces petits Animaux *filent* eux-mêmes. D'autres Insectes venus de l'eau même dont vous vous êtes servi, vous ont paru végétaux, tant qu'ils ont été immobiles, Animaux, lorsqu'ils se sont détachés de leur place, & ils sont redevenus végétaux pour vous, quand ils se sont fixés une seconde fois. Et de cette prétendue observation, ou plûtôt de ce que votre imagination ajoutoit à l'observation, vous avez conclu d'un air de triomphe, qu'il y avoit dans la Nature des Animaux formés de végétaux transformés, & qui reprenoient ensuite la forme de végétaux. N'est-ce pas-là se pas-

ſionner tellement pour ſon ſujet, qu'on n'eſt plus capable de l'examiner, & raiſonner d'autant moins, qu'on obſerve moins, ou moins bien.

Je vous citerois encore pour exemple, votre expérience de jus de viande, dont M. *** & d'autres font tant de cas. D'habiles obſervateurs en Italie, & ſurtout un Miſſionnaire de Turin, fort capable de réveiller dans ſa Congrégation le goût des bonnes études, l'a répétée ſans ſuccès. Je l'ai faite en France & en Italie pluſieurs fois à différentes températures d'air marquées par deux excellens thérmometres de comparaiſon, jamais je n'y ai vû d'Inſectes, ſoit que les bouteilles où le jus étoit

renfermé, fussent scellées ou non. J'avoue que ce défaut de succès ne prouve rien, mais de quelle ressource peut être une expérience qui ne réussit qu'entre vos mains? Comment, sur votre seule garantie, pourrois-je en déduire des conséquences aussi universelles que celles que vous en tirez, & m'en servir, pour expliquer généralement le grand mistere de la reproduction des Animaux? Si votre expérience étoit aussi inconteſtable que vous l'assurez, ne devroit-elle pas être faite à la face de toute la terre, & soumise au jugement de l'Académie, sur la sagacité & le témoignage de laquelle toute l'Europe compte avec une pleine sécurité?

Après toutes ces interrogations, je reviens à vous, Monsieur, avec bien du plaisir, pour vous amuser des saillies de notre Auteur. Il continue ainsi le discours que j'ai interrompu. » Cette République merveilleuse ne » sera jamais aux yeux de la raison, qu'une foule de petites » bêtes, qui n'ont d'autres rapports avec nous, que celui de » nous fournir de la cire & du » miel. » Ce présent mérite bien notre reconnoissance; mais la maniere dont elle nous prépare ses trésors, est tout aussi intéressante pour un Philosophe. P. 131.

» Ce n'est point la curiosité, » dit-il, que je blâme ici, ce sont » les raisonnemens & les exclamations..... Mais c'est la mo-

» rale, c'eſt la théologie des In-
» ſectes que je ne puis entendre
» prêcher. » Peut-être bien. Tout prêche néanmoins dans la nature. Il faut avoir une indifférence qui aille juſqu'à l'inſenſibilité, pour ne pas voir l'empreinte du Tout-Puiſſant dans les Inſectes, dont pluſieurs eſpeces ſervent quelque fois d'une façon plus terrible la Juſtice Divine, que la grêle & le tonnere. C'eſt alors que ces bêtes toutes *petites* qu'elles ſont, tiennent bien leur place dans l'Univers; devenues le fléau de l'Homme, elles ruinent ſes eſpérances, & lui cauſent plus de malheurs que les armées les plus nombreuſes & les plus cruelles. Voilà de redoutables rapports que d'autres Philoſophes ont re-

marqués avant moi, & entre autres, un Auteur, * qui dit-on, s'eſt attiré de ſinguliers remercicimens de la part des incrédules, & qui en méritoit de très-ſérieux. En un mot, M. de Buffon trouvera ces Inſectes tant vils & abjects qu'il lui plaira, il n'en ſera pas moins vrai que l'Ouvrier de toutes choſes me paroît auſſi grand, quand je conſidére le petit corps d'un Couſin, que lorſque j'admire la taille avantageuſe d'un Eléphant.

* M. Pluche.

L'Auteur ſuit toujours ſa déclamation. » Ce ſont les merveil- Ibid.
» que les Obſervateurs y mettent
» qu'il faut examiner; c'eſt cette
» prévoyance, cette connoiſſan-
» ce même de l'avenir qu'on leur
accorde avec tant de complai-

» fance, & que cependant on » doit leur refuſer rigoureuſe- » ment, que je vais tâcher de ré- » duire à ſa juſte valeur. « Que les Inſectes ſoient conduits par une intelligence, qu'on apperçoive dans leurs procédés des traits de prévoyance, des à propos admirables, c'eſt ce que ne peut ignorer celui qui les aura tant ſoit peu ſuivis. Il faut ſeulement ſavoir ſi la raiſon qui les guide leur appartient, ou ſi elle leur eſt étrangere.

P. 132. » Les Mouches ſolitaires, » n'ont, de l'aveu des Obſerva- » teurs, aucun eſprit, en com- » paraiſon des Mouches qui vi- » vent enſemble. » Sans conteſter ce fait, dont d'ailleurs l'Auteur ne pourroit faire aucun uſage, je

lui

lui demanderois où il a pris cet aveu. Beaucoup d'Insectes vivans en solitude, les Araignées de toutes les especes, font des ouvrages que nous admirons malgré nous ; & s'il est question de Mouches, je le renvoye au sixiéme volume de l'Histoire des Insectes ; il y verra l'industrie de cette espece d'Abeille agreste, qui creuse un trou dans la terre, y porte des pieces de feuilles de rosier coupées avec beaucoup d'art, dont elle fait une sorte d'alveole, en forme d'un dé à coudre, y dépose une espece de miel amer, où elle place un ver ; va ensuite couper sur la feuille de Rosier, un couvercle sur les dimensions qu'elle a données à l'ouverture de l'alveole, & l'y

assujettit ; fortifie ce couvercle en le recouvrant successivement de deux autres pieces de la forme de la premiere ; construit ensuite, sur cet alvéole, plusieurs autres célules à la file & en ligne droite, toujours sur le même modele, & dont l'assemblage représente assez bien un étui de poche, & que les Jardiniers, admirateurs outre mesure à proportion qu'ils observent moins, prennent superstitieusement pour quelque ouvrage du diable, ou au moins de quelque sorcier. Combien de Chenilles solitaires employent des procedés admirables dans la construction de leurs coques. On ne sait donc quels sont ces Observateurs qui relevent tant les Mouches sociables

aux dépens des Mouches ſolitaires.

» Celles qui ne forment que Ibid.
» de petites troupes, en ont
« moins (d'eſprit) que celles qui
» ſont en grand nombre, & les
» Abeilles qui de toutes, ſont
» peut-être celles qui forment la
» ſociété la plus nombreuſe, ſont
» auſſi celles qui ont le plus de
» génie. Cela ſeul ne ſuffit-il pas
» pour faire penſer que cette ap-
» parence d'eſprit ou de génie,
» n'eſt qu'un réſultat pûrement
» méchanique, une combinai-
» ſon de mouvemens proportion-
» nelle au nombre; un rapport
» qui n'eſt compliqué que parce-
» qu'il dépend de pluſieurs mil-
» liers d'individus. Ne ſait-on
» pas que tout rapport, tout dé-

» sordre même, pourvû qu'il
» soit constant, nous paroît une
» harmonie, dès que nous en
P. 133. » ignorons les causes, & que de la
» supposition de cette apparence
» d'ordre, à celle de l'intelligen-
» ce, il n'y a qu'un pas ? Les
» Hommes aimant mieux admi-
» rer qu'approfondir. » Voilà de grandes maximes, Monsieur; à quoi pourroit-on les appliquer ? Je ne vois que la derniere, qui étant un peu modifiée, pourroit être de quelque usage. Plusieurs aiment mieux crier à la merveille, qu'admirer, parce que pour admirer, il faut approfondir. L'étonnement est le fruit de l'ignorance. On admire, parce que l'on connoît. Une autre maxime est plus universellement constan-

té, c'eſt que l'Homme pareſſeux aime mieux mépriſer qu'admirer; & s'il eſt auſſi vain que pareſſeux, il dédaigne toutes les connoiſſances auxquelles il n'a pas le courage d'aſpirer, ou qu'il ne ſe ſent pas capable de ſaiſir.

» On conviendra d'abord qu'à » prendre les Mouches une à » une, elles ont moins de génie » que le Chien, le Singe & la » plûpart des Animaux. » Quand on ôte à ceux-ci tout moyen de faire paroître leur induſtrie, comme on l'ôte à une Abeille en l'iſolant totalement, je ne crois pas qu'on leur trouve beaucoup de génie. » On conviendra » qu'elles ont moins de doci- » lité, moins d'attachement, » moins de ſentiment, moins, Ibid. P. 133.

» en un mot, de qualités relati-
» ves aux nôtres; dès lors on doit
« convenir que leur intelligence
» apparente, ne vient que de
» leur multitude réunie : cepen-
» dant cette réunion même ne
» suppose aucune intelligence.
» ce n'est point par des vûes mo-
» rales qu'elles se réunissent,
« c'est sans leur consentement
» qu'elles se trouvent ensemble.»
Les apparences portent le contraire, & il n'est ici question que des apparences. On voit dans les Abeilles un attachement marqué pour la mere ; un concert pour habiter le logement qu'on leur a préparé, & dans lequel on a mis l'essein, ou pour l'abandonner après avoir paru l'examiner, &c. S'il se trouve deux Reines dans

une Ruche, tumulte, partages, combats; il faut que l'une des deux céde le domicile à l'autre, meure quelquefois ; celle qui a pû échapper, se poste en quelque endroit où son parti la suit.» Cette Ibid.
» société n'est qu'un assemblage » phisique, ordonné par la natu- » re & indépendamment de tou- » te vûe, de toute connoissance, » de tout raisonnement. » Qu'est-ce donc que la nature ? M. de Buffon a promis de l'apprendre dans l'Enciclopédie. Je ne conjecture point quelle sera sa définition : mais il faut expliquer cet endroit favorablement, ce n'est pas à la Nature qu'il enléve les vûes, les connoissances, le raisonnement, c'est aux Abéilles; il ne se plaindra pas de cette in-

terprétation que la suite de son discours n'autorise pas trop. Il le continue ainsi.

Ibid. » La mere Abeille produit » 10000 individus tout à la fois » & dans un même lieu. » Où a-t-il pris ce fait ? Elle pond chaque œuf dans une alvéole particuliere, & fait placer ses œufs selon l'espece de ver qu'ils renferment & d'où doit sortir, soit une Abeille ouvriere, soit un mâle ou une femelle ; chaque espece P. 134. d'alvéole a sa destination. » Ces » 10000 individus fussent-ils en- » core mille fois plus stupides que » je ne les suppose, feront obli- » gés pour continuer seulement » d'exister, de s'arranger de quel- » que façon. Comme ils agissent » tous les uns contre les autres,

» avec des forces égales, euſſent-
» ils commencé par ſe nuire, ils
» arriveront bientôt à ſe nuire le
» moins qu'il ſera poſſible, c'eſt-
» à-dire, à s'aider. » N'admirez-
vous pas ici, Monſieur, les reſſour-
ces fécondes du génie de M. de
Buffon? » Ils auront donc l'air de
» s'entendre, & de concourir au
» même but. » Voilà comme la
force d'expenſion, & la force ré-
ſiſtante, s'entendent à force de
ſe nuire : ou comment 10000
hommes dépourvûs de Com-
mandans & de Chefs, à force de
s'entre-repouſſer, formeront l'or-
dre de bataille le plus convena-
ble, & au terrain qu'ils occupent,
& à la néceſſité de ſe défendre ?

» L'Obſervateur leur prêtera Ibid.
» bientôt des vûes, & tout l'eſ-

» prit qui leur manque ; il vou-
» dra rendre raiſon de chaque ac-
» tion, chaque mouvement au-
» ra bientôt ſon motif ; & de-là,
» ſortiront des merveilles ou des
» monſtres de raiſonnement. »
Celui qu'on nous fait ici n'en ſe-
roit-il point un ? Mais nous de-
vons être familiariſés avec certe
eſpece demonſtre. » Ces 10000
» individus, qui ont été tous pro-
» duits à la fois. » M. de Buffon n'a
jamais obſervé de ruches. » Qui
» ont habité enſemble. » C'eſt-à-
dire, chacun à part dans ſon
alvéole, & ſans la moindre
communication ; car c'eſt-là le
vrai. » Qui ſe ſont tous méta-
» morphoſés à peu près en même
» temps, ne peuvent manquer de
» faire tous la même choſe. » Ce

feroit un beau désordre si tous faisoient la même chose. » Et P. 135.
» pour peu qu'ils ayent de senti-
» ment, de prendre des habitu-
» des communes, de s'arranger,
» de se trouver bien ensemble,
» de s'occuper de leur demeure,
» d'y revenir après s'en être éloi-
» gnés, &c. » sans en avoir le moindre souvenir. » Et de-là,
» l'architecture, la géométrie,
» l'ordre, la prévoyance, l'a-
» mour de la patrie, la Républi-
« que en un mot; le tout fondé
» comme l'on voit, sur l'admira-
» tion de l'Observateur. » Que l'on compare cette déclamation avec les faits rapportés dans le cinquiéme volume de l'Histoire des Insectes, & l'on sera révolté de tout le faux qui y régne.

On le fera bien davantage, & ceci eſt plus important, quand on verra qu'en dépriſant les Abeilles & leurs Hiſtoriens, notre Auteur anéantit la juſte admiration dûe aux ouvrages du Créateur, terme heureux où l'on arrive toujours, quand on a bien approfondi quelque partie de la Nature. Dieu paroît petit à M. de Buffon, s'il n'eſt réduit à la
P. 155. pure inertie. Ecoutons-le. » La » Nature n'eſt-elle pas aſſez éton- » nante par elle-même, ſans » chercher encore à nous ſurpren- » dre, en nous étourdiſſant de » merveilles qui n'y ſont pas, & » que nous y mettons ? » Nous aurions certainement grand tort, puiſque tout le fond de notre faculté d'admirer, ſi je puis parler

ainſi, eſt bien au-deſſous du merveilleux de la nature. Nous ne ſçavons ni ne pouvons ſçavoir aſſez, pour l'admirer autant qu'elle eſt admirable. » Le Ibid.
» Créateur n'eſt-il pas aſſez
» grand par ſes Ouvrages, &
» croyons-nous le faire plus
» grand par notre imbécillité?
» Ce ſeroit, s'il pouvoit l'être,
» la façon de le rabaiſſer. » Notre Philoſophe, en formant le Soleil de verre en fuſion, en ſe chargeant de faire aller le Monde à ſa maniere, n'en a-t-il pas beaucoup relevé l'ordre, l'harmonie & le merveilleux? Ou plûtôt, en prêtant des vûes ſi bizarres à celui qui en eſt le Créateur & le Conſervateur, pouvoit-il choiſir une voye plus ſûre

Ibid. pour le dégrader ? » Lequel en » effet a de l'Eſtre Suprême la » plus grande idée, celui qui le » voit créer l'Univers, ordon- » ner les exiſtences, fonder la » Nature ſur des Loix invaria- » bles & perpétuelles, ou celui » qui le cherche & veut le trou- » ver attentif à conduire une ré- » publique de mouches, & fort » occupé de la maniere dont ſe » doit plier l'aîle d'un ſcara- » bée ? » Autrement : Lequel penſe plus noblement de Dieu ou celui qui croit que la Providence embraſſe le plan général de la Nature & tous les détails particuliers, & que ſes Loix portent leur exécution, ou celui qui en borne la capacité à des vûes générales, & la croit

trop foible pour soutenir le détail de l'exécution de Loix mortes & inefficaces ? Monsieur de Buffon me rappelle certains Hommes simples qui ne pouvoient se persuader que Dieu fût présent aux cloaques & aux égouts ; il y avoit, selon eux, de l'indécence à le penser. S'il étoit un peu plus versé dans la lecture de nos Livres Saints, il sçauroit ce qu'ils nous apprennent, que Dieu tient le compte de nos cheveux, que c'est lui qui donne l'éclat aux fleurs de nos Campagnes ; qu'il prend le soin de la subsistance des plus petits Oiseaux. Voilà des sollicitudes bien basses, des détails bien peu dignes, aux yeux de notre Auteur, de la Majesté Divine ; ce-

pendant valent-ils mieux que l'attention à la maniere dont ſe doit plier l'aîle d'un Scarabée?

Monſieur de Buffon douteroit-il que Dieu voye les moindres détails de l'exécution des Loix de la Nature, qu'il ſuive le travail d'un ver dans le ſein de la terre? Peut-il même (Dieu) ne le pas voir? Or, ſi rien ne peut échapper à ſa ſcience, ſi tout lui eſt préſent, comment ſe rabaiſſeroit-il en pourvoyant à tout?

D'où viennent des idées ſi ſingulieres? De trois illuſions. La premiere eſt, que l'Auteur croit qu'en ſuppoſant que Dieu ordonne lui-même les Loix des mouvemens & des méchaniques, tant dans les Eſtres animés,

més, que dans ceux qui ne le ſont pas, le Phyſicien ne pourra donner d'autre ſolution de tous les phénomènes, que la volonté de Dieu, & il ſe trompe très-fort. Le Phyſicien doit reſter au-deſſous du Métaphyſicien; il doit rechercher à quelle Loi, ou à quelle combinaiſon de Loix doit être rapporté le phénomène. Pour expliquer les effets de l'Electricité, il faut qu'il découvre ſi la matiere électrique eſt le feu ou quelqu'autre Elément, en quel état eſt cet Elément, quelle cauſe le met en action; il s'attireroit le mépris le plus marqué, ſi avant d'avoir fait ces obſervations, il diſoit que ces effets ſont tels, parce que Dieu le veut. Mais

s'il entreprend de remonter plus haut, à la cauſe générale des mouvemens, à celle qui applique les Loix de la Nature ; il entre dans la métaphyſique : il faut qu'il remonte juſqu'à des Loix vivantes qui portent en elles-mêmes leur exécution. J'ai démontré cette vérité *a priori* dans les Elémens de la métaphyſique.

La ſeconde illuſion a une origine populaire. On croit que nous devons emprunter de l'idée d'un Monarque puiſſant, celle que nous devons nous former de la grandeur de Dieu. On trouve dans la puiſſance du Monarque une perfection. Il forme des projets & donne des ordres, il feroit au-deſſous de ſa grandeur d'exé-

cuter lui-même, il laisse ce soin à des subalternes. Mais on ne pense pas que tout grand qu'est un Roy, c'est un homme; c'est parce qu'il n'est pas tout puissant qu'il a besoin d'être obéi, d'être secondé. Quelque étendu que soit son génie, il seroit opprimé par les détails; & la force de son corps est bien au dessous de l'activité de son génie. Il lui faut 200000 bras pour exécuter un dessein, & il n'en a que deux. Il a besoin de canons, de machines, &c. parce que sa volonté n'agit pas immédiatement & sans moyens. Il n'est au-dessous de lui de tout faire, que parce qu'il est foible, & que sa volonté est absolument impuissante. Mais Dieu est un Roy, dont le vou-

loir souverain exécute par lui-même & sans aide. La plus petite molecule ne peut exister que par l'efficacité de sa volonté; aucune n'a pû se donner ni l'être, ni sa maniere d'être; & comme il implique qu'un atôme existe sans maniere d'être, il implique aussi qu'il doive l'existence au Créateur, & sa maniere d'être à quelque autre puissance, ou à lui-même. C'est par cette raison que Dieu est Tout-Puissant, qu'il agit sans effort & sans travail; comme il voit tout sans éprouver le moindre degré de ce que notre attention renferme de pénible. Qui de M. de Buffon ou du reste de l'Univers, d'après lequel je pense ici, a de plus hautes idées de la Divinité?

La troisiéme source de l'illusion de notre Auteur, est plus profonde que les deux premieres. C'est le Lookisme : selon M. Loock, nous n'avons aucune idée de l'infini ; Dieu ne doit donc être grand, pour ceux qui ne connoissent que l'indéfini, qu'autant qu'ils n'ont pas assez d'étendue d'esprit, pour atteindre aux limites de son être. Or, n'est-on pas autorisé par cette philosophie toute assujettie aux sens, à comparer Dieu aux Rois, & à ne le trouver heureux, qu'en lui épargnant des soins & des attentions : ce seroit cependant avoir bien reconnu les bornes de son être.

Répondons à tous ces courtisans de la Divinité, car ils n'en

peuvent être les adorateurs, au moins quand ils philoſophent ainſi, que l'Homme ne crée point l'idée de la Divinité, & qu'il n'eſt point le maître, ni d'ajouter à cette idée, ni d'en rien retrancher, & qu'un Dieu que l'imagination a formé, n'eſt qu'une idole.

Revenons à la ſociété des Animaux, & laiſſons le Lookiſme pour ce qu'il eſt. » Dans les » Animaux qui ſemblent ſe réu- » nir librement & par convenan- » ce, elle (la ſociété) ſuppoſe » l'expérience du ſentiment; & » la ſociété des bêtes qui, com- » me les Abeilles, ſe trouvent » enſemble, ſans s'être cher- » chées, ne ſuppoſe rien : quel- » qu'en puiſſent être les réſultats

P. 139.

» il eſt clair qu'ils n'ont été ni » prévûs, ni ordonnés, ni con- » çûs par ceux qui les exécutent, » & qu'ils ne dépendent que du » méchaniſme univerſel. » Qu'eſt-ce que le méchaniſme univerſel? Cette expreſſion eſt bien miſté- rieuſe. » & des Loix du mouve- » ment établies par le Créateur. » L'oppoſition que l'Auteur trou- ve entre les Abeilles & les Ani- maux qui naturellement aiment à aller en troupe, comme les Caſ- tors, les Eléphans, &c. ne vient que du peu d'attention qu'il a donnée aux procédés de ces Inſectes ingénieux. Si on l'en croit, il ſemble que leur ſociété n'eſt formée qu'à cauſe que les Abeilles naiſſent dans un même lieu; & qu'elles ne donnent au-

eun ſigne de confédération volontaire. Mais rien n'eſt moins vrai. Les Abeilles chaſſées de leurs Ruches, ſe réuniſſent en eſſeins, par une conſpiration commune, en faveur de la Reine vaincue. Les gens de la campagne logent ces eſſeins ; mais s'ils les négligent, & que ces eſſeins trouvent des lieux où l'on ne fait aucun cas des Abeilles, chacun ſe choiſit ſa demeure, & ces petits Animaux ſont même aſſez délicats ſur ce choix ; il dépend toujours de la mere qui emmene la colonie. Une ſimple queſtion faite à un payſan qui a quelques Ruches, auroit épargné cette mépriſe à M. de Buffon.

Cpendant il raiſonne conſtamment d'après ſon erreur & d'une

d'une maniere qui vaut au moins
ſa mépriſe. » Qu'on mette enſem- P. 140.
» ble dans le même lieu 10000
» automates, animés d'une force
» vive, & tous déterminés par la
» reſſemblance parfaite de leur
» forme extérieure & intérieure,
» & par la conformité de leurs
» mouvemens, à faire chacune la
» même choſe dans ce même
» lieu ; il en réſultera néceſſaire-
» ment un ouvrage régulier ; les
» rapports d'égalité, de ſimilitu-
» de, de ſituation, s'y trouve-
» ront, puiſqu'ils dépendent de
» ceux du mouvement que nous
» ſuppoſons égaux & conformes ;
» les rapports de juxta-poſition,
» d'étendue, de figure, s'y trou-
» veront auſſi, puiſque nous ſup-
» poſons l'eſpace donné & cir-

» conſcript ; & ſi nous accordons » à ces automates le plus petit » degré de ſentiment, celui ſeu- » lement qui eſt néceſſaire pour » ſentir ſon exiſtence, tendre à » ſa propre conſervation, éviter » les choſes nuiſibles, appeter » les choſes convenables, » c'eſt-à-dire le degré d'intelligence qui renferme l'idée du bien & du mal, des convenances & des diſconvenances ; la haine du mal préſent, le deſir du bien futur, &c. En un mot, ce qu'il faut de raiſon pour ſe conduire dans chaque circonſtance. » L'ouvrage » ſera non-ſeulement régulier, » proportionné, ſitué, ſembla- » ble, égal ; mais il aura encore » l'air de la ſimétrie, de la ſolidi- » té de la commodité, &c. au

» plus haut point de perfection ;
» parce qu'en le formant, cha-
» cun de ces 10000 individus a
» cherché à s'arranger de la ma-
» niere la plus commode pour
» lui, & qu'il a été en même P. 141.
» tems forcé d'agir & de se placer
» de la maniere la moins incom-
» mode aux autres. » Oh ! Sage Reaumur, venez apprendre l'art amphibologique de décrire les ouvrages de la Nature ; prenez ce langage ampoullé, sonore, énigmatique, tel qu'il convenoit aux Oracles des anciennes Divinités ; vous êtes bien bon de ne représenter que ce que vous voyez, de vous occuper à faire des tableaux ressemblans, vous n'êtes qu'un copiste de la Nature, vous en rendez servile-

ment jusqu'aux moindres traits, aux plus petits linéamens. Les grands Peintres ne s'amusent pas aux portraits, ils peignent d'imagination, leur pinceau est trop hardi pour souffrir la moindre gêne, & celui de Monsieur de Buffon plus hardi encore, quand le feu de son génie s'allume, ne sçait peindre que des Hippogriphes, des Hidres, des Centaures ; mais qu'il les peint bien !

Voici le tableau des travaux
Ibid. des Abeilles. » Dirai-je encore » un mot, « nous dit-on, satisfait de la Description que vous venez de voir ; » ces Cellules des » Abeilles, ces exagônes tant » vantés, tant admirés, me four- » nissent une preuve de plus con-

» tre l'enthouſiaſme & l'admira-
» tion ; cette figure, toute géo-
» métrique & toute réguliere
» qu'elle nous paroît, & qu'elle
» eſt en effet dans la ſpécula-
» tion, » qu'eſt-ce que cela veut dire? « n'eſt ici qu'un réſultat mé-
» chanique, & aſſez imparfait,
» qui ſe trouve ſouvent dans la
» Nature, & que l'on remarque
» même dans ſes productions les
» plus brutes, les criſtaux & plu-
» ſieurs autres pierres, quel-
» ques ſels, &c, prennent conſ-
» tamment cette figure dans leur
» formation. » Les Criſtaux, une des productions les plus brutes de la Nature! Des vaſes dont le dedans & le dehors ont la figure exagône, comparés à des ſolides de la même forme!

Voici encore d'autres comparaisons tout aussi heureusement
P. 141. imaginées. » Qu'on observe les » petites écailles de la peau d'u- » ne Rousſette, on verra qu'el- » les sont exagónes, parce que » chaque écaille croissant en » & même tems, se fait obstacle, » tend à occuper le plus d'espace » qu'il est possible, dans un es- » pace donné. On voit ces mê- » mes figures exagônes dans le » second estomac des Animaux « ruminans; on les trouve dans « les graines, dans leurs cap- » sules, dans certaines fleurs: » Que n'ajoûte-il donc, & toutes ces choses n'ont cette forme, que parce que chacune croissant en même tems, se fait obstacle, & tend à occuper plus de place

qu'il eſt poſſible dans un eſpace donné. Eſt-il quelque Naturaliſte qui ne ſente combien ce raiſonnement eſt peu ſérieux, quand il tentera de l'appliquer à la formation des Criſtaux, à celle de certains ſels, aux figures du ſecond eſtomac des Animaux ruminans, à certaines graines, à certaines capſules, certaines fleurs dont la forme eſt exagône? Mais voici du palpable: » Qu'on rempliſſe un » vaiſſeau de pois, ou plûtôt de » quelqu'autre graine cilindri- » que, & qu'on le ferme exac- » tement après y avoir verſé au- » tant d'eau, que les intervalles « qui reſtent entre ces graines » peuvent en recevoir; qu'on » faſſe bouillir cette eau, tous P. 142.

» ces cilindres deviendront des
» colonnes à ſix pans. On en voit
» clairemenr la raiſon, qui eſt
» purement méchanique ; cha-
» que graine dont la figure eſt
» cilindrique, tend, par ſon
» renflement, à occuper le plus
» d'eſpace poſſible, dans un eſ-
» pace donné, elles deviennent
» donc toutes néceſſairement
» exagônes, par la compreſſion
» réciproque. » Le phénomène n'eſt-il pas bien choiſi pour expliquer la conſtruction d'un gâteau de cire ? » Chaque Abeille » cherche à occuper de même » le plus d'eſpace poſſible, dans » un eſpace donné. » Elles ſe gonflent toutes à la fois, comme ſont gonflées les graines cilindriques qui bouillent dans une

marmite ſcelée. » Il eſt donc » néceſſaire auſſi, puiſque le » corps des Abeilles eſt cilin- » driques (pas abſolument) » que leurs cellules ſoient exa- » gônes, par la raiſon des obſ- » tacles réciproques. » Examinons ce dénouement ſi heureux.

A entendre raiſonner ainſi M. de Buffon, on penſeroit que les Abeilles trouvent dans leurs ruches une lamme de cire toute préparée, ſous les dimenſions que doit avoir un rayon, qu'étant diſtribuées en deſſus & en deſſous, ou devant & derriere, ſi la lamme eſt poſée de champ en deux bandes, elles enfoncent leurs corps dans la cire, la percent & y forment des trous de la profondeur convenable à l'alvéo-

le, ſe gonflent toutes en même tems, de maniere que chacune ſente la réſiſtance de celles qui travaillent aux environs; tout ceci eſt d'une extrême ſimplicité. Mais encore pour donner aux célules la figure cilindrique, vû la forme de leurs corps qui ne l'eſt pas tout-à-fait, faudroit-il beaucoup varier les procédés, & que toutes les changeaſſent à la fois? Il faut être bien peu verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, pour oſer préſenter au Public une pareille explication, ou ſuppoſer qu'on ignore totalement les manœuvres des Abeilles. Peut-on penſer que M. de Buffon ait jamais jetté les yeux ſur les Mémoires de M. de Reaumur. Je lui conſeillerois donc de faire chercher

quelque vieux gâteaux, dont la cire eſt devenue preſque noire, & lorſqu'ils ſeront humides, de les mettre, en s'amuſant, ſur une pelle ; qu'il la tienne quelque temps ſur le feu, qu'il leve enſuite le gâteau, il détachera facilement le plan ſupérieur des alvéoles de l'inférieur; qu'il regarde la figure que forment les fonds des alvéoles, & qu'il imagine, s'il le peut, comment il appliqueroit ſa théorie à la forme admirablement œconomique de ces fonds.

Il ſéparera auſſitrès aiſément les alvéoles les unes des autres, & s'il y préſente le corps d'une Abeille, il tâchera d'examiner comment la Mouche, en applatiſſant ſon dos ou ſon ventre, de maniere à former un des plans de

l'exagône, elle s'entendoit avec celle qui travailloit dans l'alvéole voisine; ensorte qu'agissant fortement contre la cire, de l'un & de l'autre côté, elles ont fait un des pans ; celui-ci étant formé, qu'elle a travaillé au pan suivant en se concertant de même avec une autre Abeille qui construisoit une autre alvéole, pour faire un nouveau pan : ou bien il tentera de se figurer, tous les trous étant préparés dans la cire, que toutes les Abeilles se placent dans ces trous, & que donnant toutes à la fois, mais dans le même instant précis, à tout leur corps la forme exacte d'un exagône, elles ont formé leurs célules telles qu'on les voit. Il ne resteroit plus qu'à donner

les raisons de la construction des fonds. Je suis persuadé qu'il rira lui-même de son explication, quand il aura considéré attentivement l'alvéole qu'il aura détachée. Qu'il remette les parties séparées du gâteau sur le feu, ce ne sera plus la cire, l'alvéole primitive qu'il admirera, la cire sera fondue, il trouvera sur la pelle plusieurs tentures de tapisserie, que des vers avoient collé les unes sur les autres, parce que, pour chaque nouvelle transformation, il faut que l'appartement soit tendu de neuf. Qu'il considere le tissu serré de ces tapisseries, la maniere dont elles ont été appliquées si exactement contre les parois de l'alvéole, la figure de l'exagône qu'ils con-

ſervent, quand ces parois ſont détruits; trouvera-t-il qu'il y ait eu de l'induſtrie à filer cette tapiſſerie? Et pour en expliquer la fabrique, dira-t-il que 10000 vers, dans un eſpace donné, doivent néceſſairement, par une oppoſition réciproque, former un ouvrage qu'aucun de nos Artiſtes les plus induſtrieux ne pourroit imiter?

Quelle honte pour un Philoſophe, de parler en légiſlateur & en maître, ſur des faits qu'il ignore totalement! Quelle confiance veut-il que le Public prenne, pour des phénoménes qui ne ſeront appuyés que ſur ſon témoignage, lorſqu'on peut ſi juſtement lui reprocher de donner pour des faits, des imaginations

enfantées par la passion, & dont le plus petit observateur sent la fausseté ?

Je vous exhorte encore, Monsieur, & tous ceux entre les mains desquels mes Lettres pourront tomber, à relire le cinquiéme volume des Insectes : après avoir lû M. de Buffon, on prendra un nouveau goût à la lecture de cet excellent ouvrage, c'est probablement tout ce que gagnera M. de Buffon ; l'étude & le desir de connoître les Insectes se renouvelleront. On s'appercevra combien d'habiles ouvriers peuvent tirer avantage d'une infinité de constructions admirables, de traits de méchanisme, de charnieres, &c. C'est peut-être à l'étude de certains

ſcarabées, que les hommes ont dû l'art de ſe couvrir de fer, pour ſe dérober aux coups de leurs adverſaires, & de barder leurs chevaux, & qu'ils ont appris à unir des lammes ſolides d'acier & d'airain, de maniere qu'elles puſſent ſe prêter à tous les mouvemens des membres qu'elles défendoient. Enfin, on verra, en liſant les Mémoires des Inſectes, combien de merveilles M. de Buffon ſupprime dans les procédés des Abeilles, qui montreroient de plus en plus l'inſuffiſance de ſon méchaniſme ; ces couvercles dont elles ferment leurs alvéoles, l'enduit qu'elles donnent à leur ruche, la maniere dont elles ſe grouppent en eſſein, leur induſtrie à retirer de

leur

leur habitation tout ce qui pourroit l'infecter, le concert dans les secours mutuels qu'elles se donnent dans ces pénibles opérations, &c. car je ne finirois jamais.

M. de Buffon continue avec la confiance d'un homme qui auroit démontré tout ce qu'il a dit jusqu'ici. » On donne plus d'es- p. 143.
» prit aux Mouches dont les ou-
» vrages sont les plus réguliers.
» Les Abeilles sont, dit-on,
» plus ingénieuses que les Guê-
» pes, que les Frêlons, &c. qui
» savent aussi l'architecture, mais
» dont les constructions sont plus
» grossieres & plus irrégulieres
» que celles des Abeilles : on ne
» veut pas voir, ou l'on ne se
» doute pas que cette régularité

» plus ou moins grande, dépend » uniquement du nombre & de » la figure, & nullement de l'in- » telligence de ces petites bêtes ; » plus elles ſont nombreuſes, » plus il y a de forces qui agiſſent « également, & qui s'oppoſent » de même, plus il y a par conſé- » quent de contrainte méchani- » que, de régularité forcée & de » perfection apparente dans leurs » productions. »

Si l'on donne plus d'eſprit aux Abeilles, ce n'eſt pas parce que leur conſtruction eſt plus réguliere, mais parce qu'il y a plus de variétés dans leurs procédés. Les ouvrages des Guêpes & des Frêlons, ne ſont pas moins admirables que les leurs. Certaines Mouches font des alvéoles ſur

une tige, de la grosseur d'une noix, & que l'on prendroit pour une galle, si l'on ne voyoit pas les orifices des alvéoles. Certains Frêlons aiment à attacher leurs nids au haut d'une voute; ils les font de scieure de bois; tout le dehors est convert de bandes larges de deux doigts, comme s'il étoit enveloppé d'un ruban. Les endroits où ce ruban est moins bien appliqué, laissent des ouvertures comme négligées & fort irrégulieres qui sont autant de portes; les céllules n'ont pas beaucoup de simétrie. J'ai eu à Nantes un de ces nids qui étoit de la forme & de la grosseur d'un chou blanc; mais il étoit si friable, qu'il ne pouvoit être transporté. Les Abeilles cartonnieres,

dont on-voit l'ouvrage dans les cabinets de M. de Reaumur, font des nids à peu près semblables ; mais les alvéoles en sont régulieres. Or la figure des deux nids dont je viens de parler. vient-elle de ce que les constructeurs étant en grand nombre, à force de s'entrepousser en faisant des trous, par une contrainte méchanique, & une régularité forcée, ont fait des alvéoles. Les Frêlons n'avoient-ils pas porté leur scieure de bois à la voûte du lambris où ils avoient bâti ? N'avoient-ils pas préparé cette scieure ? Réduite en lammes, ne l'avoient-ils pas humectée d'une sorte de colle ? Avoient-ils trouvé dans quelque coin de ce lambris un tas de scieure de bois tout

prêt, ou en se plongeant tout à la fois, à force de se nuire par l'opposition de leurs gonflemens, avoient-ils rendu ce tas commode pour leur logement ? Les Abeilles cartonnieres, trouvent-elles du carton en bouillie, où elles se placent en le perçant ? Je me fais une vraye peine de relever de pareilles imaginations hasardées par un Phisicien & un Académicien célébre.

» Les Animaux qui ressem- P. 143.
» blent plus à l'Homme par leur
» figure & par leur organisation,
» seront donc, malgré les apolo-
» gistes des Insectes, maintenus
» dans la possession où ils étoient,
« d'être supérieurs à tous les au-
» tres pour les qualirés intérieu-
» res. » On ne saisit point ce que

veut dire M. de Buffon; peut-être prétend-il que l'organisation du cerveau des Animaux, qui ressemblent plus aux Hommes, sent plus son existence, a plus de sensations, donne plus de preuves de génie & d'industrie, que l'organisation du cerveau des Insectes. Il a raison, tant qu'il se chargera de résoudre pour les Abeilles, le problême auquel elles satisfont si exactement; je conviendrai que de tous les Animaux, elles sont les plus maladroits. Le peu d'attention qu'on a eu de faire une ample collection d'Insectes, empêchera que le nombre des volumes de la description du Cabinet du Roy, se multiplie; & comme on n'aura rien à dire des

Insectes, il faut insinuer au Lecteur, qu'on a eu raison de négliger cette partie de l'Histoire Naturelle, ou comme très-peu intéressante, ou comme infiniment mépriſable.

Il a besoin de décrier les Abeilles pour conserver sa chaîne merveilleuse des Estres dont il a tant été parlé dans mes premieres Lettres. Il faudroit, pour le mettre à l'aise de ce côté-là, que les Insectes paruſſent les plus stupides des Animaux. Il a toujours fort à cœur cette échelle dont il n'est pas l'inventeur. Voici celle du Regne animal. » On peut éta- P. 144.
» blir une échelle pour juger des
» degrés des qualités *intrinseques*
» de chaque Animal, en prenant
» pour premier terme, la partie

» matérielle de l'Homme, & » plaçant successivement les Ani- » maux à différentes distances, » selon qu'en effet ils en appro- » chent ou s'en éloignent davan- » tage, tant par la forme exté- » rieure, que par l'organisation » intérieure; ensorte que le Sin- » ge, le Chien, l'Eléphant & les » autres quadrupedes seront au » premier rang; les cétacées qui, » comme les quadrupedes & » l'Homme, ont de la chair & » du sang, qui sont comme eux » vivipares, seront au second; » les oiseaux au troisiéme, parce » qu'à tout prendre, ils différent » de l'Homme plus que les céta- » cées & les quadrupedes. » Vous observez déja, Monsieur, dans cette échelle mistérieuse, où

les rangs ſont diſtribués, pour diſcerner les Animaux dont la perfection de conſtruction dans le cerveau, approche plus ou moins de celle de l'Homme, donnent plus ou moins de ſignes de génie & d'induſtrie ; vous voyez, dis-je, qu'il y a déja bien du déſordre. Car le Loir étant quadrupede auſſi bien que la Brebis, il faudra dire que ces deux Animaux ſont plus près de l'Homme par leurs qualités intérieures, comme parle l'Auteur, que le Faucon, l'Hirondelle & tant d'oiſeaux qui, ſoit dans la conſtruction de leurs nids, ſoit par des procédés très-délicats, donnent certainement plus de marques d'intelligence que le Loir & que la Brebis. Les Poiſ-

sons n'y trouvent aucun rang ; & quoique nous soyions assez peu au fait de leurs mœurs, plusieurs vivant de rapines, ils ont leurs arts & leurs finesses. L'Auteur
P. 144. continue. » Et s'il n'y avoit pas » des Estres, qui comme les Huitres ou les Polipes, semblent » en différer autant qu'il est possible (des Hommes) les Insectes » seroient avec raison, les bêtes » du dernier rang. » Vous voyez maintenant, Monsieur, pourquoi il faut humilier les Insectes, & que ces Animaux ayant moins de traits de ressemblance avec l'Homme, dans la figure & la structure extérieure des membres, leurs qualités intérieures, c'est-à-dire, la construction de leur cerveau, doit approcher le

moins qu'il eſt poſſible, de l'art avec lequel le cerveau de l'Homme eſt ordonné ; ſans cela, que deviendroit l'échelle des Eſtres ? Mais au contraire, il a plû au Créateur de montrer à l'Homme que le grand & le petit peuvent être maniés auſſi avantageuſement l'un que l'autre, par ſa toute-puiſſance ; que le volume du cerveau lui eſt fort indifférent, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il a ménagé des reſſources dans celui de l'Abeille, que tout le mépris & l'indifférence de M. de Buffon ne nous empêcheront pas d'admirer.

La ſtupidité qu'il donne aux Polipes, eſt encore très-gratuite. Les Polipes à bras ſavent chercher le jour ; & l'on eſt fort éton-

né, lorſqu'on leur voit ſerrer étroitement entre leurs bras, qui ne ſont que des filets, des vers plus longs qu'eux, qui les ſurpaſſent en groſſeur, des pucerons branchus, dont les cornes ſont redoutables ; on eſt frappé, lorſque l'on ſuit toutes leurs manœuvres. Combien d'autres Polipes & de vers, ont une induſtrie propre à attirer à eux leurs proye inviſible ! Que de merveilles ne pourrois-je pas rapporter, s'il n'étoit réſervé à l'Homme très-connu, avec qui je les ai ſouvent obſervées, de bien peindre ce que je ne ſais que voir ! Quel fond inépuiſable d'amuſemens utiles procureroient-ils par leurs procédés délicats aux curieux des bons microſco-

pes! Qu'il y a de découvertes à faire par le ſecours de cet inſtrument ! L'uſage en eſt un peu pénible dans les commencemens ; il faut s'en ſervir d'abord avec ſobriété, y accoûtumer inſenſiblement les yeux : on vient enfin à bout, après quelques mois, de ſuivre les objets pendant long-tems. Il faut toujours quitter cet exercice avant qu'on ſe ſente la vûe fatiguée, & ne l'expoſer à cette fatigue que dans des occaſions imporrantes. Si cet amuſement devenoit familier, les expériences auſquelles Monſieur de Buffon a pris tant d'intérêt, ſeroient bien-tôt réduites à leur juſte valeur. Je ſouhaiterois fort que vous euſſiez un microſcope de la façon

de Monsieur Magni, vous nous donneriez des idées justes des Insectes de votre Continent, & l'on pourroit compter sur vos Observations. Il faut une probité parfaite dans un Observateur, de bons yeux, le talent de discerner les illusions d'optique très-fréquentes, & celles sur-tout de notre imagination, dont nous devons d'autant plus nous défier, que nous l'aimons. Mais ces avis sont fort inutiles pour vous, Monsieur, qui réuniſſez toutes les qualités du cœur & de l'esprit, & qui par-là êtes si digne des sentimens avec lesquels, &c.

XXIIe. LETTRE.

MOnsieur de Buffon paroît, Monsieur, tout autant prévenu contre les signes de prévoyance que donnent les Animaux, qu'il est embarrassé de leur industrie. Sa plus grande ressource est de nier les faits, & de rendre suspecte la bonne foi de ceux qui les rapportent. Il se fait cette longue objection très-bien frappée. « Si les Animaux p. 145.
» sont dépourvûs d'entende-
» ment, d'esprit & de mémoire,
» s'ils sont privés de toute intel-
» ligence, si toutes leurs facul-
« tés dépendent de leurs sens,
» s'ils sont bornés à l'exercice &

» à l'expérience du sentiment
» seul, d'où peut venir cette
» prévoyance qu'on remarque
» dans quelques-uns d'entr'eux?
» Le seul sentiment peut-il faire
» qu'ils ramassent des vivres
» pendant l'Eté pour subsister
» pendant l'Hiver? Ceci ne
» suppose-t-il pas une comparai-
» son de tems, une notion de
» l'avenir, une inquiétude rai-
» sonnée? Pourquoi trouve-
» t-on à la fin de l'Automne dans
» le trou d'un Mulot assez de
» gland pour le nourrir jusqu'à
» l'Eté suivant? Pourquoi cette
» abondante récolte de cire &
» de miel dans les ruches? Pour-
» quoi les Fourmis font-elles
» des provisions? Pourquoi les
» Oiseaux feroient-ils des nids,

» s'ils ne ſçavoient pas qu'ils en
» auront beſoin pour y dépoſer
» leur œufs & élever leurs pe-
» tits ? &c. Et tant d'autres faits
» particuliers que l'on raconte
» de la prévoyance des Renards,
» qui cachent leur gibier en dif-
» férens endroits, pour le re-
» trouver au beſoin, & s'en
» nourrir pendant pluſieurs jours;
» de la ſubtilité raiſonnée des
» Hiboux, qui ſçavent ména-
» ger leur proviſion de Souris,
» en leur coupanr les pattes pour
» les empêcher de fuir ; de la
» pénétration merveilleuſe des
» Abeilles, qui ſçavent d'avance
» que leur Reine doit pondre
» dans un tel tems tel nombre
» d'œufs d'une certaine eſpece,
» dont il doit ſortir des vers de

» mouches mâles, & tel autre
» nombre d'œufs d'une autre es-
» pece qui doivent produire les
» mouches neutres, & qui, en
» conséquence de cette connois-
» sance de l'avenir, construi-
» sent tel nombre d'alvéoles,
» plus grandes pour les premie-
» res, & tel autre nombre d'al-
» véoles plus petites pour les
» secondes? &c. &c. &c. »

Le passage est un peu long, mais je n'en pouvois rien supprimer. Ecoutez-en encore patiem-
Ibid. ment la suite. Il commence ainsi à refuter l'objection. » Avant que
» de répondre à ces questions,
» & même de raisonner sur ces
» faits, il faudroit être assuré
« qu'ils sont réels & averés; il
» faudroit qu'au lieu d'avoir été

» racontés par le peuple, ou pu-
» bliés par *des observateurs amou-*
» *reux du merveilleux*, ils eussent
» été vûs par *des gens sensés*, & re-
» cueillis par des Philosophes: je
» suis persuadé que toutes les
» prétendus merveilles disparoî-
» troient, & qu'en y réfléchis-
» sant, on trouveroit la cause de
» chacun de ces effets en parti-
» culier. »

Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que tous les faits que l'Auteur a articulés, sont constans, si vous en exceptez la précaution du Hibou, si élégament narrée par la Fontaine, & les provisions des Fourmis. La prévoyance des Renards est commune à plusieurs de nos Chiens grands & petits, ils l'ont dans

nos maisons. Les dispositions des Abeilles pour la construction de différentes alvéoles, pour les mâles, les mulets & les femelles, ont été décrites par M. de Reaumur. Et c'est pour se débarrasser de celles-là, qu'il desireroit que les faits dont il est fatigué, eussent été vûs par des *gens sensés*, & recueillis par des Philosophes. Doute-t-il donc de la bonne foi de M. de Reaumur, Il est le seul dans l'Univers. Doute-t-il que son confrere, qui rapporte ce qu'il a vû, ne soit un homme sensé ? Cela pourroit être ; on appelle sens commun celui que l'on a. Doute-t-il que M. de Reaumur ne soit Philosophe ? Il a peut-être encore raison, selon sa maniere de penser, car

il se croit Philosophe, & s'il l'est, assûrément M. de Reaumur ne l'est pas.

Négligeons tant de traits odieux & si mal masqués, qui ne peuvent obscurcir la gloire de mon illustre ami. Mais ne laissons pas échapper une réflexion qui m'intéresse personnellement. Lequel des deux procédés trouvez-vous plus honnête, Monsieur, ou du mien à l'égard de M. de Buffon, ou celui de M. de Buffon à l'égard de son confrere ? La façon de raisonner de M. de Buffon m'a encore plus révolté que ses hipothèses : j'ai craint qu'elle ne devînt contagieuse, à cause de la célébrité de son nom. L'amour de ma patrie & du monde savant, m'ont fait

prendre la plume. J'ai prouvé hautement que ſes raiſonnemens étoient vicieux, qu'il ſe contredisoit ſans ceſſe, que rien ne ſe ſoutenoit dans ſes ſyſtêmes. Enfin, j'ai agi en l'attaquant, ſinon poliment, du moins avec franchiſe. M. de Buffon eſt mécontent de l'Hiſtoire des Inſectes ; il juge que l'Auteur a été ſéduit par l'attrait pour le merveilleux. il le pointille, il l'attaque, il le tourne en ridicule ; & que n'accuſe-t-il publiquement M. de Reaumur d'imbécillité ou de mauvaiſe foi, que ne tente-t-il de le prouver, que n'a-t-il vérifié ſes obſervations, comme j'ai diſcuté les ſiennes (de M. de Buffon.) Un Ouvrage public eſt livré à la cenſure & à la mauvaiſe humeur

de tout homme à qui il déplaira: si cet homme hasarde une critique & qu'elle soit mal-fondée, on se moquera du censeur, & le voilà puni; s'il a raison, tant pis pour l'Auteur, tant mieux pour le Public.

Revenons à notre sujet. Il prétend que les merveilles dont il a parlé, disparoîtroient, si un homme sensé les observoit, cependant qu'en y réfléchissant on trouveroit la cause de chacune. Que peuvent des réflexions contre des faits?

» Mais, poursuit-il, admet- P. 147.
» tons pour un instant la vérité
» de tous ces faits. » Je n'ai donc pas eu tort de penser qu'il les révoquoit en doute. » Accordons,
» avec ceux qui les racontent,

» le préſſentiment, la prévifion, » la connoiſſance même de l'a- » venir aux Animaux; en réſultera- » t-il que ce ſoit un effet de leur » intelligence?» Et de quoi donc? d'une ſorte de méchaniſme? Cela pourroit être, ſi, comme l'aſſure M. de Buffon, un ton de méchaniſme pouvoit rendre la matiere ſuſceptible du ſens de l'exiſtence; la rendoit certaine de l'exiſtence des corps qui font quelque impreſſion ſur les organes extérieurs des ſens; lui faiſoit voir les diſtances, diſtinguer le mouvement & le repos des autres corps; & du ſien propre; lui faiſoit naître des deſirs relatifs à un bien-être futur, des appétits dirigés par le ſentiment du beſoin, vers une nourriture quelconque

quelconque & en général. » Si Ibid.
» cela étoit, elle (cette intelli-
» gence) seroit bien supérieure à
» la nôtre ; car notre prévoyance
» est toujours conjecturale, nos
» notions sur l'avenir ne sont que
» douteuses, toute la lumiere de
» notre ame suffit à peine pour
» nous faire entrevoir les proba-
» bilités des choses futures : dès-
» lors les Animaux qui en voyent
» la certitude, puisqu'ils se dé-
» terminent d'avance, & sans
» jamais se tromper, auroient en
» eux quelque chose de bien su-
» périeur au principe de nos con-
» noissances. Ils auroient une
» ame bien plus pénétrante &
» bien plus clairvoyante que la
» nôtre. Je demande si cette
» conséquence ne répugne pas

» autant à la religion qu'à la rai-
» son ? » Tout ceci d'abord paroît assez suivi ; mais auquel des faits que l'Auteur a rapporté, peut-on appliquer son raisonnement ? Amasser des provisions pour l'hiver, construire un nid pour y mettre des œufs en sûreté, coupper les pattes de sa proye, pour l'empêcher de s'échapper, enterrer son gibier pour n'avoir pas à chasser le lendemain ; toutes ces précautions partissent-elles d'une intelligence, qu'y auroit-il en cela qui surpassât la nôtre, qui surpassât même la foible lueur de raison qui reste à un imbécille, ou qui pointe dans un enfant ? Les réflexions de M. de Buffon ne peuvent donc être appliquées qu'aux Abeilles, & au

cas particulier de la conſtruction des différentes alvéoles ; encore, après cette reſtriction, ont-elles l'air d'une pure déclamation.

Car premierement, M. de Reaumur n'a pas prétendu que les Abeilles conſtruiſiſſent le nombre précis d'alvéoles correſpondant à celui des œufs de mâles que la mere doit produire, on n'a donc pas lieu de conclure qu'elles travaillent ſur des connoiſſances certaines de l'avenir. Quelque impreſſion analogue à celle qui avertit ceux qui ont eu une jambe caſſée, du changement de tems, pourroit de même faire preſſentir aux Abeilles, la néceſſité des diverſes conſtructions qu'elles auroient à faire. Secondement, la mere

dépose à la vérité ses œufs, comme si elle connoissoit l'espece qu'ils renferment, dans des alvéoles convenables ; mais les œufs des mâles, ceux des femelles ; ceux des mulets étant différens, pourroient, pour ainsi dire, se faire connoître par la maniere dont ils se présenteroient pour sortir. Ainsi, l'Abeille dans l'hipothése de ceux qui lui donnent une âme, connoîtroit non le futur, mais le présent ; je veux dire la nature de l'œuf prêt à être déposé ; & il n'y auroit plus lieu d'intéresser ici ni la Religion, ni la raison.

P. 148. Notre Auteur continue. » La » sûreté avec laquelle on suppose » que les Animaux agissent, la » certitude de leur détermina-

» tion, ſuffiroit ſeule, pour qu'on » dût en conclure, que ce ſont » les effets d'un pur méchaniſ- » me. Le caractere de la raiſon » le plus marqué, c'eſt le dou- » te, c'eſt la délibération, c'eſt » la comparaiſon; mais des mou- » vemens & des actions qui n'an- » noncent que la déciſion & la » certitude, prouvent en même » tems le méchaniſme & la ſtu- » pidité. » Au premier coup d'œil, ces réflexions familieres aux Cartéſiens, paroiſſent déci- ſives; mais quand on ſe rappelle combien les procédés des Ani- maux varient dans les ouvrages où ils ſemblent faire abſolument la même choſe, on n'eſt plus frappé des raiſonnemens qu'on vient de voir. En effet, une

Araignée paroît construire sa toile constament de la même façon, cependant les différens lieux où elle l'a fait, ne se ressemblant jamais ni pour la figure ni pour les dimensions, cet Insecte a toujours de nouvelles mesures à prendre, quand il change de lieu. Ses toiles sont diversement trouées, déchirées ou dérangées par beaucoup d'accidens, la maniere de les rétablir, de les reprendre. doit donc varier dans tous ces cas. Tous les ouvriers en soye & en laine, font leur tissu par le jeu de la navette; ce jeu paroît uniforme, mais que de variétés dans leurs différens ouvrages. Combien d'Animaux dépendent de nos caprices dans le choix de leur habitation! Que

de ſupercheries les obſervateurs n'ont-ils pas faites aux Abeilles, pour les forcer à travailler ſous leurs yeux ! M. de Reaumur décrit une ruche fort large & fort haute, mais très- peu profonde. Il a fallu que les Abeilles ayent pris, pour y travailler, de toutes autres meſures que celles qui leur ſont familieres. Or, je le demande ; des Animaux qui prennent leur parti, & un parti différent, ſuivant le local que vous leur aſſignez, ou par fantaiſie, ou par des raiſons très-ſages, telles que celles qui déterminerent M. de Reaumur à faire conſtruire la ruche dont je viens de parler, ne donnent-elles pas des ſignes de délibération & de comparaiſon ? Et combien en don-

nent-elles de doute, lorsqu'abandonnées à elles-mêmes, elles cherchent un domicile ! Que de trous examinés & laissés ! Combien faut-il les importuner par des bruits, par des charivaris, pour se déterminer à loger dans une ruche qu'on leur a préparée ? Enfin, combien de nouveaux procédés, exigent une infinité d'événemens casuels, qui les troublent dans leurs travaux ; combien d'expédiens pour éloigner des curieux indiscrets, pour chasser ou pour tuer des animaux qui viennent pour voler le miel ? Les traits d'intelligence ne manquent pas de la part des Abeilles ; mais leur est-elle propre, leur est-elle étrangere ? C'est, encore une fois le point de la question.

Au

Au lieu de leur donner de l'intelligence, » ne seroit-il pas » moins déraisonnable, supposé » qu'on ne puisse pas douter des » faits, » comme on n'en peut douter, à moins qu'on ne s'obstine à refuser de les vérifier, » » d'en rapporter la cause à des » loix méchaniques, établies, » comme toutes les autres loix » de la Nature, par la volonté du » Créateur? » A des loix purement méchaniques, non; à des méchanismes tels que sont ceux de ce qui est en nous occasion d'imagination, de réflexion, de délibération, & qui seroient de simples causes occasionnelles, peut-être bien. Nous discuterons ensemble, Monsieur, cette question, quand j'aurai achevé Ibid.

l'examen du discours sur les Animaux.

Or, c'est cette idée-là même, des causes occasionnelles, que M. de Buffon veut écarter, & voici comment il s'y prend.

P. 148. » Cependant, comme les loix de » la Nature.... n'en sont que les » effets généraux » de la Nature apparemment, cela ne s'entend point, » & que les effets dont il » s'agit, ne sont au contraire que » des effets très particuliers : il » seroit peu philosophique, & » peu digne de l'idée que nous » devons avoir du Créateur, de » charger mal-à-propos sa volonté de tant de petites loix; ce » seroit déroger à sa toute-puissance, & à la noble simplicité » de la Nature, que de l'embar-

» raſſer gratuitement de cette » quantité de ſtatuts particuliers, » dont l'un ne ſeroit fait que » pour les Mouches, l'autre » pour les Hiboux, l'autre pour » les mulots. »

Si quelqu'autre que le Créateur a formé la Mouche á miel, ſi, par exemple, les parties corrompues d'un veau, comme l'ont penſé les Anciens, & comme M. de Buffon doit être porté à le croire, en partant de ſon ſiſtême, ſi, dis-je, il avoit plû à ces parties altérées de ſe groupper de maniere à faire un ver d'Abeille; & dans ce ver de préparer la Nimphe & la Mouche à miel; d'établir dans le cerveau de la Mouche, une ſuite de mouvemens correſpondans à

tous les événemens auxquels la mouche devoit avoir part ; d'y mettre, en un mot, une harmonie pré-établie, si ce résultat de parties corrompues, qui se sera fait lui-même, supplée à l'efficace de la volonté divine sur toute la matiere, je comprendrois que l'idée de la toute-puissance seroit défigurée ; mais il n'y a que ceux qui taillent leur Dieu sur le modele d'un Monarque mortel, qui puissent se forger des images si basses de la Divinité.

Mais si le Créateur a formé lui-même la tête de l'Abeille, s'il a décidé de la figure, du ton de tension de la moindre fibre du cerveau de cet Insecte, si toute l'œconomie de ce cerveau est l'œuvre de la sagesse Divine,

pourquoi le jeu de la machine en ſeroit-il indépendant ?

Vous craignez que Dieu ne ſuccombe ſous tant de loix, ames foibles, qui tenez plus au néant qu'à l'être ! Dieu ne ſera-t-il donc grand, que quand il participera à votre petiteſſe ? Les moindres détails vous fatiguent, les connoiſſances vous ſurchargent, vous généraliſez tout, parce que vous êtes incapables de ſuivre les branches & les ramifications d'une diſtribution exacte. Ah ! ſi vous ne connoiſſez l'Eſtre Suprême que comme un Eſtre indéfini, s'il ne vous paroît grand, que parce que vous ignorez les bornes de ſon pouvoir & de ſes connoiſſances, ſoyez réſervé en raiſonnant

sur ses perfections ; votre imagination vous porteroit peut-être au-delà des termes de son intelligence, de sa force, de sa grandeur ; vous le feriez plus puissant qu'il n'est, & vous l'offenseriez, si dans la comparaison qu'il feroit de ce qu'il est, avec l'image que vous auriez formée, il se trouvoit au-dessous de vos phantômes, il regreteroit d'être Créateur ? Il eût été avantageux pour lui que vous eussiez eu la toute-puissance. Estes-vous aussi œconomes lorsque vous mesurez la science de Dieu ? Je me répete, mais l'Auteur se répete aussi, & je ne puis crier ni trop souvent ni trop haut, contre l'inertie qu'on voudroit prêter à la Divinité.

Oſeriez-vous dire que Dieu ne voit pas le mouvement actuel de la plus petite fibre du cerveau d'une Abeille, qu'il ne voit pas les progrès des petits rameaux dont l'entrelaſſement fait le tube d'un de vos cheveux, qu'il ne voit pas comment l'aîle de tel ſcarabé ſe déploye dans l'inſtant préſent ? Si vous le niez, l'impie même ſe moquera de vous, & celui qui dit dans ſon cœur qu'il n'y a point de Dieu, vous dira que s'il en eſt un, il ſonde les reins & y voit tout, juſques dans le moindre détail, ſans confuſion comme ſans travail & ſans étude.

Mais ſi l'Eſtre Suprême voit tout ſans fatigue, il opere le grand comme le petit ſans ef-

fort, parce qu'il agit immédiatement par la force de sa volonté ; ses Loix sont donc vives & operent par elles-mêmes. Nous les appellons générales, & par rapport à nous, le général exclut le détail. Nous n'établissons un ordre géneral, que pour nous épargner l'embarras & la peine de penser à tout le particulier que renferme notre ordre général. Mais la volonté générale de Dieu embrasse tous les cas futurs où l'application d'une de ses Loix doit avoir lieu. Cette parole, *que la lumiere soit faite*, donne encore le ton, le mouvement, la direction au trait de lumiere qui parvient actuellement à mes yeux. C'est l'inefficacité de notre onté qui nous

fatigue. Ce pouvoir d'emprunt que nous avons sur notre propre corps & sur ceux qui nous environnent, peut être épuisé ; nos esprits nous sont donnés par mesure, & nons sentons la lassitude quand ils commencent à nous manquer, & l'épuisement lorsqu'étant trop impétueux, ils tendent trop quelque muscle, & menacent d'en déranger l'œconomie : Mais celui qui opere, parce qu'il le veut, ignore & la fatigue & l'accablement. Tel est Dieu, adorez-le., & gardez-vous de sonder sa Majesté, de peur d'en être accablé.

» Voyons donc (l'Auteur enfin vient au fait) » s'ils sont » inexplicables, s'ils sont si mer- » veilleux, s'ils sont même avé- P. 149.

» rés. » Ces effets qui, de la part des Animaux, indiquent des précautions pour l'avenir. » La » prévoyance des Fourmis n'é- » toit qu'un préjugé ; on la leur » avoit accordée en les obſervant, » on la leur a ôtée en les obſer- » vant mieux ; elles ſont engour- » dies tout l'hiver, leurs provi- » ſions ne ſont donc que des » amas ſuperflus, amas accumu- » lés ſans vûes, ſans connoiſſan- » ce de l'avenir, puiſque par cet- » te connoiſſance même, elles » en auroient prévû toute l'inuti- » lité. » M. de Buffon réveille ma curioſité en nous parlant des Fourmis. Je ſai que leur Hiſtoire eſt toute prête depuis longtems, & ce que j'ai vû de la part de ces Animaux dans mes différentes

promenades, m'a paru si intéressant, que je ne puis m'empêcher de me plaindre du larcin que l'on fait au Public, en laissant cette Histoire dans le cabinet, & en interrompant celle des Insectes, si amusante, si instructive, si propre à nous désabuser de nos fausses idées sur le grand & sur le petit, à nous élever vers le Créateur.

L'idée que l'on avoit que les Fourmis s'approvisionnoient pour l'hiver, en portant du bled dans leurs souterrains, n'étoit qu'un préjugé; M. de Reaumur nous en a désabusés: mais ce préjugé étoit universel, parce que de tout tems on a admiré davantage à proportion qu'on observoit moins. L'Ecriture ren-

voye le paresseux à ce préjugé, il suffisoit que les Hommes pensassent, que ce petit animal faisoit des amas d'alimens, pour opposer leur indolence, à la vigilance & à l'esprit de précaution qu'ils attribuoient aux Animaux. L'Esprit Saint ne prétendoit pas leur révéler ce que font les Fourmis dans leur retraite; mais les piquer par une opposition de mœurs, laquelle n'étoit pas moins propre à les faire rougir, soit que les Fourmis dérobassent sur les biens destinés à notre subsistance, ce qui étoit nécessaire à la leur, soit qu'elles ne le fissent que pour lambrisser leur appartement, & pour se préserver de l'humidité. Il n'est pas d'ailleurs bien sûr qu'il

n'y ait pas dans l'Orient quelque eſpece de Fourmis, qui, obligées de ſe mettre à couvert pendant la ſaiſon des pluies, uſent, pour ſatisfaire leur appétit, de ce qu'elles n'avoient d'abord ramaſſé, que pour prévenir l'engourdiſſement. Les nôtres ne ſe nourriſſent pas de bled, mais elles ne laiſſent pas de nous donner de bons exemples d'induſtrie & d'activité, & de prévoyance contre les incommodités de l'hiver. M. de Buffon eſt donc répréhenſible à tous égards, quand il prononce que les proviſions des Fourmis, ne ſont que des amas ſuperflus, accumulés ſans vûes, ſans connoiſſance de l'avenir. Qui voit agir, s'échauffer, ſe tourmenter un grand

nombre d'hommes, pourra bien s'imaginer qu'ils se donnent beaucoup de peine pour des riens ; qui voit agir un vil insecte, comme l'appellent ceux qui ne sont pas Philosophes ; qu'il le suive, & il s'assurera que le terme de son action est un objet utile. C'est que l'Homme s'occupe par le mauvais usage de sa liberté, d'une infinité de choses pour lesquelles il n'est pas fait ; il sait se soustraire à la sagesse, aux sollicitations même paternelles de son Auteur : mais l'Insecte n'a d'autres fins que celles que lui a présenté le Créateur ; il n'y ajoûte rien, il n'en ôte rien : nous ne devons par conséquent point être surpris qu'il soit si constamment appliqué aux in-

duſtries pour leſquelles il a été fait, c'eſt cependant ce qu'on appelle *ſtupidité*.

L'on ſera plus en état d'apprécier toutes ces déclamations de M. de Buffon, lorſque M. de Reaumur nous aura décrit la maniere dont les Fourmis employent leurs matériaux, leur induſtrie, leurs ſages procédés; je l'exhorte à ſe venger ainſi du mépris que l'on affecte pour ſes travaux dans l'Hiſtoire Naturelle; le Public en ſera d'autant plus flatté que ſa curioſité doit être piquée par les efforts mêmes que M. de Buffon fait pour les décrier s'il le pouvoit: s'obſtinera-r-il donc toujours à écrire ſur des matieres dont il n'a jamais pris la peine de s'inſtruire?

A-t-il jamais examiné ces tas de fétus que font les Fourmis pour mettre leurs Nymphes à couvert, qu'on trouve par tout, en se promenant, dans le mois d'Août, que l'on ravage pour nourrir les petits Perdreaux, & qui, dans quelques parties des Indes, sont comparables pour le coup d'œil, à des maisons commodes? S'il se fût jamais amusé à renverser quelque partie de ces petits Edifices, il eût eu moins d'indifférence pour ces petits Animaux. Il en est une espece qui profite des petites voûtes, qu'une pierre dont le dessous est inégal, fait sur la terre. Il plaît à celles-là de placer leurs Nymphes sous ces sortes de voûtes. Je levai un jour une de ces pierres,

pierres, je vis plusieurs milliers de ces Nymphes entassées. En leur ôtant leur abri, je les exposois apparemment à quelqu'accident, car je voyois disparoître le monceau à vûe d'œil; je ne pouvois comprendre ce que devenoient les Nymphes. Et ce ne fut qu'après que la plus grande partie fut enlevée, que je m'apperçus que, sous le tas, étoient trois trous disposés en triangle, & dont le diametre pouvoit être de deux lignes: des Fourmis en sortoient, prenoient une Nymphe avec leurs pinces, & la portoient à un des trous; souvent il se trouvoit-là une autre Fourmi qui se saisissoit de la Nymphe, l'introduisoit dans le Magasin, & revenoit prompte-

ment en recevoir un autre. D'autres fois la porteuse ne trouvant point de Fourmi qui l'attendît, elle se chargeoit elle-même de la Nymphe, la retiroit dans le trou, & y restoit quelque tems. En sept ou huit minutes tout le monceau fut mis à couvert. Que Monsieur de Buffon explique toute cette manœuvre par son grand principe, que l'espace étant donné, une multitude d'Animaux, doit s'arranger & donner des signes de concert & de vûes, par cela même qu'à force de s'embarrasser, ils doivent se mettre à l'aise & se nuire le moins qu'il est possible.

Voici un autre principe, tout aussi solide que les précédens, par lequel il s'efforce de

faire disparoître tout le merveilleux des procédés des Animaux qui pourvoyent à leur subsistance par des réserves d'alimens.

» N'est-il pas très-naturel que P. 150.
« des Animaux qui ont une de-
» meure fixe, où ils sont accoû-
» tumés à transporter les nour-
» ritures dont ils ont actuelle-
» ment besoin & qui flattent
» leur appétit, en transportent
» beaucoup plus qu'il ne leur en
» faut, déterminés par le senti-
» ment seul & par le plaisir de
» l'odorat, ou de quelqu'autre
» de leurs sens, & guidés par
» l'habitude qu'ils ont prise
» d'emporter leurs vivres pour
» les manger en repos ? Cela
» même ne démontre-t-il pas
» qu'ils n'ont que du sentiment &

» point de raisonnement. » Tout cela, sans doure, est fort naturel, mais suppose de l'intelligence, bien loin d'en démontrer la privation, comme on le prétend. Le besoin renferme l'idée d'un secours absent dont on puisse user, sans déterminer le numérique de la nourriture; c'est donc une idée générale. Le besoin senti comprend le desir d'une nourriture qui manque. Il renferme donc l'idée de privation, quoi de plus spirituel? Le desir a pour objet un terme à obtenir, il est donc relatif à l'avenir. Combien d'idées spirituelles accumulées! Détachez-les de la faim, il n'y a plus de besoin. L'Auteur veut encore qu'elles emportent leurs vivres

pour les manger en repos ; c'eſt une précaution ſage, mais elle ſuppoſe l'idée du repos qu'on cherche, & la crainte d'un trouble qui pourroit ſurvenir. Or, cette prévoyance, dont le terme eſt la poſſibilité du trouble, eſt-elle ſpirituelle ou non ? Suppoſe-t-elle une intelligence ou non ? On ne peut héſiter ſur ces queſtions, la poſſibilité étant l'objet le plus ſpirituel qu'on puiſſe imaginer. Ainſi, bongré malgré, il faut que Monſieur de Buffon m'accorde, que ſi la faim ou toute autre ſenſation eſt un mouvement machinal, un effet méchanique, tous les attributs de l'intelligence, des connoiſſances d'objets purement ſpirituels s'y trouvent, on

vient de le voir. La volonté qui se déploye vers le bien-être, & se roidit contre tout ce quiy e ſt contraire, eſt jointe au deſir, à la faim & à toutes les paſſions que Monſieur de Buffon accorde à la machine. Donc les deux qualités eſſentielles de notre ame, l'intelligence & la volonté, ſe trouveront dans les Animaux, & ne ſeront que des modes de parties de la matiere en oſcillation. Donc, en ſuppoſant même que le ſeul ſentiment détermine les Animaux à accumuler des reſſources pour l'avenir, il renfermeroit tous les attributs de l'intelligence. Nous développerons ces réflexions dans la ſuite. » C'eſt par la même raiſon, continue notre Auteur,

P. 150.

» que les Abeilles ramaſſent » beaucoup plus de cire & de miel » qu'il ne leur en faut : ce n'eſt » donc point du produit de leur » intelligence, c'eſt des effets » de leur ſtupidité que nous pro- » fitons. » Stupidité bien avantageuſe pour nous, & qui devroit exciter notre gratitude envers le Créateur. » Car leur in- » telligence les porteroit néceſ- » ſairement à ne ramaſſer qu'à » peu près autant qu'elles ont be- » ſoin. » Il faut que les avares ſoient bien dénués d'intelligence, puiſqu'ils ne ſont pas portés néceſſairement à n'amaſſer qu'autant que l'exige le beſoin, » & P. 151. » à s'épargner la peine de tout le » reſte, ſur-tout après la triſte » expérience que ce travail eſt

» en pure perte, qu'on leur en-
» leve tout ce qu'elles ont de
» trop, qu'enfin cette abondan-
» ce eſt la ſeule cauſe de la guer-
» re qu'on leur fait, & la ſource
» de la déſolation & du trouble
» de leur ſociété. »

Je ferois un raiſonnement bien différent. Les Abeilles amaſſent du miel au de-là de leur beſoin actuel, donc ce beſoin actuel n'eſt pas le principe de leurs travaux. Car ce beſoin étant borné à une très-petite quantité, ne peut les engager à faire des amas qui vont ſi prodigieuſement au de-là. D'ailleurs elles recueillent le miel avec leur trompe; elles ſont tout auſſi ſtupides que M. de Buffon les ſuppoſe, ſi elles n'avalent pas ce que leur beſoin actuel

tuel leur demande, & elles ſont bien avares, ſi mourans de faim, elles vont dépoſer leur récolte dans un endroit commun. Qu'il me ſoit permis de concentrer pour un moment la haute intelligence de M. de Buffon, dans le cerveau d'une Abeille ouvriere, & d'en faire l'Intendante de la ruche. Cette ame, par une ſuite de cette union, ſera portée au travail, elle ſentira de loin l'odeur des fleurs, aimera à recueillir le miel pour ſoi-même, pour la mere, pour la communauté, pour les petits qui doivent éclore; autant elle ſe trouvera d'indifférence pour avoir une poſtérité, autant aura-t-elle d'ardeur pour pourvoir à la ſubſiſtance de la génération que la mere doit

produire ; elle conſtruira avec ſes compagnes des alvéoles de cire, pour les vers qui doivent naître, & d'autres pour conſerver le miel. Elle a bien des choſes à prévoir ; elle ne ſait point le nombre des œufs qui ſeront fécondés ; elle n'ignore pas que des Inſectes voleurs peuvent s'introduire dans la ruche, y faire une terrible conſommation ; comme elle ne devine point où cela peut aller, elle ordonnera des amas tels, que quelque déprédation qui ſe faſſe, il n'y ait point à craindre de diſette. Les mâles ſont des fainéans, & par conſéquent de grands mangeurs ; l'Intendante ignore juſqu'où ira leur gloutonnerie, elle ne ſait pas non plus combien durera l'hiver,

ni quelle en ſera la température. S'il doit être long & froid, les Mouches engourdies laiſſeront leurs proviſions ſans y toucher; s'il eſt long, pluvieux & doux, toutes les petites bêtes ranimées, vivront ſur les proviſions de la ruche, alors toute la récolte de l'été ſuffira à peine.

Sur ces connoiſſances, que fera-t-elle? D'un côté, elle ne peut ſupputer juſqu'où peut aller la dépenſe, il vaut mieux qu'elle excede en précautions; de l'autre, le local borne ſon zéle & ne lui permet pas d'entaſſer autant de proviſions qu'elle voudroit peut-être. Elle diſtribuera ſon terrain, de maniere qu'elle y puiſſe pratiquer le plus de loges, le plus de commodités qu'il ſoit

poſſible, avec le moins de cire qui puiſſe être employée. Elle y réuſſira en faiſant les gâteaux doubles, de ſorte que, dans le fond commun de deux plans de cellules, dont un ſeul gâteau eſt compoſé, il n'entre que la quantité de cire préciſément néceſſaire. Les cellules ſeront décidées exagônes; le fond de chaque cellule ſera de trois piéces romboidales; l'eſpace entre les gâteaux, les paſſages pour la commodité des travailleuſes, ſeront ménagés avec habileté. Ce deſſein étant une fois conçû, l'Intendante dira-t-elle, livrez-vous toutes aux impreſſions que les fleurs feront ſur vous; & de retour à la ruche, remuez-vous ſans ordre, à force de vous in-

commoder, vous parviendrez à vous incommoder le moins qu'il eſt poſſible, & vous exécuterez le projet que j'ai dans la tête, & dont vous ne ſavez rien ? Non, ſans doute, l'ame de M. de Buffon ne raiſonnera pas ainſi ; mais les ayant inſtruites de ſon projet, des raiſons ſur leſquelles il a été formé, elle travaillera de concert avec elles, pour faire autant de cellules que l'entrepriſe en exige, & une telle proviſion de miel, qu'on ne ſoit point au dépourvû, quelque accident qui ſurvienne. Or, tout cela s'exécute dans une ruche, comme ſi l'intelligence prévoyante de M. de Buffon y préſidoit, & peut-être encore mieux : & les précautions des Abeilles ſont

justifiées par la nécessité où elles sont de chasser un nouvel essein, pour lequel le lieu qu'elles habitent, ne pourroit contenir assez de provisions.

Notre Auteur poursuit son raisonnement, & toujours avec le même succès: » Il est si vrai P. 151. & 152. » que ce n'est que par le sentiment » aveugle qu'elles travaillent, » qu'on peut les obliger à travail- » ler, pour ainsi dire, autant » que l'on veut, tant qu'il y a » des fleurs qui leur conviennent » dans le pays qu'elles habitent, » elles ne cessent d'en tirer le » miel & la cire; elles ne discon- » tinuent leur travail, & ne fi- » nissent leur récolte, que parce- » qu'elles ne trouvent plus rien » à ramasser. On a imaginé de les

» transporter & de les faire voya-
» ger dans d'autres pays où il y a
» encore des fleurs ; alors elles
» reprennent le travail ; elles con-
» tinuent à ramaſſer à entaſſer,
» juſqu'à ce que les fleurs de ce
» nouveau canton ſoient épuiſées
» ou flétries ; & ſi on les porte
» dans un autre qui ſoit encore
» fleuri, elles continueront de
» même à recueillir, à amaſſer :
» leur travail n'eſt donc point
» une prévoyance, ni une peine
» qu'elles ſe donnent dans la vûe
» de faire des proviſions pour el-
» les, c'eſt au contraire, un mou-
» vement dicté par le ſentiment,
» & ce mouvement dure & ſe re-
» nouvelle autant & auſſi long-
» tems qu'il exiſte des objets qui
» y ſont relatifs. » Mais M. de

Buffon ne dit pas que les Hommes qui tranſportent ainſi les ruches, mettent ces petits Animaux dans la néceſſité de travailler, en faiſant pluſieurs récoltes de miel & de cire; car c'eſt dans cette vûe qu'ils les promenent de lieu en lieu. Les Abeilles paroiſſent donc déterminées au travail par la prévoyance & par l'expérience des vols qu'on leur a fait Le ſentiment les guide, à la bonheure; mais ce ſentiment n'eſt pas la faim actuelle, c'eſt la paſſion de ſe mettre hors de riſque de manquer pour l'avenir.

M. de Buffon nous dit qu'il s'eſt particulierement informé des mulots, dont il ne dit qu'un mot, & que ne s'informoit-il plûtôt des Abeilles, dont il devoit

nous entretenir si longtems ? Il a P. 152 & 153. observé que la provision des mulots, au lieu d'être proportionnée aux besoins de l'Animal, ne l'est, au contraire, qu'à la capacité du lieu ; preuve d'avarice, je le veux bien, de précaution outrée, mais non certainement de défaut de prévoyance.

C'est après les raisonnemens que vous venez d'entendre, Monsieur, que M. de Buffon s'adjuge ainsi la victoire. » Voi-» là donc déja les provisions des » Fourmis, des Mulots, des A-» beilles réduites à des tas inuti-» les disproportionnés & ramassés » sans vûes : voilà les petites loix » particulieres de leur prévoyan-» ce supposée, ramenées à la loi » réelle & générale du sentiment;

» il en sera de même de la pré-
» voyance des Oiseaux, » c'est-à-dire, que l'Auteur réussira tout aussi bien à nous faire regarder avec indifférence les travaux des Oiseaux, qu'à décrier la Répu-
Ibid. blique des Abeilles. » Il n'est pas
» nécessaire de leur accorder la
» connoissance de l'avenir, ou de
» recourir à la supposition d'une
» loi particuliere, pour rendre
» raison de la construction de leurs
» nids. » La loi inventée par M. de Buffon, pour rendre raison de la régularité de l'architecture des Abeilles, ne vous paroîtra pas, Monsieur, fort propre à expliquer la construction des nids. Vous n'imaginerez certainement pas que le mâle & la femelle, à force de se nuire, parviendront

à conſtruire des ouvrages qui nous cauſent toujours une nouvelle ſurpriſe. » Les Oiſeaux ſont P. 153.
» conduits par degrés à les faire » (les nids) ils trouvent d'abord » un lieu qui convient. » Ils voyent donc les convenances & ce qui ne convient pas. » Ils » s'y arrangent, ils y portent ce » qui le rendra plus commode. » Ils ont donc l'idée de la commodité, & diſtinguent les matériaux qui peuvent la procurer, ſignes d'intelligence. » Ce nid n'eſt » qu'un lieu qu'ils reconnoî- » tront. » Ils ſe ſouviendront donc de l'avoir connu. » Qu'ils » habiteront ſans inconvénient, » & où ils ſéjourneront tranquil- » lement. » Ajoûtons qu'ils font leurs nids, pour y dépoſer leurs œufs, & pour les y cou-

ver ; & c'eſt pour cela qu'ils en garniſſent le dedans de matieres chaudes & molettes. » L'a- » mour eſt le ſentiment qui les » guide & les excite à cet ouvra- » ge ; ils ont beſoin mutuelle- » ment l'un de l'autre. » Ce ſont les ſuites prévûes de leur amour, & non ces amours qui les déterminent à travailler à leurs nids. » Ils ſe trouvent » bien enſemble, ils cherchent » à ſe cacher, à ſe dérober au » reſte de l'Univers, devenu pour » eux plus incommode & plus
P. 154. » dangéreux que jamais. » Voilà bien des attentions pour des Eſtres privés de connoiſſance. » Ils » s'arrêrent donc dans les en- » droits les plus touffus des ar- » bres, dans les lieux les plus » inacceſſibles ou les plus obſ-

» curs ; & pour s'y ſoutenir ,
» pour y demeurer d'une manie-
» re moins incommode, ils en-
» taſſent des feuilles, ils arran-
» gent de petits matériaux, & tra-
» vaillent à l'envi à leur habita-
» tion commune : les uns, moins
» adroits, ne ſont que des ou-
» vrages groſſierement ébauchés,
» d'autres ſe contentent de ce
» qu'ils trouvent tout fait, &
» n'ont pas d'autre domicile que
» les trous qui ſe préſentent ou
» les pots qu'on leur offre. Tou-
» tes ces manœuvres ſont relati-
» ves à leur organiſation & dé-
» pendent du ſentiment, qui ne
» peut, à quelque degré qu'il
» ſoit, produire le raiſonnement,
» & encore moins donner cette
» préviſion intuitive, cette con-

» noissance certaine de l'avenir, » qu'on leur suppose. » Ou plûtôt que M. de Buffon suppose mal-à-propos, être attribuée aux Animaux par les Naturalistes, qu'il se plaît à tourner en ridicule

Mais ce qui est très-vrai, quoiqu'en dise M. de Buffon, c'est que le nid est fait pour faire éclore des œufs, & élever des petits; c'est que la femelle dans plusieurs especes, est nourrie avec attention pendant qu'elle couve, c'est qu'elle est châtiée sans ménagement lorsqu'elle n'est point assidue auprès de sa famille; c'est que dans d'autres especes, le mâle & la femelle se relayent pour couver; c'est que toutes les mesures pour la commodité de la famille, sont prises avec beau-

coup de juſteſſe ; c'eſt que chaque eſpece fait ſon nid ſur un plan qui lui eſt propre, & employe par préférence certains ordres de matériaux ; enſorte que les enfans même, à la vûe d'un nid, ſavent fort bien à quel oiſeau il appartient ; c'eſt qu'on les voit s'agiter pour ſe procurer tout ce qui doit entrer dans la conſtruction du nid ; qu'ils ſont difficiles ſur le choix, qu'ils ont l'adreſſe de varier leurs procédés, ſuivant la longueur de la paille, d'un brin de foin ; de forcer les matieres irrégulieres & branchues, comme la mouſſe, à concourir à la forme exacte du nid ; c'eſt que les nids les plus groſſiers ſont très-admirables, & bâtis avec un art & une élégance qu'on ne ſe laſſe

point d'étudier, tels que ceux qu'on voit ſuſpendus & qui reſſemblent aſſez à une petite lampe; c'eſt que les Oiſeaux étant décidés pour certaines matieres propres à former un petit matelas mollet au fond du nid, ſi celles qui leur conviendroient le mieux, leur manquent, ils ſçauront en choiſir d'autres d'une autre eſpece, mais les plus approchantes de celles qu'ils aiment à employer. Ainſi, prétendre que le projet du nid n'eſt pas tracé dans le cerveau de l'Animal, c'eſt avancer un paradoxe démenti par tout ce qu'on voit d'ouvrages d'Oiſeaux dans la Nature.

Que M. de Buffon prenne la peine de parcourir les riches cabinets de M. de Reaumur, ſeroit-il

roit-il le seul au monde qui ne voulût pas jouir de ce spectacle aussi amusant qu'instructif? Il y verra des nids de plusieurs especes différentes, mais de figure constante pour chaque genre d'oiseaux; & s'il dit encore qu'il n'est pas nécessaire de recourir à la supposition d'une loi particuliere à chaque espece pour rendre raison de la construction des nids & qui leur est propre, il faudra qu'il avoue qu'il n'y a que l'entêtement qui l'empêche d'en convenir. Quelles importantes leçons d'ordre & d'arrangement ne pourroit-il pas prendre dans le Jardin de M. de Reaumur, en y visitant plusieurs sortes de ruches, où il pourroit

étudier sans risque les arts admirables des Abeilles ?

M. de Buffon, pour effacer toute idée de prévoyance de la part des Animaux, nous rapporte quelques unes de leurs erreurs. »

P. 154. & 155. » Non-seulement ils (les Oiseaux) ne savent pas, dit-il, » ce qui doit arriver, mais ils » ignorent même ce qui est arrivé. Une Poule ne distingue pas » ses œufs de ceux d'un autre » oiseau, elle ne voit point que » les petits canards qu'elle vient » de faire éclore, ne lui appartiennent point; elle couve des » œufs de craie, dont il ne doit » rien résulter, avec autant d'attention que ses propres œufs; » elle ne connoît donc ni le passé

» ni l'avenir, & se trompe encore » sur le présent. » Elle se trompe ! Mais l'erreur est le signe le moins équivoque d'intelligence ; tout est certain dans la méchanique, il n'en résulte jamais d'erreur. Et quelle est celle de la Poule ? Elle trouve les tendres rapports de mere & d'enfans entre elle & une famille étrangere. Son erreur est encore bien plus marquée, & donne bien d'autres signes d'intelligence, quand, conduisant de petits canards qu'elle a fait éclore, elle les voit s'élancer dans l'eau ! Que de cris aigus ! Que d'allées & venues ! Que de battemens d'aîles ! Que de marque de désespoir ! Qui ne voit pas, dans son

agitation, qu'elle fait que l'eau est pour elle un élément mortel; que se trompant sur la nature de ses enfans adoptifs, elle croit cet élément aussi dangereux pour eux: or, l'idée du péril ne renferme-t-il pas un rapport spirituel?

Enfin, M. de Buffon conclut
P. 155. & 156. généralement. » Les nids des » Oiseaux, les célulles des Mou» ches, les provisions des Abeil» les, des Fourmis, des Mu» lots, ne suppose nt donc aucu» ne intelligence dans l'Animal, » *& n'émanent pas de quelques loix* » *particulieres établies pour chaque* » *espece*, mais dépendent com» me toutes les autres opérations » des Animaux, du nombre, de » la figure, du mouvement, de

» l'organisation & du sentiment,
» qui sont les loix de la Nature,
» générales & communes à tous
» les Estres animés. »

Laissons-le s'applaudir de sa prétendue victoire. Il prend une voye sûre pour triompher de ses ennemis, c'est de leur prêter des vûes ridicules qu'ils n'ont point. Il a bien prouvé que les Animaux n'ont point la vision intuitive du futur; les Hommes la possedent-ils? Et qui peut l'avoir que Dieu seul? Il a bien prouvé encore qu'ils n'ont point le don de prophétie, qui l'a jamais prétendu? Mais il n'a point démontré, & cela étoit impossible; que les Animaux ne donnent aucune preuve d'intelligence, de précaution, de délibération, &c.

Et que les arts de chaque espece ne sont point tracés dans le cerveau des Animaux par une disposition praticuliere. Toute la Nature parle en faveur de l'affirmative ; & il faut qu'il connoisse aussi peu les Animaux en général, que les Abeilles en particulier, pour oser avancer un paradoxe aussi insoutenable. Je ne sai, Monsieur, si vous trouverez les Abeilles bien vangées. Vous vous intéressez à la gloire de ces Insectes industrieux, & tout homme qui les aura suivies, s'y intéressera toujours aussi vivement que vous. J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de la septiéme Partie.

Fautes à corriger dans la septiéme Partie.

Page 36. *lignes* 10 *&* 11. ne peut repréſenter la figure ſur, *liſez* ne peut donner la perception de la figure à.
45. *ligne* 13. ce pui, *liſez* ce qui.
52. *ligne* 11. qu'il accorde, *liſez* qu'il lui accorde.
130. demonſtre, *liſez* de monſtre.
200. *ligne derniere*, onté, *liſ.* volonté.

SUITE
DES LETTRES
A
UN AMÉRIQUAIN,

Sur les IVe. & V^e. volumes

DE L'HISTOIRE NATURELLE
de M. DE BUFFON;

ET SUR

LE TRAITÉ DES ANIMAUX
de M. l'Abbé de CONDILLAC.

Huitiéme Partie.

A HAMBOURG.

M. DCC. LVI.

SUITE DES LETTRES A UN AMÉRICAIN.

HUITIÉME PARTIE.

XXIIIe. LETTRE.

MONSIEUR,

Après vous avoir exposé par extraits la doctrine de M. de Buffon, il convient d'en réunir les parties, pour vous mettre en état de saisir plus distinctement

le gros de son système, & les inconvéniens qui résultent de l'assemblage de tant de contradictions. La maniere dont M. de Buffon termine son discours, fixera l'objét de cette Lettre, & nous donnera occasion de développer ce qu'il pense de notre ame. Vous serez surpris, Monsieur, des mépriſes dont cette courte peroraison fourmille, & de tout ce qu'on y avance de plus contraire aux expériences qui se renouvellent chaque jour en nous.

P. 156. Voici cet épilogue. » Il n'est » pas étonnant que l'Homme » qui se connoît si peu lui-même (& qui cherche si peu à se connoître) » qui confond si sou- » vent ses sensations & ses idées,

ce qui ſeroit fort naturel, ſi nos idées n'étoient que des aſſortimens de ſenſations, comme le veut l'Auteur. » Qui diſtingue ſi » peu le produit de ſon ame de » celui de ſon cerveau » qu'il ne connoît abſolument point, ce que je ne dois pas craindre de répéter, » ſe compare aux Ani» maux & n'admette entre eux » & lui, qu'une nuance dépen» dante d'un peu plus, ou d'un » peu moins de perfection dans » les organes; il n'eſt pas éton» nant qu'il les faſſe raiſonner, » s'entendre & ſe déterminer » comme lui, & qu'il leur attri» bue, non-ſeulement les qua» lités qu'il a, mais encore cel» les qui lui manquent. Mais que » l'Homme s'examine, s'analiſe

» & s'approfondiſſe, il reconnoî-
» tra bientôt la nobleſſe de ſon
» Eſtre; il ſentira l'exiſtence de
» ſon ame, » ne la ſent-il pas
toujours? » Il ceſſera de s'avilir,
» & verra d'un coup d'œil la diſ-
» tance infinie que l'Eſtre ſuprê-
» me a miſe entre les bêtes &
» lui. » Nous verrons dans la
ſuite, que cette diſtance infinie
eſt nulle dans le ſyſtême de M.
de Buffon.

» Dieu ſeul.... continue-t-il,
» eſt de tous les tems (il devoit
ajouter, & avant tous les tems)
» & voit dans tous les tems, »
ſans effort, ſans fatigue, ſans
ennui. » L'Homme dont la du-
» rée eſt de ſi peu d'inſtans, ne
» voit que ces inſtans; mais une
» puiſſance vive, immortelle,

» compare ces instans, les distin-
» gue, les ordonne ; c'est par
» Elle qu'il connoît le présent,
» qu'il juge du passé, & qu'il
» prévoit l'avenir. Otez à l'Hom-
» me cettte lumiere *divine*, vous
» effacez, vous obscursissez son
» être. Il ne restera que l'Ani-
» mal, il ignorera le passé, ne
» soupçonnera pas l'avenir, &
» ne saura même ce que c'est que
» le présent. »

Dans ce long extrait, vous voyez, Monsieur, ce que c'est que l'ame, au jugement de M. de Buffon, surtout, si vous y joignez quelques phrases négligemment éparses dans ce que vous avez vû du discours sur les Animaux. Une substence qui se sent exister, est vive, immortel-

le, a la puiſſance de comparer. C'eſt une lumiere divine, mais créée capable de douter, de ſe déterminer, de choiſir; elle eſt impaſſible par ſon eſſence, quoiqu'elle puiſſe être paſſible par miracle dans l'autre vie ; elle a cependant le pouvoir infortuné de ſe laiſſer pervertir par les affections de la machine, on ne ſait comment. Voilà les caractéres de l'ame tels que nous avons pû les recueillir du diſcours de M. de Buffon, en l'interprétant le plus favorablement qu'il nous a été poſſible. Tâchons de déployer cette doctrine, pour en concevoir toute l'étendue.

1°. Le caractere principal qui diſtingue notre ame de l'organe ſenſible, dans le ſiſtême de M.

de Buffon, eſt l'impaſſibilité. Il ſemble qu'elle y acquerre le plus haut degré de nobleſſe ; car ce ſyſtême la repréſente toujours comme active. Or, pour nous convaincre que Monſieur de Buffon la ſuppoſe réellement impaſſible dans cette vie, rappellons-nous que toutes les impreſſions des ſens, toutes les ſenſations agréables & pénibles, tous les beſoins, les deſirs, les paſſions mêmes, en un mot tout ce qui eſt relatif au corps appartient à l'organe ſenſible, comme étant ſes façons d'être. Ce ſont des manieres d'ébranlemens perſévérans dans le cerveau, de purs jeux méchaniques. Jettez les yeux ſur une corde de Violoncelle, que l'archet vient de tou-

cher, vous y voyez des oscillations, le sens de l'existence dans le cerveau a quelqu'analogie avec les oscillations de cette corde touchée; un desir, un besoin, la vûe d'un objet, un son, en un mot une sensation, tout cela leur est analogue: or, l'ame ne peut avoir d'oscillations méchaniques, le sens même de son existence doit être tout aussi différent de celui que l'Auteur donne à l'organe sensible, que l'esprit l'est de la matiere. L'ame est donc totalement aveugle, elle n'a la perception d'aucune couleur; elle est sourde, elle n'a la perception d'aucun son. Elle ne sent ni douleur ni plaisir, & s'il faut prouver que Monsieur de Buffon pense ainsi, un

aveu de ſa part le décidera. Il prétend que l'imbécille dont l'ame eſt comme nulle, parce qu'elle eſt ſans action. & qu'elle n'a aucune correſpondance avec le corps, voit des couleurs, entend des ſons, goûte ce qu'il mange, flaire les odeurs, paſſe par toutes les nuances du plaiſir ou de la douleur, a des paſſions, &c. Or, tout cela n'eſt pas dans l'ame de l'imbécille, puiſqu'elle eſt ſans fonctions, mais dans la machine. De même dans nos rêves, nous voyons des couleurs, nous entendons des ſons, & toutes ces choſes ſont machinales, l'ame n'y prend aucune part, elle n'eſt ni active, ni paſſive à cet égard. Cependant, quand nous nous

rappellons ces objets colorés, ces ſons, ils nous paroiſſent tels que nous les trouvons pendant la veille. Donc, puiſqu'ils appartiennent uniquement à la machine, quand nous dormons, ces même ſenſations ſont encore de ſon reſſort, & en ſont uniquement, lorſque nous ſommes éveilés. Par la même raiſon, l'ame ne ſent ni le plaiſir ni la douleur renfermée dans les ſenſations; elle eſt donc dans l'apathie la plus complette.

Cependant M. de Buffon ſuppoſe dans plus d'un endroit, que l'ame a une connoiſſance des ſenſations, puiſque c'eſt, ſelon lui, en les aſſociant, qu'elle forge des idées; & comme les ſenſations ne ſont que les ébran-

lemens perſévérans du cerveau, les idées, ſelon notre Auteur, ne doivent être que les aſſociations des divers ébranlemens de différentes fibres médullaires. Elle connoît les corps, quoiqu'elle ne les voye pas par la ſenſation de la couleur; elle en conſerve l'image dans ſa mémoire; & ces images ſont en elles ſans couleur, ce qui ne peut guéres ſe comprendre. Paſſons-lui donc, puiſqu'il le veut, que l'ame connoît les ſenſations, quoiqu'elle n'en ait pas la perception. Mais cette connoiſſance, ſe la donne-t-elle? Ou la reçoit-elle? On ne peut ſuppoſer qu'elle ſe la donne. Quand nous avons les yeux ouverts au grand jour, nous ne

ſommes pas les maîtres de voir ou de ne pas voir les objets qui ſont vis-à-vis de nous, ni ceux qui paſſeut devant nous. Lors donc que je vois un Homme pour la premiere fois, la connoiſſance qui m'en reſte, ne peut être attribuée à l'efficace de mon ame, mais à quelque pouvoir de mes ſens ſur elle. Il faut donc dire, que l'ame reçoit cette connoiſſance des ſenſations, & dès-lors elle eſt paſſible, & ſon apathie n'a plus lieu.

Cette paſſibilité de l'ame eſt encore bien marquée dans le ſiſtême de M. de Buffon, quad on obſerve l'ame dans l'imbécille, dans les foux, dans l'homme en délire ou qui dort. Car pourquoi l'ame eſt-elle ſans fonctions dans

tous ces états ? D'où vient que l'opération du trépan, ſuſpendera la faculté de la mémoire, éteindra le jugement & la liberté ? Pourquoi l'excès du vin trouble-t-il la raiſon : ce déſordre dans les plus nobles fonctions de l'ame, vient-il de ſon activité, ou plûtôt n'eſt-il pas viſible, & qu'elle pert l'uſage de ſon pouvoir, ſans qu'elle le veuille, & qu'elle ne le recouvre que par des cauſes qui lui ſont étrangeres, comme dans le réveil ?

Il y a une ſeconde contradiction auſſi palpable dans cette opinion, que l'ame connoît & ne perçoit point les ſenſations. Où en prend-elle la connoiſſance ? Eſt-ce dans l'organe ſenſible ? Mais qu'il ſoit ſenſible tant

qu'il plaira à M. de Buffon, il eſt certain, comme je l'ai déja dit tant de fois, que notre ame ne connoît aucune des manieres d'être de notre cerveau; qu'elle ignore quelles ſont les eſpeces d'oſcillations affectées à la ſenſation du verd, du rouge, d'un ſon, d'une odeur, d'une ſaveur; ou à la douleur ou au chatouillement; qu'enfin le méchaniſme lui en eſt abſolument inconnu. Donc M. de Buffon ſera contraint d'avouer que l'ame ne connoit aucune ſenſation, n'a aucune perception de ſon organe ſenſible.

2°. L'ame a le privilege de former ſes idées, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt créatrice, & non ſpectatrice de la vérité, dans le ſiſ-

tême que nous examinons; & elle forme ſes idées en aſſociant les ſenſations de l'organe ſenſible. C'eſt-à-dire, qu'en combinant les ébranlemens du cerveau, elle ſe fait des tipes univerſels, des tipes qui répondent à tout. Cette prétention plus que ſiguliere eſt réfutée d'avance par le raiſonnement qui termine l'article précédent. Car ſi l'ame ne voit point, ne connoît point les ſenſations de l'organe prétendu ſenſible, comment les combineroit-elle? Mais en accordant ce pouvoir de combiner à M. de Buffon, il en réſulteroit de grands inconvéniens. Si les idées ſont les aſſociations des ſenſations, aucune idée n'eſt ni ſpirituelle, ni univerſelle. Au-

cune n'eſt ſpirituelle, puiſque c'eſt une combinaiſon d'ébranlemens de fibres du cerveau : or, une telle combinaiſon eſt une compoſition méchanique. Aucune n'eſt univerſelle, car chacune des ſenſations étant un certain ébranlement numerique & individuel, il eſt évident que la combinaiſon des ſenſations, ſera un compoſé de mouvemens actuels, & par conſéquent une compoſition numérique.

De plus, on demandera, quelles ſont les ſenſations que l'ame réunit pour former les idées de l'ordre, des poſſibles, de l'infini, de l'indéfini même : les principes de la morale, &c. Comment ſe donnera-t-elle l'idée du tems ? Qu'elle compare, tant qu'elle

qu'elle voudra, les sensations du cerveau, elle ne pourra comparer que ce qui y est ; or, il ne s'y trouve aucun vestige de l'ordre des tems selon la doctrine de M. de Buffon. Toutes les sensations sont des ébranlemens qui continuent ; s'il y avoit quelque indice de succession de tems, l'organe sensible sentiroit lui-même cet indice, & y prendroit la connoissance du tems ; ce que notre Auteur ne peut souffrir. Donc, quelque combinaison que l'ame fît de ces sensations, elle n'y verroit que l'*actualité*, comme parlent les scholastiques, sans aucune marque ni du passé ni de l'avenir.

D'où l'on concluroit encore que l'ame, en combinant les

ſenſations de l'organe ſenſible, n'auroit aucune idée du mouvement. Car on ne connoit qu'un corps ſe meut, qu'autant qu'on compare la ſituation qu'on lui voit dans le moment préſent, à celle qu'il avoit un inſtant auparavant. Mais il n'y a aucune trace de ſucceſſion dans le cerveau, puiſqu'il ſe ſent exiſter, & qu'il ne ſent point en lui l'exiſtence ſe ſucceder, non plus que ſes façons d'être. Le même corps y ſeroit repréſenté tout à la fois en différentes parties du cerveau. L'ame ayant cette perception, pourroit, tout au plus, comprendre, ou que le même corps eſt en pluſieurs endroits à la fois, ou que plnſieurs corps parfaitement ſemblables, exiſtent en différens

lieux. J'abrége, Monsieur, le plus que je puis, ces discussions métaphisiques : mais le peu que je dis sur cet article, prouve suffisamment que le sistême de M. de Buffon sur la nature de notre ame, suppose, en même tems, deux choses contradictoires, l'une que l'ame forme ses idées, l'autre, qu'elle n'en peut avoir.

3°. M. de Buffon accorde à l'ame la volonté & la liberté; autre labirinthe dans lequel il s'engage. Car la volonté est l'attrait de l'ame pour son bien-être : mais nulle des sensations agréables ou fâcheuses de l'organe sensible, n'étant une maniere d'être pour elle, ne pouvant même lui appartenir, puisque ce sont de purs ébranlemens mé-

chaniques ; elle ne peut ni s'y plaire, ni les haïr ; ni desirer, ni craindre de les avoir ; c'est un bien ou un mal qui n'est que dans la machine ; celle-ci peut le souhaiter ou le redouter ; mais l'ame n'y peut prendre plus de part, que les aveugles de naissance n'en prennent au récit des couleurs de l'Arc-en-Ciel, ou à l'admiration de ceux qui les voyent. Elle devroit donc être à cet égard dans l'indifférence la plus entiere. Néanmoins M. de Buffon veut qu'elle s'intéresse vivement à procurer à la machine tout ce qui lui convient, tout ce qu'elle desire ; qu'elle ordonne des moyens propres à en procurer la jouissance à l'organe sensible ; qu'elle se pervertisse mê-

me en le secondant, ou en l'abandonnant à lui-même ; qu'elle s'afflige quand il est mal, & se réjouisse quand il est bien ; qu'elle concoure à l'indécision machinale où il se trouve, lorsqu'il est balancé par deux attraits égaux. Qu'elle le condamne, & qu'elle se blâme elle-même, lorsqu'il se porte à des excès qui ne peuvent être pour notre Auteur, que des mouvemens vifs de quelques fibres ou de quelques molécules d'esprits animaux ; qui, par conséquent, ne sont ni des vices, ni des vertus, & ne sçauroient être répréhensibles. Dans cette position, l'ame est aussi injuste, quand elle veut empêcher son corps de se livrer à l'objet qui lui plaît, se-

lon toute l'étendue de ſon attrait ; qu'elle eſt folle lorſqu'elle s'y prête.

L'ame, me dira-t-on, ne ſe pervertit-elle pas par ſon goût pour le plaiſir & pour les objets ſenſibles, ou, comme dit le P. Malebranche, par ſon amour pour les corps, dans leſquels elle cherche le ſouverain bien ? Sans doute elle s'avilit, mais par des plaiſirs qu'elle ſent elle-même, & qu'elle aime mieux que ſes devoirs. Sans doute elle aime les corps, lorſqu'elle les regarde comme les cauſes des félicités paſſageres qu'elle goûte, pendant qu'ils n'en ſont que l'occaſion. Son activité ne lui eſt donnée que pour écarter tous les objets qui peuvent la diſtraire de

ſes obligations, & pour préférer la juſtice & la pureté qui la perfectionnent à toutes les ſenſations agréables, qui ne peuvent la rendre ni meilleure, ni plus eſtimable. Si elle aime mieux jouir des corps que du Souverain bien, elle devient criminelle. Mais dans le ſyſtême de Monſieur de Buffon, il faut raiſonner tout autrement; il convient, que l'ame ne ſe pervertit que par ſon goût pour des plaiſirs qu'elle ne reſſent ni ne peut reſſentir. Le plaiſir eſt certainement dans la ſenſation; celle-ci eſt une maniere d'Eſtre méchanique du cerveau; elle n'appartient point à l'ame, & ne peut êtte un vice moral. L'ame ne ſent ni ne connoît le jeu mécha-

nique de son cerveau, comment prendroit-elle la moindre part en ce qu'elle ne connoît ni ne sent ?

Qu'on ne dise pas que l'ame desire les plaisirs du corps, c'est l'organe sensible qui les desire, comme son bien-être. Je parle toujours selon le sistême que je refute. L'ame peut avoir des desirs de bienveillance pour cet organe, & souhaiter qu'il obtienne son objet, lui qui ne peut abuser de rien ; mais elle ne desire jamais de jouir des corps, car elle n'en pourroit jouir que par des sensations, & toutes les sensations sont des effets méchaniques d'un organe matériel.

4°. Quelle est l'union de l'ame & du corps, dans le sistême de

M.

M. de Buffon, il ne me paroît pas qu'il en reconnoisse aucune ; car l'Homme est composé, selon lui, de deux individus, sentans chacun leur existence, chacune de ces substances est complette, comme on parle dans l'école ; l'imbécille a une ame nulle, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il desire est un jeu méchanique ; c'est une sorte d'animal qui a une ame, mais comme s'il n'en avoit point. Le corps est donc une personne active dans l'imbécile, & l'ame une puissance morte & réduite à l'inertie. Dans l'Homme qui jouit de son bon sens, il y a en même tems deux personnes actives, l'ame qui se sent exister, & le corps qui se

ſent exiſter. L'Auteur voulût-il joindre à ſon ſiſtême, celui des cauſes occaſionnelles du P. Malbranche ; prétendît-il qu'à l'occaſion des ſenſations machinales de l'organe ſenſible, Dieu imprimeroit dans l'ame une ſenſation ſpirituelle, de rouge, ſi le corps voit du rouge, de blanc &c. Qu'à l'occaſion d'un deſir du corps, il en fit naître un dans l'ame ; il s'enſuivroit qu'il y auroit dans l'Homme double ſenſation dans chaque effet des ſens, l'une ſpirituelle, l'autre matérielle ; mais cela ne prouveroit pas que l'ame & le corps réunis ſont une ſeule perſonne ; puiſque ce ſeroient deux *moi* différens, & d'autant plus différens, que ce qui ſeroit perſon-

nel à l'un, ſeroit incommunicable à l'autre : le *moi* penſant ſeroit auſſi diſtingué du moi ſenſible dans le même homme, que l'ame humaine eſt différente d'un Eléphant. Tout le monde conviendra d'ailleurs, que celui qui voit un objet, qui deſire de l'obtenir, qui prépare les moyens d'y réuſſir, eſt le même individu; il ne faut pas beaucoup approfondir ſon ame, pour reconnoître cette vérité d'expérience.

Il réſulte donc de ces quatre Obſervations, que dans le ſyſtême de Monſieur de Buffon, l'ame n'eſt qu'un compoſé d'incompatibilités & de contradictions. Vous conviendrez bientôt qu'elle ſeroit inutile à l'Homme, ſi l'organe ſenſible

étoit tel que nous le décrit Monsieur de Buffon, puisqu'il auroit toutes les propriétés & toutes les facultés de l'ame. Mais ce sera le sujet d'une autre Lettre, & une nouvelle occasion de vous réitérer, comme je le fais de tout mon cœur, toutes les protestations de respect & d'amitié avec lesquels je serai toute ma vie, Monsieur, &c.

XXIVe. LETTRE.

UNE ame raisonnable, mais insensible, unie à une machine sensible, seroit, Monsieur, un Estre très-infortuné, sur-tout si elle devenoit coupable par sa tolérance pour les ca-

prices de la ſubſtance ſenſible, avec laquelle elle feroit un tout, quoique ces caprices fuſſent des effets méchaniques, néceſſaires, exemts de blâme & de louange. Ne participant en aucune façon aux ſenſations machinales, elle ne goûteroit aucun plaiſir, & ne ſeroit chargée que du ſoin de cenſurer la ſubſtance à laquelle elle ſeroit unie, en concevant cependant que cette ſubſtance n'eſt, ni ne peut être coupable. Mais ſi la partie matérielle de l'Homme pouvoit recevoir le ſens de l'exiſtence, éprouver des ſenſations, des beſoins, des deſirs, par quelque choc, quelque frottement, quelqu'engrainement, on pourroit légitimement ſoupçonner qu'elle ſeroit ſuſcep-

tible de vices ou de vertus, de mérite & de démérite. J'ai démontré, qu'il étoit impossible que la matiere sentît son existence ; ainsi, je puis développer, sans risque, la dangereuse conséquence qui se tire naturellement de la doctrine de Monsieur de Buffon sur la nature des Animaux.

Il est vrai que lorsque cet Auteur fait consister le sens de l'existence, les sensations, les desirs, les passions, dans un certain jeu méchanique du cerveau, il y met tant de restrictions, qu'il semble qu'on ne devroit point être allarmé de son systême, & que la raison doit le laisser passer comme tant d'autres hypothèses, auxquelles des Sçavans n'ont

voulu donner qu'un air de vraisemblance. Il veut que l'organe sensible se sente exister actuellement, & ne sente point la succession de son estre, comme s'il en avoit la plénitude; qu'il ait des sensations, mais qu'il n'en puisse rapprocher aucunes; qu'il ne saisisse aucuns rapports, quoiqu'il voye les grandeurs & les distances; qu'il n'ait aucunes notions, aucunes connoissances, qu'il soit même incapable d'en avoir; qu'il soit privé de mémoire; qu'il ne connoisse ni le passé, ni le futur; qu'il ait néanmoins des besoins, des desirs, des passions mêmes que nous jugeons les plus spirituelles, & dont l'objet est le plus immatériel. Mais malheureuse-

ment, toutes ces restrictions sont très-gratuites, & n'ont de fondement que dans le bon plaisir de l'Auteur du système. Un Etre, tel qu'il soit, s'il sent l'existence, s'il s'y intéresse, s'il a des desirs, s'il connoît des Etres qui l'environnent, a nécessairement toutes les facultés de l'ame, sinon en exercice, au moins en puissance: & c'est pour cela que j'ai fait remarquer à Monsieur de Buffon, dans mes Lettres de 1751, que si la matiere sent l'existence, elle a tous les fondemens du raisonnement, des abstractions mêmes; elle a une volonté qui peut être nécessitée ou ne l'être point. C'est ce que je me propose d'étendre dans cette Lettre, cependant

avec le plus de briéveté qu'il me ſera poſſible. Comme nous avons un organe ſenſible, abſolument ſemblable à celui des Animaux, ſelon que Monſieur de Buffon nous l'enſeigne, il nous ſera facile d'examiner ce qui entre dans nos ſenſations, dans nos deſirs relatifs à la conſervation ou au bon ordre de la machine, & nous y découvrirons, malgré l'Inventeur du nouveau ſyſtême, toutes les facultés qu'il voudroit refuſer aux Animaux, & à la machine avec laquelle il veut que Dieu ait mis une ame pour en faire la perſonne de l'Homme.

1°. L'organe dont l'Auteur fait le ſiége des ſenſations, ſuppoſé qu'il ſoit en effet ſenſible, ſent

la ſucceſſion de ſon eſtre ; car la durée, l'exiſtence & la ſucceſſion de l'eſtre, étant la même choſe, s'il ſent l'une, il doit ſentir l'autre. Mais indépendemment de cette vérité que pluſieurs trouveroient peut-être un peu métaphyſique, nous pouvons tirer, des principes mêmes de l'Auteur, une induction à laquelle il ne pourra ſe refuſer. Il a reconnu que les ſenſations ne pouvoient être dans un organe, que des modifications de la matiere. Il a écarté ſagement la figure de l'organe, la contexture intérieure de ſes parties, & s'eſt rabattu ſur les ébranlemens. Il a diſtingué ceux de l'organe prétendu ſenſible des ébranlemens cauſés par les objets ſur les or-

ganes extérieurs de nos sens, en disant, que les premiers étoient persévérans, & que les seconds ne l'étoient pas; qu'à raison de leur persévérance, ceux-là étoient des sensations, tandis que ceux-ci n'en étoient point. Une sensation ou une sorte d'ébranlemens qui sont sentis persévérans, est donc la même chose dans le système de Monsieur de Buffon. Mais rien ne peut être senti persévérant, qu'autant que la succession du tems est sentie. Il est donc constant, qu'en s'attachant aux principes de l'Auteur, on seroit forcé de convenir, que l'organe prétendu sensible sent la succession de son estre, sent la suite de ses modalités, & distingue ses façons d'es-

tre nouvelles, de celles qu'il avoit eu auparavant, & qui subsistent encore.

2o. L'organe prétendu sensible, doit réunir plusieurs sensations. L'exercice seule de la vûe le prouve. Un visage n'est vû que par l'ensemble d'autant de points de vision, d'autant d'ébranlemens de points du cerveau, qu'il y a de points dans la phisionnomie que nous considérons; & par conséquent, la vûe d'un visage, de notre part, ou de celle des Animaux, est un assemblage de sensations. L'Homme entier est vû de même dans l'ensemble des images de tous ses membres, il est vû comme un tout, ou il n'est vû, ni par l'Homme en son bon sens, ni

par l'imbécille, ni par l'Animal.

Le même organe réunit même des ſenſations diſparates. Je rapporte à celui que je vois & qui me parle, les paroles que j'entens. L'Animal rapporte de même à ſon maître, & l'image que la vûe lui en donne, & ſes tons menaçans ou flatteurs. Un Chien rapporte de même à celui qui l'a battu, la figure qu'il a vûe, les cris qu'il a entendu, les coups qu'il a reçû, &c.

3°. L'Eſtre prétendu ſenſible doit connoître des rapports : rapports de lieu & de ſituation. Il doit diſtinguer ce qui eſt à ſa gauche, de ce qui eſt à ſa droite, ou devant lui ; un objet élevé, de celui qui eſt à ſes pieds. Rap-

ports de distance, il distingue ce qui est loin de lui, de ce qui en est près ; ce à quoi il ne peut atteindre qu'avec effort en s'élençant en l'air ou en avant, de ce qu'il peut saisir facilement. Rapports de grandeur ; de deux objets qui lui sont présens, il distingue le plus grand du plus petit. Rapports de cause, il ne fuit un objet, que parce qu'il le craint, & il ne le craint que parce qu'il peut lui nuire ; il ne poursuit un objet que comme cause d'un bien-être qu'il desire. Rapports de fins & de moyens, &c.

A ce sujet, il faut que je vous rappelle, Monsieur, ce que j'ai dit tant de fois à M. de Buffon, que ces rapports sont indéfinis

pour nous & pour l'Animal, &, par conſéquent, abſtraits. Le P. Malebranche nous a prouvé il y a longtems, que nous ne connoiſſions point la grandeur abſolue des corps, mais leurs grandeurs relatives. La vûe ne nous préſente point les différences préciſes qui ſont entre deux corps inégaux. Nous voyons deux hommes, nos yeux nous apprennent bien que l'un eſt plus grand que l'autre, mais non de combien. M. de Buffon prétendroit-il que les Animaux voyent cette différence exacte ; qu'ils ont cet avantage au-deſſus de nous, ou bien voudroit-il qu'ils vîſſent tous les objets égaux ? Ce ſeroit encore un rapport dégalité connu. Et de plus, nous ſerions

en état de le forcer dans ce retranchement ; car, dans nos ſonges, nous voyons comme dans la veille, des objets plus grands & plus petits, & nous n'en apperçevons pas la différence préciſe. Les gens en délire, qui ſe rappellent les phantômes dont ils étoient effrayés, ſe ſouviennent d'avoir vû de même une différence indéfinie entre ces objets. Il en eſt de même des imbéciles. Or, dans tous ces états, M. de Buffon ſoutient que c'eſt le ſeul organe prétendu ſenſible, qui voit : ainſi, il eſt prouvé que dans ſon ſiſtéme, les Animaux ne voyent pas les grandeurs abſolues des corps, mais leurs grandeurs relatives, & d'une maniere indéfinie. Or, eſt-il rien

rien de plus ſpirituel, que la perception de rapports indéfinis? Inſiſtez beaucoup, je vous prie, Monſieur, en méditant ſur cette obſervation, & vous conviendrez qu'elle ſuffit pour remplir parfaitement l'objet de cette Lettre.

4°. L'organe prétendu ſenſible, doit avoir des vûes générales, des notions ſpirituelles, des idées de la nature de celles que M. de Buffon veut que notre ame forme; & même il devroit être ſuſceptible de vrayes idées, telles que je les ai décrites dans les élémens de la Métaphiſique. Commençons par prouver que cet organe chimérique, auroit des notions générales & ſpirituelles.

Puiſque notre Auteur veut que les idées conſiſtent dans l'aſſociation des ſenſations, & que j'ai prouvé il n'y a qu'un moment, que l'organe prétendu ſenſible, devoit réunir des ſenſations, rapporter les traits du viſage, les membres d'un homme, à un tout; lui rapporter encore les différentes impreſſions qu'il fait ſur lui par la vûe, par l'oüie, par le toucher; il ſeroit démontré qu'il doit avoir des idées telles qu'il a plû à M. de Buffon d'imaginer qu'elles ſont dans notre ame. Mais nous pouvons ajoûter une infinité de preuves tirées des différentes propriétés qu'il accorde à ſon organe ſenſible, & qui lui aſſûreroient un nombre prodigieux de notions, de vûes

générales & absolument spirituelles.

Dans la doctrine de M. de Buffon, l'organe sensible a des besoins, comme la faim, soit que nous le considérions en nous-mêmes, ou dans les Animaux. Or, tout besoin excite le desir d'une chose qui manque, & qui pourroit satisfaire. La faim entraîne le desir de chercher & de trouver de la nourriture : mais quelle espece de nourriture exige ce sentiment lorsqu'il est pressant ? Est-ce de la viande, du pain, du fruit ? Est-ce telle morceau de pain en particulier, tel potage, tel fruit ? Est-ce enfin une nourriture fixe & individuelle ? Non, c'est une nourriture en général, ou, comme on dit

dans l'école, *in abſtracto*. De même un Loup rôde de tous côtés, preſſé par la faim, il cherche quelque proye qui puiſſe l'aſſouvir : Agneau, Mouton, Aſne, Cheval, Chien, Bœuf, Vache, tout lui eſt bon ; ſon organe ſenſible n'a aucun objet particulier ; le premier qu'il rencontrera, celui qui ſera le moins capable de défenſe, ſera le plus convenable. S'il ne trouve point de bêtes à égorger, il fouillera la terre, il y cherchera des racines pour appaiſer ſa faim. L'Autour qui plane en l'air en y parcourant de grands cercles, ne cherche ni tel eſpece d'oiſeau en particulier, ni tel oiſeau individuel : or, eſt-il de conception plus ſpirituelle que ce deſir d'un objet quelcon-

que propre à satisfaire un besoin ?

Les besoins sentis, & généralement tous les desirs, renferment aussi la notion de privation de ce dont on a besoin ; est-il rien encore de plus spirituel ? La notion de la possibilité de l'obtenir, la notion du futur, c'est-à-dire, d'un tems où l'on pourra se rassasiet : tout cela n'est-il pas purement spirituel ? Or, retranchez, si vous le voulez, Monsieur, du sentiment de besoin, ou de quelque desir que ce soit, la notion de privation d'un objet nécessaire, déterminé ou indéterminé, de la possibilité de l'obtenir, d'un tems qui n'est pas, où l'on pourra en jouir ; vous reste-t-il la moindre idée de besoin &

de desir ? Les sensations résident dans l'organe prétendu sensible ; M. de Buffon est donc forcé de lui accorder toutes ces vûes spirituelles, souvent générales & abstraites.

L'organe sensible se sent actif & passif ; il a donc la notion de cause & d'effet. Dans la faim, il cherche quelque nourriture en général ; mais il la cherche comme cause de satisfaction, qui le délivrera d'un besoin importun, & la notion de cause est alors générale & indéterminée. Le vrai terme de son desir est un effet de cette cause. Dans les épreuves des sens, il reçoit les effets des corps qui l'affectent, & qu'il regarde comme cause de ses sensations. Et en général, quand il

desire un objet, c'est toujours comme cause d'une sensation qu'il souhaite de recevoir. Mais il se sent cause lui-même, lorsqu'il cherche quelque objet en général, ou qu'il en poursuit un en particulier.

On vient déja d'entrevoir, dans ce que je viens de dire, que l'organe prétendu sensible, a l'idée du tems présent & de l'avenir. Car nous avons fait voir que tout desir renferme la comparaison du tems présent où nous sentons la privation d'un objet utile ou agréable, à un tems futur, où nous pouvons l'obtenir. Or, dans le plan de M. de Buffon, c'est l'organe sensible qui a le desir d'un objet. Cet organe a encore l'idée du passé, car on ne

peut lui refuser la connoissance du mouvement, puisqu'il desire de se transporter pour atteindre un objet qu'il veut posséder. L'imbécile chez qui cet organe est le seul mobile de toutes ses actions, selon la nouvelle philosophie, veut se mouvoir pour aller chercher de la nourriture; il veut donc parcourir successivement l'intervale qui le sépare du terme où il tend. A chaque pas il se sent différemment situé; il ne l'est pas comme il l'étoit un instant auparavant. Il voit, de plus, les autres corps se mouvoir. Or il ne peut les voir en mouvement, s'il ne compare pas la situation actuelle du mobile, à sa situation passée, car s'il ne voit point de changement dans le mobile,

mobile, il ne le voit point remuer ; & s'il ne se souvient point des différens espaces que ce corps a parcourus ; il n'apperçoit point en lui de changement de situation. Il est donc démontré en rigueur, que, ni dans l'Homme, ni dans la Bête, l'organe prétendu sensible ne peut ignorer le passé.

On peut dire que l'idée du tems a son principe dans le sens de la continuité de notre existence. Car se sentir durer, se sentir continuer d'exister successivement, & sentir l'écoulement du tems, c'est la même chose. Mais nous confondons ordinairement ce qui nous sert à mesurer le tems, avec l'idée même du tems ; je veux dire, la suc-

ceſſion de nos différentes ſenſations, & celle des ſituations des corps, ou leurs divers mouvemens; & nous croyons en tirer une notion du tems, tandis que ces ſituations ou ces mouvemens, ne ſervent qu'à nous donner une idée plus juſte du combien de notre durée.

Après ces obſervations, il n'eſt pas néceſſaire de prouver en particulier, que l'organe prétendu ſenſible, doit avoir de la mémoire. Cette conſéquence eſt un corollaire naturel de la connoiſſance du paſſé, que M. de Buffon ſera obligé d'accorder à ſon organe ſenſible. Mais je ne puis ſupprimer une réflexion que ceci me fait naître, quoiqu'elle nous détourne un peu de l'objet

qui nous occupe préſentement; elle eſt trop importante; la voici. J'ai obſervé que la mémoire dans notre ame, dépendoit de la machine, de la conſtruction du cerveau. Si l'on a une mémoire fautive, ou très-médiocre, tandis qu'il s'en trouve de ſi vives, de ſi ſûres & de ſi étendues; c'eſt à cette conſtruction qu'il le faut attribuer: mille faits d'expérience le prouvent, & il ſeroit aſſez inutile de les détailler. Cela ſuppoſe qu'une infinité de ſignes conſervent les images que nous avons reçûes par le ſens de la vûe; les faits dont nous avons été témoins, ou que nous avons appris par la voye du témoignage; les paroles & les ſons que nous avons entendus, nos pro-

pres réflexions, nos volontés, nos actions, nos sensations, & tout cela dans un grand ordre; ensorte que les choses passées y soient dans une suite correspondante à la succession des tems. Ces signes & les suites méchaniques de leur arrangement, servent d'occasion à nous rappeller le passé. Mais si le cerveau sent son existence & ses façons d'être, ces signes & leur ordre lui seront toujours présens; ensorte que la machine prétendue sensible, non-seulement n'oublieroit rien, mais verroit à tous les instans, & dans l'arrangement le plus exact, toutes les sensations que la machine auroit éprouvées. Comment donc l'Auteur peut-il soutenir

que notre organe ſenſible, n'auroit aucune mémoire, puiſqu'au contraire il l'auroit ſi ſûre & ſi conſtante.

Enfin, l'organe prétendu ſenſible, doit joindre à la ſenſation de la vûe, la notion de l'exiſtence des objets qui le frappent, & même à toutes les autres ſenſations. Mais je m'arrête aux épreuves de nos yeux, parce qu'elles donnent lieu à des réflexions que je crois très intéreſſantes. Dans le ſiſtême de M. de Buffon, la ſenſation de la couleur, imprime les images des corps ſur notre cerveau; c'eſt dans cet organe que s'opére la ſenſation de la viſion, ſoit dans l'Homme, ſoit dans la Bête. Or, ſi cela eſt ainſi, il

faut donc que notre organe ſenſible, ſentant, comme l'Auteur l'enſeigne, les images peintes ſur quelque partie de ſa ſurface, juge qu'il y a au dehors de lui des corps exiſtans & ſemblables, dont ces images ne ſont que des copies. Car enfin, on ne peut nier, que nous ne voyions des corps à de très-grandes diſtances hors de notre être, comme les étoiles & les planettes, & dans un éloignement conſidérable ſur la terre. Or, cette notion de rapport de conformité & de reſſemblance parfaite eſt-elle ſpirituelle, & peut-on la ſuppoſer matérielle.

Quelque diſproportion qu'ait l'image de S. Pierre de Rome, avec le volume de notre corps,

encore faut-il que ce point de l'organe prétendu ſenſible, où cette image eſt peinte, ſache que cette magnifique Baſilique, une des merveilles du monde, eſt prodigieuſement plus grande que ſon propre corps. Or certainement, ſe ſentît-elle elle-même, cette image, elle ne pouvoit l'apprendre, non plus que l'exiſtence de cet objet, que par ſa ſenſation. D'où reçoit-elle donc ces notions qu'on ne peut refuſer à cet organe, ſi c'eſt lui qui a la ſenſation de la viſion? Comment ces traits, dont l'image eſt empreinte ſur le cerveau, qui ſe voyent eux-mêmes, puiſqu'on le veut, ſauront-ils que leur total reſſemble à un objet fort éloigné de l'œil, & de di-

mensions immenses en comparaison de celles de notre propre corps. Il faudra bien dire que Dieu révéle cette distance & cette différence de volume à notre machine, dans la sensation même de la couleur : car M. de Buffon ne soutiendra pas apparemment, que notre ame, à force de raisonnemens, puisse arriver à ces connoissances ; puisque dans la sensation de couleur sont renfermées & l'existence de l'objet, & sa grandeur relative à notre corps, & sa distance du lieu où nous sommes, ce que nos rêves & l'état des insensés prouvent évidemment.

Il ne dira pas non plus que l'organe sensible, auquel il attribue la vision, conclut que la

couleur étant en lui un effet qui ne vient point de son activité, elle a une cause au dehors de lui & à une grande distance, dont elle est la copie : car, outre que l'Auteur ne veut pas que son organe raisonne, cet organe raisonneroit encore très-mal ; il concluroit, à la vérité, très-bien de l'effet qu'il reçoit, qu'il vient d'une cause, mais il ne pourroit de même en déduire que l'effet est le tableau de la cause.

Voici donc un point important que nous devons regarder comme décidé, c'est que l'organe sensible auroit un commerce intime avec Dieu, qui lui réveleroit l'existence des corps au dehors du cerveau, & à des dis-

tances considérables. Et ce point nous servira bientôt à prouver que ce même organe seroit susceptible d'idées & de raisonnement.

Il auroit de même, par une sorte de révélation, la connoissance de l'existence de son corps & des membres auxquels il préside, & duquel il se distingueroit, comme notre volonté se distingue du bras & du pied qu'elle remue. Il s'approprieroit ce corps & les organes extérieurs des sens. Il formeroit la notion du *moi* complet, telle que nous l'avons, comme j'ai prouvé dans les élémens de Métaphisique, que nous l'avions. Car, lorsqu'un imbécille ou un Chien, voit un bâton dont on le mena-

ce, c'eſt, ſelon M. de Buffon, l'organe ſenſible qui a peur, non pas que le coup l'atteigne, il eſt trop bien muni & défendu; mais il appréhende que ce corps qui lui appartient, ne ſoit bleſſé. Enfin, c'eſt par l'action de Dieu ſur lui, qu'il s'intéreſſe à la conſervation de la machine, dont cet organe eſt le reſſort dominant.

C'eſt cet intérêt qu'il prend à tout ce qui arrive de bien ou de mal, à quelque endroit de ſon corps que ce ſoit, qui le rend heureux ou malheureux. Il ſe ſent plus préſent au pied, quand ce membre eſt tourmenté de la goutte, qu'à tout autre de ſes membres, & par une erreur, il place ſa douleur dans le pied:

or l'erreur n'eſt un vice que dans un Eſtre qui peut connoître la vérité.

Que manqueroit-il donc à l'organe prétendu ſenſible, pour le rendre ſuſceptible d'idées, dans le ſens que je prens ce mot; c'eſt-à-dire, pour comparer les objets de ſes ſenſations, & ſes différentes connoiſſances, à la cauſe premiere; ou la cauſe premiere à ſes ſenſations & à ſes notions, pour avoir des vûes univerſelles. Cet organe ſent l'exiſtence, & conſéquemment l'impreſſion du Créateur, de qui il reçoit l'être. Il a notion de cauſes, d'effets, d'actif, de paſſif: il connoît en général un objet capable d'appaiſer la faim ou la ſoif, ou de ſatisfaire quelqu'un

de ſes beſoins ; ſes beſoins, ſa faim, ſes deſirs, renferment la notion de la poſſibilité de trouver un objet qui les rempliſſe. Il ſaiſit les rapports, ne connoît les corps que ſous des grandeurs relatives & indéfinies. Quelques unes même de ſes paſſions, comme la jalouſie & l'orgueil, ſuppoſent des notions de perfection & de degrés de mérite. Par un commerce intime avec Dieu, il reçoit la révélation de l'exiſtence du corps au dehors de lui, de l'exiſtence du ſien propre. Il a la notion de propriété dans l'intérêt qu'il prend à tout ce qui regarde ſon corps. Il eſt ſuſceptible d'erreur, puiſqu'il revêt, comme nous, les objets de couleurs ; il met la douleur dans la

partie du corps affligée. Ses desirs prouvent qu'il a une volonté, c'eſt-à-dire, un attrait pour le bien-être en général. Que lui manque-t-il donc encore une fois, pour qu'il ſoit capable de concevoir des idées univerſelles, de penſer & de raiſonner, & de ſe déterminer librement ?

Le pouvoir de réfléchir, répondra peut-être M. de Buffon. Mais ce pouvoir nous manque ſouvent dans le ſommeil, dans pluſieurs autres états, & toujours aux enfans, aux imbécilles & aux foux ; & l'ame n'en eſt pas moins ſpirituelle, c'eſt-à-dire, que dans ces états, elle eſt toujours ſuſceptible du pouvoir de réfléchir. Ce n'eſt donc pas le pouvoir actuel de réfléchir, qui

peut distinguer l'ame, de l'organe prétendu sensible. Ce sera, tout au plus, la susceptibilité de ce pouvoir. La réflexion est l'attention soutenue sur un objet. Il faut donc que M. de Buffon nous prouve que son organe sensible ayant des besoins, des desirs; connoissant ce qui peut les remplir, ne peut être rendu attentif par l'efficace de la toute-puissance, à ses besoins, à ses desirs, aux objets qu'il poursuit, aux moyens de les atteindre. Je le prie de tenter cette voye pour se tirer d'embarras. D'ailleurs, quelque parti que prenne l'Auteur, il faudra qu'il convienne, que la possibilité de réfléchir & de se déterminer librement, dépend, dans l'Estre

penſant, d'un certain état du cerveau, ou de l'organe qu'il plaît à M. de Buffon, de nous donner pour ſenſible. L'organe ſenſible ſentira donc cet état, auquel le plein exercice de la faculté de penſer & de déliberer, eſt attachée ; la brebis ſaine, connoîtra l'état du cerveau qui la diſtingue de la brebis folle : & pourquoi cette ſenſation ne ſeroit-elle pas le ſens intime de la liberté dans un organe qui a des deſirs, des fins par conſéquent, qui ſaiſit des rapports, qui ſait les comparer.

Il connoît des cauſes, pourquoi Dieu, avec lequel il a un commerce intime dans l'exercice de tous ſes ſens, ne lui accorderoit-il pas de comparer ſes notions

notions à la cause premiere qui le touche, pour ainsi dire, encore plus immédiatement que ne font les nerfs, &, par là, rendre ses notions universelles. Pourquoi ne pourroit-il apprendre de son Créateur, qu'il est créature, qu'il est l'effet de la volonté, de la cause universelle. Il apperçoit quelque perfection, pourquoi Dieu ne pourroit-il se manifester à lui, comme source de toute perfection, & comme le souverain bien ? Il a un attrait pour le bien-être en général, Dieu ne pourroit-il lui accorder le pouvoir d'examiner les biens particuliers, de choisir entre ces biens, de préférer l'un à l'autre; de se déterminer sur différens moyens d'arriver à une même

fin, en les comparant ; de suspendre sa décision, quand tous les motifs d'agir sont égaux ; ou de se déterminer par le seul goût de prendre un parti ?

Que pourroit répondre M. de Buffon à toutes ces questions ? Dira-t-il que Dieu ne peut pas accorder toutes ces propriétés à un Estre, à qui il fait sentir comme l'impression de la toute-puissance, en lui faisant sentir l'existence ; à qui il révéle une infinité d'objets, qui lui donne le pouvoir de les considérer en général, ou d'une maniere abstraite : s'il le disoit, je le prierois encore une fois, de démontrer que c'est supposer l'impossible, comme j'ai démontré que la sensibilité ne peut convenir à la

matiere, pourroit-il le tenter avec quelque succès ? Qu'il juge par là, du pernicieux usage que pourroient faire de sa doctrine, ceux qui voudroient bien n'être que de pures machines, si nous ne leur avions pas démontré qu'il est impossible qu'aucune machine, qu'aucun organe soit élevé au point de sentir sa propre existence.

C'en est assez, je pense, pour prouver que si quelque espece d'organisation ou de jeu méchanique, produit nos sensations, nos passions, nos besoins, & les produit dans les bêtes : ce même jeu méchanique seroit ce que nous appellons notre ame ; ce qui seroit d'autant plus vrai, que celle que M. de Buffon veut

unir à la machine, pour distinguer l'Homme de l'Animal, y ſeroit totalement inutile, dans ce ſiſtême, où les ſenſations ſeroient des propriétés de la machine, & où les idées ne ſeroient que des aſſociations de ſenſations.

Je reçois dans le moment une de vos Lettres qui a deux ans de date; ce long-tems me rend excuſable ſur quelques expreſſions que j'ai employées dans ma Lettre du **. Il m'étoit permis de me laiſſer aller à quelques ſoupçons. Toutes vos réflexions ſont fort judicieuſes. Si vous aviez vû l'écrit de M. de Buffon à la Sorbonne, vous vous en ſeriez épargné quelques-unes; vous les retracterez ſans doute &

vous ſerez édifié, lorſque ſon déſaveu aura pû paſſer juſqu'à vous. Vos félicitations ſur le peu de ſuccès de mon ouvrage, me flattent, parce que vous êtes fort capable d'en bien juger. Vous avez dû recevoir mes Lettres à un Matérialiſte, en attendant que vous me marquiez l'impreſſion qu'elles auront faites ſur vous, je vous réitere les aſſurances de l'attachement inviolable, &c.

XXVe. LETTRE.

IL n'étoit pas néceſſaire, Monſieur, d'employer, tant d'inſtances, pour obtenir de moi des éclairciſſemens ſur le

principe qui fait agir les Animaux; queſtion plus iſolée que vous ne penſez par rapport à la Religion, & que le petit nombre de raiſonnenrs qui travaillent à accréditer le Matérialiſme, n'agite avec quelque confiance, que parce qu'ils ne l'ont pas analyſée. C'eſt auſſi pour n'avoir pas fait cette analyſe, que Monſieur de Buffon a donné dans des écarts ſi extraordinaires : il étoit donc dans l'ordre, après lui en avoir découvert la ſource, de le remettre ſur les voyes de la recherche de la vérité. Je me propoſois de le faire, je commence à remplir ce projet, en parcourant, mais ſuccinctement, les différentes opinions qui ſe ſont élevées ſur la

Nature des Animaux, & en établiſſant des faits qu'aucune des Sectes Philoſophiques diviſées ne pourra conteſter.

On peut les réduire à cinq, la métempſicoſe, erreur plus philoſophique qu'on ne croit, & le plus ſupportable des partis qu'ait pû prendre l'Homme abandonné aux ſeules reſſources de la raiſon dans la queſtion de l'ame des bêtes : mais elle laiſſe toujours dans l'indéciſion, parce qu'elle ne pourroit être reçue, qu'autant qu'il ſeroit révélé que cette opinion renferme l'œconomie des eſprits choiſie par le Créateur. Elle eût dû faire ſentir aux Pytagoriciens la néceſſité d'une révélation, & c'eſt ce défaut même, preſſenti plûtôt que

connu, par les autres Sectes qui la leur faisoit trouver ridicule. Mais cette opinion étant clairement démentie par la révélation, nous la laissons à l'écart ; les Matérialistes d'ailleurs ne s'en accommoderoient pas, puisqu'elle suppose l'immortalité de l'ame, & que la certitude de la métempsicose ne peut venir du raisonnement, & doit être fondée sur une lumiere ajoûtée à celle de notre raison.

La seconde opinion est celle du vulgaire, qui, sans y réfléchir autrement, conclut de ce que font les bêtes, qu'elles sentent, qu'elles voyent comme nous, & ne se demande point si c'est la machine qui sent, ou si une ame unie à la machine

à seule la propriété de sentir. C'est l'opinion que M. de Buffon a voulu embellir des graces de sa diction ; j'ai cette confiance qu'elle est suffisamment détruite par la réfutation que j'en ai faite.

La troisiéme est celle des Péripatéticiens. Ils reconnoissent dans les Bêtes une ame sensitive, distinguée de l'ame raisonnable par son essence particuliere. Ma derniere Lettre la combat ; car, si vous vous êtes donné la peine de la méditer, vous aurez compris, qu'il suffit qu'un Estre soit sensible à l'existence, & qu'il ait des sensations, des besoins, des passions, pour être de la même nature que notre ame.

La quatriéme est le sentiment de Monsieur Descartes & de

ſes diſciples. Elle réduit les Animaux à de purs Automates ; elle fut d'abord fort mal reçue du Peuple, & de cette eſpece de Sçavans, qu'on ne peut guéres en diſtinguer, fort bien accueillie par les eſprits ſupérieurs, & abandonnée enſuite preſque généralement. Peut-être les efforts qu'ont fait ſes partiſans pour l'appliquer au détail des actions des Animaux, furent-ils la cauſe d'un décri ſi univerſel ; opinion enfin ſouvent mal attaquée, mais auſſi ſouvent défendue avec trop d'art. Les Cartéſiens n'ont pas compris toute l'étendue de leurs engagemens.

La cinquiéme opinion eſt encore philoſophique. Elle naît des mémes préjugés, & elle en

étend les conséquences. Certains Philosophes voyant, de la part des Animaux, des signes de spontaneité & de liberté tout aussi peu équivoques que ceux de douleur & de plaisir, le paroissent aux Péripatéticiens, accordent aux Animaux une ame libre comme la nôtre, bornée à quelqu'espece de raisonnemens relatifs aux Arts, aux façons de vivre que le Créateur leur a départi : ils veulent que l'essence de ces ames des brutes soit totalement différente de celle de l'ame humaine. Le respect pour la Religion & pour le préjugé qui nous porte à donner des ames aux Animaux, mais qui nous fait regarder ces ames comme inférieures aux nôtres, les

retient dans ces bornes, dont la Religion n'eſt point allarmée. Ces ames ſont-elles immortelles de leur nature ? Ils ne répondent rien, mais ils ſemblent croire qu'elles ſont anéanties à la mort. Et il faut convenir, que cet anéantiſſement n'eſt pas le moindre inconvénient de leur ſyſtême. Je l'ai réfuté d'avance, ce ſyſtême, en détruiſant celui de Monſieur de Buffon dans ma derniere Lettre ; & en prouvant que tout Eſtre qui ſe ſent exiſter, qui ſent des beſoins, qui a des ſenſations, eſt eſſentiellement de même eſpece que notre ame. Mais ils pourroient ſe mettre un peu au large, en diſant, que ces ames ſont faites pour n'avoir & ne connoître d'autres

rapports entr'elles & le Créateur, que ceux de Cauſe à Effets, pour la regarder comme Cauſe ſuprême, enſorte qu'elles ſeroient incapables de le conſidérer comme ſouverain modéle de perfection, qu'elles n'auroient aucunes vûes morales, qu'elles ne ſeroient par conſéquent ſuſceptibles ni de vertu, ni de vice, & dès-lors pourroient être bornée à la durée de la machine, comme étant hors d'état de mériter d'être éternellement fixées dans le bien-être. Elles auroient des idées, elles délibéreroient ſur les moyens d'atteindre leurs fins, ou d'éviter quelque péril; elles auroient des ſenſations comme nous; enfin, elles ſeroient fixées pour toujours

dans l'état de la premiere enfance, par une Loi irrévocable du Créateur.

C'eſt, je m'imagine, à quoi ſe réduit le ſyſtême de pluſieurs de nos Philoſophes modernes, & c'eſt le ſeul qui me paroît mériter la peine d'être examiné avec quelque ſoin. Mais le ſyſtême en lui-même ſera moins l'objet de notre examen, que les phénomènes & les préjugés ſur leſquels on prétend l'établir. Commençons à les raſſembler.

Quand on examine les Animaux un peu en détail, ſur-tout les quadrupedes, on trouve une grande analogie entre leurs corps & le nôtre. Ce ſont des machines comme nos corps, reglées par l'hydraulique, la pneumati-

que, la ſtatique & la méchanique, & par certaines Loix particulieres, détachées de celles de la communication des mouvemens. Ils ont du ſang, des arteres, des veines, un cerveau, des nerfs, des muſcles, &c. Ils ont les cinq organes de nos ſens, la viſion s'opere en eux comme dans l'Homme. L'expérience de l'œil d'un Bœuf tué depuis peu & placé à une petite ouverture, par laquelle la lumiere entre dans un endroit obſcur, le prouve évidemment.

Mais le vrai Philoſophe pouſſe l'analogie plus loin, & bien au de-là de ce que le coup d'œil & l'anatomie fait découvrir dans les Animaux. On leur reconnoît de la mémoire, des traits d'ima-

gination, des mouvemens ſpontanés, & quelques-uns même qui nous ſemble venir d'un principe libre. Au lieu d'en conclure directement, comme font la plûpart des Hommes, que les Bêtes ont des ames; ce vrai Philoſophe en tire rrois conſéquences immédiates. Il en infére, premierement, que ces Animaux ont dans le cerveau l'appareil de la mémoire, tel que celui qui, dans le cerveau de l'Homme, eſt une occaſion de ſe rappeller ce qu'il a ſû. 2°. Qu'ils ont un plan matériel d'imagination ſemblable à celui qui nous fournit de nouvelles images, ou un nouvel aſſortiment d'anciennes. Et dans ce plan matériel ſont contenus, l'art, les mœurs,

les procédés propres à chaque espece d'Animaux; enforte que si l'on pouvoit voir dans le plus petit détail, le cerveau d'une Bête, on y découvriroit les caracteres & les notes, pour ainsi dire, particulieres à chaque principe & à chaque conséquence de son art. 3°. Il concluroit encore que dans le cerveau de l'Animal, est un réservoir pneumatique, tel que celui qui sert en nous d'occasion à l'état de spontanéité & de liberté, & à nous rendre propres les mouvemens que nous demandons à nos membres. J'en parlerai amplement dans le second volume de Elémens de la Métaphisique. Il partageroit encore dans les Animaux les esprits en deux classes,

dont les uns que j'appelle volontaires, & qui ſont peut-être d'une eſpece particuliere, ſont renfermés dans l'organe pneumatique, pour être diſtribués de-là, dans les nerfs qui ſervent à mouvoir le corps ou quelqu'un de ſes membres, ſur des occaſions priſes de la volonté dans l'Homme, ou des jeux de la machine ſur leſquels la volonté eſt déterminée. Comme il a vû des brebis ſages dans les actions propres à leur eſpece, quelques-unes ſtupides & imbécilles, & d'autres folles ; il jugeroit que dans les premieres, le réſervoir pneumatique a le reſſort convenable pour recevoir les impreſſions des eſprits machinaux, pour tenir en bride les eſprits vo-

lontaires. Peut-être même qu'il eſt dans une ſituation ſtable, comme il eſt en nous, lorſqu'il nous eſt permis de réfléchir & de délibérer. Et s'il ne veut pas reconnoître une ame dans les Animaux, il ne ſe déterminera pas au parti auquel s'eſt arrêté Monſieur Deſcartes, c'eſt-à-dire, qu'il ne jugera pas que tout ce que font les Animaux, eſt l'effet des impreſſions produites ſur les organes, par les objets du dehors, eſt une ſimple communication de mouvemens par les Loixdu choc;mais en voyant des actes qui paroiſſent délibérés, & n'être point une ſuite néceſſaire de l'action des objets ſur les organes des ſens, il ſoupçonera, que le Créateur s'eſt fait peut-

être fait une Loi d'opter entre les différens partis que préſentera le plan de l'imagination donné à l'Animal, lorſqu'il y aura des choix à faire, & que l'organe pneumatique ſera dans le ton où eſt le nôtre, quand il eſt occaſion de notre état de liberté. Il jugera, que dans les Brebis imbéciles, cet organe eſt mol, flaſque, ayant trè-peu de reſſort, & que dans les folles, il a des oſcillations preſque continuelles. Le prodige de l'imitation ne ſeroit pas oublié.

Que les Bêtes ayent des ames ou qu'elles n'en ayent point, les trois conſéquences que nous venons de tirer des marques de mémoire; d'induſtrie, de ſpontanéité, de liberté même, qu'el-

les laiſſent échapper, ſont directes & immédiates. Car ſi l'Animal a une ame, ces méchaniſmes ſont des occaſions ſur leſquelles Dieu donneroit certaines connoiſſances, certaines affections à cette ame, & par ces connoiſſances & ces affections, l'amour du bien-être ſeroit déterminé à telle volonté. Ainſi, pour remonter des effets qui paroiſſent ſpontanés ou libres dans la Bête à la volonté de celui qu'on lui ſuppoſeroit, il faut paſſer par un milieu, c'eſt-à-dire, s'arrêter à conſidérer, ce qui dans la machine eſt l'occaſion de ſpontanéité ou de liberté, de penſées ou d'affections. Or, le préjugé paſſe ce milieu. Tel Animal fait un acte ſpontané, dit-

on, donc il eſt en lui un prin-
cipe de volonté ; cette omiſ-
ſion doit nous rendre le préjugé
très-ſuſpect.

Mais qu'il eſt puiſſant, ce
préjugé ! N'en ſentez-vous pas
la force, Monſieur, ſur-tout
dans le penchant qu'il nous don-
ne à croire les Bêtes ſenſibles ?
Moi-même, j'ai toutes les pei-
nes du monde à m'en défendre ;
il agit toujours quand je vois
agir les Animaux. Mais le pré-
jugé qui revêt les objets des cou-
leurs, n'eſt pas moins puiſſant,
ni moins perſévérant : cepen-
dant nous pouvons y renoncer.
Nous verrons bien-tôt quels ſont
les fondemens du premier pré-
jugé, & peut-être nous en dé-
prendrons-nous. Ce ſera la ma-

tiere d'une autre Lettre. J'aime à me ménager plusieurs entretiens avec vous, tant pour vous épargner la fatigue d'une longue lecture, que pour multiplier les occasions de vous répéter les sentimens, &c.

XXVIe. LETTRE.

SI nous nous observions bien, Monsieur, dans les douces rêveries où nous entraîne la beauté du Spectacle de la Nature, nous remarquerions que tout nous y paroît animé, & sur-tout les corps dont nous suivons le mouvement. Ceux qui aiment la solitude, ne s'y trouvent pas seuls, toute la Nature leur parle.

Un chêne dont un vent imperceptible agite légerement les feuilles, leurs paroît se remuer lui-même pour les amuser. Un Ruisseau paroît prendre à couler le plaisir qu'on ressent en le suivant dans son cours. L'eau semble jouer dans un jet d'eau. L'action de Dieu anime tout, aucun corps ne se meut que par une cause libre qui le tire du repos. De-là vient le charme de la Poësie, qui donnant une ame à tout, nous ramene à ces douces rêveries ausquelles on se livre dans les promenades. Mais en personnifiant tout, elle divinise tout. Ce qui nous fait sentir la vérité de ce qu'ont dit plusieurs Poëtes, que cet Art charmant est le fils de la Religion,

& qu'il a été inventé pour rendre les Hommes attentifs à l'activité du Tout-Puiſſant, laquelle ſe manifeſte par tout : mais combien la Poëſie a-t-elle dégénéré de ſa premiere deſtination !

Dans l'enfance où l'on admire tout, parce que tout eſt nouveau, où preſque toutes les cauſes ſont inconnues, les corps, ſur-tout ceux qui changent de direction, comme une bille de de Billard qui paroît décrire une courbe, ſemblent avoir des ames, & agir par un mouvement propre. Or, les préjugés auſquels nous ſommes habitués dans cet âge tendre, s'étendent à toute notre vie. En effet, lorſqu'on s'étudie ſoi-même, lorſque ſans avoir l'eſprit occupé

d'aucun objet particulier, on regarde une cascade, la Mer en fureur, une plume agitée dans l'air, une pendule faisant ses vibrations, un atôme, auquel on voit faire tant de tours & de retours singuliers parmi les traits de la lumiere, introduits dans une chambre obscure, ces ondulations de la fumée si variées, par-là si amusantes pour ceux qui aiment à fumer: si l'on se surprend, dis-je, dans la douce rêverie que ces sortes d'objets occasionnent, on s'appercevra qu'ils paroissent tous animés. Quelle en peut être la raison? Outre les suites des impressions habituelles de l'enfance, c'est que nous sentons non-seulement en nous la cause vraiment effi-

cace des mouvemens de nos membres, mais que nous la sentons encore mieux dans tout ce qui paroît se mouvoir hors de nous. Tout mouvement est contingent, puisque tout corps est indifférent par sa nature au mouvement ou au repos, & dès-lors il réveille nécessairement l'idée d'une cause libre. C'est la vérité que nous entrevoyons dans l'erreur naturelle dont je parle, & tout notre tort est de regarder ce principe comme inhérant au corps.

Il en est à peu près de même des sons & de certains bruits, ils semblent toujours nous dire quelque chose, ou nous annoncer quelque violence soufferte, ou quelque plaisir, ou quelque

douleur. Ils nous font soupçonner des principes animés dans les corps qui les produisent. Le vent introduit de force dans une chambre mal close, imite des gémissemens, des cris, des hurlemens qui réveillent en nous la tristesse & la crainte, ou plûtôt qui tendroient à exciter ces passions : car le contraste d'un sifflement horrible avec la douceur du repos, nous devient agréable & nous invite au sommeil, comme la peinture du danger auquel nous ne sommes point exposés, tend à causer l'horreur, & ne fait sentir réellement que le plaisir réfléchi d'être en sûreté. Les instrumens de musique touchés avec art, nous semblent exprimer des passions en les ré-

veillant en nous. Enfin nous personnifions tous les corps qui nous nuisent ou qui nous blessent, ils nous donnent des mouvemens de haine très-déplacés ; je dis déplacés, parce que les Estres qui n'ont point de volonté ne sont point haïssables, quelques incommodes qu'ils nous soient. Ainsi notre impatience retombe sourdement sur le principe qui les met en mouvement, & ce principe, c'est Dieu.

Dans ce que je viens de vous dire, Monsieur, vous voyez les premieres racines du préjugé de l'ame des Bêtes. Mais il en est d'autres bien plus fortes encore, & qui pénétrent, pour ainsi dire, dans le plus intime de notre ame. Commençons par celle que je

trouve la plus vive & la plus active, & arrêtons-nous quelque tems à la faire bien connoître.

La chair des quadrupedes, lorsque quelque playe nous la fait voir à découvert, ne nous paroît en rien différente de la nôtre. Elle doit donc faire naître en nous les mêmes idées que nous donne la vûe d'une playe dans le corps d'un homme; & elles les réveillent effectivement. Or, quelles sont ces idées? Celles qui fixent la douleur dans la partie meurtrie ou blessée: car nous ne sommes persuadés que la douleur est une modification de notre ame, qu'autant que nous sommes éclairés par une saine philosophie. Autrement, nous la regardons comme une

qualité, comme un état de la chair même. De plus, le Philoſophe ne philoſophe pas toujours, & dans le cours ordinaire de la vie, il eſt entraîné par les préjugés de l'enfance. Les couleurs lui paroiſſent conſtamment inhérentes aux objets, & la douleur au pied gonflé, enflammé & luiſant d'un goutteux. Ainſi, nous ſpiritualiſons la chair, en lui accordant tacitement le ſens de l'exiſtence. C'eſt un préjugé dont M. Deſcartes, & le plus grand de ſes Diſciples, le P. Malebranche, nous ont parfaitement déſabuſés, & quant on ne devroit à ces Philoſophes que cette importante découverte, on ne pourroit pas dire d'eux, comme le diſent les Philoſophes

petits-Maîtres, qu'on n'apprend presque rien dans la lecture de leurs ouvrages, puisque ce point démontré, jette le plus grand jour sur la Philosophie.

C'est donc un préjugé convaincu de faux, que le commun des hommes & quelques nouveaux Philosophes puisent leur plus formidable argument, en faveur de l'ame des Bêtes. Voyez vous, diront-ils, la patte de ce Chien, mordu par une vipere, comme elle est tuméfiée, enflammée, livide; pouvez-vous vous empêcher, en la voyant dans cet état, de sentir en quelque sorte, le retentissement de la douleur qu'elle souffre? Je l'avoue, ma compassion est excitée; mais elle renferme l'idée de

la douleur dans la patte de l'Animal ; & la Philoſophie m'a convaincu que cette idée étoit fauſſe. Lorſque j'ai mal à une dent, je ne puis m'empêcher non plus de penſer que la douleur eſt dans la dent. Mais ma raiſon rétracte ce préjugé, tout auſſi puiſſant, pour le moins, que celui de l'ame des Bêtes. Quand je vois la main d'un goutteux, j'y vois toutes les apparences de la douleur, & je me trompe : car l'enflure, la rougeur, la lividité, indices ſur leſquels porte uniquement mon jugement naturel, ne ſont ni effets ni cauſes proprement dites de la douleur.

Pour éprouver combien ce faux préjugé influe dans les idées

vulgaires, sur la nature des Bêtes ; dites à une femme qu'il n'y a point de douleur dans le pied de ce Chien infecté du venin de la vipere, vous verrez qu'elle soutiendra le contraire avec la même obstination, qu'elle prétend que l'opinion de M. Descartes est ridicule. Pourquoi ? C'est que dans le fond, c'est l'idée fausse de la résidence de la douleur dans le membre maltraité, qui lui fait juger que le Chien sent dans son pied le mal le plus cuisant.

La ressemblance de la chair des Animaux avec la nôtre, jointe au faux préjugé de l'inhérence de la douleur à nos chairs blessées, est si bien le vrai principe de l'opinion commune sur

l'ame des Bêtes, & de notre compaſſion pour elles, que l'intérêt que nous y prenons, s'affoiblit, à proportion, que cette conformité diminue. Et quand tout rapport diſparoît entre la chair de l'Animal & la nôtre, nous ſommes très diſpoſés à refuſer une ame à certaines Bêtes. Il ſuffit même qu'elles vivent dans l'eau, pour que nous les regardions avec indifférence. Quelques Poiſſons ont la chair ſemblable à celle de pluſieurs quadrupedes; on les voit palpiter, expirer ſur le ſable dans une pêche ſans la moindre émotion. Beaucoup de femmes même ſont la-deſſus auſſi fortes que nous; elles avallent une huître toute-en-vie, ſans la moindre compaſſion. Et ſi c'eſt

pour les aguérir que M. de Buffon ôte le sens de l'existence à cette sorte de coquillage, en vérité, il a perdu sa peine. Cette indifférence de notre part s'étend à tous les Insectes, nous les écrasons sans scrupule. Qui s'avisa jamais de donner une ame à une Chenille, à une Moule, à une Etoile de mer, à la grande Etoile rameuse, qui ressemble si fort à une plante. Telle femme qui ne pourroit voir égorger un poulet sans se trouver mal, froisse impitoyablement entre sesdoigts des Insectes incommodes, parce qu'elle ne trouve rien dans ces petits Animaux qui la rappelle à la nature de son corps : elle prend le sang qui sort de l'Insecte, pour son propre sang dont il s'étoit

répû. Beaucoup de Philoſophes même, en accordant des ames aux Animaux, exceptent les Inſectes; & dans cette claſſe ſont compris ceux qui voudroient renouveller l'opinion des Anciens, & qui prétendent qu'au moins certains Inſectes viennent de corruption. En général, le vulgaire ne penſe point que les Inſectes ayent des ames; ils n'ont point de préjugés à cet égard. L'induſtrie des Animaux dont on fait tant d'éloges, & qui dans beaucoup d'Inſectes, eſt ſupérieure à celle des Animaux dont les reſſemblances avec nous, ſont plus marquées, ne font aucune impreſſion ſur des obſervateurs éclairés.

Ce qui fortifie le plus le pré-

jugé qui naît de la reſſemblance entre notre chair & celles des quadrupedes, ce ſont les cris & les ſignes de douleur que donnent les Animaux. Les ſignes de douleur ne ſont pas un préjugé à part, ils rappellent celui dont nous venons de parler, ſoit qu'ils viennent de la part des Hommes, ou de celle des Animaux. Cependant on en tire un argument métaphiſique. Dans nous, dit-on, tous ces ſignes annoncent de la douleur, ils ſont dirigés à cette fin par le Créateur; Il nous tromperoit, ſi les Animaux ayant les ſignes inſtitués pour manifeſter la douleur, ils n'en reſſentoient aucune. Examinons un peu à loiſir la deſtination & les cauſes de ces ſignes,

qui paroiſſent ſi déciſifs à la plûpart des Hommes.

1°. La douleur, comme nous l'enſeigne le P. Malebranche, eſt deſtinée à nous intéreſſer à la conſervation de notre propre corps, & les ſignes de la douleur, ſont établis pour y intéreſſer les autres. Or, cette fin ſera remplie, dans les Animaux, ſoit qu'ils ayent une ame, ſoit qu'ils en ſoient privés, pourvû que ces ſignes excitent notre compaſſion, ou qu'ils montent le cerveau des Animaux, de l'eſpece dont nous parlons, au ton méchanique qui répond à celui qu'iſert en nous d'occaſion à la compaſſion. Ces ſignes pourront être comparés au traquet du Moulin, inventé pour avertir

quand il eſt tems de remettre du bled, ſi les Animaux qui les donnent n'ont point d'ame. La fin que s'eſt propoſée le Créateur, ne nous annonce donc pas préciſément que ces ſignes ſont deſtinés à nous faire juger que les Bêtes ont des ames; mais à nous apprendre qu'il y a quelque déſordre dans leur machine, auquel il faut pourvoir. Si nous portons nos conſéquences plus loin, nous allons au de-là de l'inſtitution du Créateur. Obſervez, je vous prie, Monſieur, que lorſque nous nous trompons nous-mêmes; nous voulons toujours que Dieu ſoit la cauſe de notre erreur.

2°. Quand nous entendons un Homme ſe plaindre, vers quel

objet notre compaſſion ſe porte-t-elle ? Où eſt votre mal, dit-on à quelqu'un qui pouſſe des gémiſſemens, ou des cris pénétrans. Vous vous appercevez, Monſieur, que dans ce diſcours, la compaſſion remplit parfaitement ſa deſtination ; & que le préjugé de la réſidence de la douleur dans les chairs, en eſt inſéparable ; car la premiere queſtion qu'on fait à un malade, prouve qu'on penſe d'abord au corps.

Il eſt vrai que par rapport aux Hommes, l'idée de l'affliction de l'ame eſt toujours jointe à celle de la douleur dans le membre affligé, & cette affliction eſt l'effet de la réflexion dans celui qui ſouffre : car je ne parle pas

de cette eſpece d'abbattement dont les grandes douleurs ſont accompagnées, & dont le principe eſt purement machinal. Or, la commiſération étant le plus ſouvent & le plus vivement excitée par les ſouffrances de nos ſemblables, elle comprend habituellement ces deux objets, le mal dans une partie du corps, & l'affliction au fond de l'ame. Comment ces deux objets ſont-ils réunis dans notre compaſſion pour les Animaux, auxquels on ne ſuppoſe pas communément de réflexion ? C'eſt que notre cerveau eſt conſtruit de maniere, que lorſque de deux manœuvres qui vont enſemble habituellement, & qui ſont relatives à deux connoiſſances, ou à deux

affections de l'ame, l'une est en action, l'autre lui répond toujours sourdement. La premiere idée, ou la premiere réflexion étant renouvellée, rappelle toujours la seconde. Il doit donc arriver, lorsque notre compassion est excitée par les gémissemens des Animaux, que l'idée de l'affliction concoure avec celle de la douleur inhérente à quelque endroit de leur corps; parce que nous sommes accoutumés à les joindre toutes les deux. L'air abbattu, l'œil troublé & éteint dans les Animaux, signes de l'affliction en nous purement machinaux, néanmoins en bien des cas, nous précipitent encore dans cette mépriſe.

3°. Quelle est la cause de nos

gémiſſemens & des autres ſignes de la douleur? Eſt-ce la volonté? Il n'y a pas d'apparence. Les cris viennent naturellement, quand nous ſouffrons beaucoup. Il faut un effort de la liberté pour nous contenir, quand la douleur eſt vive; & il ne faut que ſe prêter, pour gémir & pour ſe plaindre. Un Homme vient de recevoir un coup de feu, ſon viſage pâlit, ſes yeux s'éteignent, ſa voix change, il gémit. Eſt-ce à ſa volonté qu'il faut rapporter toutes ces ſituations de la machine? On ne peut le croire; la volonté ferme d'un brave homme, les laiſſe échapper plûtôt qu'elle ne les commande. Il ſuffit, pour qu'ils ſoient produits au dehors, qu'elle abandonne le corps à lui-

même. On ne remonte donc point néceſſairement de ces ſignes, juſqu'à l'exiſtence d'une ame dans un Animal bleſſé.

Par rapport aux Hommes, il y a cette différence, quand nous les voyons malades ou bleſſés, que nous ſavions d'ailleurs & très-certainement, qu'ils ont des ames comme les nôtres. Ainſi, nous jugeons, à la vûe d'une bleſſure qu'un homme ſouffre, & que ſon ame eſt affligée, parce que nous ſavons très bien que la nôtre le ſeroit en pareil cas. Nous remontons des ſignes de la douleur & de l'affliction à l'ame que nous lui connoiſſons ; mais nous ne nous ſervons point de ces ſignes, pour nous prouver qu'il a une ame.

Comment donc ce qui n'eſt pas inſtitué dans les hommes, pour s'aſſûrer s'ils ont des ames, conduiroit-il néceſſairement à un principe intelligent dans les bêtes.

4°. Enfin, les ſignes de douleur ſont équivoques par eux-mêmes : un mendiant très ſain, ſaura imiter les cris les plus touchans, les enfans crient comme ſi on les égorgeoit, pour faire croire que la gouvernante, qui leur a refuſé un fruit, les a cruellement maltraités ; les miaulemens des chats, dans certains tems, ont des modularions & des accens qui reſſemblent aux plaintes des petits enfans. Les ſignes de la joye, comme certains éclats de rire, ſont les ſimp-

tômes les plus fâcheux de la colique, qu'on appelle de Poitou; & enfin, je l'ai déja obſervé, les choſes inanimées forment des ſons qui nous émeuvent. Si l'on ne ſavoit pas que certains gémiſſemens ſont un effet ou du vent, ou du frottement d'une poulie contre ſon axe, on les prendroit infailliblement pour des ſignes de douleur. Si les cris & les gémiſſemens ne prouvent pas qu'un Homme, en qui nous reconnoiſſons une ame, ſouffre réellement: ſi les conſéquences que l'on tireroit de ſes démonſtrations de douleur, n'eſt pas une conſéquence néceſſaire, comment ces cris & ces gémiſſemens prouveront-ils que les Animaux ont des ames réellement

ſenſibles, à moins qu'on ne veuille ſe contenter d'une très-mauvaiſe pétition de principe.

Il faut dire la même choſe des ſignes de joye & de plaiſir, des marques de la faim & de la ſoif, des caracteres des paſſions qu'on voit dans les yeux & dans les geſtes des Animaux, Tout le méchaniſme qui agit en nous, quand nous ſommes dans la joye, celui des paſſions, celui qui répond à la faim & aux deſirs, ſe trouve auſſi dans les Animaux. Les ſignes de joye annoncent le bon état de la machine, & les inquiétudes, le beſoin de nourriture ; les ſignes des paſſions, montrent que dans le plan machinal de l'imagination, eſt indiqué quelqu'objet propre à exercer

quelque partie du corps.

Les organes extérieurs des ſens, que les Animaux ont comme nous, forment encore un préjugé particulier, & il nous paroît déciſif en faveur de l'opinion de l'ame des Bêtes. Nous croyons que nos yeux voyent, que nos oreilles entendent. Ce préjugé eſt cependant bien moins fondé que n'eſt celui de la douleur réſidente dans les chairs; car nous ne ſentons point les couleurs dans nos yeux, ni les ſons dans nos oreilles. Il eſt vrai que lorſque la lumiere ou le bruit ont trop de force, nos yeux ou nos oreilles ſentent de la douleur; mais il y a cette différence entre ces deux organes, que l'œil ne ſent jamais rien, quel-

qu'agréables que soient les objets. Au contraire, lorsque des accords touchans, tirés de plusieurs ou d'un seul instrument, par des mains habiles, nous affectent vivement, une chaleur très-agréable remplit le fond de l'oreille: & si cette sorte de sensation étoit familiere aux Anciens, il n'est pas surprenant qu'ils ayent été si sensibles aux effets de la Musique, mais cette sensation n'est pas le son. Cependant l'expression est reçue, les yeux voyent, les oreilles entendent.

A cette occasion, un de mes amis me faisoit, en plaisantant, cette objection: » Il faudra donc » croire, si les Animaux n'ont » point d'ame, que leurs yeux

» yeux ne sont pas faits
» pour voir, ni leurs oreilles
» pour entendre. C'est un sacri-
» fice que je suis prêt de faire à
» vos lumieres. Je dis un sacri-
» fice, parce qu'il m'en coûte-
» roit autant pour penser que
» l'œil n'est pas fait pour une in-
» telligence, qui peut voir, que
» pour croire qu'une Orgue n'a
» pas été inventée pour être tou-
» chée par un Organiste. »

» Expliquez philosophique-
» ment l'usage des yeux, lui ré-
» pliquai-je, en étudiant les vô-
» tres, & vous verrez ce que de-
» viennent & votre comparai-
» son, & votre conséquence.
» Les yeux reçoivent la lumiere,
» à l'aide des liqueurs qu'ils con-
» tiennent & du cristallin, ils

» réfractent les traits d'un cône
» lumineux, partis d'un point
» rayonnant de l'objet, & en
» les réuniſſant ſur la rétine, ils
» y peignent un point du même
» objet. Il en eſt ainſi de tous les
» autres points, & l'image ſe
« trouve tracée au fond de l'œil,
» mais dans un ordre renverſé.
» Voilà certainement un mé-
» chaniſme admirable ; mais,
» pour qui eſt-il fait ? Qui doit
» voir cette image? Eſt-ce no-
» tre ame ? Non, Monſieur,
» elle ne voit ni les pinceaux qui
» marquent chaque point de l'i-
» mage, ni l'image même.* Dieu
» ſeul connoît tout cela, & ſur
» cette connoiſſance, il impri-

* Nota. Ceci ſe trouvera plus développé dans le ſecond Volume des Elémens de métaphyſique, tirés de l'expérience.

» me dans l'ame autant de points
» de vision, qu'il rapporte à
» l'ordre des points d'optique,
» révélés par lui-même, & à l'e-
» xistence des points physics de
» l'objet au-dehors; il révele
» aussi cette existence. Ainsi,
» de ce que vous concluez qu'u-
» ne Orgue est faite pour un Or-
» ganiste, concluez que l'œil &
» les images qui y sont peintes,
» sont faits pour celui qui les
» voit, qui les connoît & qui les
» dirige à leur fin, en produisant
» lui-même dans la machine les
» mouvemens propres à l'appro-
» cher ou à l'éloigner des ob-
» jets. »

Mon ami étoit trop au fait & de l'optique, & de la bonne Philosophie, pour contester sur ma

réponſe ; néanmoins, elle ne ſe ſatisfit pas entierement. » Au » moins, me dit-il, cette image » peinte au fond de l'œil, eſt » deſtinée à ſervir d'occaſion au » Créateur, pour rendre ſenſible » à norre ame la préſence & l'e- » xiſtence des objets du dehors. » Or, cette occaſion eſt dans » les yeux d'un Animal, elle » ſuppoſe donc en lui une intel- » ligence ſuſceptible des révéla- » tions dont vous parlez. »

» Péſons, lui répondis-je, la » valeur de cette difficulté, qui » paroît très-raiſonnable. Les » connoiſſances que les yeux » nous occaſionnent, ſont-elles » de pure ſpéculation ? Se ter- » minent-elles à amuſer l'ame, » par la variété & la beauté des

» couleurs, par la régularité des
» figures, & par la perfection du
» tableau de la Nature? Si c'eſt
» là la deſtination de l'œil, il ne
» paroît pas qu'elle ſoit remplie
» dans les Animaux, qui ſem-
» blent peu attentifs au Specta-
» cle de la Nature, & au ton
» des couleurs. Rien ne paroît
» les flatter que l'utile; à l'ex-
» ception de la verdure, à la-
» quelle preſque tous paroiſſent
» prendre quelqu'intérêt, ils
» ſont fort peu occupés des cou-
» leurs, & point du tout de la
» beauté des formes & des fi-
» gures. Détachons donc de la
» fin que Dieu s'eſt propoſée en
» faiſant l'œil de l'Homme, le
» plaiſir qu'il vouloit nous pro-
» curer de contempler la variété

» l'enſemble des parties de l'U-
» nivers, ſi nous voulons retrou-
» ver cette même fin dans les
» Animaux ; puiſque vous êtes
» bien convaincu, Monſieur,
» qu'ils ne ſont pas faits pour ad-
» mirer, ni pour aprécier les ou-
» vrages du Créateur, ni pour
» lui en rendre des actions de
» graces. »

» Cette diſtraction étant faite,
» la fin du Créateur, dans l'u-
» ſage de nos yeux, ſera fixée à
» nous faire connoître les objets
» utiles ou nuiſibles, à nous di-
» riger dans le tranſport de notre
» propre corps, à mettre notre
» volonté, qui eſt ſpontanée
» dans les fols, & libre dans
» l'Homme ſenſé, à portée de
» donner à nos membres les
» mouvemens.

» mouvemens convenables pour
» nous faire obtenir les objets
» utiles ou agréables, & éviter
» ceux qui ſont nuiſibles; ou,
» pour parler plus philoſophique-
» ment, les yeux nous ont été
» donnés, afin que ſur nos dé-
» terminations ſpontanées ou li-
» bres, le Créateur dirigeât lui-
» même le corps à la recherche
» ou à la fuite de ces mêmes ob-
» jets. Or, ce plan ſera exécuté
» dans les Animaux, je veux dire
» la pourſuite des objets utiles &
» l'éloignement de ceux qui leur
» ſont contraires, ſoit que Dieu
» détermine le mouvement de
» l'Animal immédiatement ſur
» des occaſions priſes des
» images peintes au fond des
« yeux, & du rapport de ces

» images avec le plan d'imagi-
» nation corporelle qu'il a éta-
» bli dans le cerveau de cet Ani-
» mal ; soit qu'ayant uni une
» ame à la machine, il suive les
» volontés spontanées ou libres
» qui seroient déterminées par
» les signes de l'imagination,
» ou par le mouvement des nerfs
» affectés à telle passion.

Il est certain que toute analyse, portée jusqu'à la plus grande précision, par rapport aux connoissances que les Bêtes nous donnent pour décider de leur nature, aboutira toujours à ce problême. » En nous, pour-
» suivis-je, l'ame, par son union
» avec le corps, est vivement
» intéressée à s'éloigner de ce qui
» peut nuire à ce corps, & lui

» occasionner la douleur ; à re-
» chercher ce qui peut lui plaire,
» ou satisfaire quelqu'un de ses
» desirs. Cet intérêt se manifeste
» dans tout ce que font les Hom-
» mes, & il n'est point équivo-
» que à mon égard, parce que
» je sçai d'ailleurs qu'ils ont une
» ame comme la mienne. Mais
» quoique cet intérêt semble le
» même dans les Animaux, il
» peut me tromper. Car nous
» voyons des précautions & des
» attentions de la part d'une in-
» telligence, pour pourvoir à la
» conservation de l'Animal ; &
» dans quelqu'hypothèse que
» l'on choisisse, c'est Dieu qui
» opere ces procédés de précau-
» tion & d'attention. Or, quand
» je vous demanderai si Dieu

» fait agir immédiatement les
» corps des Animaux sur les
» occasions que lui fournissent,
» l'état de l'imagination corpo-
» relle de l'Animal, le ton des
» nerfs qui désigne tel besoin ou
» telle passion ; ou si leur ayant
» donné des ames, il prend ces
» occasions des desirs que l'état
» du cerveau excitera dans ces
» ames, que me répondrez-vous
» de précis, & quelles lumieres
» pourrez-vous tirer & de la ma-
» niere dont les images des ob-
» jets sont transmises dans le cer-
» veau de l'Animal, & de ses
» procédés, qui puissent vous
» déterminer à l'un ou à l'autre
» des deux partis que je vous
» propose ? »

J'ajoûte, Monsieur, à cette

réplique une comparaiſon, fort propre, ce me ſemble, à faire bien comprendre le problême que j'expoſe. Un Homme qui touche le Claveſſin, peut exécuter une piece en ſuivant la note ſur ſon papier, ſans entendre dans ſa tête, ſi je puis m'exprimer ainſi, les tons qui répondent à cette note & qui en ſont l'ame. Il peut auſſi ſuivre l'air dans ſa tête, en même tems qu'il choiſit les touches affectées aux notes, en ſuivant la meſure & les agrémens marqués. Or, en lui voyant exécuter une phraſe de Muſique, tandis qu'il vous entretient de toute autre choſe, qui vous demanderoit s'il n'a été occupé que de la note, ou s'il a joint dans ſa tête à la note le

ton qu'elle désigne, que répondriez-vous ? Le pari ne seroit-il pas assez égal, puisque l'Organiste a pû également exécuter son air sur la vûe seule des notes, ou sur cette vûe jointe à l'air qu'il suivroit dans sa tête. ? Combien de jeunes gens jouent de la Flute, sans être en état d'articuler les notes, & apprennent de leur Flute l'air qu'ils voyent noté sur le papier.

Ayant écarté tout ce qu'il y d'odieux & de foible dans toutes les comparaisons où l'on fait entrer la Divinité, nous concevons que nous avons le même problême à résoudre, quand nous étudions les procédés des Animaux. Car dans le système des Philosophes qui donnent une ame aux

Animaux, & également dans celui de M. de Buffon qui leur en refuſe, on doit penſer qu'à l'occaſion des images tranſmiſes dans le cerveau par l'impreſſion des objets, Dieu révele à l'ame ou à l'organe ſenſible, l'exiſtence des corps repréſentés, leur diſtance, leur rapport à la conſervation ou à la deſtruction de l'Animal. La notte de muſique repréſente les ſignes imprimés dans le cerveau, occaſion de ces révélations & de ces penſées & conſéquemment de quelque deſir ſpontané ou libre. Ces deſirs ſont repréſentés par le ſon que la notte indique. Or, ſoit que le Créateur prenne occaſion, ou des deſirs effectifs qu'auroit l'Animal, ou des diſpoſitions

méchaniques du cerveau de l'Animal, les mouvemens qu'il fera produire au corps de cet Animal, pourront être les mêmes : comme le Joueur de claveſſin exécutera un air de muſique, ſoit qu'il ne faſſe attention qu'à la notte, & aux autres ſignes qui caractériſent la piece ſur le papier, ſoit qu'il joigne à cette attention les tons déſignés par ces caracteres, en les prononçant, pour ainſi dire, dans ſa tête.

Le Cardinal de Polignac, dans ſon élégant Anti-Lucrece, ſemble vouloir modifier le ſentiment des Cartéſiens touchant l'ame des bêtes ; en ſuppoſant que Dieu regle ces machines ſur des occaſions priſes immédiate-

ment des dispositions de leur cerveau, & des images que les objets y joignent. Combien s'est-on récrié contre ce dénouement? On a dit, comme M. de Buffon, que c'est dégrader Dieu, que de le charger de tant de petits soins, pour regler des machines qu'il ne peut faire marcher toutes seules. Eh! Quelles sont donc ces machines, demandois-je, qui vont toutes seules, c'est-à-dire, indépendemment de l'efficace souveraine des loix du mouvement & des méchaniques. D'ailleurs, quels soins épargnez-vous donc au Créateur, en donnant des ames aux Animaux; toutes leurs actions ne seront-elles pas une suite de la force des loix de cette union

de l'ame & du corps. Tout ce que Dieu feroit dans ces machines supposées sans ame, il le feroit dans celles où on en admettroit une. Les Bêtes, me répondoit-on, sont dans le systême du célébre Cardinal, comme des marionnettes que Dieu feroit jouer. Cela n'est-il pas ridicule ? Sans doute ; comparer le Créateur qui agit par sa volonté, à un joueur de marionnettes qui a besoin de tirer des fils, pour faire exécuter à ses petites machines tout ce qu'il leur demande, c'est dire quelque chose, non-seulement de très ridicule, mais d'impie. Mais dire que les loix efficaces du mouvement, exécutent réellement ce que veut faire le joueur de marionnettes, c'est

parler en Philoſophe qui a l'idée convenable de la toute-puiſſance. Dieu ſembleroit bien plus dégradé, dans l'aſſerviſſement où il paroît s'être mis à l'égard des volontés libres humaines, qu'en modérant des machines immédiatement ſur les occaſions qu'il voit dans leur cerveau. Cependant les loix ſouverainement efficaces de l'union de l'ame & du corps, produiſent tout le détail des actions corporelles des bons & des méchans. S'il y a des loix d'une méchanique qui ſoit particuliere au cerveau de chaque eſpece d'Animal, méritera t-on d'être taxé d'impiété, quand on aſſûrera que c'eſt par leur activité que tout ce qui ſe paſſe dans une Béte, eſt exécu-

té, lorſqu'il n'eſt pas effectué par les loix générales de la communication des mouvemens.

Ce n'eſt pas que je veuille embraſſer le ſentiment du Cardinal de Polignac. Je prétens ſeulement que la raiſon eſt balancée néceſſairement entre cette opinion & celle des Philoſophes qui veulent que les Animaux ayent des ames comme les nôtres, mais indépendantes de l'ordre moral. Les Peripatéticiens ni M. de Buffon, ne méritent pas d'être écoutés. On oppoſe aux Cartéſiens une infinité de procédés ingénieux pris ſur des circonſtances caſuelles, qu'on ne peut rapporter ni à l'ordre commun de la méchanique, ni aux loix du choc. On conclut

très-bien de ces manœuvres, inexplicables pour les Cartésiens, qu'on doit remonter jusqu'à quelque occasion instituée par le Créateur, & sur laquelle il fait agir le corps d'un Animal, comme le même Animal agiroit, s'il avoit une volonté : mais cette occasion est-elle prise immédiatement de la machine, où toutes les connoissances qui entraînent les desirs, qui excitent telles passions, sont indiquées par des signes, & où les manœuvres qui répondent à ces desirs & à ces passions, se trouvent ; voilà l'opinion du Cardinal de Polignac : ou bien est-elle prise de la volonté d'une ame résidante dans la machine ? C'est le parti où le plus grand nombre des Philoso-

phes est revenu. Ainsi, avant de décider quelle est la nature de cette occasion, il faudroit savoir si les Bêtes ont des ames, ou si elles n'en ont point. Mais dans cette question, on a procedé jusqu'ici tout autrement; on a voulu prouver au contraire, que les Bêtes ont des ames en partant de leurs procédés, comme si c'étoit l'ame qui remuoit le corps: comme si de ces effets, on étoit obligé de remonter à une ame, comme à la cause. Or, cette façon de raisonner est très-vicieuse, parce que la cause est Dieu: mais entre la Cause & l'effet, sont des occasions instituées par le Créateur, & arbitraires, c'est-à-dire, qu'il n'a choisies par aucune nécessité. Il

faudroit donc prouver que ces effets, que ces procédés qui paroiſſent libres de la part des Animaux, ſont liés néceſſairement à des occaſions priſes d'une volonté créée, pour en conclure que les Bêtes ont des ames ; & c'eſt ce que je ne crois pas qu'on démontre jamais, ni en Phiſique, ni en Métaphiſique.

Car il me ſemble que j'ai bien prouvé dans le cours de cette Lettre, que dans le cerveau des Animaux, ſe trouvent tous les ſignes qui répondent aux penſées propres à leurs arts ; un plan méchanique d'imagination ; les manœuvres des nerfs correſpondantes aux diverſes paſſions, aux deſirs ; l'organe même qui décide en nous de notre état de liberté.

Voilà bien des occasions sur lesquelles Dieu seroit déterminé à donner à l'ame des Animaux, s'ils en avoient une, telle pensée d'où naîtroit tel desir ; & dans certains cas, la nécessité d'opter entre plusieurs moyens qui seroient présentés, ou entre différens objets; ou celle de chercher des moyens. A l'égard de tout ce qui seroit spontané de la part de l'ame, toutes les volontés seroient déterminés par l'état de la machine. Le même état suffiroit donc pour fixer ce que la machine devroit executer, si elle n'avoit point d'ame ; Dieu y verroit l'occasion de remplir une des fins pour lesquelles la machine est faite. Il n'y a pas ici la moindre dificulté. Il y en a davantage

pour

pour les actions qui ont l'apparence de choix, de détermination libre. Mais le cas d'opter, & les partis entre lesquels une ame flotteroit, s'il y en avoit une unie à la machine, sont encore déterminés, & par l'état de l'imagination corporelle, & par les impressions des objets sur les organes des sens. Donc supposé qu'il n'y eût point d'ame dans l'Animal, l'occasion de choisir pour la machine, seroit dans la machine même; & Dieu le feroit conformément à la destination de la machine. Ainsi, une Montre, où est une éguille, pour marquer le quantiéme du mois, est faite à dessein que dans le mois de Février, celui à qui appartient la Montre, au dernier

jour de ce mois, avance l'éguille, & la remette à minuit au premier nombre, &c.

J'ai fait voir, de plus, que le préjugé de l'ame des Bêtes, portoit sur un autre dont la fausseté est démontrée, sur celui de la résidence de la douleur dans les chairs; & il n'est question que de savoir, si les signes de douleur que donnent les Animaux, sont destinés à nous engager à pourvoir à quelque dérangement de leur machine, ou bien, en soulageant le corps de l'Animal, à délivrer une ame unie à ce corps, de la douleur & de l'affliction. Enfin, les signes de la douleur étant équivoques, on ne remonte point nécessairement des plaintes de l'Animal, à une dou-

leur effective qu'il éprouveroit.

Il m'a paru que mes réflexions seroient assez bien employées, si je plaçois cette question parmi les problêmes insolubles, en montrant que l'analyse la plus exacte de tous les élémens propres à la décider, conduit à un problême qui nous met dans le même embarras, où nous laisseroit M. Galonde, savant Artiste, qui a fait une Pendule que l'on monte, en montant seulement la sonnerie; s'il nous montroit deux Pendules dont on ne verroit point le dedans, ni les poids, qui iroient également bien; & s'il nous demandoit laquelle des deux n'a besoin d'être montée, qu'en montant la sonnerie, nous voudrions voir l'in-

térieur des deux machines, où nous attendrions qu'il voulût nous faire part de son secret. Mais nous ne pouvons voir l'intérieur du cerveau des Animaux, & le vissions-nous, nous ne pourrions encore deviner s'il est fait pour être dirigé ou non par une ame, & le secret resteroit toujours à celui qui l'a construit.

On fera toujours valoir le préjugé de l'ame des Bêtes. Peut-on s'empêcher, vous dira-t-on, Monsieur, en recevant les caresses d'un petit Chien, de lui donner les sentimens de l'amitié, de la reconnoissance & de la fidélité ? Vous conviendrez, Monsieur, & j'en conviendrai aussi, de la force de ce préjugé ; mais vous ajoûterez qu'on ne

peut non plus s'empêcher quand on a mal au pied, d'y ſentir de la douleur, ni de voir la verdure ſur les arbres. Les préjugés naturels ne peuvent être détruits par le raiſonnement, & ſont plus forts que toutes nos démonſtrations. Le préjugé de l'ame des Bêtes ſubſiſtera donc toujours, & ſera toujours très-puiſſant; mais il n'en ſera pas moins ſuſpect à la raiſon du Philoſophe éclairé, & ce qu'il peut faire de plus ſage, eſt de ſuſpendre ſon jugement, & de ne contredire perſonne à cet égard. Il eſt pourtant vrai que l'opinion de l'ame des Bêtes, a ſes difficultés particulieres, & que celle de M. de Polignac ne m'en paroît renfermer aucune. je vous entretien-

drai un peu de la premiere, dans une autre Lettre. J'ai l'honneur d'être, &c.

XXVIIe. LETTRE.

SI l'on étoit bien assûré, Monsieur, qu'en choisissant entre deux partis celui qui renferme le moins de difficultés, il ne seroit pas possible de se tromper, un Philosophe n'hésiteroit pas sur la question de l'ame des Bêtes; il se déclareroit pour l'opinion du Cardinal de Polignac, la seule qu'on a proposée sur cette matiere, qui réponde à la plûpart des difficultés, la seule qui assûre à l'Homme la prééminence, dont il est si jaloux, sur tous

les Animaux ; & qui faſſe diſparoître les nuages que les autres opinions répandent ſur la nature de notre ame. Mais la queſtion ſe réduiſant toujours à deviner le projet de Dieu, dans la formation des Animaux, on ſera toujours probablement partagé entre les deux opinions ; les uns ſeront entraînés par le préjugé commun ; les autres s'élevant au deſſus, ſeront occupés à faire ſentir les inconvéniens de l'ame des Bêtes, & l'obſcurité équivoque du préjugé, ſans qu'aucun des deux partis puiſſe ſe flatter de convaincre l'autre. Car ce qu'il y a d'obſcur & même de faux dans le préjugé, ne prouve pas qu'il doive être abandonné totalement. Si nous avons re-

noncé au préjugé de l'adhérence des couleurs sur les objets, & de la résidence de la douleur dans nos membres, c'est que dans le fait nous l'avons trouvé faux; mais quelle preuve de fait aurons nous, pour nous assûrer si Dieu fait mouvoir les Animaux sur des occasions prises immédiatement de leur cerveau, ou sur d'autres occasions tirées de la volonté & des affections d'une ame qui seroit unie à la machine? Aucune. Il ne resteroit donc qu'un point de réunion, c'est l'indétermination, ou le parti de renoncer à faire des recherches sur une question interminable; & de la regarder comme une des bornes de l'activité de notre intelligence.

Cependant,

Cependant, comme il eſt à craindre que la force du préjugé ne groſſiſſe le parti de ceux qui reconnoiſſent une ame dans les Bêtes, une ame ſemblable à la nôtre par ſa nature, (car vous avez vû, Monſieur, dans mes Lettres précédentes, qu'on les forcera malgré eux d'en venir-là) mais différente par ſa deſtination, parce qu'elle eſt bornée à la machine, & aux objets qui peuvent ſervir à conſerver & à exercer cette machine, je crois qu'il eſt à propos d'en faire ſentir légérement les inconvéniens, dont les uns regardent la Métaphiſique, j'y inſiſterai fort peu, & les autres ſont relatifs à la Phiſique.

Le premier inconvénient de cette opinion, c'eſt qu'elle nous

méne au de-là du préjugé. Car, par ce préjugé même, nous regardons l'ame des Animaux, toute ſenſible que nous la ſuppoſons, comme d'un ordre différent de la nature de la nôtre. Nous ne conſidérons jamais les Bêtes comme des témoins, comme des cenſeurs de notre conduite; & ſi nous en recherchons l'amitié, nous ne ſongeons pas même à leur eſtime. Les Dames reviendront certainement les dernieres du préjugé, & comme elles ſont très-ſavantes dans l'art de répandre le ridicule, & de le faire valoir, elles ſauront toujours retenir dans leur parti un grand nombre de nos Philoſophes, qui craignent plus d'être plaiſantés, que d'être

ſoupçonnés de mal-raiſonner. Cependant, ſi on diſoit aux Dames qu'en ſuppoſant une ame aux Animaux, il faut qu'elle ſoit de la nature de la leur, mais unie à des machines différentesde la machine de leur corps; que l'ame des Bêtes voit les corps par la révélation que Dieu leur fait de l'exiſtence de ces mêmes corps, & de leur diſtance au leur; qu'à l'occaſion de ce qui arrive de favorable ou de nuiſible aux nerfs des Animaux, Dieu imprime aſſidûement à leur ame le plaiſir & la douleur : qu'à l'occaſion des volontés ſpontanées ou libres de l'ame de l'Animal, Dieu exécute réellement, tous les mouvemens de ſon corps, & cela dans le moindre détail. Ce

commerce intime & continuel du Créateur avec l'ame prétendue des Animaux, ſcandaliſeroit fort celles de ces Dames qui ſont capables de ſaiſir un raiſonnement, & je ne ſai ſi elles ne verroient pas plus de ridicule dans cette opinion, qu'elles n'en trouvent dans celle qui doit toute ſa force au préjugé.

Le ſecond inconvénient eſt la ſinguliere deſtination d'une ſubſtance ſpirituelle, à ne raiſonner, à ne délibérer que ſur le rapport des corps avec le ſien, à ſentir le bien-être, à s'y plaire, à le recevoir du Créateur, & à être dans l'impuiſſance de connoître Dieu, de l'aimer, d'adorer en lui la cauſe de tout bien, & de lui en rendre des actions de

grace.s On a toujours crû que les devoirs de l'ame envers Dieu, étoient néceſſaires & naturels, parce que tout ce qui reſſent les effets de la puiſſance de Dieu, eſt fait pour l'adorer, & pour être reconnoiſſant. L'attrait pour le bien-être en général, qui eſt le fond de la volonté, eſt auſſi dirigé vers la cauſe du bien-être ; cette cauſe c'eſt Dieu : Il eſt donc l'objet de la volonté. Encore, ſi l'on pouvoit dire, que l'eſpece d'ame qu'on voudroit admettre dans les Animaux, eſt incapable de connoître ce que c'eſt que cauſe, tant en général, qu'en particulier : mais on ne peut haſarder de le dire. Que chercheroit un Animal que le beſoin & le deſir fe-

roient agir, ſinon une cauſe du plaiſir ſouhaité, une cauſe qui ſatisferoit l'appétit. Souvent, comme je l'ai obſervé, cette cauſe eſt indéterminée & cherchée en général : or, il eſt très-facile de paſſer de la connoiſſance d'une cauſe en général, à la cauſe univerſelle. Niera-t-on, d'ailleurs, que la diſtinction la plus favorable qu'on puiſſe établir, entre l'ame des Animaux & celle de l'Homme, c'eſt que la premiere eſt faite pour être conſtamment dans la ſituation où eſt celle d'un homme inſenſé? Qu'imagineroit-on de mieux, dès que l'intelligence ne peut être dans les Animaux, d'une autre nature, qu'elle eſt en nous-mêmes ? Mais dans cette ſuppo-

sition favorable, comme l'ame d'un insensé est naturellement capable de connoître & d'aimer Dieu, quoique ses facultés soient suspendues, de même l'ame de la Bête aura par sa nature, la même capacité, mais irrévocablement suspendue par le decret de Dieu. Or, que Dieu ait arrêté de créer une infinité d'Animaux composés de corps & d'ames propres par leur nature, à l'aimer, pour être nécessairement dans l'impuissance absolue à son égard, de remplir ce grand devoir, c'est ce qu'on ne se persuadera jamais ; l'exemple des insensés annonçant plûtôt un désordre dans la nature, dont Dieu n'est point l'auteur, qu'un plan particulier choisi par sa sagesse.

Troiſiéme inconvénient. Le préjugé ne contredit point ce que nous apprend la foi, que la mort termine abſolument le ſort des Bêtes. Perſonne, ſi on excepte les partiſans de la métempſicoſe, Secte ſubſiſtante encore dans les Indes, ne s'imagine que l'ame d'une Bête ſurvit à ſon corps; il faudra donc penſer, ſi l'on veut abſolument donner une ame aux Bêtes, que Dieu en créé une pour chaque Animal naiſſant, & qu'il l'anéantit à la mort de cet Animal : car enfin ces ames ſont indeſtructibles par leur nature. Mais, comment pourroit-on s'arrêter à une pareille idée, qui ne porteroit ſur aucune révélation. On ne croit pas que Dieu anéantiſſe la moin-

dre portion de matiere, qui n'a aucun attrait pour l'exiſtence, & l'on penſeroit que Dieu créé des ames ſenſibles au bien d'exiſter, pour les priver de ce bien, quand la machine ſeroit détruite ! Un eſprit tant ſoit peu métaphiſicien, auroit bien de la peine à digerer ces trois inconvéniens, mais le dernier ſurtout, comparé à certains faits de l'Hiſtoire Naturelle, paroît inſurmontable.

On ſait combien d'Inſectes paſſent par deux transformations. La Chenille quitte le ſyſtême des nerfs & celui de ſon cerveau; quitte ſes yeux & ſes muſcles propres à la tranſporter, ceux qui lui ſervent à brouter les feuilles, ceux qu'elle employe dans l'art de filer. Son ame par une ſorte

de métempſicoſe abandonnant tout l'appareil de la forme de Chenille, ſera unie à la forme de Criſalide, où elle ſera réduite à une ſtupidité très-ignorante. Elle ſe dépouillera encore, elle animera un Papillon plein de vivacité; attachée à un autre cerveau, elle y trouvera de nouveaux arts, une nouvelle façon de voir; elle apprendra tout-à-coup à voler, à ſe ſervir de ſa trompe, à ſuccer les fleurs; & elle penſera à perpétuer ſon eſpece. Quel doit donc être l'étonnement de cette intelligence dans des ſituations ſi différentes? A la vérité, l'état de ſtupidité où elle ſe trouve ſous la forme de Criſalide, lui aura peut-être fait oublier ſes premiers

goûts, ſes premiers penchans, ſes premiers arts : mais, d'autres Inſectes paſſent par trois formes ſous leſquels ils ſont tres actifs, & cela, ſans que leur ame ait, pour ainſi dire, le tems de ſe reconnoître. Ce ſont deux véritables métempſicoſes. Tel eſt le Ver aquatique du Couſin. Lorſqu'il étoit Ver, il reſpiroit par des organes placés à ſa queue; il ſe dépouille, & devient Nimphe; il reſpire par deux eſpeces de petites cornes ſituées à ſa tête, & eſt toujours également vif. Il quitte encore ces dehors, & l'ame de ce petit Animal ſe trouve logée dans une Mouche à quatre aîles, enrichie de cette trompe admirable que M. de Reaumur nous a ſi bien décrite.

Elle apprend à s'élever en l'air ; elle cherche à piquer quelque Animal, dont elle puiſſe pomper le ſang. Lorſqu'elle habitoit un Ver aquatique, auroit-elle jumais crû pouvoir acquérir, & ſi ſubitement, tant de talens. Elle ſeroit aſſûrement bonne à ſurprendre dans les premiers raiſonnemens qu'elle aura dû faire, en prenant ſon eſſort de l'eau, (qu'elle commence à redouter, quoique ce ſoit ſon premier élément) dans l'air auquel elle auroit craint d'être expoſée quelques inſtans auparavant. Je ſupprime ici, Monſieur, bien des réflexions, que vous pouvez pouſſer encore plus loin que moi.

Que me répondroient les partiſans de l'ame des Bêtes, ſi je

les renvoyois aux très-curieuſes expériences que M. Tremblai a faites ſur les polipes à bras, & qui caractériſent un grand Phiſicien, dont l'adreſſe eſt auſſi heureuſe que le génie eſt pénétrant & étendu. Il a coupé un polipe à bras en douze tronçons, qui ſont devenus des polipes parfaits, conformés comme le premier & auſſi actifs. Nous fixerons l'ame du premier, dans la partie antérieure qui repréſente la tête; mais nous ſerons obligé de ſuppoſer que Dieu a créé onze ames à l'occaſion du bon plaiſir de M. Tremblai, pour les unir aux onze tronçons qui reſtent à pourvoir. Cette difficulté, dont on ſent toute l'étendue, eſt, ce me ſemble, aſſez ſérieuſe. Cepen-

dant je la néglige volontiers, parce que je conjecture comment M. de Buffon la réfoudroit en particulier, ou l'éluderoit; d'ailleurs, nos Philoſophes modernes n'aiment pas qu'on les occupe d'objets auſſi peu importans. Faiſons donc voir que des Animaux plus gros, plus ſenſibles, plus aiſés à ſuivre dans le cours de leur vie, font revivre la difficulté.

Tels ſont en particulier ces Vers de terre, que les Jardiniers croyent détruire en les coupant avec leur pelle, & qu'ils ne font que multiplier, comme M. de Reaumur nous l'apprend. J'en coupai trois, il y a 9 à 10 ans, en deux parts, & je les mis dans la terre contenue dans des

pots placés sur ma fenêtre, & qui y étoient depuis plusieurs années, & je m'étois bien assûré auparavant qu'il n'y avoit point d'autres Vers. Une seule queue prit une tête, mais les parties antérieures de mes gros Vers, mises à part, acquirent toutes trois des queues. Le Créateur, sur mon expérience, forma donc une tête pour cette queue, qui devint un Animal complet. Je répétai la même expérience sur un autre de ces Vers, elle eut un succès tout différent. Celui-ci étoit assez gros, blanc & long d'un pied. Je le coupai environ à la moitié; je mis la partie où étoit la tête, dans un pot particulier, elle reprit une queue. Je voulus tenter de voir la partie

postérieure en travail, quand elle se donneroit une tête; l'expérience étoit folle, mais il est bon d'en faire de telles. On en tente ainsi beaucoup à pure perte, mais quelque fois on rencontre des phénoménes qu'on n'auroit pû prévoir, & que le hasard n'auroit pû procurer. Je plaçai donc la queue de ce Ver sur la surface de la terre d'un de mes pots, que j'avois soin de conserver toujours dans un certain degré de fraîcheur, en y entretenant un peu d'humidité; c'étoit en Eté. Cette queue vécut 102 jours, & fut très-vive durant 90. Elle étoit souvent dans des agitations terribles, se contournoit en S, en lacs d'amour, avec une extrême vîtesse. Quelque-

fois

fois on lui voyoit les apparences très sensibles d'une sueur extraordinaire ; mais je ne sai si ce n'étoit point plûtôt la maniere dont elle se nourrissoit ; si ces violens efforts ne tendoient point à ouvrir ses pores, pour pouvoir pomper par ces ouvertures, l'humidité de la terre. Elle étoit fort sensible, lorsque je la surprenois dans le repos : pour peu que je la touchasse, elle s'agitoit plus brusquement & plus vivement que n'auroit fait le ver tout entier. Je lui voyois souvent des mouvemens convulsifs. Je crois que j'aurois vû la tête se former sous mes yeux, si, la trouvant un jour dans une sorte de palpitation générale, je ne m'étois imaginé lui rendre service, en

la mettant à couvert de l'air ; dans un petit sillon que j'avois tracé, & que je recouvris légérement de terre. C'étoit le soir. Ce procédé, tout officieux que je le croyois, lui déplût probablement. Elle s'étoit débarrassée la nuit. Le matin je la trouvai sur la terre, assez loin du trou qu'elle avoit pratiqué pour se tirer de sa prison : c'étoit, autant que je m'en souviens, 34 jours après que je l'eus séparée de la tête ; sa playe étoit cicatrisée & séche ; elle vécut longtems après avec toutes les apparences de vigueur, & mourut d'une maladie de langueur qui dura douze jours, pendant lesquels les sueurs ne parurent plus, mais seulement quelques mouvemens

foibles jusqu'à sa mort.

Quoique ce fait soit singulier, il n'est pas unique ; j'ai lû dans un ouvrage d'un Naturaliste Italien, qu'il avoit conservé une queue de ver vivante, pendant un très-longtems. Quel parti prendriez-vous, Monsieur, par rapport à cette expérience ? Si vous croyiez que les Animaux ont des ames, diriez-vous qu'une ame a été créée pour cette queue dans l'instant où elle a été retranchée ? Mais cette prétention ne seroit-elle pas tout-à-fait gratuite ? Vous déterminerez-vous à penser que le jeu des esprits continuant dans cette queue, sans l'interposition d'une ame, peut servir à expliquer tous les phénoménes que cette queue

m'a fait voir ; ſur quelles raiſons vous fonderiez-vous ? Cet Animal imparfait ne donnoit-il pas tous les ſignes de ſenſibilité, de ſpontanéité même, quand on le touchoit ; & ſurtout quand il prit le parti de faire un trou à la ſuperficie de la terre, pour ſe dégager de l'eſpece de foſſe où je l'avois enterré, ne donnoit-il pas alors toutes les marques d'impatience & de colere ? Si nos adverſaires pouvoient me démontrer qu'un ſeul Animal a une ame, ils en auroient bientôt généraliſé les conſéquences, en les appliquant à tous les Animaux.

Quant aux queues de Vers coupées par les Jardiniers, il faudra bien avouer qu'elles vivent ſans ame dans l'intervale

qui s'écoule depuis leur accident, jusqu'à la formation de leurs têtes ; qu'une tête étant construite, Dieu unit une ame à la machine devenue complette ; & qu'il sera assujetti à créer des ames pour tous les tronçons qu'il plaira à un Naturaliste de faire d'un Mille-pied aquatique ; Animal assez visible, pour mériter l'attention même de nos Philosophes modernes.

Sur combien d'Animaux ne fait-on pas l'épreuve que j'ai faite sur ce gros Ver ? Les restes de leurs corps, après qu'on en a retranché la tête, ne vivent-ils pas ? A la vérité, ce n'est pas si longtems que ce Ver, mais ils vivent, & vivent sans ame, au jugement même de ceux qui en accordent

une aux Animaux avec tant de zéle. Le tems plus long ou plus court, n'ôte rien à la juſteſte de mes conſéquences. Il me ſuffit qu'une portion d'Animal détachée de la tête, que l'on regarde comme le ſiége de l'ame, donne des preuves de ſenſibilité & d'impatiénce pendant quelques heures, qu'elle exécute des procédés délicats, pour que je ſois tenté de conclure, que l'Animal entier n'avoit point d'ame. Or, quelle foule de phénoménes ne pourrois-je pas vous préſenter. Je me borne à quelques uns que je ne fais qu'indiquer. Des Guêpes, dont on a retranché la tête, vivent pluſieurs jours, & malheur à celui qui dans les premieres heures, ten-

teroit de les irriter, étant à portée de leur éguillon. Des Mouches auxquelles on a couppé la tête, s'envollent & se cramponnent à un plancher ou à un mur qu'elles rencontrent. Un de ces grands Insectes verds, une de ces Mouches à quatre aîles, dont le nom ne me revient pas, mais qu'on reconnoîtra quand je dirai, que lorsqu'elles sont arrêtées sur quelque arbrisseau, on les prendroit aisément pour des branches garnies de feuilles d'un verd naissant: une de ces Mouches, dis-je, me fit naître dernierement l'envie de lui ôter la tête, pour en détacher les yeux, & les observer au microscope; le corps vécut quatre jours, & lorsque, pendant les deux pre-

miers, je le preſſois entre deux doigts, il faiſoit de ſi vifs efforts pour s'échapper, qu'il y réuſſiſſoit, & m'obligeoit d'autres fois, en dardant dans ma chair, les épines dont ſes pattes ſont armées, à le laiſſer en liberté : je ſentois très-bien l'action de ſes muſcles, & ils agiſſoient avec une force bien ſupérieure à celle que j'aurois imaginée. C'en eſt aſſez, Monſieur à un Philoſophe tel que vous l'êtes ; un plus grand détail ſeroit déplacé. Les tronçons d'Animaux, comme les queues de Ver, les portions de Mille-pieds, qui deviennent des Animaux complets, forceront les partiſans des ames des Bêtes, à ſuppoſer que Dieu créé des ames à l'occaſion des capri-

ces

ces des Hommes, & indépendemment des voyes ordinaires de la génération : qui pourroit goûter une pareille doctrine ? D'ailleurs, les Animaux qui, privés de la tête, qui vit d'une part, tandis que le reſte du corps donne des ſignes de ſenſibilité, de ſpontanéité, de colere, d'induſtrie, auquel on ne peut ſuppoſer une ame ; ces Animaux, dis-je, prouvent évidemment que tous ces ſignes n'annoncent que d'une façon très-équivoque, un principe intelligent dans les Animaux. Je ſuis, Monſieur, &c.

XXVIIIe. LETTRE.

IL me reſte à vous entretenir, Monſieur, de trois morceaux de l'Hiſtoire Naturelle que nous donne M. de Buffon dans ſon quatriéme volume. Comme l'ordre qu'il veut qu'on ſuive dans ſes recherches ſur les Animaux, exige qu'on s'occupe d'abord de ceux qui ſont le plus à notre portée, & qui vivent, en quelque ſorte, en ſociété avec nous; le Cheval ouvre la ſcéne. Cet Animal, par les ſervices qu'on en tire, par ſa beauté, par ſon port majeſtueux, par ſes grandes qualités, ſemble effectivement mériter la préférence.

Son hiſtoire étoit toute faite, il ne falloit que raſſembler les connoiſſances que nous ont données les Ecuyers habiles, les Maréchaux inſtruits, les Gouverneurs de haras expérimentés, les Maquignons accrédités ; & quoique notre Auteur ne ſoit ni du goût, ni dans l'uſage de conſulter, il l'a fait dans cette occaſion, & a très-bien réuſſi. Ce ſuccès devroit l'encourager à ſe rendre cette méthode de traiter les ſujets de l'Hiſtoire Naturelle très-familiere. Par exemple, j'ai lû avec plaiſir, la deſcription des différentes allures du Cheval. Après cette lecture, on eſt très en état de viſiter avec fruit les écuries. Mais comme dans cette portion de l'Hiſtoire

Naturelle, M. de Buffon n'a rien mis du ſien, à l'exception peut-être de la poſition ſinguliere qu'il donne aux mammelles du Cheval, je n'aurai rien à vous communiquer ſur ce point, que des éloges.

L'Hiſtoire Naturelle de l'Ane, ſuit celle du Cheval: je n'en releverai que quelques traits de Métaphiſique, dont M. de Buffon a bien voulu la décorer. Il commence cette hiſtoire par un préambule très-long & très-abſtrait. Il réfute fort bien la prétention du ſavant M. Linœus: celui-ci regarde l'Ane comme un eſpece de Cheval. » S'il étoit » vrai, nous dit ſon cenſeur, que » l'Ane neſût qu'un Cheval dégé- » néré, il n'y auroit plus de bor-

T. 9. P. 9.

» nes à la puiſſance de la Nature,
» & l'on n'auroit pas tort de ſup-
» poſer que d'un ſeul Eſtre, elle
» a ſû tirer, avec le tems, tous les
» autres Etres organiſés. » Cette conſéquence eſt très-liée aux réflexions qui la précédent. Le Chriſtianiſme vient enſuite à l'appui du raiſonnement.

» Mais non, continue-t-il, il
» eſt certain, par la révélation, que
» tous les Animaux ont égale-
» ment participé à la grace de la
» Création, que les deux pre-
» miers de chaque eſpece, ſont
» ſortis tout formés des mains du
» Créateur; & l'on doit croire P. 10.
» qu'ils étoient tels alors, à peu
» près qu'ils nous ſont aujour-
» d'hui repréſentés par leurs deſ-
» cendans. D'ailleurs, depuis

» qu'on observe la Nature, de-
» puis le tems d'Aristote jusqu'au
» nôtre, l'on n'a pas vû d'espe-
» ces nouvelles, malgré le mou-
» vement rapide qui entraîne,
» amoncelle ou dissipe les par-
» ties de la matiere, malgré le
» nombre infini des combinai-
» sons qui ont dû se faire pendant
» ces vingt siécles, malgré les
» accouplemens fortuits ou for-
» cés des Animaux d'especes dif-
» férentes, éloignées ou voisi-
» nes, dont il n'a jamais résulté
» que des individus viciés ou sté-
» riles, & qui n'ont pû faire sou-
» che pour de nouvelles généra-
» tions. La ressemblance, tant
» extérieure, qu'intérieure, fût-
» elle, dans quelques Animaux,
» plus grande qu'elle ne l'est dans

» le Cheval & dans l'Ane, ne » nous doit donc pas porter à » confondre ces Animaux dans » la même famille, non plus qu'à » leur donner une commune ori- » gine. » Cet extrait eſt un peu long, Monſieur, mais il eſt beau, & je me ſuis plû à vous le faire, parce qu'il montre combien le Philoſophe marche ſagement & ſûrement, lorſqu'il ne perd pas de vûe le flambeau de la révélation.

Qui croiroit, après des réflexions ſi ſenſées, voir reparoître le paradoxe favori de notre Auteur, que j'ai déja réfuté; que les diſtributions en eſpeces, ſont de notre invention, & que la Nature ne contient que des individus. Il faut, Monſieur,

prendre la patience d'entendre M. de Buffon s'expliquer lui-même, car vous croiriez qu'il dit ici ce que tout le monde ſait, que la Nature ne produit que des Eſtres particuliers, & non des Eſtres en général ; il dit au contraire, ce que perſonne ne
P. 12. penſa jamais. » Un Individu eſt » un Eſtre à part, iſolé, détaché, » & qui n'a rien de commun avec » les autres Eſtres, ſinon qu'ils » leur reſſemblent, ou bien qu'il » en differe. La différence ne » rend rien de commun. Tous » les individus ſemblables, qui » exiſtent ſur la ſurface de la ter- » re » qui ont exiſté & qui exiſ- teront, » ſont regardés comme » compoſans l'eſpece de ces in- » dividus ; cependant ce n'eſt ni

» le nombre, ni la collection qui » fait l'eſpece, c'eſt la ſucceſſion » conſtante, & le renouvelle- » ment non interrompu de ces » individus, qui la conſtituent. » Car un Eſtre qui dureroit tou- » jours, ne feroit pas une eſpece. » Mais il ſeroit d'une eſpece, » non plus qu'un million d'Eſtres » ſemblables, qui dureroient » auſſi toujours. » Ceci doit paroître fort nouveau. » L'eſpece » eſt donc un mot abſtrait & gé- » néral, dont la choſe n'exiſte » qu'en conſidérant la Nature » dans la ſucceſſion des tems, & » dans la deſtruction conſtante, » & le renouvellement auſſi » conſtant des Eſtres. » Qui a jamais eu une pareille idée de l'eſpece? » C'eſt en comparant

« la Nature d'aujourd'hui à celle
» des autres tems, & les indivi-
» dus actuels aux individus paſ-
» ſés, que nous avons pris une
» idée nette de ce qu'on appelle
P. 13. » eſpece; & la comparaiſon du
» nombre ou de la reſſemblance
» des individus, n'eſt qu'une
» idée acceſſoire, & ſouvent in-
» dépendante de la premiere.
» Car l'Ane reſſemble au Che-
» val, plus que le Barbet au Lé-
» vrier: & cependant le Barbet
» & le Levrier, ne ſont qu'une
» même eſpece, puiſqu'ils pro-
» duiſent des individus, qui peu-
» vent eux-mêmes en produire
» d'autres; au lieu que le Che-
» val & l'Ane, ſont certaine-
» ment de différente eſpece,
» puiſqu'ils ne produiſent enſem-

» ble que des individus viciés &
» inféconds. »

Pourquoi tant de paroles & de ſi longs diſcours, pour expliquer une choſe dont on a déja donné une idée ſi nette. La définition de l'eſpece, pour les Animaux, eſt clairement expliquée par ces mots, que vous me permettrez de tranſcrire une ſeconde fois. » Les deux premiers de » chaque eſpece, & de toutes » les eſpeces, ſont ſortis tout » formés des mains du Créateur. » C'étoient donc des modeles que les deux premiers individus de chaque eſpece. Le premier Cheval différoit eſſentiellement du premier Ane, parce que l'un & l'autre étoient conſtruits ſur deux deſſeins différens, & ces

deux deſſeins, indépendemment de notre maniere de raiſonner, contenoient toutes les diverſités de figure, de mœurs, d'uſages, qui devoient être entre eux. Par conſéquent, le premier Homme, en voyant les couples de différens Animaux, voyoit dans chacun de ces couples, une eſpece particuliere, & ſe repréſentoit par avance, qu'elle devoit être leur poſtérité. Tout cela eſt très clair, & ſi clair, que tout ce vain étalage d'expreſſions & de tons, ne peut être, vis-à-vis de cette lumiere, qu'un tiſſu d'obſcurités & de contradictions.

Les différences caractériſtiques des eſpeces, ſont auſſi très-déterminées, indépendemment

de notre façon de penſer. M. de Buffon le reconnoît lui-même.

» C'eſt donc dans la diverſité ca- P. 13;
» ractériſtique des eſpeces, que
» les intervales des nuances de
» la Nature, ſont les plus ſenſi-
» bles & les mieux marqués; on
» pourroit même dire que ces
» intervales entre les eſpeces,
» ſont les plus égaux & les moins
» variables de tous, puiſqu'on
» peut toujours tirer une ligne de
» ſéparation entre deux eſpeces,
» c'eſt-à-dire, entre deux ſuc-
» ceſſions d'individus qui ſe re-
» produiſent, & ne peuvent ſe
» mêler, comme l'on peut auſſi
» réunir en une ſeule eſpece,
» deux ſucceſſions d'individus
» qui ſe reproduiſent en ſe mê-
» lant. Ce point eſt le plus fixe P. 14;

» que nous ayons dans l'Hiſtoire » Naturelle. » Sans doute, le point qui fixe les eſpeces, eſt le plus fixe de l'Hiſtoire Naturelle, & le moins dépendant de nos penſées. Au reſte, l'Auteur a raiſon de différencier les eſpeces des quadrupedes, par l'impoſſibilité qu'ils auroient de produire enſemble des Animaux propres à perpétuer leur poſtérité. J'avoue donc que M. Linœus étoit réprehenſible ſur ce point; mais quand on réfute un Savant auſſi généralement & auſſi juſtement eſtimé, il faut montrer la vraye route, après avoir prévenu ſur le chemin perdu & détourné, & ne pas donner dans des écarts encore plus marqués que ceux qu'on lui reproche.

M. de Buffon nous prépare à des idées très-nouvelles, sur la distribution des mineraux : comme il lui a plû de définir l'espece, » une succession constante d'individus semblables & qui se reproduisent, il est clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux Animaux & aux » végétaux, & que c'est par un » abus des termes ou des idées, » que les Nomenclateurs l'ont » employée, pour désigner les » différentes sortes de minéraux : on ne doit donc pas regarder le fer comme une espece, & le plomb comme une » autre espece, mais seulement » comme deux métaux différens. » Et l'on verra dans notre discours sur les minéraux, que

Ibid.

P. 15.

» les lignes de ſeparation, que » nous employerons dans la di- » viſion des matieres minérales, » ſeront bien différentes de cel- » les que nous employons pour » les Animaux & pour les vé- » gétaux ; c'eſt-à-dire, que nous devons compter ſur une Méta- phiſique métallurgique, dans le goût de la Métaphiſique des premiers volumes.

En vérité, c'eſt abuſer le Public, que de travailler à brouiller nos idées, ſur des choſes auſſi conſtament reçues dans le monde, que l'eſt la diſtribution des eſpeces. Où tendent tous ces efforts impuiſſans ? C'eſt qu'on a l'eſprit indépendant de l'ordre, qu'on ſe livre à l'imagination, & qu'on aime mieux traiter les matieres

tieres dans la confusion où le hasard les présente, que de choisir & de suivre un plan qui, en éclairant les Lecteurs, les soulageroit. » Nous ne nous servirons, » dit M. de Buffon, des familles, des genres, des ordres & » des classes, pas plus que ne » s'en sert la Nature. » Il est vrai P. 14.
que dans le même terrain d'assez peu d'étendue, on trouvera des Animaux domestiques, des Animaux sauvages, des quadrupedes, des Oiseaux, des Reptiles, des Animaux aquatiques, des Amphibies, des Insectes. La Nature n'a pas assigné un lieu particulier à chaque espece d'Animaux. Aussi n'est-ce pas du local dont il s'agit, quand on veut écrire avec quelque ordre

ſur l'Hiſtoire Naturelle. Mais voici ce que l'Auteur ne comprend pas, c'eſt que Dieu a renfermé ſous un même deſſein, un grand nombre d'eſpeces, qui toutes ont un caractére marqué de reſſemblance, avec des différences ſpécifiques; c'eſt qu'il y a des affinités préciſes de l'un de ces deſſeins généraux à l'autre, enſorte que la réunion de tous ces deſſeins généraux, fait le ſyſtême entier du monde. Et le plan de Dieu dans la variété ſyſtêmatique de tous les Eſtres, comprend bien des reſſources, pour ſoulager notre mémoire, afin que le monde ne fût pas un cahos confus, pour ceux qui le contemplent, comme il l'eſt pour le vulgaire; comme il le ſe-

roit pour tous les Hommes, s'ils entroient dans les vûes de M. de Buffon.

La vérité que je vous rappelle, Monsieur, est si constante, qu'elle a frappé M. de Buffon lui-même, quoiqu'il la contredise ensuite, parce qu'elle n'a passé devant ses yeux que comme un éclair. Car il médite beaucoup ce qu'il imagine, & ne regarde la vérité que par des coups d'œil échappés. Il avoit observé une conformité constante, un dessein suivi » de l'Homme aux P. 7.
» Quadrupedes, des Quadrupe-
» aux Cétacés, des Cétacés aux
» Oiseaux, des Oiseaux aux Rep-
» tiles » le passage est remarquable » des Reptiles aux Poiss-
» sons, &c. dans lesquels les

» parties essentielles, comme le » cœur, les intestins, l'épine du » dos, les sens, &c. se trouvent » toujours. » Et il en conclut que ces points de ressemblance indiquent » qu'en créant les A- » nimaux, l'Estre Suprême n'a » voulu employer qu'une idée, » & la varier de toutes les ma- » nieres possibles, afin que » l'Homme pût admirer égale- » ment, & la magnificence de » l'exécution, & la simplicité » du dessein. »

Quoique cette vûe ne soit pas exacte, elle prouve que M. de Buffon conçoit très-bien qu'il y a un plan général, qui rappelle tous les Animaux à une idée d'unité, à un point de conformité, par lequel tout Animal, tel qu'il

soit, est distingué des végétaux. L'inexactitude de la réflexion consiste en ce qu'il met ce point dans certaines parties qui manquent à beaucoup d'Animaux, comme la charpente des os que n'ont pas la plûpart des Insectes; le cœur qu'on distingue en quelques uns, comme dans les Vers à roue, & qu'on ne voit point dans d'autres, &c. Mais dans ce dessein général qui embrasse tout le régne animal, ne reconnoîtra-t-il pas encore des dessseins généraux & subordonnés? Confondra-t-il nos Quadrupedes avec les Cétacés, les Cétacés avec les Oiseaux, les Oiseaux avec les Reptiles, les Animaux aquatiques avec les terrestres, les Insectes avec les Ani-

maux qui ont des os, les Animaux couverts d'écailles avec ceux qui sont défendus par des poils, ou par des plumes, ou par un cuir épais ? La Nature ne le forcera-t-elle pas à faire ces distinctions qu'elle a elle-même établies ? Sous les Quadrupedes, il nous a déja donné trois especes, le Cheval, l'Ane & le Bœuf, est-ce-là une distinction arbitraire ? Pourra-t-il même s'empêcher de reconnoître dans les Quadrupedes, des especes qui doivent, pour ainsi dire, être grouppées dans le tableau de la Nature, parce que ces especes ont des caracteres frappans de ressemblance, qui aident à ne les point confondre dans un autre système commun à d'autres

eſpeces. N'en ſera-t-il pas de même des Cétacés ? Placera-t-il la Buſe qui mange les Poulets, à côté du Poulet qui vit de grain ? Les Oiſeaux qui vivent d'Inſectes, près de ceux qui ſe nourriſſent de grain, ou de la chair des autres Animaux ? Mettra-t-il enſemble les Puces qui ſe repaiſſent de notre ſang, & les Pucerons qui tirent le ſuc des plantes ? Non ſans doute, la bévûe ſeroit trop groſſiere. Pourquoi ? C'eſt que ces claſſes d'Animaux ſont trop différenciées par la Nature, & que ce ſeroit la contredire, que de les confondre. Croit-il qu'on lui ſache gré de ce qu'il réunit le Cheval, l'Ane & le Bœuf ; qu'on ne s'apperçoive pas que ſi l'Ane reſſemble au Che-

val, le Bœuf a un caractere marqué, qui exige qu'on le mette au rang des Bêtes à cornes.

J'avoue qu'on trouve de grandes difficultés, lorsqu'on veut fixer certaines especes dans le plan général où la Nature les a placées. Il y a de l'arbitraire dans les méthodes qu'on a suivies jusqu'ici, j'en conviens; mais il ne faut pas l'imputer à la Nature, mais au peu de connoissance que nous en avons: nous sommes trop impatiens, nous voulons lui donner des leçons, & ce n'est qu'après qu'elle aura été observée pendant une longue suite de siécles, & avec une assiduité soutenue qu'on pourra être en état de former le plan de l'Univers, & les différens

tens syſtêmes ; dont chacun comprend pluſieurs eſpeces. Mais en attendant, il faut s'attacher aux grands traits qui caractériſent & qui différencient tous les Eſtres, faire des eſſais d'ordre, avec cette confiance qu'ils ſeront corrigés & rectifiés par nos neveux, qui, eux-mêmes, auront probablement beſoin d'être redreſſés par ceux qui les ſuivront : l'ordre le plus vicieux, je le proteſte encore, vaudroit mieux que la plus belle ſimétrie en genre d'Hiſtoire Naturelle.

M, de Buffon affecte de donner le nom de Nomenclateurs à ceux qui ont donné des méthodes de diſtribution des Animaux & des végétaux ; s'ils n'y joi-

gnoient pas des descriptions qui font connoître les ressemblances & qui les déterminent à placer une espece d'Animaux dans une même classe, il auroit raison; mais ils le font. Les Botanistes se servent de phrases qui sont de vrayes définitions ; s'ils se méprennent quelque fois, ils sont blamables en cela; mais non en ce qu'ils cherchent à recueillir des caracteres qui puissent soulager notre mémoire, & nous apprendre à distinguer les plantes. Mais, nous dira-t-on, ils employent les mots singuliers de regnes, de classes, d'especes, de genres, de familles, &c. Qu'importe quels noms ils donnent aux divisions & aux sous-divisions qu'ils font, pourvû qu'-

elles ſoient conformes aux diſtributions de la Nature. Le ſyſtême général des Animaux s'appellera un regne, l'expreſſion eſt reçûe; la premiere ſous-diviſion, la ſeconde, la troiſiéme, auront chacune leurs noms; quel inconvénient peut-on y trouver? Le nom de famille bleſſe beaucoup M. de Buffon; il prétend que ceux qui l'employent, penſent, par exemple, que toutes les plantes qu'ils mettent dans la même famille, ſont une ſeule eſpece dégénérée; il ſe trompe aſſûrément.

Pardonnez-moi, Monſieur, ſi je prends ſi fort à cœur les intérêts & la gloire des méthodiſtes, c'eſt que je leur ai beaucoup d'obligation, & que les anti-mé-

thodiſtes, ne peuvent que mettre beaucoup de confuſion dans l'eſprit des jeunes gens, en les portant à étudier ſans regle, & à ne ſuivre que le caprice de leur imagination : vous êtes tout autant oppoſé à ce déſordre, qu'à celui qu'on voudroit introduire dans les collections d'Hiſtoire Naturelle. Vous me ſaurez quelque gré de mes réflexions, comme des ſentimens, &c.

XXIX. LETTRE.

M De Buffon, dans l'exorde de l'hiſtoire du Bœuf, ſoutient, Monſieur, avec la même confiance & la même intrépidité des paradoxes, qui n'au-

roient pas dû reparoitre après ce que j'en avois dit. Il y rappelle ſes principes actifs, ſes molécules organiques, vivantes, indeſtructibles & communes à tous les Eſtres organiſés. » Ces molé- P. 84. & 85.
» cules paſſent de corps en corps
» & ſervent également à la vie
» actuelle, & à la continuation de
» la vie, à la nutrition, à l'ac-
» croiſſement de chaque indivi-
» du, & après la diſſolution du
» corps, après ſa réduction en
» cendres, ces molécules orga-
» niques ſur leſquelles la mort ne
» peut rien, ſurvivent, circu-
» lent dans l'Univers, paſſent
» dans d'autres Eſtres, & y por-
» tent la nourriture & la vie: tou-
» te production, tout renouvel-
» lement, tout accroiſſement

» par la génération, par la nutri-
» tion, par le développement,
» supposent donc une destruction
» précédente, une conversion
» de substance, un transport de
» ces molécules organiques, qui
» ne se multiplient pas, mais qui
» subsistent toujours en nombre
» égal, rendent la Nature tou-
» jours également vivante, la
» terre également peuplée, &
» toujours également resplandis-
» sante de la premiere gloire de
» celui qui la créé. » Les efforts de notre Auteur, pour manifester la grandeur de Dieu, ne sont ils pas aussi heureux, que les soins qu'il s'est donné pour épargner la lassitude & l'ennui à celui qui opere par sa seule volonté.

Vous êtes peut-être frappé, Monsieur, de l'harmonie & de l'éloquence qui regnent dans cette longue citation, vous en trouverez bien davantage dans le passage que je vais transcrire.

» A prendre les Estres en général, » le total de la quantité de vie » est donc toujours le même, & » la mort qui semble tout détrui- » re, ne détruit rien de cette » vie primitive & commune à » toutes les especes d'Estres or- » ganisés : comme toutes les au- » tres puissances subordonnées » & subalternes, la mort n'atta- » que que les individus, ne frap- » pe que la surface, ne détruit » que la forme, ne peut rien sur » la matiere, & ne fait aucun » tort à la Nature qui n'en brille Ibid. & 86.

» que davantage, qui ne lui per-
» met pas d'anéantir les especes,
ces chimeres dont il s'est tant
moqué, » mais la laisse moisson-
» ner les individus, & les détrui-
» re avec le tems, pour se mon-
» trer elle-même indépendante
» de la mort & du tems, pour
» exercer à chaque instant sa
» puissance toujours active, &
» manifester sa plénitude par sa
« fécondité, & faire de l'Uni-
» vers, en reproduisant, en re-
» nouvellant les Estres, un théâ-
» tre toujours rempli, un spec-
» tacle toujours nouveau. » Ex-
hortation touchante pour un
mourant !

Qu'est-ce donc qu'une molé-
cule organique vivante ? Puis-
qu'elle est organique, elle est

donc organisée, composée de différentes parties, réunies sous un certain dessein, ayant un jeu perpétuel interne; & ce jeu sera sa vie, dans le même sens qu'on diroit qu'une pendule montée, vit, qu'elle est morte quand quelque ressort est brisé, ou qu'elle manque de poids; qu'elle dort, lorsqu'ayant tout ce qui lui est nécessaire, elle n'est pas montée; car les molécules vivantes ne se nourrissent point, non plus qu'une pendule. Mais ont-elles la faculté de se mouvoir, de concevoir un dessein, d'y concourir? Sentent-elles l'existence? En doutez-vous, Monsieur, s'il leur manquoit une seule de ces propriétés, comment serviroient-elles à ex-

pliquer la génération, l'accroiſſement des Animaux & des plantes. Dans l'idée de M. de Buffon, un embrion eſt formé, parce que les molécules organiques vivantes, plus habiles que les Abeilles, inſectes ſtupides, ſavent ſe groupper de maniere à compoſer un corps humain, & qu'elles y diſtribuent intérieurement tous les vaiſſeaux, les nerfs, les viſceres, &c. M. de Buffon heureuſement ſuppoſe les molécules créées, car autrement, ce ſeroient les atômes d'Epicure, doués d'intelligence. Monſieur de Buffon ſoutient donc toujours qu'une molécule de matiere pourroit être tellement organiſée, qu'elle ſentît ſon exiſtence, qu'elle connût un plan, &

qu'elle le suivît avec sageſſe, & dans cette ſuppoſition, il n'y auroit point de différence entre une molécule vivante de mes ongles ou de mes cheveux & mon ame, ou plûtôt il y en auroit une très-grande, mais à l'avantage des Elémens de nos corps. Mais j'ai démontré qu'il n'eſt pas recevable, qu'une molécule de matiere ſente ſon exiſtence. Qu'il abandonne donc pour toujours ſon paradoxe, ou qu'il me faſſe voir le vice de mon raiſonnement. Les molécules vivantes ne ſont-elles pas des matériaux vivans, indifférens à être employés dans un chou, dans un Homme, dans un Bœuf ou dans une huître, mais dépendans d'une cauſe é-

trangere, chargée de les appliquer à telle ou telle conſtruction, & de décider de leur place dans un Ouvrage quelconque ? Qu'elles ſoient vivantes ou non, brutes ou organiſées avec le plus grand art, qu'elles ſentent leur exiſtence, ou qu'elles ne la ſentent pas, la puiſſance qui en diſpoſe pourra faire, avec ces atômes, quelle Plante, quel Animal elle voudra.

Que M. de Buffon me permette de faire une ſuppoſition ; il connoît le Flûteur automate, qui n'a pas été compoſé de molécules organiques vivantes ; je ſuppoſe donc que Dieu voulût exécuter en grand & parfaitement un projet que le célébre Vocançon n'a pû remplir qu'en

partie & très-imparfaitement; quoique sa machine ait justement mérité les acclamations de toute l'Europe. Je suppose, dis-je, que Dieu ayant pris du limon absolument privé de molécules organiques, en eût formé un corps humain, où toutes les parties intérieures & extérieures fussent construites comme dans le nôtre : enfin un automate complet; qu'il y eût mis la chaleur convenable, qu'il eût fourni le cerveau d'esprits, qu'il y eût fait circuler du sang, & qu'il eût donné au cœur le mouvement qui lui est essentiel : ne seroitce pas un automate vivant, & si Dieu eût enfin uni une ame à cette machine, ne seroit-ce pasun Homme ? Il ne peut nier

ce que je lui préſente comme une ſuppoſition, par un excès de déférence pour ſa doctrine, à moins qu'il ne prétendit que les molécules vivantes organiques, qu'il a imaginées, ſont les élémens ſi eſſentielles des plantes & des Animaux, que la volonté toute-puiſſante ne peut abſolument ſe paſſer de leur ſecours ; & c'eſt aſſûrément ce que M. de Buffon ne dira ni ne penſera pas ; je le préſume au moins de ſa religion. Il eſt donc évident que ces molécules ſont inutiles pour la conſtruction des corps des Animaux.

Nos Chimiſtes ont analiſé toutes les plantes, ils en ont tiré de la terre-morte, des ſels, des alkalis fixes & volatils, des li-

queurs ſpiritueuſes. Que M. de Buffon interroge le ſavant Rouelle ; qu'il lui demande ſi, à la fin de ſes opérations, il a jamais remarqué de ces molécules vivantes, ou des Animaux formés de ces molécules. Comme elles ſont indeſtructibles, de l'aveu de M. de Buffon, elles auroient réſiſté à toutes les épreuves de cet habile Chimiſte, & il auroit dû les trouver quelque part. Qu'il le prie d'analyſer la chair d'un Animal, & d'en examiner les réſultats, pour en chercher les molécules vivantes. Mais Monſieur de Buffon en a vû dans du jus de viande rôtie. Il a cru les voir, & il aura pris pour des Eſtres animés, des molécules de graiſſe,

& de petites fibres qui nageoient dans ce jus, emportées par le mouvement du liquide.

Au moins ne peut-on lui conteſter qu'il n'ait vû les Inſectes découverts par Leuwenook ; cela eſt vrai, mais auſſi il les a vû périr ; ainſi, ces petits animalcules ne ſont pas les molécules indeſtructibles qu'il nous propoſe. Mais il a obſervé ces Inſectes que produiſent toutes les infuſions. Il a dû voir auſſi leurs cadavres étendus ſur le porte-objet de ſon microſcope, quand la liqueur eſt évaporée. Et moi, je les ai vû accouplés, ſéparés ; j'ai vû des générations de ces Inſectes, d'abord très-petits, comme un point à la plus forte lentille, groſſir inſenſiblement, & devenir

devenir égaux en volume à ceux qui avoient disparu ; dans la même infusion, j'ai compté jusqu'à trois ou quatre générations qui se succedoient. Peut-il appeller molécules vivantes & indestructibles des Animaux qu'on voit mourir ? Il est donc constant que ces molécules vivantes n'ont de réalité que dans son imagination.

Accordons-lui cependant l'existence réelle de ces molécules, donnons leur la singuliere prérogative d'être tout à la fois, & matériaux dont la machine de l'Animal est composée, & constructeurs de cette machine : examinons ensuite par où elles commenceront, & comment elles s'y prendront dans le mystere de

l'incubation. Ces molécules seront répandues dans le blanc de l'œuf, ou bien elles seront toutes ensemble quelque part pour s'y concerter, & attendre que la chaleur de la Poule, ou celle que le Jardinier de M. de Reaumur leur procurera au même dégré, leur donne occasion de se mettre en mouvement. Car tout indestructibles qu'elles sont, il faut que le feu les pénétre, pour les mettre en action. Elles sont donc perméables pour lui; si elles manquent de ce secours, elles ne peuvent qu'altérer, après un certain tems, ce que l'œuf renferme: & si cette chaleur est trop vive dès le commencement de l'incubation, elles seront condamnées à l'inaction: à quoi

ſe détermineront-elles ? Dieu leur révéle apparemment à toutes, quel eſt le plan de la conſtruction du Poulet ; quel parti choiſiront-elles ? S'il en faut juger par les expériences de l'incubation, une partie commencera par ſe rapprocher, pour former le double muſcle du cœur, & les deux ventricules ; car avant d'y introduire quelque matiere convertie en ſang, il faut que le vaſe ſoit préparé, & qu'il ſoit propre à agir. L'autre partie ſe contentera vraiſemblablement d'être ſpectatrice, en attendant que celles qui ſe ſont déja grouppées, mettent le cœur en mouvement, & que cet organe précieux joue ſenſiblement. Voilà des Animaux bien autrement induſtrieux

que les Abeilles ; on ne dira pas d'eux, comme on a dit de celles-ci, que dans un espace donné, à force de se nuire & de s'incommoder, ils sont parvenus à former l'organe admirable de la vie. Suivons ces petits architectes, ou plûtôt cet essain de savantes molécules qui vont mettre la main à l'œuvre. Elles seront partagées en deux bandes, les unes formeront les arteres, ces tubes dont les parois sont un tissu de rameaux des nerfs & de fibrilles, très serré & très fort : celles-ci conduiront leur ouvrage, en partant du cœur, & les autres reprenant le travail où les rameaux des arteres finissent, formeront des veines, pour recevoir le sang, & le porter au

cœur. Considerez maintenant une planche anatomique du système des nerfs de l'Homme, & comparez-la à une autre planche où sera représenté le système des veines ; tel est, Monsieur, l'ouvrage de nos molécules vivantes : si vous le rapprochez du travail des Abeilles, vous avouerez que celles-ci sont extrêmement bornées. Je vous renvoye aux tables anatomiques de l'Homme, parce que vous ne trouveriez pas aisément celles qui représenteroient les différentes parties d'un Poulet ; mais ce sont les mêmes ouvrieres qui font l'Homme & le Poulet. Prenez ensuite la planche qui exprime le système des nerfs & des muscles, voilà encore un travail

bien plus admirable : voyez, de plus, la description d'un squelette, ce sont des modeles d'autant de constructions différentes de plusieurs essains de ces molécules ingénieuses, qui s'occuppant chacune de l'ouvrage qui leur est échû, ne perdent jamais de vûe le résultat & l'ensemble de tous leurs travaux. Que dirions-nous, si nous pouvions suivre celles qui sont chargées de la construction, ou de l'œil, ou de l'oreille, &c ?

Mais si M. de Buffon, avec son éloquence ordinaire, nous décrivoit la maniere dont ces molécules se rapprochent, s'ammoncelent, se grouppent dans le cerveau pour former l'organe sensible, susceptible, selon lui,

du ſens de l'exiſtence, de deſirs, de connoiſſance des objets; de quelle admiration ne ſerions-nous pas tranſportés. Quelle ſeroit notre ſurpriſe, ſi nous le voyions diſpoſer toutes ces molécules dans un ton de reſſort propre à une infinité d'ébranlemens, qui ſeroient des ſentimens, des connoiſſances & des deſirs. S'il nous expliquoit encore les loix de cette méchanique des ſenſations, ne nous étonneroient-elles pas à proportion du peu d'idée que nous en avons?

Ne laiſſons pas non plus échapper une obſervation très-propre à relever le génie, & l'eſprit de ces molécules. Dans l'enfant renfermé encore dans le ſein de ſa mere, le cours que prend le

sang, est bien différent de celui qu'il suivra, quand l'enfant sorti de sa prison, sentira l'air & le respirera. Les poulmons sont affaissés & inutiles dans l'enfant qui n'est pas né. Un gros de molécules se concertera donc de maniere, qu'il formera le tissu admirable des poulmons pour l'avenir, pendant qu'un autre sera occupé à construire, en s'employant soi-même, les organes qui ne seront d'usage que dans 14 ou 15 ans. Qui égala jamais l'industrie, l'art & la prévoyance de ces petits Estres admirables ? Quand un des zélés partisans de M. de Buffon, pour consoler son ami, lui propose ce subtil problême : » lequel on » voudroit être, de l'Auteur des

» Lettres

» Lettres Américaines, ou de » Buffon ? » Un plaisant, seul digne de le résoudre, répondroit qu'il aimeroit mieux être molécule organique vivante, parcequ'il auroit infiniment plus d'esprit que l'un ou l'autre, & je suis de son avis. Pensées sur l'interprétation de la Nature, p. 166.

La docilité regne autant que le génie dans ces molécules vivantes; elles se prêtent à tout: pendant que les unes forment le cœur, ou les veines, ou les artéres, ou l'organe sensible; d'autres ne dédaigneront pas de se convertir en cheveux, en ongles, quoiqu'elles sachent bien qu'on rendra continuellement leurs accroissemens inutiles. Celles qui, avec notre sang, passent dans une puce, ne se

croyent point déshonorées en travaillant à augmenter ou à réparer les organes de cet Insecte : elles oublient les nobles fonctions auxquelles elles étoient appellées dans l'Homme. Dans un cimetiere, les molécules, débris des cadavres, succées par les racines d'un noyer, s'occuperont à en former les feuilles ou les fruits, pendant que d'autres s'employeront à faire croître les moindres herbes. Il faut avouer que ces molécules vivantes, universelles dans leurs connoissances, & dont chacune se sent capable de concourir à la formation de quelque plante, de quelque Animal, de quelque homme que ce soit, méritent bien tous nos éloges ; elles s'ap-

pliqueront tout auſſi ſérieuſement à la formation d'une mouſſe, d'une moiſiſſure, qu'à celle d'un Alexandre.

Malgré l'extrême docilité de ces molécules, & cette étendue de génie qui atteint toute conſtruction d'Animaux & de végétaux, car il ne faut excepter aucune ſorte d'induſtrie : je trouve leur multitude bien peu propre à agir de concert. Cent mille hommes ne peuvent ſe paſſer d'un Général, fuſſent-ils tous des Céſars, des Condés & des Turennes ; plus ces héros auroient de vûes, de connoiſſances, plus ils s'embaraſſeroient, ſi n'étant pas commandés par un ſeul, chacun faiſoit de ſon côté ce qu'il jugeroit convenable aux

circonſtances. Quels mouvemens, quelles évolutions, quels campemens, quelles attaques réſulteroient jamais d'une telle confuſion? Et du travail particulier de 100000 millions & plus, de molécules, pouroit ſortir une machine, telle qu'eſt le corps d'un Homme. Qui pourroit le concevoir?

Vous ſeriez ſans doute curieux, Monſieur, de ſavoir quelle eſt la figure d'un de ces Eſtres merveilleux, ſi néceſſaires au ſoulagement de la Majeſté Divine : ont-elles des pattes, pour ſe cramponner fortement les unes aux autres, lorſqu'elles forment un tendon, un nerf, un os, comme les Abeilles s'accrochent pour faire un eſſain? Je

croirois plûtôt qu'elles employent des matieres ſolides, pour ſe lier les unes aux autres, des fibres, des maſtics, ou d'autres matieres; enſorte que quand on les tireroit de là, un nerf, un muſcle, un artere, un os, n'en ſeroient pas moins ce qu'ils ſont, & ne perdroient rien de la conſiſtance & de la force néceſſaires à leurs deſtinations. Mais dans cette ſuppoſition, quels inſtrumens leur imaginerons-nous, pour mettre en œuvre leurs matériaux?

On ne voit pas l'avantage que l'Homme pourroit retirer des autres ſyſtêmes de M. de Buffon; mais dans celui-ci, il pourroit ſe promettre l'immortalité; car ſi les molécules vivantes ont pû

se concerter, pour construire la machine de l'Homme, comment ne pourroient-elles pas s'entendre, pour fondre quelque obstruction, ou pour la prévenir ? Si nous avons des maladies, elles le veulent bien. Y a-t-il donc plus de difficulté à empêcher qu'une goutte de sang ne s'extravase, à enretenir la respiration, à liquefier une limphe épaissie, qu'à former le corps humain ? Si nous mourons, c'est d'elles seules que nous devons nous plaindre.

Ces explications, comme vous le sentez bien, Monsieur, ne sont ni fort sérieuses, ni fort vraisemblables ; nous devons beaucoup regretter que M. de Buffon ne se soit pas donné la

peine d'entrer lui-même dans tous ces détails. Il l'eût fait certainement avec plus de nobleſſe. Parlons ſérieuſement, Monſieur; Il faut en vérité, n'avoir pas la moindre teinture d'anatomie, pour ne pas ſentir tout le ridicule de pareils dénouemens. Il ſuffit donc de renvoyer M. de Buffon au cabinet du Roy, & de le prier d'y conſidérer avec attention le ſquelette du Cheval, ou de l'Aſne, ou du Bœuf, & là, de ſe demander à lui-même, dans le calme de ſon imagination, quelle part les molécules vivantes ont jamais pû avoir à un tel ouvrage.

Qu'il étudie encore une plume naiſſante; le microſcope nous apprend que les barbes en

ſont tout autrement compoſées que nos yeux ne nous les répréſentent. Or, ces barbes ſortent toutes formées du tuyau, & il n'eſt pas facile d'imaginer comment les molécules vivantes les auroient travaillées, en les pliſſant & les empaquetant en même tems. Il en eſt de même des plantes, elles ſortent des graines ou des pepins toutes conſtruites. Dans le bouton d'un arbre qui ne produira qu'un an ou deux ans après, les feuilles, les fleurs, leurs étamines, leur pouſſiere, tout cela ſe feroit fort à l'étroit, & de maniere à géhenner beaucoup les molécules vivantes. Elles ſeroient alors réduites à la réſolution du problême que M. de Buffon prête à

l'Abeille, plus la preſſion ſeroit grande, plus le travail ſe perfectionneroit. Tout ce que produit la Nature, ſemble ſe déballer, ſe dépacquetter en naiſſant. Les premieres enveloppes des boutons des arbres, ſont des lames plus dures que l'écorce; les ſecondes, ſont les feuilles; les calices & les pétales, ſont les troiſiémes, & toutes ces parties ne font que s'épanouir; qui a jamais apperçû une ſeule pouſſiere des étamines ſe former? Qui ne voit pas que rien ne ſort de l'arbre qu'en ſe débarraſſant des enveloppes où il étoit reſſerré?

Tout annonce donc dans les végétaux les germes pré-éxiſtans? On ne raiſonne donc pas par des

faits contre leur existence? Ce n'est pas le parti que l'on prend, on aime mieux interroger l'imagination, qui ne peut comprendre comment un premier Chesne auroit pû contenir les germes de toutes les générations des Chesnes, depuis le commencement du monde. Car on est tenté de penser que toutes les choses que nous ne concevons point sont même impossibles à Dieu. Cette difficulté est bien aisée à résoudre. On est bien malheureux quand on ne comprend pas, que dans un corps du volume d'une Orange, Dieu pourroit faire en petit, un monde, où il y auroit des Cieux, des Astres, une Terre, des Animaux; & tout cela dans le rapport de l'Orange à l'éten-

due immenſé de la matiere créée, & il y auroit auſſi loin à proportion du petit globe terreſtre nouveau à ſon étoile polaire, que de notre terre à notre étoile polaire. Quel eſt l'Homme, pour peu qu'il réfléchiſſe ſur la puiſſance de Dieu, qui puiſſe nier cette ſuppoſition? Mais, ſi elle eſt une fois admiſe, l'imagination elle-même n'eſt-elle pas raſſurée, en penſant que dans Adam, étoit contenue toute ſa poſtérité, enſorte que les germes de la premiere génération, renfermoient les germes de tous leurs deſcendans, bien plus petits à la vérité. Mais ce n'eſt pas là qu'eſt la difficulté, diſent les adverſaires des germes pré-exiſtans, après M. de Buffon; c'eſt qu'il faut

ſuppoſer que cette ſuite de germes eſt infinie : ce qui fournit un argument métaphiſique, d'une force invincible. Infinie ? Qui le ſoutient à ces Meſſieurs? Qui s'eſt jamais imaginé que le monde ait été fait pour durer toujours ? La révélation n'y eſt-elle pas contraire ? Mais la raiſon abandonnée à ſes propres lumieres, le croit-elle ? Dieu ſait aſſurément combien doit ſubſiſter la reproduction des Plantes & des Animaux ; il a formé pour tout ce tems-là, des germes, dont pluſieurs devoient être inutiles, & d'autres devoient réuſſir. Mais il y a enfin un dernier terme, au de-là duquel il ne doit plus y avoir ni végétaux, ni nouveaux Animaux ; & où, s'il

reſte encore des germes, ils ſeront enveloppés dans la ruine de l'Univers. Que ces Meſſieurs reconnoiſſent donc que ce grand argument métaphiſique, roule ſur une fauſſe ſuppoſition : il eſt fort ſingulier, & je le dirai en paſſant, que ces Meſſieurs qui, diſent-ils, n'ont aucune notion de l'infini, prétendent pourtant en tirer des démonſtrations. S'ils diſoient ſimplement que le nombre des germes eſt indéfini, ils pourroient en conclure, que nous ignorons quel il eſt préciſément ; mais oſeroient-ils dire que ce nombre eſt indéfini pour Dieu même ?

Ils inſiſtent ſur la difficulté d'expliquer le développement du germe dans la reproduction des

Animaux ; elle leur paroit impossible. Un seul mot que j'ai dit en passant, dans ma premiere Lettre, auroit dû les désabuser. Si tous les canaux sont préparés dans le germe, si leurs lacis, leurs plexus sont déterminés, il suffira qu'ils soient injectés, comme ils paroissent l'être dans les expériences de l'incubation, pour qu'ils deviennent visibles, & que l'Animal paroisse formé.

P. 172. & suiv.

Si l'on compare cette explication à celle que nous avons tirée du prétendu génie des molécules vivantes, balancera-t-on à donner la préférence à la premiere? Mais on peut encore pousser plus loin cette explication, & donner une idée très-méchachanique de la maniere dont le

Poulet eſt formé dans l'œuf. Car dans le petit morceau de ma douziéme Lettre, que je vous rappelle, Monſieur ; je fais bien entendre, comment les vaiſſeaux ſanguins ſont ſucceſſivement pourvûs de ſang ; mais non la maniere dont la machine eſt miſe en jeu par les effets de la fécondation, & ce point eſt important.

Dans les expériences de l'incubation des œufs, on voit que le mouvement du cœur ne peut être rapporté qu'à l'action des fibres nerveuſes, dont il eſt comme tiſſu ; il eſt le principe & non la ſuite de la circulation du ſang. Ce qui ne peut être conteſté, puiſque le cœur qu'on a arraché à certains Animaux, continue

quelque tems les mouvemens de ſiſtole & d'iaſtole. C'eſt donc le cœur qui reçoit immédiatement les effets de la fécondation, puiſque c'eſt de lui que rayonne, comme d'un centre, tout ce qui ſe fait ſur le reſte du corps de l'Animal. Il faut donc que par la fécondation, quelque ſubſtance prête à être convertie en ſang, ſoit introduite dans les ventricules du cœur. Mais quel chemin prendra ce fluide précieux? Ici, la difficulté redouble. Car il paroît d'abord, que toutes les iſſûes ſont fermées; les veines ſemblent devoir être comme ſoudées par leurs rameaux, aux rameaux des artéres. Cependant quand on fait réflexion, qu'il y a beaucoup plus de

de rameaux de veines, que d'arteres, on penſe que tout rameau de veine n'eſt pas uni à un artere: pluſieurs de ces rameaux portent le ſang le plus prêt à être employé, pour l'accroiſſement & la réparation du corps, & ſe perdent dans les lacis dont les chairs ſont formées. L'effet des ſueurs, par lequel le ſang eſt purifié, prouve encore qu'il eſt des canaux communiquans aux veines & ouverts au dehors de la machine. Or, ſoit que le germe vienne du mâle ou de la femelle, l'action de la fécondation déchire l'enveloppe qui tenoit les parties du fétus reſſerrées, ce déchirement donne à ces parties la liberté de ſe déployer dans le liquide où elles ſe trouvent: quel-

que jet de liqueur spiritueuse peut être introduit par les canaux ouverts en dehors, dont je viens de parler, enfiler une veine, & de-là, s'ouvrir le chemin jusqu'au cœur, puisque toutes les veines y aboutissent. Cette liqueur déposée dans le petit ventricule, en dilatera les parois, fermera les sous-papes; cette dilatation n'est pas un ouvrage brusque. La liqueur spiritueuse s'entretient dans une grande fermentation, par la chaleur interne de la Poule; aidée de cette chaleur, peu à peu la liqueur étend la capacité des ventricules; & le travail qui se fait dans l'œuf, pour le perfectionner, tant qu'il réside dans les entrailles de l'Animal, tient

le cœur en respect, & la liqueur qu'il renferme. Dès que l'œuf est pondu, les ventricules ont pris leur figure, mais il n'y a point encore de mouvement dans le cœur, parce que les fibres nerveuses dont il est tissu, ne sont point injectées d'esprits. La liqueur spiritueuse est même concentrée, parce que la température de l'air extérieur, est tout autre que celle de l'intérieur de la Poule : mais si l'on met l'œuf sous la Poule, cette liqueur prendra un degré de chaleur, fera l'effet de celle du thermomettre, une nouvelle opération chimique s'exécutera à ce feu lent & gradué ; des esprits s'exalteront, enfileront les premiers plexus des nerfs, ou du

double muſcle dont le cœur eſt compoſé : alors il y aura un petit mouvement qui déterminera encore les eſprits à ſe porter dans les fibres nerveuſes de la premiere couche d'arteres ſervans au tiſſu du cœur. Et pour vous faire comprendre comment les arteres ſont miſes en jeu, je ne puis me diſpenſer d'employer une image qui vous paroîtra peut-être peu décente, parce qu'elle eſt priſe de la cuiſine ; mais c'eſt la ſeule de toutes celles que j'ai tentées qui m'ait rendu ma penſée à moi-même.

Imaginez qu'un Cuiſinier a préparé un long boyau pour faire des ſauſſiſſes ; qu'il l'a diſpoſé en ſpirales ellyptiques ſi fort allongées, que les deux arcs de cha-

que ellypſe, parallelles entre eux, forment des lignes droites & ſont contigus, mais non adhérans dans leur côté latérale; que ces ſpirales portent toutes les unes ſur les autres, comme celles d'un rouleau de tabac, & qu'elles ſont adhérentes les unes aux autres par quelque cauſe que ce ſoit, enſorte qu'une ſpire entiere ſupérieure, ne puiſſe être ſéparée de celle ſur laquelle elle porte. Ce boyau eſt vuide, mais ne forme point de canal, à cauſe de l'affaiſſement de ſes parois. Le Cuiſinier ouffle dedans. Le boyau s'enfle, ſon canal s'ouvre; chaque ſpire prend une forme circulaire, devient comme un cerceau: tous ces cerceaux laiſſent un grand vuide; & comme

ces spires ne peuvent être séparées dans les endroits où elles portent les unes sur les autres, toutes formeront un canal cylindrique, semblable à celui que formeroit la surface d'un rouleau de tabac, dont on auroit enlevé toutes les spires intérieures. Je ne prétens pas que le tissu d'une artere soit préciſément conforme à l'image que je propose. Je n'ai pris cet exemple, que pour faire comprendre comment les fibres nerveuses étant injectées, le canal de l'artere étoit ouvert.

C'est ainsi que je pense que les fibres nerveuses, qui forment en partie le tissu des parois d'un artere, ont été injectés d'esprits; ayant été bandées, pour ainsi

dire, par cette injection, elles ont ouvert le canal qu'elles étoient destinées à former, & l'action du cœur a rempli le canal en vuidant le ventricule. Je ne prétens pas néanmoins presser la comparaison, mais seulement donner une idée de cette grande opération. Le Canal de cet artere étant ouvert, la liqueur est dardée, enfle la veine correspondante, & la matiere nourrissante de l'œuf étant pressée par ces gonflemens répétés, & échauffée d'ailleurs, ce qu'elle a de spirituex peut être introduit par ces conduits que je suppose être disposés autour de la jonction des arteres & des veines, pour distribuer dans tout le corps ce qui est destiné à sa ré-

paration, à ſon augmentation & à diverſes ſécrétions.

Arrêtez-vous quelque tems, Monſieur, à ces petits tuyaux excrétoires & nutritifs, que je ſuppoſe aux Anaſtomoſes. La premiere artere étant ouverte, & le ſang ayant paſſé par la veine dans le cœur, il s'eſt fait quelque ſécrétion; quelque matiere a été dardée dans les tuyaux excrétoires; ils ont été ouverts. Et comme la chaleur détermine la ſubſtance de l'œuf à une expenſion générale: que la réſiſtance de la coquille eſt cauſe que l'effet de l'expenſion ſe termine à exprimer du blanc d'œuf, ce qui s'y trouve de plus délié, cette matiere déliée entre dans des tuyaux ouverts, dans la propor-

tion

tion qui lui convient à elle seule. Un nouveau fluide entre dans la veine, est résumé par le sang qu'un second coup de cœur darde : la liqueur recrutée, fermente dans le cœur, & prend une premiere teinte de sang. De nouveaux esprits sont formés, & après quelque intervalle, ils ouvrent un nouveau plan d'arteres, enfilent un nouveau plan de nerfs ; de sorte que peu à peu tout le système du cœur est développé & complet. Ce travail étant exécuté, la quantité du sang est beaucoup augmentée, le système extérieur du cœur est injecté, tant par rapport aux arteres, qu'aux nerfs, qui contribuent à son mouvement. Alors l'aorte est ouverte, & nous suppose-

rons qu'elle l'eſt d'abord dans ſon grand canal ; car, ſelon les apparences, le travail des branches ne va pas ſi vîte : peu à peu les arteres & les veines, qui entrent dans le tiſſu du périoſte des vertebres, ſe développent, & les germes des os ſont auſſi injectés : ainſi, l'épine du dos ſe forme, la cervelle eſt auſſi injectée, parce que les deux troncs des deux arteres ſous-clavieres, ſont ouverts, & que les branches qui portent la vie à la tête, le ſont auſſi. Les réſervoirs du ſang, remplis dans la cervelle, ce viſcere ſi important, filtrent de nouveaux eſprits, & ces eſprits donnent la vie au ſyſtême des nerfs deſtinés à rendre ſenſibles toutes les parties de notre corps,

& à les mouvoir. Les nerfs étant fournis de tout ce qui leur eſt néceſſaire, ayant du reſſort, débarraſſent les arteres & les veines dans les différens viſceres, & les diſpoſent à s'ouvrir le ſyſtême de la peau; & les petites ramules qui concourent au tiſſu du perioſte, ſeront pareillement remplies d'eſprits ; les poulmons, quoiqu'ils n'ayent point de jeu, ſont développés & préparés à recevoir l'air, quand le tems en ſera venu.

Il ne me conviendroit point d'étendre ces vûes à la fécondation des grands Animaux. En cette matiere, les gens de l'art ont ſeuls le droit de s'expliquer d'une maniere qui ne bleſſe point la décence : mais elles ſeroient

peut-être plus faciles à suivre ; le développement du germe me paroissant plus merveilleux dans un œuf de Poulet, que dans les Animaux vivipares.

Voilà, Monsieur, en bien peu de mots, ce dont je suis occupé depuis une vingtaine d'années, dont j'avois hazardé quelques traits dans ma douziéme Lettre, que je vous prie de relire. Nous devons attendre le jugement qu'en porteront les Maîtres de l'art, ces Anatomistes célébres, si capables de nous instruire, de nous redresser & d'étendre nos vûes. Si ce que je viens de vous communiquer, n'explique pas bien le développement du germe, si l'on y trouve quelques incompatibilités

avec des phénoménes avérés; s'il a même des défauts qu'on ne puisse corriger, peu importe; il donne une idée du méchanisme employé, dans cet ouvrage mistérieux de la Nature, & nous fait esperer que quelque Philosophe plus habile nous l'expliquera, en banissant pour jamais de la bonne Phisique, toutes ces formes plastiques, qui ne valent pas mieux dans les molécules vivantes, qu'elles ne valoient où les suppoſoient les Anciens, qui seroient infiniment plus intelligentes que notre ame, & qui, eussent-elles chacune un million de bras, ne pourroient rien produire par la force de leur volonté, mais seulement par l'efficace de celle du Créateur, au soulagement

duquel on les avoit néanmoins destinées.

Je ne puis comprendre ceux qui veulent récrêpir la vieille Philosophie. Ils objectent contre le système des germes pré-existans, qu'on n'en peut tirer l'explication des monstres : & quel avantage tirent-ils de leurs formes plastiques dans celle qu'ils en donnent ? Des arbres dont les branches s'unissent par le contact, quoiqu'ils soient de différentes especes, comme l'Ormeau & l'Aubépine ; la façon dont les arbres sont greffés, nous fournit assez de vûes, pour comprendre ce qui peut arriver, lorsque deux germes se trouvent comme collés. Mais que nous diront-ils pour nous décrire la

formation des monſtres ? Comment y feront-ils intervenir leurs molécules vivantes ? Ou plûtôt, comment nous guériroient-ils de la crainte, que les monſtres ne fuſſent tout autrement multipliés, & que des molécules tirées de la chair d'un Bœuf, ſe ſouvenant des procédes dont elétoient occuppées dans cet Animal, n'antent, en travaillant de routine, la tête d'un Bœuf ſur le col d'un Homme ? J'aurai occaſion de les éguayer ſur cela dans un autre Ouvrage.

Ces Meſſieurs alléguent encore contre les germes pré-éxiſtans, ces reptiles dont la queue coupée acquiert une tête. Ce phénoméne, au moins, reſſemble à celui de la production des

branches par un arbre; & qui n'y voit pas des germes pré-existans? Au reste, puisqu'ils ne sont pas frappés de cette analogie si simple & si naturelle, que ne tirent-ils de leurs principes si lumineux, des explications plus satisfaisantes? Mais leurs systêmes ne peuvent soutenir les détails. Pour moi, il me semble que le méchanisme fournit des ressources qui nous éclairent & nous tranquilisent sur ce fait singulier des vers coupés, si elles ne l'expliquent pas entierement. Qu'on suppose que dans chaque anneau du ver, il y a des germes de ver, comme il faut supposer que les germes du Pècher, sont renfermés dans la petite branche qu'on ante sur un Prunier sauvage.

Qu'on suppose encore que dans chaque anneau du ver, est un appareil complet de vaisseaux sanguins & de nerfs; qu'il s'y fait une circulation du sang particuliere, par des vaisseaux très-petits, qui, après des millions de contours, portent le sang dans l'anneau suivant, d'où eux-mêmes en reçoivent en même tems; on concevra que des esprits peuvent être préparés dans chaque anneau, & qu'ils pourront mettre en action l'appareil particulier des nerfs de cet anneau. Cet idée étant bien saisie, on pensera que tandis que les vaisseaux coupés, épancheront du sang, l'air s'y introduira, congélera le sang qui se présentera; ainsi, après la premiere effusion, le

sang qui sortira de plus en plus, mastiquera les vaisseaux, & fermera les issues au liquide qui le suit, & qui tenteroit de s'écouler. Les nerfs coupés seront encore plus aisément bouchés par le sang qui se répand en lames sur la section, ce qui est une preuve d'son épaississement. Ce sang doit être très subtil, & peut-être l'évaporation de ce qu'il contient de plus volatil, à la présence de l'air, est, plûtôt que le froid, la cause de sa coagulation si prompte. Vous vous représentez, Monsieur, quel trouble doit arriver dans l'anneau suivant, & ce trouble peut causer une violente fermentation, qui rendra les esprits plus subtils & plus vifs qu'ils ne le sont ordinai-

rement ; enſorte que cherchant à ſe débarraſſer du ſang, ils peuvent ouvrir les nerfs de celui des germes qui y eſt contenu, & qui eſt le mieux préparé ; les injecter en animer ainſi le germe. Le ſyſtême étant en action, la machine ſera dilatée, les vaiſſeaux ſanguins du germe, qui ſont vuides, ceſſeront d'être pliſſés & comprimés. Le ſang agité où nage ce germe, pourra entrer dans ſes petites veines : les arteres dont les parois ſont formés de fibres nerveuſes, nétant plus preſſées, les fl[illegible] creux & nerveux, qui ſont une grande partie du tiſſu, étant injectés d'eſprits, donneront au canal la forme qu'il doit avoir, pour recevoir le ſang. Ainſi la partie an-

térieure du germe, pouſſera vers la ſection, tandis que la partie poſtérieure trouvant un obſtacle, les différentes fibres s'étendront ſur toute la coupure, comme feroit le liere ſur une muraille, & s'inféreront dans les petits intervales qu'elles trouveront entre les fibres de l'ancienne queue, elles l'embraſſeront, s'y attacheront, s'y perdront & formeront cette eſpece de bourlet qui marque toujours l'endroit où la pelle du Jardinier a coupé le ver.

A l'égard du tronçon d'un Mille-pied, qui n'a ni tête ni queue, l'opération ſera double; un germe ſe développera à l'anneau qui reſtera à l'endroit d'où la queue aura été retranchée;

mais la partie antérieure du même germe, se perdra, comme je viens d'expliquer que la queue du germe dans le ver, se distribuoit & formoit une sorte de cicatrice. Au contraire, la queue du germe du Mille-pied poussera en dehors : un autre germe se développera dans la cicatrice formée par le retranchement de la tête. Mais dans ce germe nouveau, la tête poussera en dehors; & les parties de la queue se perdront dans l'ancien tissu, & formeront un bourlet. C'est probablement ainsi que réussit l'opération du Jardinier qui greffe un arbre; un germe est développé, les racines s'insérent dans les fibres ligneuses du sujet.

Quoique l'impossibilité de

pouſſer les détails, autant qu'il ſeroit néceſſaire, pour rendre cette opération bien ſenſible, y jette quelque obſcurité, cette obſcurité eſt-elle du genre de celle dont une forme plaſtique réſidante dans des molécules organiques, & les animant, couvriroit ces admirables régénérations de parties. La premiere explication priſe au haſard, vaut mieux que ces facultés imaginaires, plus ténébreuſes encore que le phénoméne à l'éclairciſſement duquel on voudroit les faire ſervir.

Il eſt tems de terminer, Monſieur, tant de diſcuſſions épineuſes, je ne veux point vous fatiguer encore par une autre Lettre, pour vous rendre compte de

ce que M. d'Aubenton a ajoûté au quatriéme volume de l'Hiſtoire Naturelle. Je n'ai que deux mots à vous en dire : il a donné une expoſition des diſtributions méthodiques des Animaux quadrupedes, & trois deſcriptions du Cheval, de l'Ane & du Bœuf; c'eſt aux Maîtres de l'art à en juger. Il eſt toujours très-Anti-méthodiſte; en pratique, ce qu'il a de commun avec bien d'autres, & en théorie, ce qui le caractériſe ſingulierement. Il traite M. Linœus, comme j'en uſe avec M. de Buffon, & fait preuve de l'étude profonde qu'il a faite d'Ariſtote. J'oubliois un Mémoire, le premier de tous, intitulé, de la Deſcription des Animaux. Au reſte, il ſeroit fort

inutile de critiquer ſes ouvrages en detail, car il n'écoute que ſes confreres, auxquels il répond avec cette ſupériorité que donne l'avantage de l'âge, la prééminence du rang, & la gloire d'une réputation généralement répandue, & depuis longtems. Car il parle ainſi dans une note, au ſujet de ſon Amalgamme qui lui réuſſit, nous dit-il, depuis quatre ans. » Je pourrois auſſi faire » quelques réflexions ſur une ſorte de critique à ce ſujet, que » l'on a fait imprimer dans les » Mémoires de l'Académie des » Sciences..... J'y répondis par » écrit dans le même tems, mais » je me garderai bien de rapporter le détail de cette diſcuſſion » ce qui eſt très-ſage qui

» feroit trop indifférente pour le » Public, & qui m'importe fort » peu à moi-même. Je ne fais » mention de cet Ecrit, que par- » ce qu'il se trouve dans le Re- » cueil de l'Académie des Scien- » ces, & qu'il a pour Auteur, » un de mes confreres dans cette » Compagnie. » Quel ton de douceur & de modestie! C'est M. d'Aubenton qui parle de M. de Reaumur.

Que je serois heureux, si M. de Buffon prenoit mes observations dans l'esprit où je les ai faites. Si, rebuté par le peu de succès qu'il a eu en forçant son talent, il vouloit bien s'en tenir à le perfectionner, & renoncer pour toujours à nous donner des leçons de Méraphisique. Il ref-

pecte la vérité dans la Religion ; qu'il la respecte aussi dans la Nature, & même de quelque part qu'elle lui vienne ; ce n'est point à moi qu'il cédera, c'est à la vérité qu'il rendra les armes ; il est toujours glorieux d'être sa conquête. Quand il aura pris ce parti, il ne m'en restera d'autre à à prendre à son égard, que ce lui de l'admirer. Je voudrois de tout mon cœur y être réduit, & n'avoir plus à vous entretenir, que des sentimens tendres & respectueux, &c.

Fin de la huitième Partie.

Fautes à corriger dans la huitiéme Partie.

Page 43. *ligne* 16. Eſt-ce telle, *liſez* Eſt-ce tel.
61. *ligne* 14. du corps, *liſ.* des corps.
77. *ligne* 18. leurs fins, *liſ.* à leurs fins.
80. *lig. prem.* ſpoutanés, *liſ.* ſpontanées.
85. *ligne* 12. ſpontanés, *liſ.* ſpontanées.
96. *ligne* 6. c'eſt donc un *liſ.* c'eſt donc dans un.
177. *ligne* 7. d'une eſpece, *liſ.* d'une eſpece »

Effacez les Guillemets de la ligne ſuivante.

SUITE
DES LETTRES
A
UN AMÉRIQUAIN,

Sur les IVe. & V^e. volumes

DE L'HISTOIRE NATURELLE
de M. DE BUFFON;

ET SUR

LE TRAITÉ DES ANIMAUX
de M. l'Abbé DE CONDILLAC.

Neuviéme Partie.

A HAMBOURG.

M. DCC. LVI.

SUITE DES LETTRES A UN AMÉRICAIN.

NEUVIÉME PARTIE.

XXXe. LETTRE.

MONSIEUR,

LES Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, sur le quatriéme Volume de l'Histoire Naturelle, Générale & Particuliere, étoient déja en

tre les mains de l'Imprimeur ; lorſqu'un Ouvrage intitulé *Traité des Animaux*, a paru & a été aſſez bien reçu du Public. Il eſt de l'Abbé de Condillac, ſi connu par ſes travaux dans la Métaphiſique. Cet Auteur y traite aſſez mal M. de Buffon, dont il réfute avec force pluſieurs opinions ſur la nature des Animaux. Ainſi j'ai été prévenu, mais d'une façon avantageuſe pour moi, ſi je dois m'en rapporter à des perſonnes très-éclairées, qui ſe flattent que le Public n'en ſera que plus empreſſé de voir une réfutation complette & ſuivie de la doctrine du quatriéme volume de l'Hiſtoire Naturelle.

La Lecture de mes Lettres, comme je me l'étois bien pro-

mis, n'aura eu d'autre effet sur votre esprit, que de vous laisser dans une parfaite indécision & une entiere indifférence sur la question de l'ame des Bêtes, si fort agitée depuis plus d'un siécle. Après l'avoir analisée, j'étois parvenu à un problême qui se réduit à une alternative entre deux partis opposés, & sur laquelle il faudroit deviner quel a été le choix de Dieu. Or, quand il s'agit de pénétrer ses déterminations entre deux choses qui nous paroissent égales, nous sentons très-bien qu'il faudroit attendre qu'il voulût bien s'expliquer lui-même par une révélation, & qu'il ne nous conviendroit pas d'opter pour lui. Combien notre raison renferme-t-elle

d'autres problêmes infiniment plus intéreſſans pour l'Homme, & ſur leſquels elle nous fait ſouhaiter que Dieu même s'explique, ou ſe ſoit expliqué !

L'un de ces partis, eſt l'opinion que le Cardinal de Polignac a plûtôt indiquée, que développée dans ſon Anti-Lucrece. Le ſecond eſt le préjugé vulgaire, qui nous porte à donner de la ſenſibilité, & quelque dégré d'intelligence aux Animaux, mais qui leur ſuppoſe une ame eſſentiellement différente de la nôtre. Vous aurez entrevû dans mes Lettres que je ſouhaitois que ceux qui déféreroient à ce préjugé, ne le dépouillaſſent pas des ténébres dont il eſt enveloppé, qu'ils le reſpectaſſent comme

me un myſtere naturel qu'on ne peut approfondir, ſans ſe jetter dans des diſcuſſions révoltantes. Car, dès qu'on voudra le traiter philoſophiquement, & qu'on s'efforcera de fixer quelle eſt la nature des ames qu'on accorde aux Animaux, on ſe trouvera obligé, en traitant les phénoménes qu'on voit de leur part, de reconnoître dans les Bêtes, une ame de même nature que la nôtte, & de ſacrifier la partie du préjugé qui intéreſſe le plus vivement notre amour propre, je veux dire la ſupériorité de notre nature ſur la leur. C'eſt préciſément l'écueil où échoue le célébre Abbé deCondillac. Il prouve fort bien que la ſenſation ne peut être un mode de la machi-

ne, comme le prétend M. de Buffon ; que si l'Animal est sensible, il a une ame : mais il ne prouve pas si bien, que si cette ame est sensible, elle est intelligente ; il ne tire ses preuves que de l'inutilité de la sensation dans un Estre qui n'auroit aucun dégré d'intelligence, pour éviter ce qui est nuisible, ou pour suivre ce qui est utile. Au lieu que je prouve que dès qu'un Estre est sensible, il a toute la capacité qu'exige l'intelligence ; s'il n'a pas cette intelligence actuellement. Mais quand il est question d'établir que les esprits, dont il suppose que les corps des Bêtes sont animés, différent essentiellement des nôtres, c'est ce dont il ne donne pas la moindre preu-

ve même apparente. Son sentiment est, à la vérité, celui auquel nos Philosophes sont presque généralement revenus, mais il le traite si singulierement, que je me flatte de vous faire un vrai plaisir, en vous rendant un compte exact de son Ouvrage.

Il a été engagé, de son aveu même, à composer ce Traité des Animaux, parce que quelques uns ont prétendu qu'il devoit à M. de Buffon, l'idée du Traité des sensations, qu'il donna l'année passée. » Je n'ai formé, » dit-il le projet de cet Ouvrage, » que depuis que le Traité des » Sensations a paru, & j'avoue » que je n'y aurois peut-être jamais pensé, si M. de Buffon » n'avoit pas écrit sur le même

Traité des Animaux, p. 1-2.

» ſujet. Mais quelques perſonnes » ont voulu répandre qu'il avoit » rempli l'objet du Traité des » Senſations, & que j'ai eu tort » de ne l'avoir pas cité.

Mais vous ignorez, Monſieur, ce que c'eſt que ce Traité des ſenſations; il eſt néceſſaire de vous le faire connoître en gros, en attendant que je le diſcute plus à fond. L'objet de cet Ouvrage étoit de prouver qu'en analiſant exactement nos ſenſations, on trouve qu'elle ne renferme aucune idée des corps, que l'odeur n'annonce ni le voiſinage d'un corps odoriférant, ni un air parfumé; que l'oüie n'indiquoit en aucune façon un lieu d'où part le ſon; que les couleurs ne couvrent aucune

ſurface, ne repréſentent aucune image ; que dans l'enfance, avant que nous euſſions fait uſage de nos mains, nous voyions des couleurs, & ne voyions rien; nous ſentions des odeurs, & ne connoiſſions aucun corps; que notre ame a été inſtruite par les épreuves de nos mains, de l'exiſtence de notre corps & de ceux qui nous environnent, & que par une étude profonde, elle a appris à étendre les couleurs ſur des ſurfaces, & à en former les images des corps. Et comme il ne nous ſouvient en aucune façon des études philoſophiques qu'on ſuppoſe que nous faiſions dans le berceau, pour nous en donner une idée, on imagine qu'un corps humain

uni à une ame, est recouvert partout d'une croute de marbre qui en fait une statue par le dehors, & que toutes les avenues des sens, sont exactemnt bouchées par cette croute : on ouvre à son gré un de ces organes séparément ; d'abord les narines, ensuite les oreilles, &c. A chaque épreuve on nous raconte des merveilles inouies, après quoi, on en ouvre plusieurs à la fois. Enfin, on léve toute cette croute de marbre, & les prodiges se multiplient.

Traité des Animaux, extrait raif. du Traité des Sensations. P. 204.

Ecoutez comme l'Auteur exprime le résultat des expériences qu'il a faites sur sa statue d'imagination. » Les sens ne nous » donnent par eux-mêmes, au» cune connoissance des objets

» extérieurs.... Un Eſtre borné
» à l'odorat, ne ſentiroit que
» lui dans les ſenſations qu'il
» éprouveroit. Préſentez-lui des
» corps odotiférans, il aura le
» ſentiment de ſon exiſtence; ne
» lui en offrez point, il ne ſentira
» pas: il n'exiſte à ſon égard,
» que par les odeurs, que dans
» les odeurs: il ſe croit, & il ne
» peut ſe croire que les odeurs
» mêmes. » Il en eſt de même de l'ame bornée, aux autres ſens, au goût, &c.

» Les couleurs ſont des mo- p. 207.
» difications ſimples de l'ame,
» comme les odeurs, les ſons,
» le chaud, le froid; aucune de
» ces ſenſations ne porte avec
» elle l'idée de l'étendue; & ſi
» les couleurs peignent des gran-

» deurs à nos yeux, ce n'eſt « qu'après que le toucher nous a » appris à les rapporter au dehors, » & à les étendre ſur des ſurfa- » ces.

P. 209. » Comment donc pouvons- » nous voir des objets hors de « nous ? En effet, il ſemble que » nous ne devrions voir que no- » tre ame modifiée différem- » ment. Je ne connois point de » Philoſophe qui ait réſolu ce » problême. » Je crois l'avoir fait & vous en verrez la ſolution, dans l'analyſe des ſenſations, que je donnerai inceſſamment. Voici la réponſe de l'Auteur.

P. 210. & 211. » Conſidérons donc un Hom- » qui commenceroit d'exiſter : » tant qu'il reſtera immobile, il » n'éprouvera que les ſenſations

» que l'air environnant peut
» lui donner : il aura chaud ou
» froid, il aura du plaisir ou de
» la douleur ; mais ce ne sont
» encore là que des modifica-
» tions qui restent, pour ainsi di-
» re, concentrées dans son ame.
» Il n'apprendra point d'elles,
» s'il y a un air qui l'environne,
» ni même s'il a un corps ; il ne
» sauroit former aucune sorte de
» soupçons sur tout cela, il est
» borné à ne sentir que lui, il ne
» peut sentir autre chose. » Voi-
là, Monsieur, ce que vous
étiez dans vos langes ; mais
quand votre nourrice vous don-
na le libre exercice de vos mains,
vous devîntes un Philosophe,
de ceux qui ne raisonnent que
sur l'expérience. On va vous re-

tracer le cours d'expérience que vous fîtes alors. Car vous éprouvâtes tout ce que l'on va dire de l'Homme en question, ou du moins notre Auteur le croit ainsi.

P. 211. » Sa main se meut & se porte » sur différens corps, aussitôt » aux sensations de chaud & de » froid, se joint la sensation de » solidité, ou de résistance. Dès » que ses sensations sont réunies, » elles tiennent tout à la fois à » l'ame & aux objets qui lui sont » extérieurs, & entraînent l'ame » avec elles. » Vous ne voyez pas encore comment l'usage de vos petites mains, vous apprit dans votre enfance, à connoître les corps; ni comment, à la premiere sensation de solidité,

commencerent à exiſter, à l'égard de votre ame, votre corps, les objets, & l'eſpace. Car auparavant, imaginez, ſi vous le pouvez, Monſieur, la ſituation où vous vous trouviez. Ecoutez & admirez, car aſſûrément vous n'y concevrez rien. » En effet, refuſez-lui » à cet Homme tout neuf, comme vous l'étiez dans la premiere enfance » refuſez-» lui cette ſeule ſenſation de ſo-» lidité, & accordez lui toutes » les autres, il ne prendra con-» noiſſance que de lui-même; il » lui ſemblera qu'il eſt pluſieurs » choſes à la fois. Il ſentira qu'il » ſe multiplie, qu'il ſe répete, » qu'il ſe reproduit, pour ainſi » dire, hors de lui-même: il ju-» gera qu'il eſt un, parce que

P. 212.

» dans chaque sensation, il re-
» connoît son *moi*, il jugera qu'il
» est multiple, parce que le *moi*
» varie d'une sensation à l'autre.»
Dans quel embarras étiez-vous alors? Dans quel embarras sont les petits Chiens, avant qu'ils se soient servi de leurs pattes pour connoître leur corps? Car, à cet égard, les essais des enfans de l'Homme, & des petits des Animaux, sont les mêmes; mais les essais de ceux-ci, ne sont pas probablement si longs.

Vous n'êtes pas encore trop instruit de ce que l'Auteur prétend vous enseigner. Ecoutons
P. 212. encore. » Voilà plusieurs sensations coéxistantes, & c'est déja
» une condition préalable au
» phénoméne de l'étendue; mais

» ce n'eſt pas aſſez pour le pro-
» duire. L'idée de l'étendue ſup-
» poſe, non-ſeulement que plu-
» ſieurs choſes coexiſtent ; elle
» ſuppoſe encore qu'elles ſe
» lient, ſe terminent mutuelle-
» ment, & ſe circonſcrivent. Or,
» c'eſt une propriété que n'ont
» point les ſenſations auxquels
» nous bornons cet Homme ; el-
» les ſe préſentent au contraire à
» lui comme iſolées. Mais ſi nous p. 213.
» lui accordons le ſentiment de
» ſolidité, auſſitôt les manieres
» d'être réſiſtent les unes aux au-
» tres ; elles s'excluent, ſe ter-
» minent mutuellement, & cet
» Homme ſent en elles les diffé-
» rentes parties de ſon corps.....
» C'eſt ainſi que forcés par le
» ſentiment de ſolidité, à rap-

» porter nos sensations au dehors » nous produisons le phénomé- » ne de l'espace & des corps. » Voilà, je pense, la solution » du problême proposé par M. » d'Alembert : on ne l'auroit pas » trouvé, si on n'avoit pas con- » sideré séparément nos sens & » nos sensations. » Ne sommes-nous pas bien redevables à M. l'Abbé de Condillac d'une si précieuse découverte?

Encyl. Disc. prel. p. 2. & art. corps.

Ici, vous le voyez, Monsieur, l'Auteur est disciple de l'Abbé Needham. Il appelle, comme lui, la solidité des corps un phénoméne, & c'est un phénoméne des esprits. Il définit ailleurs le corps, d'une autre maniere. » C'est cette collection de qua- » lités que vous touchez,

» voyez, &c. Quand l'objet eſt » préſent, & quand l'objet eſt » abſent; c'eſt le ſouvenir des » qualités que vous avez tou- » chées, vûes, &c. » Si l'Auteur ſe fût ſuivi, il eût dû dire, c'eſt une collection de manieres d'être de l'ame, qui ſe réſiſtent les unes aux autres, qui s'excluent & ſe terminent mutuellement, & par conſéquent, les trois dimenſions, leurs ſolidités ne ſont que des manieres d'être de l'ame, que cette même ame chaſſe hors d'elle-même, je ne ſai comment & par des études profondes, pour les conſidérer comme des objets étrangers.

Ext. rai. du Trait. des Senſ. p. 228. & 229.

Mais pourquoi vous ai-je tranſcrit ce long précis de la doctrine de l'Auteur ſur nos ſenſa-

tions ? C'eſt ce que vous êtes tenté de me demander, Monſieur ; c'eſt parce qu'en vous rendant compte de ſon Traité des Animaux, vous ne comprendriez pas ce qu'il entend, lorſqu'il parle des études que les ames qu'il accorde aux Animaux, font dans les premiers momens de leur exiſtence. Vous ſaurez maintenant qu'ils travaillent à *circonſcrire avec leurs pattes, pluſieurs ſenſations diſtinctes & coexiſtantes, pour en former l'idée de leur corps, & des corps dont ils ſont environnés,* & de l'eſpace que ces corps occupent. Je ne ſai quelles reſſources ont les Chenilles & les autres Reptiles, pour faire ces études ſi néceſſaires. Je ne crois pas que M. d'Alembert ſoit fort ſa-

Traité des Senſ. tom. 1. p. 226.

tisfait

tisfait des solutions que lui donl'Abbé de Condillac. Le premier avoit dit dans son discours préliminaire de l'Encyclopédie, ce qui ne m'avoit pas échappé, » que n'y ayant aucun rapport en» tre chaque sensation, & l'ob» jet qui l'occasionne, ou du » moins auquel nous le rappor» tons ; il ne paroît pas qu'on » puisse trouver par le raisonne» ment, de passage possible de » l'un à l'autre : qu'il n'y a qu'une » espece d'instinct plus sûr que » la raison même, qui puisse nous » faire franchir un si grand inter» valle. » L'Abbé de Condillac lui répond d'une maniere que vous trouverez plus singuliere que lumineuse.

» Il me semble que pour dé-

Traité des Ani. p. 214. » couvrit ce passage, il n'est pas » nécessaire de raisonner ; il suffit » de toucher. Le sentiment de so- » lidité, ayant tout à la fois deux » rapports, l'un à nous, & l'au- » tre à quelque chose d'extérieur. » C'est comme un pont jetté » entre l'ame & les objets ; » les sensations passent » le pont » & l'intervalle n'est « rien. » La réponse est laconique ; mais qu'explique-t-elle ? L'Auteur s'écarte même ici de ses principes. Si la sensation de solidité est un pont, les objets extérieurs ne sont pas les arcs-boutans de ce pont, mais seulement les sensations qu'il lie l'une à l'autre dans les principes que nous venons de voir avec étonnement ; & d'ailleurs, le senti-

ment de solidité, par une expulsion merveilleuse, chasse les sensations de l'ame hors d'elle, & les lui fait considerer comme étrangeres. Est-ce-là l'office d'un pont?

Un autre étude à laquelle l'Auteur applique les Hommes & les Animaux dans leur enfance, est l'art de se servir du toucher, pour mettre les superficies sous les couleurs qui frappent nos yeux.

La couleur ne représentant aucune image, aucune superficie, il faut cependant qu'elle influe dans cette représentation. Nos mains & les pattes des Animaux font cette merveille. Je n'entreprendrai point de vous développer de quelle maniere elles l'opére; cela demanderoit une

trop longue discussion. Je ne puis m'empêcher; en terminant cettre Lettre, dans laquelle je me borne à vous faire connoître le Traité des Sensations, auquel celui des Animaux est relatif; je ne puis m'empêcher dis-je de gémir sur le ton de philosophie qu'a pris notre siécle. Le P. Malebranche soutint à M. Arnaud, que nous n'étions certains de l'existence des corps que par la foi. Il ne persuada personne, & j'ose dire, quoique je regarde ce grand homme comme mon maître, qu'on eut raison de n'être point frappé des preuves qu'il employoit. Maintenant on va au-de-là de ce paradoxe insoutenable. Examinez de sang froid, si vous le pouuez, l'extrait d'une

des notes du Traité des sensations, & vous verrez que ni la foi, ni la raison, ne rendent certains de l'existence des corps dans l'esprit de notre Auteur, qui néanmoins en doute certainement aussi peu que moi. Il avoit dit, » lorsqu'elle » l'ame » » a le sentiment du toucher, » qu'apperçoit-elle, si ce n'est » encore ses propres modifications ? Le toucher n'est donc » pas plus croyable que les autres » sens : & puisqu'on reconnoît » que les sons, les saveurs, les » odeurs & les couleurs n'existent pas dans les objets, il se » pourroit que l'étendue n'y existât pas davantage. » J'examinerai ailleurs la valeur de ce parallelle. Venons à la note. » S'il

Traité des Sens. tom. 2. p. 202.

» n'y a point d'étendue, dira-t-on
» peut-être, il n'y a point de
» corps. Je ne dis pas qu'il n'y a
» point d'étendue, je dis seule-
» ment que nous ne l'apperce-
» vons que dans nos sensations....
» N'y eût-il point d'étendue ail-
» leurs» que dans nos sensations?
C'est apparemment ce qu'il
veut dire. » Ce ne seroit donc
» pas une raison pour nier l'exis-
» tence des corps : tout ce qu'on
» pourroit dire & devroit inferer,
» c'est que les corps sont des Es-
» tres qui occasionnent en nous
» des sensations, & qui ont des
» propriétés sur lesquelles nous
» ne saurions rien assûrer. » C'est-
à-dire, des Estres dont nous
n'aurions aucune idée, & dont
nous ne pourrions assûrer, à moins

que de raisonner au hasard qu'ils soient ou non de la même nature que notre ame.

» Mais, insistera-t-on, « c'est la suite de la note, » il est décidé par l'Ecriture, que les » corps sont étendus, & vous » rendez au moins la chose douteuse. » L'Auteur n'y pense pas : si les corps sont étendus, & que notre ame voye aussi l'étendue dans ses dimensions, il sera évident que notre ame aura dans les prétendus grouppes de ses sensations, une propriété essentielle au corps, il devroit donc, attaché comme il l'est à la spiritualité de l'ame, nier que l'étendue que nous voyons en nous, à ce qu'il prétend, soit & puisse être une propriété des corps.

Il répond. » Si cela eſt, la foi
» rend certain ce qui eſt douteux
» en philoſophie, & il n'y a point
» là de contradiction. En pareil-
» le cas, le Philoſophe doit
» douter quad il conſulte la rai-
» ſon, comme il doit croire,
» quand la révélation l'éclaire. »
Ceci eſt ſage; mais ce qui ſuit,
eſt-il bien meſuré? » Mais l'Ecri-
» ture ne décide rien à ce ſujet.
» Elle ſuppoſe les corps étendus,
» comme elle les ſuppoſe colorés,
» ſonores, &c. Et certainement,
» c'eſt-là une de ces queſtions
» que Dieu a voulu abandonner
» aux Philoſophes. » Certaine-
ment. Et ſur quoi porte cette cer-
titude? l'Ecriture emploie le lan-
gage des Hommes, lorſqu'elle
leur parle de couleurs & de ſons.

Mais

Mais, lorſqu'elle nous apprend que Dieu a créé le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, les Etoiles, &c. Elle nous dit que ces objets que nous voyons, ont été créés ; ce n'eſt pas de nos ſenſations quelle nous parle, c'eſt des objets de nos ſenſations. Que l'on conſulte la tradition de tous les tems & de tous les lieux, on ſera convaincu que l'Egliſe a toujours entendu que Dieu a créé l'étendue du Firmament, qu'il a déterminé les limites de la Mer &c. & n'a jamais permis de penſer que tout ce que l'Auteur de la Nature a produit, fût un aſſemblage d'Eſtres, dont nous n'avons naturellement aucune idée, ou ne fût que nos propres ſenſations. Pour faire ſentir à

l'Auteur combien il eſt la dupe de ſes bonnes intentions, & quel avantage les Matérialiſtes peuvent tirer des mêmes principes, qu'il croit victorieux contre eux, qu'il me ſoit permis de parler un moment en leur nom. » Je n'ai » point d'idées d'un corps, dès » que vous en avez enlevé les » trois dimenſions : ce qui reſte, » après qu'on les a mis à l'écart, » n'eſt, ſelon moi, & comme » le dicte le ſens commun, qu'u- » ne chimere. Mais vous pré- » tendez que je vois les trois di- » menſions dans les façons d'ê- » tre de mon ame, dans les mo- » des par leſquels elle ſe ſent » exiſter. Elles y ſont donc au » moins, ſi elles ne ſont nulle » part ailleurs. Donc mon ame

» ſe ſent être un corps, ſi vous
» le voulez, il n'y a que mon ame
» de corporelle, & elle prête à
» des objets extérieurs, dont elle
» n'a pas la moindre idée, celle
» de corps. Nous tenions à no-
» tre opinion par inſtinct; mais
» vous nous fourniſſez une dé-
» monſtration à laquelle, mal-
» gré tous nos efforts, nous au-
» rions tenté inutilement de pou-
» voir parvenir, vous direz tant
» qu'il vous plaira, qu'un Eſtre
» étendu, n'eſt pas un corps, peu
» nous importe; pour vous ac-
» corder quelque choſe, nous
» dirons ſeulement que notre
» ame eſt un Eſtre qui ſe ſent exiſ-
ter ſans les trois dimenſions.

» Vous avez démontré contre
» nous, que l'ame n'eſt point un

» composé de parties ; c'eſt-à-di-
» re, qu'elle n'eſt point de l'aſ-
» pece d'une ſubſtance dont vous
» avez, & dont vous prétendez
» que nous n'avons aucune idée.
» Nous ſouſcrivons à votre dé-
» monſtration; rendez-vous donc
» à celle que nous tirons de vos
» principes. La réalité des trois
» dimenſions eſt dans notre ame,
» puiſque, ſelon vous, ces di-
» menſions ne ſont que les group-
» pes des ſenſations. Ainſi, la
» ſeule étendue que notre ame
» conçoit, lui appartient : no-
» tre ame eſt étendue, c'eſt le
» ſeul aveu que nous exigions de
» vous. Nous y joindrons ce,
» dont vous convenez ailleurs,
» que l'ame ceſſe d'être pour el-
» le-même, quand elle n'eſt frap-

» pée, ni d'aucune odeur, ni d'au-
» cuns ſons, ni d'aucunes cou-
» leurs : quand elle n'a point de
» ſenſations actuelles ; pour nous
» raſſûrer totalement contre le
» principe de l'indeſtructibilité
» naturelle de notre ame, le point
» capital du Carteſianiſme que
» nous abhorrons ; & nous avoue-
» rons que nous vous devons no-
» tre tranquillité ſur les ſuites de
» la deſtruction de notre corps,
» objet peu intéreſſant pour nous,
» puiſque nous n'en avons aucune
» idée. » Jugez, ſur ces raiſonne-
mens, Monſieur, ſi les repro-
ches que vous me faiſiez au ſujet
de ma Lettre contre l'Abbé
Needham, étoient bien fondés.
» Pourquoi, me diſiez-vous,
» perdez-vous de vûe votre ob-

» jet? Vous poursuivez les Ma-
» térialistes ; les Spiritualistes les
» attaquent à leur maniere. Vous
» prenez le change, vous quit-
» tez une proye assurée, pour
» courir après une meute qui la
» manque. Revenez prompte-
» ment, reprenez votre travail ;
» vous vous engagez dans des
» questions abstraites, où le Lec-
» teur ne peut vous suivre, pour
» refuter des chimeres dont il ne
» faudroit que rire. » Riez donc, Monsieur, tant qu'il vous plaira, si vous croyez encore qu'il est indifférent de rappeller aux idées communes, ceux qui pensent que l'étendue est une modification de notre ame, comme les couleurs & les sons. Pour moi, je prends la chose très sé-

rieuſement, & j'eſpere que ceux même que je refute, m'en ſauront gré. Leur erreur eſt du genre de celles qui ne peuvent être enfantée que par des génies ſupérieurs, & capable de méditer profondément. Cette réflexion ſuffit pour calmer leur amour-propre; & le goût qu'ils ont pour la vérité, & dont je ne puis douter, les éclairera enfin ſur leurs écarts. Adieu, Monſieur, &c.

XXXIe. LETTRE.

LE ſuccès des combats entre deux erreurs, Monſieur, eſt leur deſtruction mutuelle. M. l'Abbé de Condillac eſt très-bien

fondé dans le reproche qu'il fait à M. de Buffon, de donner à la machine une qualité essentielle aux esprits, la sensibilité. Et M. de Buffon auroit également droit de reprendre son censeur, sur ce que celui-ci accorde à l'ame ce qui convient uniquement à la machine; je veux dire les trois dimensions. Car au moins conviendra-t-on, que les trois dimensions sont nécessaires pour faire une machine; Cependant cette contrariété de sentimens prouveroit que l'Abbé de Condillac n'a pas tiré du quatriéme volume de l'Histoire Naturelle, l'idée de son Traité des sensations, & c'est le principal objet que l'Auteur se propose; objet auquel le Public prendra, je pen-

se, bien peu d'intérêt; car cette question de fait, doit être terminée par la confession pure & simple de l'Auteur. Cependant, une conformité de penser de la part de ces deux Auteurs, dans un point qu'on peut regarder comme l'essentiel du Traité des Sensations, me fait quelque peine. C'est lorsque l'un & l'autre entreprennent d'expliquer la maniere dont nous formons l'idée de l'étendue. M. de Buffon nous enseigne qu'un Homme qui commence à s'initier dans l'usage de ses sens, fait des expériences sur son propre corps, en portant la main sur les différentes parties dont la masse, qui lui est propre, est composée; & qu'il remarque que tout ce qu'il

touche, lui rend ſentiment pour ſentiment. Il me ſemble que cette expreſſion rend auſſi noblement que laconiquement, la doctrine que l'Abbé expoſe avec plus d'étendue : celui-ci a mis ſa ſtatue dans la même poſition où M. de Buffon avoit repréſenté ſon Homme faiſant l'eſſai des ſens : la Statue & l'Homme font les mêmes épreuves. Auſſitôt que la Statue, dit M. de Condillac dans ſon Traité des Senſations, » porte la main ſur une » d'elles » des parties de ſon corps, qui ne ſont plus incruſtées de marbre » le même Eſtre ſen» tant, ſe répond, en quelque » ſorte, de l'un à l'autre, *c'eſt* » *moi* : qu'elle continue de ſe tou» cher par tout, la ſenſation de

Traité des Senſ. tom. I. p. 224.

» solidité, mettra de la résistan-
» ce entre ses manieres d'être,
» & par tout aussi, le même Es-
» tre sentant, se répondra, *c'est*
» *moi, c'est encore moi.* » N'est-on pas tenté de croire que cette explication n'est que le développement de l'idée de M. de Buffon, que la pensée de celui-ci est le texte, & que M. l'Abbé de Condillac nous en donne le commentaire?

Cependant, comme cet Abbé prétend avoir tiré ce système de son propre fond, nous sommes obligés de l'en croire sur sa parole. Il faut donc dire que M. de Condillac, en lisant la pensée de M. de Buffon, n'en a été frappé que comme d'un éclair d'imagination, qu'on admire,

ſans y chercher du ſens ; qu'il l'a lûe avec peu d'attention : mais que, ſans qu'il s'en ſoit apperçû, elle a laiſſé un germe dans ſa mémoire ; que de ce germe eſt ſorti le ſyſtême dont nous venons de rendre compte en paſſant, & que le développement de ce germe ayant été très ſecret pour lui-même, il a pû très naturellement ſe regarder comme le créateur de cette découverte qui, au reſte, ne mérite certainement pas d'être revendiquée.

L'Abbé de Condillac prouve bien que, ſi les Animaux ont des ſenſations, elles ſont des modifications d'une ame ſimple, & ne peuvent l'être d'aucune portion de la matiere. Mais prouve-t'il auſſi évidemment, que les

Bêtes sentent véritablement ce qu'elles paroissent sentir ? Vous en jugerez, Monsieur, sur les raisons qu'il expose. » Les Bê- Traité des Ani. p. 10 & 11.
» tes veillent elles-mêmes à leur
» conservation ; elles se meuvent
» à leur gré, elles saisissent ce
» qui leur est propre, rejettent,
» évitent ce qui leur est contrai-
» re. Les mêmes sens qui ré-
» glent nos actions, paroissent
» régler les leur : sur quel fonde-
» ment pourroit-on supposer que
» leurs yeux ne voyent point,
» que leur oreilles n'entendent
» pas? » Sur ce fait trés simple, comme j'ai eu l'honneur de vous le faire observer dans mes Lettres précédentes, en nous-mêmes, nos yeux ne voyent point, nos oreilles n'entendent point ;

notre chair ne ſent point, qnoiqu'à l'occaſion de ce qui ſe paſſe dans nos organes, notre ame voye, entende, ſente. Or, parce que ces mêmes organes ſervent d'occaſion au Créateur, de produire des ſenſations dans les Hommes; que ces ſenſations mettent leur volonté à portée de diſpoſer des mouvemens de leurs membres, s'enſuit-il que ſur des occaſions priſes des différens changemens ſurvenus dans le plan du cerveau, il ne puiſſe faire agir immédiatement les membres des Animaux; comme l'ordonneroit une ame néceſſitée, ou réduite à la ſpontanéité: comme notre Auteur veut que ſoient celles des Animaux. Une telle ame eſt toujours déterminée,

soit par l'état actuel de ses nerfs, soit par l'état actuel du plan méchanique de son imagination. Or, que les Animaux ayent une ame de cette espece, ou qu'ils n'en ayent point, tous leurs mouvemens seront opérés par la toute-puissance du Créateur, & les occasions de ces mouvemens seront spécifiés dans la machine. Il paroit donc prouvé qu'une ame, dans les Animaux, seroit comme une roue surnuméraire dans une Montre.

» A la rigueur, ajoute-t-il, ce P. 11.
» n'est pas là une démonstration.
» Quand il s'agit de sentiment, il
» n'y a d'évidemment démontré
» pour nous, que celui dont cha-
« cun a conscience. Mais parce
» que le sentiment des autres
» Hommes ne m'est qu'indiqué,

» ſera-ce une raiſon pour le révo-
» quer en doute ? Me ſuffira-t-il
» de dire que Dieu peut former
» des automates, qui feroient par
» un mouvement machinal, ce
» que je fais moi-même avec ré-
» flexion ? Le mépris ſeroit l'uni
» que réponſe à de pareils doutes.
» C'eſt extravaguer, que de cher-
» cher l'évidence par tout. C'eſt
» rêver, que d'élever des ſyſtêmes
» ſur des fondemens purement
» gratuits. » Ah ! que de ſavans parmi nos Philoſophes, parmi ceux-même qui prétendent raiſonner d'après l'expérience, & qui, criant le plus haut contre les ſyſtêmes, s'arrogent le privilege excluſif d'en bâtir tout à leur aiſe. » Le milieu entre ces
Ibid. » deux extrêmes, c'eſt de philoſo-
pher

» pher. Il y a donc autre chose » dans les Bêtes, que du mou- » vement ; ce ne sont pas de purs » automates, elles sentent.

Il est très-vrai qu'il y auroit de la folie à ne compter sur rien, que sur ce qui est appuyé de démonstration. Tout le commerce de la vie roule sur des vraisemblances ; mais, parce qu'il est ridicule de demander des démonstrations de tout, faut-il se livrer à toutes les vraisemblances ? Est-on même toujours obligé de prendre un parti. Je conviens qu'une personne extravagueroit, si elle s'obstinoit à douter que les autres Hommes ont des ames sensibles & intelligentes comme lui, sous prétexte qu'il n'a pas le sens intime de

leurs sensations, ni de leurs pensées. Mais pourquoi ne taxera-t-on jamais d'extravagance le Cardinal de Polignac, & tous ceux qui, comme lui, ne prennent aucun parti dans la question de l'ame des Bêtes ? Pourquoi n'arrive-t-il pas qu'un seul Homme s'avise de douter sérieusement que ses semblables ayent des ames ? C'est que, lorsqu'il s'agit de juger de la nature de nos semblables, nous ne sommes pas abandonnés à nos recherches, ni réduits à balancer des vraisemblances pour nous déterminer. L'Auteur de la Nature y a pourvû, & tout Homme en qui ne se trouveroient pas les occasions sur lesquelles le Créateur nous décide sur ce point, auroit

le cerveau tout auſſi dérangé que celui qui, ſur de vaines ſpéculations, regarderoit le monde comme un phantôme, ou qui, ſur les faits, réaliſeroit le pyrroniſme univerſel. Mais au contraire, l'état des Bêtes eſt laiſſé à nos recherches. Voilà pourquoi pluſieurs, parmi ceux qui méditent, parviennent à douter effectivement que les Bêtes ayent des ames ; car il y a des choſes certaines hors de la ſphere des vraiſemblances, & qui ne ſont pas fondées ſur la démonſtration. Mais il ne ſuffit pas de dire qu'il y en a de cette eſpece, pour y comprendre, comme le fait l'Auteur, la queſtion de l'ame des Bêtes. La créance ferme des vérités dont je parle, eſt fon-

dée sur des principes de certitude dont nous ne sommes pas plus les créateurs, que nous le sommes de l'évidence. Ils sont dûs à l'institution du Créateur, & ce sont ces principes qu'il faut rechercher pour discerner si telle chose est crûe par caprice, ou si elle l'est par l'impression du Créateur sur nos ames, c'est ce que je compte discuter autant que j'en suis capable, dans l'analyse des sensations.

L'Auteur auroit donc dû péser l'énorme différence qu'il y a entre la maniere dont l'Homme juge de ses semblables, & l'irrésolution qu'il éprouve, lorsqu'il veut se déterminer sur la nature des Animaux. Parce qu'il n'est pas démontré que des corps or-

ganisés comme le mien, sont unis à des ames de la même espece que la mienne, je sens, à la vérité, que je pourrois douter que les Hommes avec qui je vis, fussent semblables à moi; mais je sens très-vivement en même tems, que je n'en doute point, & que tout Homme qui en douteroit réellement, extravagueroit: mais par rapport aux Animaux, non-seulement je puis douter qu'ils ayent des ames, mais encore j'en doute effectivement, & je crois vous avoir prouvé, Monsieur, que ce doute est fort raisonnable, & est peut-être l'unique parti raisonnable. Comme cela ne peut être contesté, je ne crois pas que personne avoue le raisonnement

sur lequel l'Auteur du Traité des Animaux, se fonde, pour prouver que les Bêtes sentent; il roule uniquement ce raisonnement sur notre façon de penser, par rapport à nos semblables, & vous voyez, Monsieur, combien il est peu solide.

N'admirez-vous pas, Monsieur, que l'Auteur soit si délicat, si circonspect, lorsqu'il est question de croire sur le témoignage unanime, quoique non uniforme, de tous les sens, que son corps a des dimensions réelles au dehors de son ame, ainsi que tous les autres objets dont il est environné; & que sur une comparaison très-peu exacte, sur des apparences de sensations, il conclue affirmativement que les Bê-

tes ont des ames ſenſibles. Comment n'a-t-il pas réfléchi que, dans ſon ſyſtême, les corps des Animaux n'étant comme tous les autres corps, que des grouppes de ſes propres ſenſations, les apparences de leurs procédés ne ſont que des modes de ſa ſubſtance, & ne démontrent rien par rapport à ce qui eſt, ou à ce qui peut être au dehors de ſon ame.

L'Auteur ne démêle & n'éclaircit donc en aucune maniere le préjugé qui donne des ſenſations aux Animaux. Il le ſuppoſe ; c'eſt ſur une idée auſſi vague qu'il bâtit tout ſon ſyſtême.

» Ainſi, au ſeul mouvement d'u- P. 8.
» ne baguette, l'Enchanteur éle-
» ve, détruit, change tout au gré
» de ſes deſirs ; & l'on croiroit

» que c'eſt pour préſider à cette » maniere de philoſopher, que » les Féés ont été imaginées.

Suppoſé que les Bêtes ſoient ſenſibles, elles ont des connoiſſances, & même des connoiſſances abſtraites. Je l'ai prouvé à M. de Buffon, M. l'Abbé de Condillac le prouve auſſi très-bien : Mais c'eſt en partant de cet hypothèſe de la ſenſibilité dans les Bêtes, qu'il prétend avoir démontré que les Bêtes
P. 76. ſont capables de quelques connoiſſances, c'eſt-à-dire, qu'il prétend établir un fait ſur des raiſonnemens de pure ſuppoſition. Il commence ainſi ſa deuxiéme Partie. » La premiere » Partie de cet Ouvrage, dé» montre que les Bêtes ſont ca-

» pables

» pables de quelques connoiſ-
» ſances ; ce ſentiment eſt celui
» du vulgaire ; il n'eſt combattu
» que par des Philoſophes, c'eſt-
» à-dire, par des Hommes qui,
» d'ordinaire, aiment mieux une
» abſurdité qu'ils imaginent,
» qu'une vérité que tout le mon-
» de adopte. » Ces Hommes-là ont une plaiſante eſpece de Philoſophes! » Ils ſont excuſa-
» bles, car s'ils avoient dit moins
» d'abſurdités, il y auroit parmi
» eux, moins d'Ecrivains célé-
» bres. » S'il parloit de ceux qui, confondant l'eſprit avec le gé-nie, réaliſent toutes leurs ſpé-culations, j'aurois encore peine à croire qu'ils euſſent les inten-tions qu'il leur prête : je penſe-rois plûtôt qu'ils ont du goût

pour les paradoxes & pour les singularités, & qu'ils respectent les idées qui leur viennent, à proportion qu'ils les conçoivent moins; ils aiment à se créer des mystéres pour eux-mêmes, & quand ils les ont adorés, ils les proposent au culte des autres Hommes; misére humaine, & non pas attentat contre la vérité! Mais que communément, les Philosophes aiment mieux une absurdité qu'une vérité commune, dans les choses mêmes où ils se sont trompés; c'est une très pitoyable déclamation. Notre

P. 76. & 77. Auteur » entreprend de mettre » dans son jour une vérité com- » mune; il met le prix à son systê- » me en nous apprenant que jus- » qu'ici, cette vérité a été crûe

» ſans être connue ; qu'on n'y a » réfléchi, que pour accorder trop » aux Bêtes, ou pour ne leur » point accorder aſſez ; qu'il lui » reſte à dire bien des choſes qui » n'ont pas été dites ; la généra- » tion des facultés des Animaux, » le ſyſtême de leurs connoiſſan- » ces, l'uniformité de leurs opé- » rations, l'impuiſſance où elles » ſont de ſe faire une langue pro- » prement dite, lors même qu'el- » les peuvent articuler, leur inſ- » tinct, leurs paſſions & la ſupé- » riorité que l'Homme a ſur elles » à tous égards. » Voilà de gran- des promeſſes ; vous verrez comme elles ſeront remplies. Aimez-moi toujours, & ſoyez perſuadé, Monſieur, &c.

XXXII. LETTRE.

CE n'eſt pas, Monſieur, un ſyſtême arbitraire qu'on vous promet ; » ce n'eſt pas,
P. 77. vous dit l'Auteur, » dans mon » imagination que je le puiſe ; » c'eſt dans l'obſervation : & tout » Lecteur intelligent qui rentre- » ra en lui-même, en reconnoî- » tra la ſolidité. » C'eſt donc à force d'être rentré en lui-même, que l'Auteur nous apprend » qu'au premier inſtant de ſon » exiſtance, un Animal ne peut » former le deſſein de ſe mou- » voir ; qu'il ne ſait pas ſeule- » ment s'il a un corps, » qu'il ſe ſent Ange par conſéquent, ou un pur eſprit.

» Les objets ſont des impreſ-
» ſions ſur lui, il éprouve des
» ſentimens agréables & déſa-
» gréables : de-là naiſſent les pre-
» miers mouvemens, mais ce ſont
» des mouvemens incertains ; ils
» le ſont en lui ſans lui : il ne ſait
» point encore les régler. Inté-
» reſſé par le plaiſir & par la pei-
» ne, il compare les états où il ſe
» trouve ſucceſſivement ; il ob-
» ſerve comment il paſſe de l'un
» à l'autre, & il découvre ſon
» corps & les principaux organes
» qui le compoſent.

P. 73.

Je ſuis rentré en moi-même, j'ai beaucoup obſervé les Animaux, je n'y ai jamais rien pû découvrir de tout ce qu'on vient de nous dire : j'ai vû, au contraire qu'un Poulain à peine né, ſe re-

levoit sur ses jambes ; qu'un Poulet encore renfermé dans sa coque, se faisoit avec adresse, à coups de bec, une issue pour entrer dans le monde ; qu'un petit Chien cherchoit & trouvoit les mammelles de sa mere sans le secours de ses yeux ; qu'une Chenille nouvellement éclose, se promenoit sur la feuille d'où elle devoit tirer sa subsistance, & savoit la prendre ; qu'un Cousin ayant rompu par le dos son enveloppe de nymphe, en sortoit en ligne verticale, déployoit ses aîles, les secouoit, prenoit promptement son vol, sans donner la moindre marque qu'il fît de profondes études sur la méchanique de ses aîles, ni sur les moyens de battre l'air ou

de s'yélever, en faiſant uſage de ces rames admirables. Je l'ai vû s'y ſoutenir, le traverſer, ſans héſiter, ſans faire d'eſſai ; comme s'il eut eû la connoiſſance infuſe de l'art de voler. Enfin, tout ce que nous voyons de la part des Animaux, nous porte à penſer qu'au moment de leur naiſſance, leur corps ne leur eſt point étranger. Et je conçois tout auſſi peu, comment leur ame, s'ils en ont une, pourroit les convaincre de l'exiſtence de leur corps, que j'ai conçû comment l'admirable Statue du traité des ſenſations, dont je vous ai parlé, Monſieur, eſt parvenue à apprendre l'exiſtence du ſien. Suivons néanmoins les merveilles que notre Auteur s'eſt pro-

P. 79. posé de nous expliquer. » D'a-
» bord, le corps se meut avec
» difficulté.... L'ame trouve les
» mêmes obstacles à réfléchir ;
» elle hésite, elle doute. Une
» seconde fois les mêmes besoins
» déterminent les mêmes opéra-
» tions, & elles se font de la part
» des deux substances, avec
» moins d'incertitude & de len-
» teur. Enfin les besoins se re-
» nouvellent, & les opérations
» se répétent si souvent, qu'il ne
» reste plus de tatonnement dans
» le corps, ni d'incertitude dans
» l'ame. Les habitudes de se
» mouvoir & de juger, sont con-
» tractées. C'est ainsi que les be-
» soins produisent d'un côté,
» une suite d'idées, & de l'au-
» tre, une suite de mouvemens

» correſpondans. » C'eſt ainſi, Monſieur, qu'on nous tient parole. Qu'on développe la génération des facultés de l'ame prétendue des Animaux, & le ſyſtême de leurs connoiſſances, & qu'on explique en même tems, le préjugé commun, touchant l'ame des Bêtes ; parmi ceux qui ſe livrent à ce préjugé, en-eſt-il quelqu'un qui s'imagine que les Bêtes réfléchiſſent, qu'elles doutent, qu'elles héſitent, qu'elles forment des jugemens, que leurs premiers momens ſont occupés des études profondes que l'Auteur a fait faire à ſa Statue ? Ces études ſont bien ſingulieres en elles-mêmes ; mais elles le ſont bien davantage par la maniere dont l'Auteur s'effor- P. 83.

ce d'adoucir un ſentiment ſi bi-
ſarre ; car il veut que l'Animal
étudie , » mais ſans avoir le deſ-
P. 82. » ſein d'étudier Il ne ſe propoſe
» pas d'acquérir des connoiſſan-
» ces, pour en faire un ſyſtême.»
Cela veut dire qu'il eſt plus ſage
P. 83. que nous ; cependant » ſes étu-
» des changent d'objets, & *le*
» *ſyſtême* de ſes connoiſſances,
» s'étend peu à peu à différentes
» ſuites d'idées.

» Ces ſuites ne ſont pas indé-
» pendantes, elles ſont, au con-
» traire, liées les unes aux au-
» tres, & ce lien eſt formé des
» idées qui ſe retrouvent dans
» chacunes, comme elles ſont,
» & ne peuvent être que diffé-
» rentes combinaiſons d'un petit
» nombre de ſenſations. » Saiſiſ-

ſez, Monſieur, ce raiſonnement, ſi vous le pouvez. » Il faut né- » ceſſairement que pluſieurs » idées ſoient communes à tou- » tes. On conçoit donc qu'elles « ne forment enſemble qu'une » même chaîne. » On ne conçoit rien abſolument à ce diſcours ; mais ce que l'on conçoit très-bien, c'eſt qu'au lieu d'expliquer l'opinion vulgaire ſur la nature des Animaux, on la contredit ici viſiblement.

Quels phénoménes pourroit-il citer, pour appuyer des idées auſſi extraordinaires ? Aux preuves, il ſubſtitue des mots, des phraſes & des images poëtiques, c'eſt-à-dire, qu'il tombe dans le défaut qu'il reproche à M. de Buffon. Ecoutez-les, Monſieur;

l'extrait sera long, mais si l'esprit n'y apperçoit rien, l'oreille en sera flattée.

P. 84. » Les idées renaissent » nous dit-il » dans les Animaux, par » l'action même des besoins qui » les ont d'abord produites.» On ne nous définit pas ce que c'est que besoin dans ces ames nouvelles; on ne nous dit pas non plus si ces besoins renferment des idées; il faut bien qu'on ne le pense pas: puisqu'on veut que les besoins soient antérieurs aux idées, un besoin qui ne renferme aucune idée de privation de quelque chose de nécessaire, seroit néanmoins quelque chose de bien incompréhensible.

» Les idées forment, pour » ainsi dire, dans la mémoire,

» des tourbillons qui se multi-
» plient comme les besoins. Cha-
» que besoin est un centre d'où
» le mouvement se communi-
» que jusqu'à la circonférence du
» tourbillon d'idées. Les tour-
» billons sont alternativement
» supérieurs les uns aux autres,
» selon que les besoins devien-
» nent tour à tour plus violens.
» Tous font leur révolution avec
» une variété étonnante ; ils se
» pressent, ils se détruisent, il
» s'en forme de nouveaux, à me-
» sure que les sentimens auxquels
» ils doivent toute leur force,
» s'affoiblissent, s'éclipsent ; ou P. 85.
» qu'il s'en produit qu'on n'avoit
» pas encore éprouvés. D'un
» instant à l'autre, le tourbillon
» qui en a englouti plusieurs, est

» donc englouti à ſon tour, & » tous ſe confondent. Auſſitôt » que les beſoins ceſſent, on ne » voit plus qu'un cahos; les idées » paſſent & repaſſent ſans ordre, » ce ſont des tableaux mouvans » qui n'offrent que des images » biſarres & imparfaites; & c'eſt » aux beſoins, » aux centres ce qui défigure un peu ces belles images » à les deſſiner de nou- » veau, & à les placer dans leur » vrai jour. Tel eſt en général, » le ſyſtême des connoiſſances » dans les Animaux; tout y dé- » pend du même principe, le » beſoin » qui eſt le deſſinateur des idées » tout s'y exécute par » le méme moyen, la liaiſon des idées » ou leur révolution de tourbillon autour du beſoin, qui

eſt, ou un foyer des éllipſes, ou le centre des circonférences qu'elles décrivent.

Certainement ce morceau d'éloquence a dû réjouir M. de Buffon. Il n'aura pas manqué d'obſerver que quelque mépris qu'on témoigne pour ſa maniere de traiter les objets philoſophiques, on revient pourtant à ſe modéler ſur lui, lorſqu'il faut parler & que la lumiere manque. Si c'étoit une deſcription poëtique d'un rêve, peut-être la paſſeroit-on ; mais nous la donner pour l'explication de la formation du ſyſtême des connoiſſances dans l'ame des Bêtes ; c'eſt exiger de nous que nous nous contentions de paroles, lorſqu'on nous promet des rai-

ſons tirées de l'obſervation.

L'Auteur contredit enſuite M. de Buffon, en accordant aux Bêtes l'invention que celui-ci leur refuſe. » Les Bêtes inven-
» tent donc, ſi *inventer* ſignifie
» la même choſe que juger,
» comparer, découvrir ; elles in-
» ventent même encore, ſi par-
p. 85. » là l'on entend ſe repréſenter
» d'avance ce qu'on va faire. Le
» Caſtor ſe peint la cabanne qu'il
» veut bâtir, l'Oiſeau le nid qu'il
» veut conſtruire. Les Animaux
» ne feroient pas ces ouvrages,
» ſi l'imagination ne leur en don-
» noit pas le modéle. »

Quel eſprit ne faut-il pas reconnoître dans le Caſtor, dans les Abeilles, dans les Chenilles, dans l'Araignée ? S'il eſt vrai que leurs

leurs arts ſont les fruits de leurs études, s'ils ſont dûs à l'invention; mais ils ſont determinés dans leur cerveau, ou pout leur ame, s'ils en ont une, ou pour le Créateur même, s'ils n'en ont point. Le Papillon, en ſortant de la criſalide, ſait étendre ſes aîles, prendre ſon vol, chercher des fleurs, dérouler ſa trompe pour en pomper les ſucs, chercher ſa femelle; & tout cela, il le fait ſans tatonnement préalable, ſans s'être donné le tems d'étudier ſes nouveaux organes; il ſait voir avec de nouveaux yeux, ſe ſervir de pattes qui lui étoient étrangeres. Or, s'il invente l'art d'employer ſi à propos tant de nouveaux organes, il faut convenir que ſon génie eſt

bien au-dessus du nôtre ; qu'il a des idées innées de ses muscles délicats ; des nourritures qui lui conviennent, des procédés propres à perpétuer son espece ; & qu'il est en cela bien supérieur aux Hommes, auxquels on refuse non seulement toute idée innée, en quoi on peut avoir raison, mais encore tout principe inné d'idées, ce qui est le renversement total de la raison. Quand M. de Buffon nous a dit que les Animaux apprenoient tous leurs arts & tous leurs procédés, en imitant leurs semblables ; ce dénouement nous a d'autant plus frappé, qu'il est démenti par nos observations sur la fabrique des nids des Oiseaux. Son censeur prend une autre

voye. Les Animaux inventent, ſelon lui, tout ce qu'ils opérent de plus ſurprenant à nos yeux; l'imitation n'y a point de part. A l'exception de quelques eſpeces; les Animaux ſont peu imitateurs, mais tous créateurs de leurs arts particuliers. Les Hommes, au contraire, ne ſont ſots, n'ont tant de ridicules, qu'à cauſe qu'ils ſont, de tous les Animaux, les plus grands copiſtes. Nos deux Auteurs ne peuvent être plus oppoſés qu'ils le ſont ſur le même point de doctrine; tous deux cependant, par des voyes ſi contraires, heurtent de front la ſaine phiſique, & contrediſent également la vérité, tant il eſt vrai que dans l'ordre moral, on arrive quelque fois au mê-

me but, même en se tournant le dos.

Notre Auteur prétend néanmoins que les Bêtes nous sont inférieures en genre d'invention.

P. 85. & 86. » Si les Bêtes ont infiniment » moins d'invention que nous, » dit-on » c'est parce qu'elles » sont plus bornées dans leurs » besoins, ou parce qu'elles n'ont » pas les mêmes moyens, pour » mlutiplier leurs idées & pour » en faire des combinaisons de » toute espece » il falloit dire, pour ne pas tomber en contradiction, que n'ayant pas la fatale démangeaison de se faire de nouveaux besoins, ou de s'en faire d'autres que ceux auxquels la Nature les assujettit, elles n'inventent rien d'inutile. Ce qui

prouveroit qu'elles font un meilleur usage que nous, du génie qu'elles ont pour l'invention, & non pas qu'elles en ont moins que nous. Si l'ame de l'Auteur, ayant passé quelque tems dans le corps d'une Chenille, se trouvoit ensuite dans celui d'un Papillon, qu'elle eût à acquérir la connoissance de tous les petits muscles, de tous les nerfs préparés pour faire mouvoir cette nouvelle machine; si elle inventoit l'art d'en tirer tous les usages auxquels ces organes sont destinés, n'auroit-elle pas encore le génie plus inventif, que ne l'auroit un Homme, qui n'ayant jamais entendu parler d'instrumens de musique, verroit un Orgue pour la premiere fois, en exami-

nant la fabrique dans le plus grand détail, & posant ses deux mains sur le clavier, joueroit tout à coup dans la derniere précision, toutes les piéces du célebre Rameau, qu'on lui présenteroit. L'Auteur n'est pas heureux, comme vous voyez, Monsieur, quand il veut fixer, par rapport à l'invention, la supériorité absolue de l'ame de l'Homme, au-dessus de celle des Animaux. Il nous porteroit même à croire que l'une & l'autre sont de la même espece, puisqu'il fonde la prétendue supériorité qu'il donne à l'Homme sur la Bête, sur ce que les ames des Animaux ont moins de besoins & moins de moyens pour les satisfaire. Or, si les Bêtes ne sont moins inventi-

ves que nous, que faute de motifs & de moyens ; celui qui distribue ces motifs & ces moyens aux différens Animaux, auroit donc pû égaler les fonctions de l'ame d'une brute, à celles de l'ame humaine, s'il l'eût voulu, en donnant à l'ame de la Bête, la même activité qu'il lui plait de donner à la nôtre. L'Auteur passe ensuite au langage des Animaux, & la transition est singuliere. » Si les individus qui sont P. 98.
» organisés de la même maniere,
» font chacun les mêmes études,
» & ont en commun le même
» fond d'idées, ils peuvent donc
» avoir tous un même langage, &
» tout prouve, en effet, qu'ils en
» ont un. » Quelle supériorité ne trouverois-je pas encore ici dans

les ames des Animaux, sur celle de l'Homme! M. de Buffon, M. l'Abbé de Condillac & moi, nous faisons, avec tant d'autres, les mêmes études; quelle différences dans les fruits de nos travaux! Et dix mille Abeilles dans une Ruche, font les mêmes études, s'entendent parfaitement, mettent tout leur fond d'industrie en commun, & réussissent à faire leurs édifices avec simétrie, avec régularité, dans l'ordre le plus commode à leur petite société, & aux besoins de leur communauté : certainement, si elles ont des ames, notre intelligence n'est pas comparable à la leur.

On ne peut appeller qu'improprement langage, celui qui ne doit point son origine à l'institution

tution arbitraire. S'il falloit comparer les signes que la Nature a donné aux différens Animaux pour manifester leur situation actuelle, quels avantages certaines Bêtes n'auroient-elles pas sur nous? Considérons les sons que produit naturellement un muet de naissance; qu'ils sont informes ! Qu'ils sont peu variés, en comparaison de ceux de plusieurs Animaux ! Tous sont effrayans, nuls n'expriment la joye, le plaisir, la sérénité; ils sont plus propres à nous faire fuir qu'à nous attirer; au contraire, le mugissement d'un Bœuf, qui nous épouvante, inspire le courage à tous ceux de son espece répandus dans une vaste prairie; il les avertit de la présence

dangéreuſe d'un Loup, il les invite à venir au ſecours contre un ennemi commun : tous répondent au ſignal, & accourent avec promptitude. Quels agrémens dans la voix d'un grand nombre d'Oiſeaux! En faiſant le parallelle du langage naturel des Animaux, avec nos langues d'inſtitution, nous trouverions qu'ils ont autant deſons qu'ils ont d'affections & de penſées en apparence, pendant que nous avons plus de mots que de penſées ; que leurs expreſſions ſont ſans aucune équivoque ; que les nôtres nous jettent perpétuellement, par leur double ſens, dans le doute ou dans l'erreur : enfin, chaque langue eſt inintelligible pour celui qui ne l'a pas étudiée, & l'Ani-

mal Asiatique entend le langage de l'Européen, de l'Américain de son espece. Dans l'organe de la voix de l'Homme, tout est disposé pour des arts à acquérir, pour une infinité d'articulations différentes, pour produire des sons harmonieux; la Nature ne lui donne point de notion de ces ressources admirables; le fait est constaté dans le sourd de naissance. Il n'est muet, que parce qu'il ne se doute pas des usages qu'il pourroit tirer de l'organe de la voix, & ces personnes ingénieuses, qui ont imaginé le secret d'apprendre aux muets à former des sons, peuvent seules nous parler de la difficulté qu'elles ont de faire concevoir à ces sourds de naissance, de quelle

utilité pourroit leur être leur langue ; & cette difficulté bien approfondie, semble nous prouver que le premier Homme a dû être instruit des méchanismes secrets que renfermoient les organes de la voix. S'il n'eût été prévenu par le Créateur, il semble qu'il eut dû être aussi indifférent à cet égard, que l'est tout Homme sourd dès sa naissance.

P. 100. 101. » Le langage d'action, dit notre Auteur, prépare à celui des » sons articulés. » Cette maxime n'est point vérifiée dans le sourd de naissance, car il s'en tient au seul langage d'action. L'Auteur ajoûte : » Aussi y a-t-il des Animaux domestiques capables » d'acquérir quelque intelligence » de ce dernier » du langage d'ac-

tion » dans la néceſſité où ils » ſont de connoître ce que nous » voulons d'eux, ils jugent de » nos paroles par nos mouve- » mens, toutes les fois qu'elles » ne renferment que des idées qui » leur ſont communes avec nous. » En même tems, ils ſe font une » habitude de lier cette penſée » au ſon dont nous l'accompa- » gnons conſtamment ; enſorte » que pour nous faire entendre » d'eux, il nous ſuffit bientôt » de leur parler. C'eſt ainſi que » le Chien obéit à notre voix, » qu'il nous entend dans les diffé- rens pays où le langage eſt ſi dif- férent, & qu'il lie ſes idées à nos ſignes d'inſtitution : on lui ſup- poſe bien de l'intelligence.

Le Chien, (je rends en ſubſ- P. 101.

tance le raisonnement de l'Auteur,) le Chien qui ne peut articuler nos paroles, lie pourtant ses idées à nos paroles : & le Perroquet, qui les peut articuler, ne peut les unir à ces idées ; parce que sa conformation extérieure ne ressemble point du tout à la nôtre : voilà une des raisons de M. de Buffon, parce que le fond d'idées que nous avons de commun avec le Perroquet, n'est pas aussi étendu que celui que nous avons avec le Chien, ou parce que son langage d'action différe infiniment du nôtre.

Vous observez sans-doute, Monsieur, que ce que nous dit ici M. de Condillac sur le langage des Animaux, prouveroit assez bien qu'ils s'entendent &

qu'ils comprennent ce que nous leur disons, si réellement ils ont des ames ; mais il seroit fort singulier qu'on conclut des hurlemens, des aboyemens, des sifflemens, des ramages des Animaux, qu'ils ont des ames ; il y a bien loin de ces bruits & de ces sons, à la pensée.

Il explique ensuite l'instinct par une comparaison : » Si nous p. 107.
» ne voulons voir & marcher que
» pour nous transporter d'un lieu
» dans un autre, il ne nous est
» pas toujours nécessaire d'y ré-
» fléchir. Nous ne voyons &
» nous ne marchons souvent que
» par habitude. Si nous voulons
» démêler plus de choses dans
» les objets, si nous voulons
» marcher avec plus de grace,

» c'eſt à la réflexion à nous inſ-
» truire. Ainſi, il y a en quelque
» ſorte, deux *moi* dans chaque
» Homme » ceci n'eſt qu'une
foible imitation de l'Homme
double de M. de Buffon » le *moi*
» d'habitude, & le moi de ré-
P. 103. » flexion ; c'eſt le premier qui
» touche, qui voit ; c'eſt lui qui
» dirige toutes les facultés ani-
» males ; ſon objet eſt de condui-
» re le corps, de le garentir de
» tout accident, & de veiller
» continuellement à ſa conſerva-
» tion. » l'extrait que j'ai à vous
faire eſt long ; mais il eſt néceſ-
ſaire, afin que vous preniez bien
la penſée de l'Auteur, laquelle,
pour être plus recherchée, n'en
eſt que plus embarraſſée & plus
obſcure.

» Le ſecond (*moi*) lui aban-
» donnant (au premier) tous ces
» détails, ſe porte à d'autres ob-
» jets, & s'occupe du ſoin d'a-
» joûter à notre bonheur... Ce-
» lui-ci eſt excité par toutes les
» choſes qui, en nous donnant
» de la curioſité, nous portent à
» multiplier nos beſoins, mais,
» quoiqu'ils tendent chacun à
» un but particulier, ils agiſſent
» ſouvent enſemble. Lorſqu'un
» Géometre, par exemple, eſt
» fort occupé de la ſolution d'un
» problême, les objets conti-
» nuent encore d'agir ſur ſes ſens.
» le *moi* d'habitude obéit donc à
» leurs impreſſions; c'eſt lui qui
» traverſe Paris, qui évite les
» embarras, tandis que le *moi*
» de réflexion eſt tout entier à la

» solution qu'il cherche. Re-
» tranchons d'un Homme fait le
» *moi* de réflexion : on conçoit
» qu'avec le seul *moi* d'habitude,
» il ne saura plus se conduire,
» lorsqu'il éprouvera quelqu'un
» de ces besoins, qui demandent
» de nouvelles vûes & de nou-
» velles combinaisons. Or, l'inf-
» tinct n'est que cette habitude
» privée de réflexion.

Le voilà donc enfin défini ce terme obscur *instinct* dont nous nous servons pour exprimer certains procédés des Bêtes, qu'on ne veut pas rapporter à leur raison; parce que le préjugé ne leur en donne pas, & qu'on les trouve cependant très-raisonnables. Un Philosophe entend par ce terme, l'espece d'imagination,

ou plûtôt d'occaſion d'imagination tracée dans le cerveau de l'Animal, & par laquelle toutes leurs actions ſont réglées. S'il leur accorde une ame, il jugera en voyant des procédés plus délicats de la part d'un Animal que d'un autre, que celui-ci a le ton d'imagination corporelle, plus parfait qu'il ne l'eſt dans un autre Animal de la même eſpece: comme il penſe que le cerveau d'un Homme de génie, eſt mieux monté que celui d'un eſprit médiocre, il ne haſardera pas de couper en deux l'ame de l'Homme, ſous prétexte que tantôt nous agiſſons par habitude, tantôt par réflexion. Il rapportera la facilité que nous avons à faire certaines actions familieres, &

l'inclination que nous avons à les répéter, aux dispositions qu'ont pris les nerfs qui concourent à ses actions; par ces dispositions, ils sont propres à obéir fidélement aux volontés de l'ame, & sont souvent mis, indépendemment d'aucun ordre, dans le ton auquel ils ont été fréquemment montés: d'où il résulte que l'ame est sollicitée à répéter les mêmes actions. Enfin considérant qu'un simple acte de volonté, embrasse une suite d'actions semblables, ou d'actions différentes; il admirera plûtôt qu'il ne comprendra, que sur le dessein que j'ai pris en sortant de la maison, d'aller à S. Denis, je continue mon voyage comme machinalement, Dieu remuant mes jambes à l'occasion

de l'impreſſion d'un ſeul acte de ma volonté : il ne verra de même jamais qu'avec ſurpriſe, qu'un Homme habile à toucher le claveſſin, s'étant déterminé à jouer quelque morceau de muſique, l'exécute en s'occupant de tout autre choſe, comme ſi ſa volonté eût mis en mouvement dans ſa tête, une ſorte de cylindre ſemblable à ceux qui ſervent d'ame aux Serinettes & aux Orgues d'Allemagne, où ſon air ſeroit marqué ; & comme ſi ce cylindre alloit ſeul juſqu'à la fin de l'air, ſur un ordre unique donné dans un inſtant. C'eſt ainſi que raiſonneroit un Métaphiſicien qui ſauroit ſe ſervir à propos de la Phiſique ; il rapporteroit tout cela à des diſpoſitions organiques du

cerveau, & à des loix faites pour le cerveau humain, & qu'il ignoreroit parfaitement ; & soit qu'il supposât des ames aux Animaux, soit qu'il les en crût privés, il trouveroit suffisamment dans les réflexions que nous venons de faire, non des explications détaillées de leurs procédés, mais des motifs d'admirer ce qui ne fait qu'étonner stupidement les autres Hommes.

P. 109. Notre Auteur continue. » A » la vérité, c'est en réfléchissant » que les Bêtes l'acquierrent (cet instinct qui n'est qu'une habitude) il est engendré par » le *moi* de réflexion ; mais com- » me elles ont peu de besoins, le » tems arrive bientôt où elles ont » fait tout ce que la réflexion a

» pû leur apprendre ; il ne leur » reste plus qu'à répéter tous les » jours les mêmes choses ; elles » doivent donc enfin n'avoir que » des habitudes, elles doivent » être bornées à l'instinct. »

Tout ce que nous voyons, au contraire, exécuter aux Animaux, nous apprend que l'instinct prévient toute apparence de réflexions dans les animaux; c'est, comme je l'ai déja insinué plus d'une fois, que si elles ont des ames, elles ont des idées innées sur lesquelles leurs premiers procédés sont reglés: Voyez, Monsieur, un Cousin sortir de ses enveloppes, sous lesquelles il étoit nymphe aquatique il n'y a qu'un moment ; je ne me lasse point de tirer mes exemples des Insectes,

parce qu'ils ſont fréquemment ſous nos yeux, & qu'ils déſeſpérentnos nouveaux Philoſophes. Le Couſin paroît ſavoir que l'eau, qui avoit été ſon élément naturel, eſt devenu pour lui un élément mortel; il ne tente jamais de s'y plonger; il ſait qu'il doit étendre ſes aîles, il ſait les agiter & prendre ſon vol quelques inſtans après ſa naiſſance. L'antipathie des Chats pour les Rats, eſt-elle le fruit de l'étude & des réflexions? L'Abeille médite-t-elle pour apprendre à voler, à faire ſes différentes récoltes, à les mettre en uſage? Lui a-t-on dit que c'étoit dans les fleurs ſeules, qu'elle devoit trouver ſes proviſions? Eſt-ce après avoir tâté de tout, qu'elle a deviné

que

que l'ornement de nos champs & de nos prairies, renferme les ſucs agréables dont elle doit ſe nourrir ? Eſt-ce encore la réflexion qui apprend aux petits des Quadrupedes, l'art de ſuccer les mammelles de leur mere, pour en tirer le lait ? Art plus compliqué qu'on ne s'imagine, & qui demanderoit de la part d'une ame qui ſeroit chargée de l'inventer, la connoiſſance d'un des plus beaux principes de Phiſique qu'on ait découvert dans le ſiécle dernier. Comment peut-on proteſter ſi hautement, ſi conſtamment, qu'on ne veut raiſonner que d'après l'obſervation, & contredire ſi viſiblement les obſervations les plus familieres? Et comment oſe-t-on avancer

que l'inſtinct eſt le réſultat de l'habitude ?

P. 112. » Nous l'aurions cet inſtinct » pourſuit l'Auteur » & nous » n'aurions que lui, ſi notre ré- » flexion étoit auſſi bornée que » celle des Bêtes, & nous juge- » rions auſſi ſûrement, ſi nous ju- » gions auſſi peu qu'elles. Nous » ne tombons dans plus d'erreurs » que parce que nous acquérons » plus de connoiſſances de tous » les Eſtres créés ; celui qui eſt le » moins fait pour ſe tromper, eſt » celui qui a la plus petite por- » tion d'intelligence. » Ces ré- flexions ſont bonnes à recueillir, elles ſont conformes à l'expé- rience ; elles nous apprennent pourquoi des eſprits bornés con- duiſent ſouvent mieux leurs af-

faires, entendent mieux leur commerce, que ne font les esprits les plus élevés, & elles m'humilient, en me faisant concevoir que si j'ai quelque avantage sur des génies du premier ordre, avec lesquels j'ose entrer en lice, c'est que je vais toujours terre à terre, de proche en proche, que je me tiens scrupuleusement attaché aux phénomènes que je vois autour de moi & que je découvre en moi.

Je ne conçois, au reste, en aucune maniere, d'où viendroit la sureté de l'instinct dans les Animaux s'il étoit ainsi que l'Auteur le prétend, le fruit d'habitudes contractées par la réflexion; car ces réflexions pourroient être bonnes ou mauvaises, & l'habitude

en prendroit néceſſairement la teinte ; il faudra donc dédommager les Bêtes du petit nombre de réflexions auxquelles on les borne, en leur accordant la prérogative de n'en faire que de juſtes, ſi l'on veut que leur inſtinct ne les trompe jamais. Elles ſeroient alors des intelligences inacceſſibles à l'erreur. Quelle avantage n'auroient-elles pas ſur nous ? L'Auteur, cependant, nous en accorde beaucoup ſur elles, en prétendant que nos ames différent eſſentiellement des leurs. Ce ſera le ſujet d'une autre Lettre, & une nouvelle occaſion de vous aſſûrer, &c.

XXXIIIe. LETTRE.

VOus ferez, sans doute, Monsieur, la même question que l'Auteur se fait. » En quoi différent P. 103.
» elles (les Bêtes) de l'Homme ;
» n'est-ce pas du plus au moins ? On vous répond » que dans l'im-
» puissance où nous sommes de
» connoître la nature des Estres.
» nous ne pouvons juger d'eux
» que par leurs opérations, c'est
» pourquoi nous voudrions vai-
» nement trouver le moyen de
» marquer à chacun ses limites.
» Nous ne verrons jamais entre
» eux, que du plus ou du moins.
» C'est ainsi que l'Homme nous
» paroît différer de l'Ange, &

» l'Ange de Dieu même : mais » de l'Ange à Dieu, la distance » est infinie. »

Cette réponse, toute singuliere qu'elle est, ne vous étonnera pas, Monsieur, vous deviez l'attendre. Quand on a établi que nous ne nous connoissons nous-mêmes, que par des façons d'être accidentelles, que nous cessons d'être pour nous-mêmes, dès qu'elles nous manquent; que par une façon très-bisarre de philosopher, qu'on veut que nous ayions eu étant encore au berceau, nous avons appris à détacher ces modes de notre être, pour en faire des Estres étrangers à nous, pour en faire des corps; qu'enfin nous n'avons aucune idée de matiere : il est

clair que l'eſſence des choſes, nous eſt totalement inconnue ; nous ne devrions même connoître de ſubſtance, que celle qui nous modifie, ignorer s'il en eſt, ou s'il peut y en avoir d'autres ; & nos connoiſſances bornées au plus ou au moins, ne pourroient avoir d'objets que nos propres façons d'être.

Par rapport aux Anges, c'eſt la révélation, & non pas la raiſon qui doit nous inſtruire de leur nature ; & ce ſeroit raiſonner à pure perte, que de vouloir tenter de découvrir la différence ſpécifique de ces purs eſprits ; mais la raiſon & la foi s'accordent à prononcer, que du Créateur à la créature, la diſtance eſt réellement infinie, comme le confeſſe l'Auteur, par

l'impreſſion vive de ſa foi : je dis par la vive impreſſion de ſa foi : car fidéle diſciple de Locke, comme il l'eſt, il ne tirera jamais des ſenſations pures, & conſidérées en elles-mêmes, aucunes notions d'infini. J'examinerai ailleurs la maniere dont il prouve l'exiſtence de Dieu, dans le même Traité des Animaux ; non pas que je veuille prouver que ſa démonſtration ſoit fauſſe ; il n'en eſt aucune, de celles qu'on employe dans le Métaphiſique, le Phiſique & le moral, qui n'ait l'empreinte de la vérité. Mais, pour lui faire ſentir à lui même, le point précis de ſa démonſtration, en deça duquel il reſte, parce que ſa Logique, bornée aux principes de Locke, ne peut

jamais

jamais le conduire qu'à l'indéfini.

Il nous dit que de l'Homme à l'Ange, la distance est très-considérable ; & sans doute plus grande encore de l'Homme à la Bête. » Cependant, pour mar- P. 104.
» quer ces différences, nous
» n'avons que des idées vagues,
» & des expressions figurées,
» *plus*, *moins*, distance » & ces mots, ne les appliquons-nous pas à mille idées ? « Aussi je n'en-
» treprens point d'expliquer ces
» choses : je ne fais pas un systê-
» me de la nature des Estres,
» parce que je ne la connois pas ;
» j'en fais un de leurs opérations,
» parce que je crois les connoî-
» tre. » Il n'est point nécessaire de faire de systême dans l'un, ni

dans l'autre cas. » Or, ce n'eſt » pas dans le principe qui les » conſtitue chacun ce qu'ils » ſont, c'eſt ſeulement dans » leurs opérations, qu'ils paroiſ- « ſent ne différer que du plus au » moins ; & de-là ſeul, il faut » conclure *qu'ils différent par leur* » *eſſence ; celui qui a le moins, n'a* » *pas ſans doute dans ſa nature de* » *quoi avoir le plus.* La Bête n'a » pas dans ſa nature dequoi de- » venir Homme, comme l'An- » ge n'a pas dans ſa nature dequoi » devenir Dieu. »

Nous diſcuterons le fond de ce raiſonnement, lorſque nous aurons examiné le parallelle qui le termine, & dont vous êtes ſans doute bleſſé. Si nous ne connoiſſons Dieu, que comme

un Eſtre dont nous déſeſpérons d'atteindre les limites, comme un Eſtre parfait à l'indéfini, nous paſſerions peut-être à l'Auteur ſa comparaiſon. Veut-il donc nous faire entendre que, comme la nature de Dieu différe infiniment de celle de l'Ange, ainſi que l'Auteur le reconnoît avec tous les Chrétiens, de même la nature de l'ame de la Bête, differe infiniment de celle de l'Homme.

Aſſûrément il n'eſt pas démontré qu'une ſubſtance Angélique, créée pour être unie à un corps humain, ne pût être un Homme tel que nous ; & s'il étoit conſtant que les Bêtes ont des ames, il ne ſeroit pas encore démontré que l'ame du Ver, du

Cousin, étant associée par le Créateur à un corps humain, au lieu de l'être à un Animal aîlé, ne fit pas une personne telle que nous : mais il est bien démontré qu'il est impossible qu'un Ange devienne Dieu.

Mais restraignons le parallelle au sens de l'Auteur, qui est sans doute celui-ci ; que l'ame d'une Bête étant aussi essentiellement différente de celle de l'Homme, que l'Ange l'est de Dieu ; l'ame de la Bête ne peut pas appartenir à un Homme, comme l'Ange ne peut pas devenir Dieu. Avec ce tempérament, trouveriez-vous encore, Monsieur, beaucoup de justesse & de décence dans cette comparaison.

Revenons à la maxime dont

l'Auteur étend si fort l'usage. L'Homme & la Bête ne diffé-rent que du plus au moins ; & de cela seul, il faut conclure qu'ils différent par leur essence. La conséquence n'a point de liaison avec le fait dont on la tire : aussi tâche-t-on d'y en mettre une par cette réflexion ; celui qui a le moins, il eût fallu dire, celui qui est borné essentiellement au moins, n'a pas sans doute dans sa nature dequoi avoir le plus. la maxime ainsi entendue, est indubitable; & elle est très fausse sans cette restriction : autrement, on en infèreroit que l'Homme imbécile, réduit au moindre dégré d'intelligence, & qui pa-roît en avoir moins que le Singe, n'ayant pas sans doute dans sa

nature, de quoiavoir le plus de l'Homme sensé, ou du Singe, différe essentiellement de l'un & de l'autre. Il faudroit dire aussi que l'ame d'un Eléphant, differe essentiellement de celle d'un Rinoceros ; ou plûtôt que les ames dans deux especes, différent essentiellement. Leur essence sera ainsi déterminée par les fonctions attribuées à chaque espece : les Chats auront des ames différentes de celles des Rats, en ce que les unes seront, par leur nature, déterminées à faire la guerre aux Rats, & ceux-ci déterminées naturellement à craindre & à fuir de si mortels ennemis. On dira encore que l'ame du Ver, d'où sort une Abeille ouvriere, est essentielle-

ment ſtupide; & que celle qui lui ſuccedera, lorſque l'Abeille ſera ſortie de la nymphe de ce ver, eſt eſſentiellement laborieuſe, agile, adroite, & propre à agir de concert avec ſes compagnes. Car l'ame du Ver, qui a le moins dans tout genre d'induſtrie, n'a pas ſans doute, dans ſa nature, dequoi devenir auſſi induſtrieuſe que l'Abeille.

D'ailleurs, quelles ſont ces différences que l'Auteur voit entre les procédés de l'Homme & ceux des Animaux, & ſur leſquelles il établit entre eux une diverſité d'eſſence? Elles ſont toutes accidentelles à la nature de l'eſprit, plus ou moins de beſoins, plus ou moins de moyens de multiplier les combinaiſons

des idées ; un corps humain, un corps animal, tout cela eſt accidentel à la nature des eſprits; l'Auteur en conviendra avec nous. Il ſera donc permis de penſer que l'union de la même ame avec le cerveau de l'Abbé de Condillac, ou avec celui d'un Serin, feroit un Homme ou un Serin, un Métaphiſicien ou un petit Animal qui amuſe par ſon chant, parce que dans le cerveau de cet Abbé, elle auroit mille occaſions de combiner des idées profondes ; qu'elle y trouveroit des beſoins multipliés, & que tout cela lui manqueroit dans le cerveau de ce petit Oiſeau.

Quelque ignorance que nous ſuppoſe l'Auteur, ſur la nature des choſes : nous ſavons pourtant qu'il eſt des Eſtres qui ne

ſentent pas leur exiſtence, & d'autres qui en ont le ſens intime. A l'égard de ces derniers, l'Auteur convient que Dieu opére leurs ſenſations accidentelles, à l'occaſion de ce qui ſe paſſe dans leur cerveau. Pourriez-vous imaginer, Monſieur, ce qui borneroit l'action de Dieu ſur un Eſtre ſenſible? Pourquoi l'ame d'un Chien, placée dans un corps humain, n'éprouveroit pas toutes nos ſenſations, à l'occaſion de ce qui ſe paſſeroit dans ſon cerveau humain; ne combineroit pas ces ſenſations, ne ſuivroit pas tous les genres d'études auxquels nous nous appliquons. Je parle toujours dans le ſyſtême de l'Abbé de Condillac, où les Animaux ſont ſuſ-

ceptibles de réflexions, & capables d'études, ou ils apprennent d'eux-mêmes à connoître leur propre corps, le syſtême de leurs nerfs, & leurs uſages ; dans lequel elles doivent porter ces connoiſſances bien au de-là de celles des plus grands Anatomiſtes, puiſqu'elles ſont jouer ſi ſûrement tous les reſſorts de leur machine, ſuivant les cas où elles ſe trouvent. Selon le même Auteur, elles ſont des abſtractions, elles ont quelques idées générales ; elles ſe forment des habitudes d'agir ſans héſiter, elſont créatrices de leur inſtinct. Si elles finiſſent plûtôt que nous de réfléchir, c'eſt qu'elles ont acquis plûtôt que nous, le fond de connoiſſance qui leur eſt néceſ-

faire ; qu'elles ne se piquent pas, comme nous, d'une curiosité vaine & stérile ; qu'elles s'en tiennent aux besoins que la Nature leur a donné, & ne songent point aux arts frivoles de s'en procurer de nouveaux. Toutes ces dispositions avantageuses, viennent de ce que les organes de leur cerveau sont disposés de maniere, que les occasions de leurs besoins & de leurs connoissances, sont peu multipliées. Ainsi, entre deux Hommes, dont l'un Européen, est propre à embrasser les plus grands calculs, l'autre Hottentot, ne peut compter que jusqu'à 20. ce ne sera pas à la différence d'essence dans leurs ames, qu'on rapportera une si grande dispropor-

tion de capacité; mais à la différente constitution organique du cerveau de ces deux Hommes.

Quelqu'effort que fasse l'Abbé de Condillac, quelque secousse qu'il donne à son imagination, il ne parviendra jamais à un autre résultat. » L'instinct » des Bêtes, nous dit-il, ne fait » point, ou presque point d'abs- » tractions.... Ont-elles faim? » elles ne considérent pas sépa- » rément les qualités & les ali- P. 117 & 118. » mens... Elles cherchent seule- » ment telle ou telle nourriture.. » Les substances sont le seul ob- » jet de leurs desirs; » elles sont donc mieux pourvûes de connoissances que nous ne le sommes, puisqu'elles ont des idées de substance dans la doctrine de

notre Auteur ; & que, selon lui, nous n'en avons pas. » Elles ont » peu d'idées générales, presque » tout n'est qu'individu pour el- » les. Par la nature de leurs be- » soins, il n'y a que les objets » extérieurs qui puissent les inté- » resser. Leur instinct les entraî- » ne toujours au dehors, & » nous ne découvrons rien qui » puisse les faire réfléchir sur el- » les, pour observer ce qu'elles » sont. »

Si c'est par ces caractéres qu'on prétend distinguer l'Homme de la Bête, j'ose opposer qu'on peut dire de tout Homme fol ou insensé, ce qu'on voudroit assûrer de tout Animal. Mais je ne puis m'empêcher de l'observer. Tout ce discours appliqué à tel

Homme imbécille, ou à toutes les Bêtes en général, conſidérées telles que l'Auteur veut qu'elles le ſoient, n'eſt nullement exact. Examinons-le dans le point de vûe où il l'employe, c'eſt-à-dire, dans les Animaux pourvûs d'ames ; nous verrons que non ſeulement elles ſont des abſtractions, mais qu'elles en font beaucoup ; qu'elles ſont capables de rentrer en elles-mêmes, de ſe connoître & de connoître Dieu même.

Premierement, dans le ſyſtême de l'Abbé de Condillac, les ames des Animaux ne ſont occupées que d'elles-mêmes durant le cours des études qu'il leur fait faire ; & qui durera tout auſſi peu qu'il le voudra. Il a été un

tems, où leur ame s'eſt crûe odeur, ſon, couleur, ſans connoître aucun objet, aucun corps; elle n'étoit occupée que de ſes modifications, qu'elle détachoit de tout objet. Cette abſtraction, qui a tant coûté à l'Abbé de Condillac, & qu'il ſe vante d'avoir ſeul imaginée, eſt certainement aſſez conſidérable ; & elle dure juſqu'à ce que par l'uſage du tact, ces ames ayent appris à connoître leur corps, & à le diſtinguer des autres corps.

Secondement, ont-elles connu le corps, en circonſcrivant par la ſenſation de ſolidité, pluſieurs ſenſations différentes, comme l'Auteur l'enſeigne; elles les détachent de leur propre ſubſtance modifiée, pour revêtir les

corps des trois dimensions. Elles les rendent ensuite sonores, colorés, odorans, c'est-à-dire, qu'elles détachent d'elles mêmes leurs sensations, pour en revêtir les corps. C'est encore une seconde abstraction bien marquée.

Troisiémement, elles ont des besoins, comme la faim. Or, la faim renferme l'idée de privation, non d'aucune nourriture particuliere, quand l'Animal n'en voit point ; mais de tout ce qui est comestible pour lui. Je l'ai déja fait observer à M. de Buffon. L'Agneau ne desire aucune plante numérique, lorsqu'il sent le besoin de se repaître, & qu'en baisant, il demande qu'on le méne à la campagne, il en desire

sire en général quelques-unes de celles qu'il peut brouter. Le Loup ne sort pas de sa Bauge, pour chercher tel troupeau en particulier, & dans ce troupeau tel Agneau ; mais en général, un Agneau, un Chien, un Cadavre, s'il ne peut mieux trouver : la faim suppose donc dans tout Animal, une vûe générale, & non bornée à aucun individu en particulier. C'est un fait qui renverse la doctrine de l'Auteur.

Quatriémement, l'Animal voit les corps, non dans leur grandeur absolue, mais comme nous-mêmes, selon le rapport de son propre corps avec les autres. Il a donc idée de rapports, & de rapports qui ne sont pas fixés ; mais qui sont renfermés entre

certaines limites. Car un Chien qui voit un autre Chien plus grand que lui, le juge en général plus grand, ſans ſavoir de combien.

Cinquiémement, dans les premiers inſtans où l'ame de l'Animal, à force de réflexions, ſe prépare des habitudes, leſquelles formant ſon inſtinct, la diſpenſeront de réfléchir le reſte de ſa vie; cet ame, dis-je, n'eſt diſtraite par aucun objet extérieur; & n'eſt pas conſéquemment entraînée hors d'elle-même: elle n'eſt donc alors occupée que d'elle, de ſes ſenſations, de ſes deſirs & de ſes beſoins.

Sixiémement, alors elle éprouvoit des ſenſations de froid, de chaleur, d'odeur, de ſon,

de couleur ; elle se plaisoit à éprouver les unes, les autres lui déplaisoient, elle desiroit d'être délivrée de celles pour lesquelles elle avoit de la répugnance, & d'en goûter d'autres qui pouvoient la réjouir, l'amuser, ou l'affecter agréablement. Ne remarquoit-elle pas son activité, propre à former des desirs, à les tirer de son fond ? N'observoit-elle pas qu'ayant le pouvoir de desirer, elle ne trouvoit point en elle la force suffisante pour effectuer ses desirs, pour les conduire au terme auquel ils tendoient, je veux dire la sensation desirée ; & que tout desir, est une maniere d'implorer une cause puissante sur soi-même, & capable de modifier comme on veut l'ê-

tre ? Par cette derniere réflexion ne découvroit-elle pas une cause extérieure, dont elle attendoit les changemens qu'elle souhaitoit dans ses manieres d'être ? Et n'avoit-elle pas dans l'objet de ses desirs, l'idée de la possibilité de la sensation à laquelle elle aspiroit ?

Vous la faites raisonner bien profondément, me direz-vous. En êtes-vous étonné, Monsieur ? Oubliez-vous que pendant tout le tems de ses études, l'ame de l'Animal est en quelque sorte, un esprit pur, qu'aucun objet extérieur ne frappe, ne distrait, n'empêche de réfléchir très-sensément, & de méditer très-tranquillement ? Oubliez-vous que les mêmes études doivent lui procurer une telle con-

noiſſance du méchaniſme de ſon cerveau, & des moyens d'y produire tout ce qu'elle voudra? que s'abandonnant enſuite à l'habitude de mouvoir ſon corps, elle y exécutera, ſans la moindre réflexion, les manœuvres les plus délicates & les plus compliquées.

Septiémement, dans ce tems précieux, où cet eſprit étoit tout réflexion, pour ainſi dire, il aura donc remarqué ſa dépendance abſolue, d'une cauſe qui diſpoſoit ſouverainement en lui des manieres d'être, & vers laquelle il dirigeoit ſes deſirs ou ſes répugnances : cet eſprit ne ſe ſera-t-il pas ſenti » naturellement » porté à craindre & à reſpecter » cet Eſtre dont il croit dépen-

» dre ? Dans les momens où il eſt
» tourmenté par ſes beſoins, ne
P. 140. » s'humiliera-t-il pas devant ce
» qui lui paroît la cauſe de ſon
» bonheur, ou de ſon malheur ?
» Or, ſes ſentimens n'empor-
» tent-ils pas que l'Eſtre qu'il
» craint & qu'il reſpecte, eſt
» puiſſant, intelligent & libre.
» Il a donc déja ſur Dieu, les
» idées les plus néceſſaires, par
» rapport à l'effet moral » avant
d'avoir appris à connoître le corps
par l'épreuve du toucher.

Concluons de cette ſeptiéme obſervation, que la connoiſſance de Dieu eſt à la portée de l'ame que l'Auteur donne aux Animaux, dans le tems où ils ſont occupés des premieres méditations qu'il leur fait faire, & avant

qu'ils ayent pris le parti de renoncer au pouvoir qu'ils ont naturellement de réfléchir. Concluons qu'avant de connoître les beſoins du corps, leur ame a dû implorer le ſecours de la cauſe qui la modifie, & que ſes premieres réflexions ont dû la porter vers cette cauſe.

Je dis de l'ame de la Bête, ce p. 140. que l'Auteur dit de l'Homme; & ce raiſonnement appliqué à l'Animal, a une toute autre étendue, qu'il n'en a dans notre Auteur, où l'Homme en eſt le ſujet : car, indépendemment de toute utilité de la ſociété, à laquelle tous les Animaux ne ſont pas aſſujettis ; je fais voir, par cette application, que l'ame, dans l'Animal, a pû, qu'il a dû

même sentir cette société naturelle que l'Auteur doit supposer entre le Créateur & l'ame de l'Animal, dès qu'il reconnoît les causes occasionnelles. Or, il semble à l'Auteur que l'énergie de sa démonstration, par rapport à l'Homme, dépend de l'intérêt qu'il a à la société ; car il conclut sa démonstration sur l'existence de Dieu, par ces paroles très-

P. 140. surprenantes. » Concluons que » la connoissance de Dieu est à » la portée de tous les Hommes, » c'est-à-dire, *une connoissance* » *proportionnée à l'intérêt de la* » *société.* Plus j'ai médité cette phrase, moins je l'ai comprise ; mais comme il est nécessaire d'y trouver un bon sens, puisque nous ne pouvons douter des bonnes

nes intentions de l'Auteur, j'ai imaginé qu'il a voulu faire une transition, pour préparer au chapitre suivant de son livre, où il se propose d'expliquer comment l'Homme acquiert les connoissances de la morale. Ainsi, toute notre critique sur ce passage, se bornera à juger qu'il n'est pas fort heureux en transitions.

Quoiqu'il en soit, je crois, Monsieur, avoir rempli l'objet de cette Lettre, c'est-à-dire, que j'ai la confiance d'avoir prouvé qu'une ame capable de réflexion, qui a des idées abstraites, est susceptible de toutes les connoissances qu'il plaira au Créateur de lui communiquer; qu'elle n'a rien dans sa nature,

qui borne l'action du Tout-Puissant, & qu'elle ne deviendroit point un Estre contradictoire, c'est-à-dire, une substance qui n'existeroit point, si on lui supposoit des idées de Dieu, ou des idées morales. J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXIIIe. LETTRE.

POUR s'assûrer, Monsieur, si les ames des Animaux sont susceptibles d'idées morales, l'Abbé de Condillac examine comment l'Homme se forme ces idées ; c'est un moyen d'essayer si les Animaux pourroient aussi se les procurer. La haine des idées innées, embar-

raſſe fort les Sectateurs de Locke, lorſqu'ils tentent de découvrir quels ſont les fondemens de la morale. Ils ſe rejettent ſur les intérêts de la ſociété ; ne voyant point de milieu entre l'opinion qui veut que les idées de morale ſoient innées ; & celle qui les veut factices ou inventées par les Hommes, & tirées des ſenſations. Et comme un grand nombre d'Animaux vit à l'écart, & ne cherche pas la ſociété de leurs ſemblables, ils en inférent en général très-fauſſement, à mon avis, que les ames des Bêtes ne peuvent diſtinguer la perfection de l'imperfection, le bien du mal, le mérite du démérite. Dans ces principes, l'Auteur s'explique ainſi. » L'expérience

P. 141. » ne permet pas aux Hommes d'i-
» gnorer combien ils se nuiroient
» si chacun voulant s'occuper de
» son bonheur aux dépens de
» celui des autres, pensoit que
» toute action est suffisamment
» bonne dès qu'elle procure un
» bien physique à celui qui agit.
» Plus ils réfléchissent sur leurs
» besoins, sur leurs plaisirs, sur
» leurs peines, & sur toutes les
» circonstances par où ils passent,
» plus ils sentent combien il leur
» est nécessaire de se donner des
» secours mutuels. Ils s'enga-
» gent donc réciproquement,
» ils conviennent de ce qui sera
» permis ou défendu, & leurs
» conventions sont autant de
» loix auxquelles les actions doi-
» vent être subordonnées; c'est-

» là que commence la moralité.» Ainſi, point de loi naturelle; tout eſt de convention dans l'ordre moral, comme dans celui du langage. Quelqu'un, mal précautionné, concluera de cette doctrine, que certains peuples ſont non ſeulement excuſables, mais très-louables, lorſqu'ils tuent leurs peres qui, parvenus à la décrépitude, & ne menant plus qu'une vie douloureuſe & languiſſante, deviennent inutiles & à charge à la ſociété.

Mais l'Auteur paroît prévenir cette objection, par une explication que je voudrois bien trouver ſuffiſante. » Dans ces con- » ventions, les Hommes ne » croiroient voir que leur ouvra- » ge, s'ils n'étoient pas capables P. 141 & 142.

» de s'élever jusqu'à la Divinité ;
» mais ils reconnoissent bientôt
» leur Législateur dans cet Estre
» suprême qui disposant de tout,
» est le seul dispensateur des biens
» & des maux. Si c'est par lui
» qu'ils existent & qu'ils se con-
» servent, ils voyent que c'est à
» lui qu'ils obéissent, lorsqu'ils
» se donnent des loix, » c'est-à-
dire, qu'ils voyent que leur so-
ciété ne peut se soutenir sans
loix ; que Dieu veut qu'ils en
fassent, qu'ils se soumettent à
cette volonté, non en recevant
celles que Dieu a établies de tou-
te éternité ; mais en s'imposant à
eux-mêmes celles qu'ils juge-
ront les plus propres à resserrer
les nœuds de la société : » ils les
» trouvent, pour ainsi dire, écrites

dans leur nature. » Il n'y a point de reſtriction à faire, point de *pour ainſi dire.* Il faut convenir que la Lumiere Divine éclaire tout Homme qui vient dans le monde, la loi eſt écrite dans notre propre cœur en caracteres très viſibles ; mais nous ne voulons pas les lire, parce que notre attrait unique eſt de nous répandre au dehors, de ne voir que ce qui nous eſt étranger, ſans aucun retour ſur ce qui ſe paſſe au dedans de nous-mêmes. Aimez Dieu par deſſus toutes choſes, rendez-vous aimable aux Hom- & aimez-les ; la premiere partie de cette loi eſt écrite dans notre ſens intime. Dieu n'a pas beſoin d'être démontré, non plus que notre exiſtence ; mais d'être ſen-

ti dans le commerce qu'il a continuellement avec notre ame, soit en lui donnant le fond de l'être, soit en la modifiant par lui-même d'une infinité de manieres, soit en lui faisant connoître ce qu'il a créé autour d'elle; en tout cela, sa présence est intimement sentie, il ne faut que s'y rendre attentif, & prendre garde, en goûtant le bien-être, à la main qui l'imprime en nous. La loi de son amour, est écrite dans le desir que nous avons d'être heureux; la cause de la béatitude est donc nécessairement l'objet de notre attachement & de notre reconnoissance. Telle est la premiere loi de la morale. La seconde, qui lui est subordonnée, est aussi écrite

en caractéres très-lisibles, dans notre amour-propre même; & si ces caractéres sont défigurés, c'est que notre amour propre est corrompu. La premiere loi est indépendante de toute société, la seconde est relative à l'ordre divin, qui établit une vraye consanguinité entre tous les Hommes dont il fait un corps, pour lui être dévoué en total, & dans le détail des actions publiques & générales, comme tout Homme lui doit être dévoué en particulier. » En effet, p. 142. continue l'Auteur, » il nous » forme pour la société, il nous » donne toutes les facultés né- » cessaires pour découvrir les de- » voirs du citoyen. » Découvrir, ils sont donc préexistans à toute

convention. Il ne s'agit donc pas de convenir, maisde voir. » Il veut donc que nous rem- » plissions ces devoirs. Certai- » nement il ne pouvoit pas mani- » fester sa volonté d'une maniere » plus sensible : les loix que la » raison nous prescrit, sont donc » des loix qu'un Dieu nous im- » pose lui-même, » & non des loix de convention ; » & c'est ici » que s'acheve la moralité des » actions.

P. 143. » Il y a donc une loi naturelle, » c'est-à-dire, une loi qui a son » fondement dans la volonté de » Dieu, & que nous découvrons » par le seul usage de nos facul- » tés.... Il ne faut pas confondre » les moyens que nous avons « pour découvrir cette loi, avec

» le principe qui en fait toute la » force. Nos facultés ſont les » moyens pour la connoître, » Dieu eſt le ſeul principe d'où » elle émane ; elle étoit en lui, » avant qu'il créât l'Homme. » C'eſt-elle qu'il a conſultée, » lorſqu'il nous a formés, & c'eſt » à elle qu'il a voulu nous aſſu- » jettir. » Tout ceci eſt aſſez bien dit, mais prouve en même tems, que les loix de la morale ne ſont point des effets de convention ; & que toute convention tire, au contraire, ſa bonté de ſa conformité avec les models éternels d'une conduite raiſonnable.

Dans l'eſprit de l'Auteur, il faudroit donc que les Hommes trouvaſſent dans leurs ſenſations,

principes uniques de toute idée, des moyens de comparer leurs loix à celles qui étoient en Dieu avant qu'il créât l'Homme, qu'il a consultées, lorqu'il nous a formés, auxquelles il a voulu nous assujettir. Où l'Homme les consultera-t-il ces loix, ou pour juger de l'ordre qu'il trouve établi dans la société où il vit; ou pour établir cette société ? En Dieu, comme disoit le P. Malebranche : notre Philosophe mépriseroit cette réponse. Dans nos sensations ? Qu'il nous les y montre donc. » *Nos facultés les y* » *découvriront.* » Ces mots sont bien vagues. On veut dire apparemment notre intelligence : mais l'intelligence ne voit point où il n'y a aucun terme de con-

noissances. Or, le type du juste & de l'injuste, n'est certainement pas dans nos sensations : nos facultés ne l'y découvriront donc pas. Cela est inconteſtable.

Lorsqu'on aura formé l'idée de Dieu, nous dira un disciple de Locke, de plusieurs idées rapprochées, on jugera qu'il y a sans doute un Estre semblable au tableau que nous aurons formé. On ne se sent pas un Estre nécessaire, on pensera donc qu'on doit l'existence à cet Estre: on se sentira né pour la société, on jugera donc qu'il veut que l'Homme y vive : on fera des loix pour maintenir l'harmonie & la paix dans cette société ; &, si elles sont propres à ce but si convenable, il est évident qu'el-

les ſeront conformes à la volonté de Dieu ; c'eſt-à-dire qu'on les attribuera au Créateur, parce qu'on les trouve bonnes. Leur dégré de bonté n'eſt donc pas pris de leur conformité à la volonté divine, & ne conſiſtera que dans l'utilité que la ſociété humaine en peut tirer.

Par conſéquent il s'agira toujours de ſavoir où l'homme voit les modeles de bonté, pour y prendre le plan de l'ordre de la ſociété ; pour lui comparer toutes ſes actions particulieres, & toutes les conventions auxquelles il prend part, ſoit qu'il les trouve établies, ſoit qu'il veuille les établir. Par exemple, dans les pays dont nous avons parlé, où il eſt d'uſage de tuer ſon pere, lorſ-

qu'il eſt devenu inutile & incommode à la ſociété ; un fils qui ſe trouveroit dans la néceſſité de ſe conformer à cet uſage, pourroit partir de l'un de ces deux principes, qu'il faut détruire tout ce qui conſume inutilement le fond de la ſubſiſtance commune, ou qu'il vaut mieux n'exiſter point, que de ſouffrir perpétuellement, ſans eſpérance d'être délivré de ſes douleurs ; & ſur ces principes, il trouveroit fort déraiſonnable un pere qui, perclus de tous ſes membres, ayant les yeux éteints & les oreilles inſenſibles, ne reconnoîtroit point le grand ſervice qu'on lui rend de le tirer d'un ſi affreux état. Cependant le principe vrai qui doit le décider, c'eſt que le

ſeul qui ait un ſouverain domaine ſur notre vie ; celui qui nous la donne, peut ſeul l'ôter, & que c'eſt entreprendre ſur ſes droits, que de prévenir le nombre de jours aſſignés à chacun : mais où verra-t-il ce principe ? Où le voyons-nous actuellement ? Dans quelque ſenſation particuliere, de jaune, de rouge, de froid, de chaud, de ſolidité, de plaiſir, de douleur, de chatouillement. Sera-ce, en conſultant ces ſenſations, ou d'autres, que nous apprendrons ſi ce principe eſt une des loix du Créateur ? Nous le trouverons dans le ſens intime de notre exiſtence continue & *identique*, que nous ſentons ne pas devoir à nous-mêmes ; mais à une volonté

té créatrice : nous le trouverons dans le sens de la co-existence de notre corps, que cette même cause souveraine nous rend propre; car nous sentons aussi que ce n'est pas par l'efficace de notre volonté que nos ames sont unies à des corps. Or, quel droit avons-nous de prévenir la cause toute-puissante, soit sur nous-mêmes, soit sur tout autre. C'est ce milieu que nos Philosophes modernes s'obstinent à négliger. On leur a dit, avec Platon, que les loix qui doivent régler nos actions, sont des formes éternelles, que nous voyons en Dieu même; ils trouvent cette idée ridicule, ils l'abandonnent, & concluent simplement, que les bonnes actions, sont celles qui sont effec-

tivement conformes aux loix du Créateur : mais encore une fois où voit-on ces modéles de toutes les perfections ? Dès qu'ils veulent que toute idée vienne des sensations passageres que nous éprouvons ; il faut bien qu'ils disent que ces mêmes sensations sont aussi la source de ces modéles. Sont-ils donc moins ridicules que ceux qui veulent que nous les voyons en Dieu-même ? Au reste, si l'idée de perfection & d'imperfection, est prise des sensations, pourquoi refusera-t-on aux Animaux, le pouvoir d'atteindre aux idées morales, en consultant, comme nous, ces mêmes sensations ?

Cependant, dans tout ce que notre Auteur vient de nous dire

sur la maniere dont les Hommes acquierent les principes de la morale, il n'a d'autre objet, que d'enlever aux Animaux l'avantage de pouvoir juger de leurs actions bonnes ou mauvaises. » Il P. 144.
» n'y a point d'obligation, dit-il,
» pour des Estres qui sont absolument dans l'impuissance de
» connoître des loix. Dieu ne
» leur accordant aucun moyen
» pour se faire des idées du juste
» & de l'injustice, démontre
» qu'il n'exige rien d'eux; com-
» me il fait voir tout ce qu'il
» commande à l'Homme, soit
» qu'il le doue des facultés qui
» doivent l'élever à ces connois-
» sances. Rien n'est donc ordon-
» né aux Bêtes, rien ne leur est
» défendu, elles n'ont de re-

» gles que la force. «

J'avoue que s'il a plû au Créateur de produire autant d'ames toujours aliénées & conſtament ſtupides, qu'il y a de divers Animaux dans la Nature ; nous concevrons qu'il n'y aura pas plus de loix pour elles, que pour nos fols & nos imbéciles. Mais il n'eſt pas ici queſtion de ce fait prétendu, auquel, tout ridicule qu'il eſt, il faut bien que les Sectateurs de l'ame des Bêtes, reviennent malgré eux. Le point dont il s'agit entre nous, eſt de ſavoir ſi l'ame qu'on accorde à tout Animal eſt eſſentiellement différente de la nôtre ; en ce que la nôtre eſt propre par ſa nature à entrer dans l'ordre moral, & que celle de la Bête eſt, au con-

traire incapable de sa nature de le connoître, ensorte que Dieu ne pût même donner l'idée du juste & de l'injuste à l'Animal, sans en faire une chimere contradictoire dans les principes incompatibles de son être. Voilà l'objet unique de la question que l'Auteur avoit entrepris de traiter.

Or vous avez vû, Monsieur, dans ma précédente Lettre, que l'ame des Bêtes, pendant le tems que l'Abbé de Condillac lui accorde pour faire ses profondes études, avant qu'elle eût soupçonné qu'il y eût des corps, & qu'elle en eût un, se trouvoit totalement isolée ; ne pouvant s'occuper que de deux objets, de ses modifications propres, & de

la cause qui les lui imprimoit, qu'elle pouvoit connoître, craindre, respecter, aimer cette cause, & acquérir les premieres idées, les vrais principes de la morale, ceux qui pourroient seuls donner de la dignité à tout l'attrait, à toute la pente d'une volonté pure vers le Créateur. Ainsi, dans les principes de l'Auteur, non-seulement les ames des Animaux ont dans leur essence, tout ce qui rend susceptible de connoissances morales; mais, de plus, il est un tems où elles auroient dû les acquérir, se les rendre familieres, & s'en faire, par habitude, un instinct qui auroit donné du prix à tout ce qu'elles auroient fait dans la suite, même sans réflexion.

Pourquoi tout ce que nous venons d'obſerver, n'eſt-il point entré dans les méditations de l'Abbé de Condillac ? C'eſt que ſon ſyſtême exigeoit qu'il donnât à l'ame de l'Homme, les mêmes études à faire dans la premiere enfance : il eſt pourtant vrai dans le fait, qu'il ne nous en reſte aucun ſouvenir, que nous ne nous rappellons pas d'avoir eu Dieu pour objet, dans le tems où notre Auteur veut que nous ayons fait l'apprentiſſage de nos ſens : car il eſt certain que quand on donne aux enfans les premiers élémens de la doctrine chrétienne, & qu'on leur dit ce que c'eſt que Dieu, ils ne ſe rappellent pas que c'eſt un Eſtre, & le ſeul Eſtre qui leur

fût préſent, avant qu'ils appriſſent à voir les corps. La funeſte expérience des pays infidéles, nous apprend encore, que ceux à qui l'on n'a jamais parlé de Dieu, ne cherchent pas à rentrer au fond d'eux-mêmes, pour ſe convaincre de ſon exiſtence. Or, puiſque nous ne conſervons pas le moindre veſtige après notre enfance, qui nous porte à croire que nous ayons été occupé de Dieu dans les eſſais philoſophiques qu'on veut que nous ayons fait, étant encore reſſerrés dans les langes ; eſt-il raiſonnable de penſer que les ames des Bêtes ayent été plus heureuſement fixées pendant leurs prétendues études à la contemplation du premier Eſtre.

Ce

Ce raisonnement seroit fondé; mais il ne seroit pas propre à nous faire concevoir une différence essentielle entre nos ames & celle qu'on donne aux Bêtes; il en résulteroit, au contraire, qu'étant capables les unes & les autres, de réflexion dans les premiers momens de leur existence, elles feroient toutes également un très-mauvais usage de leur intelligence, & nous aurions, de plus, bien de la peine à comprendre comment nos esprits, destinés à connoître & à aimer Dieu, n'étant distraits par aucun objet, & de plus propres par là, à méditer profondément dans notre premiere enfance, ne pouvant absolument connoître qu'eux mêmes & Dieu qui

les modifie en bien ou en mal, seroient tous convenus de ne penser jamais à lui ; & que cette distraction générale, seroit entrée dans le plan sur lequel le Créateur nous auroit fait. Etoit-il donc si intéressant que nous apprissions à soupçonner qu'il y a des corps, & que nous en avons un ? Cela étoit-il, dis-je, si nécessaire que la sagesse éternelait dû nous distraire totalement sur sa présence, sur son action, qui fait la vie de l'ame, de peur de nuire à l'étude de notre propre corps ; de peur que nous n'apprissions pas bien à revêtir de nos propres sensations, des Estres dont nous n'avons aucune connoissance ; & à les réaliser, sans savoir ce qu'ils sont,

& sans être même assûrés de leur existence ? Car voilà tout le succès des études philosophiques qu'on nous dit que nous avons faites, lorsque nous étions encore au berceau : nous y réfléchissions, nous y méditions profondément ; & à ce tems d'étude a succédé une stupidité parfaite, une inaptitude complette à toute réflexion, un oubli entier des exercices d'esprit, qu'on prétend que nous avons fait : ensuite, la faculté de réfléchir nous revient, je ne sai comment, par degrés insensibles, il faut reprendre nos connoissances à neuf ; parvenus à la fin, à jouir de toute notre intelligence & de notre liberté, nous philosophons tout de travers.

Le beau portrait de l'Homme que nous peint l'imagination de M. de Condillac ! N'eſt il pas bien reſſemblant ? Et peut-on dire, quand on philoſophe comme il le fait, qu'on ſe borne rigoureuſement à ne raiſonner que ſur l'obſervation?

Tout eſt donc encore égal entre les ames des Bêtes & les nôtres, dans le ſyſtême de M. l'Abbé de Condillac. Si nos ames, lorſqu'elles ont appris à ſe connoître & à connoître les corps, n'ont point été occupées du Créateur : celles des Bêtes n'y auront pas penſé non plus, je le veux bien ; ou, ſi elles y ont penſé les unes & les autres, elles ont perdu entierement le ſouvenir de la plus belle, & de la plus

noble partie de la philoſophie de leur enfance ; elle n'entrera point dans leur inſtinct, comme la maniere de voir les corps, à la bonne heure ; mais comme on ne concluera pas de la diſtraction des ames humaines, par rapport à l'objet immenſe de la Divinité qui leur faiſoit ſentir ſa préſence en les modifiant, qu'elles étoient par leur nature, incapables de connoître Dieu, & leurs devoirs à ſon égard ; de quel droit pourroit-on tirer la même conſéquence de la même diſtraction de l'ame des Bêtes ? Ce ſyſtême de l'Abbé de Condillac, ne nous a donc pas fait encore entrevoir la moindre différence eſſentielle entre les ames des Bêtes & les nôtres ; & c'eſt très-gratuite-

ment qu'on suppose que les premieres sont incapables par leur nature, de toute connoissance dans l'ordre moral. La privation actuelle de ces connoissances, ne peut pas mettre une différence spécifique entre deux ames : car si cela étoit, il faudroit dire que nous avons perdu à 15 ans, tems certainement où nous réfléchissions, cette ame qui ne réfléchissoit pas à deux ; & qu'à celle-ci en a succédé une d'une nature absolument différente. Les imbéciles nés, les fols auroient des ames d'une espece particuliere, & pendant le cours de 24 heures, nous aurions deux ames qui s'empareroient alternativement de notre machine, une pendant le tems de la veille,

l'autre pendant le tems du sommeil.

Ce ne seroit pas, Monsieur, un si grand inconvénient, que nos âmes & celles des Animaux, eussent été distraites sur la présence de Dieu, si la Nature les avoit réellement chargées des études auxquelles l'Abbé de Condillac les assujettit dans les premiers tems de leur existence. Quoique capables d'idées & de connoissances morales, elles couroient le plus grand risque de se briser contre le plus dangéreux écueil auquel on puisse être exposé, c'est-à-dire, de s'engager dans la doctrine de Spinosa, telle que ce raisonneur si extraordinaire la concevoit. Cette idée vous paroîtra sans doute singu-

liere ; elle n'eſt cependant malheureuſement que trop fondée ; & l'inſtant critique qui doit naturellement les engager dans cette erreur Monſtrueuſe, eſt préciſément celui où elles commencent à ſoupçonner qu'il y ait quelque choſe hors d'elles, ou elles donnent de la ſolidité à leurs ſenſations, ou elles en forment les trois dimenſions : dans cet inſtant elles ne connoiſſent qu'elles-mêmes & la cauſe qui les modifie ; elles ne ſe ſentent que des façons d'être, & ne ſe ſentent point le fond individuel & toujours identique de leur ſubſtance, puiſque dans les principes de l'Auteur, elles ne la connoiſſent pas plus que les corps. Que revêtiſſent-elles

donc des trois dimenſions, & des couleurs ? Ce ne peut être que la cauſe productrice de leurs ſenſations : car elles ne connoiſſent aucune ſubſtance que celle-là, elles ignorent les occaſions de leurs ſenſations ; elles ne ſe doutent en aucune ſorte, qu'il y ait des cauſes occaſionnelles, car elles ne pourroient les ſoupçonner, qu'autant qu'elles auroient préalablement l'idée des corps. Ce n'eſt donc qu'à la cauſe proprement dite & immédiate de leurs ſenſations, qu'elles attribueront les trois dimenſions, la ſolidité, la figure, les couleurs, puiſqu'elles ne connoiſſent que cet Eſtre ; au lieu que le P. Malebranche revêtoit des couleurs les types éternels

des figures, les penſées de la ſageſſe increés ; ces ames en revêtirons la ſubſtance de Dieu même qui agit ſur elles, & elles ne connoîtront que cette ſubſtance. Alors, comme le prétend Lucrece, Jupiter ſera, pour elles, tout ce qu'elles voyent, tout ce qu'elles entendent, tout ce qu'elles touchent.

Il eſt étonnant combien il eſt facile en philoſophie, de faire bien du chemin, pour s'éloigner d'une opinion fauſſe & abſurde, & après bien des peines & des travaux, de s'y retrouver au bout d'une longue courſe. Quel ridicule n'a-t-on pas voulu jetter ſur l'opinion du P. Malebranche ? Donner du corps aux idées de Dieu, diſoit-on, les colorer,

les façonner. On crioit presque au blasphême, lorsqu'il n'auroit fallu que s'amuser de la belle imagination du Philosophe. C'est cette opinion que nos nouveaux Métaphisiciens ont voulu éviter le plus qu'il leur étoit possible. Dans cette vûe, on a dit qu'il n'y avoit point d'idées innées, qu'elles venoient toutes de nos sensations accidentelles; que nos sensations ne portent point l'image de ce qu'elles représentent. On est alors bien éloigné de chercher en Dieu des modéles, & par conséquent on ne se croit point exposé à déshonorer, & à défigurer la Divinité, en lui attribuant ses propres sensations, & l'on se trompe. Non-seulement on leur applique

des couleurs, mais encore on lui donne les trois dimensions ; & ce qu'on appelle corps, n'est plus que Dieu même, à qui l'on rend les façons d'être que l'on tient de lui. On tombe dans ce piége si dangéreux, sans le savoir, & certainement sans le vouloir.

Ces ecarts philosophiques ne prennent rien sur la piété de ceux qui y tombent ; mais ils sont funestes pour les esprits mal disposés, atrabilaires, & de la trempe du génie de Spinosa. Le P. Malebranche étoit un Prêtre très-vertueux, & qui peut-être (ses admirateurs trouveront, sans doute, cette façon de parler hasardée) étoit plus rempli de piété & de religion qu'il n'é-

toit Philoſophe. Quelques uns l'ont accuſé témérairement de ſpinoſiſme. Ils ne voyoient pas combien on en eſt éloigné, lorſqu'on reconnoît que l'ame eſt une ſubſtance, que les types des corps, ſont les types de vraies ſubſtances, ou poſſibles, ou exiſtantes. Mais ceux qui entendent bien le vrai ſens du Livre de l'infortuné Philoſophe Hollandois, ſavent bien, pourquoi ils applaudiſſent à la nouvelle Philoſophie qu'on s'efforce d'accréditer. On les croyoit Matérialiſtes, on les a rendus Spiritualiſtes. On ſe félicitoit de leur converſion, & l'on n'a fait que leur fournir de nouveaux moyens. Ils n'ont point changé d'intérêt.

Je n'avois dit qu'un mot du danger du Spiritualiſme univerſel, dans la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur, ſur le Livre obſcur de l'Abbé Needham. J'eſperois que des Ouvrages de ce genre, ſeroient peu lûs, & encore moins entendûs. Mais je m'apperçois qu'on commence à les goûter; & j'en parle avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point qu'on accuſe l'Abbé de Condillac de vouloir favoriſer le Spinoſiſme qu'il a refuté avec avantage dans ſon Traité des Syſtêmes.

D'ailleurs, le Spinoſiſme, dont il eſt ici queſtion, n'eſt dangéreux que pour le tems où l'Auteur imagine qee nos ames

font des études profondes dont il ne nous reste rien. Et ces études étant une vraye chimere qui n'a de réalité que dans l'imagination de ceux qui l'adoptent, le danger du Spinosime est également imaginaire. Je ne crains point qu'on réussisse jamais à faire douter de l'existence des corps, quelque subtilité qu'on employe pour en rendre la certitude suspecte ; & j'observe ceci, pour tranquilliser ceux qui, frappés des progrès de l'impiété, la voyent plus ou moins développée dans un certain nombre de Livres, où, avec quelque attention, ou ne trouve réellement qu'une fort mauvaise Logique : car, tant que les Hommes seront intimement persuadés

que leur corps, que la terre sur laquelle ils marchent, que les objets qu'ils voyent, sont des Estres tout aussi réels que leur ame; il n'y aura jamais que des foux qui deviendront Spinosistes. Je croirai pourtant que mes travaux ne seront pas inutiles à la société; si j'empêche que le nombre de ces foux ne se multiplie, & si je préviens le renversement de toutes les sciences: car il semble qu'on n'étudie plus à présent que pour bouleverser toutes les idées communes.

Je suis persuadé que l'Abbé de Condillac n'a pas prévû où conduisoit son systême. Je souhaiterois qu'il me fît voir que je grossis les objets, & je lui en aurois une vraye obligation; ou qu'il

qu'il renonçat pour jamais à ſon ſyſtême, s'il ne peut le garentir de conſéquences qu'il déteſte certainement.

Il réſulte de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, Monſieur, dans cette Lettre, que les ames des Bêtes, ſi elles étoient telles qu'on veut qu'elles ſoient, ſeroient par leur nature, ſuſceptibles, comme nous, de vérités & d'erreurs dans l'ordre moral ; c'étoit mon but. Je ſuis, &c.

XXXIVe. LETTRE.

LE grand embarras, Monsieur, de ceux qui donnent des ames aux Bêtes, c'est de répondre à ceux qui leur demandent d'où elles viennent, lorsque le corps de l'Animal est formé ; & ce qu'elles deviennent, lorsque ce même corps se détruit. La création & l'anéantissement de ce nombre prodigieux d'ames unies à une multitude presque infinie d'Animaux, revoltent, lorsqu'on pense à la sagesse de Dieu. Des ames créées, non seulement à l'occasion de la génération, mais encore à l'occasion des savans caprices d'un

Naturaliſte, comme je vous l'ai dit, Monſieur, de tant d'expériences que M. Tremblai a faites ſur les polypes à bras, eſt, en vérité, une idée auſſi futile que frivole.

Le ſeul parti qu'on auroit à prendre, ce ſeroit de juger que ces ames ſont immortelles comme les nôtres ; & la métempſicoſe, à laquelle je ne déſeſpere pas que nos Philoſophes modernes n'ayent recours, donneroit les dénouemens les plus heureux, & conſerveroit les droits de la Juſtice Divine, d'une maniere ſi ſimple, qu'il ne lui manqueroit que d'être révélée pour être crûe.

C'eſt de la Juſtice Divine que l'Auteur prétend tirer une diffé-

rence essentielle entre les ames des brutes, d'une part, & les ames humaines, de l'autre. Il conclut des loix de convention, qui se trouvent ordonnées pour le bien de la société, conformément aux loix éternelles de la Sagesse Divine, que nous sommes capables de mérite ou de démérite envers Dieu même & qu'il est de sa Justice, de nous punir & de nous récompenser ; & l'Auteur sous-entend, sans doute, que notre mérite dépend de notre fidélité à user des biens de ce monde selon la destination du Créateur, & à lui rapporter l'emploi que nous en faisons.

P. 143. » Mais, ajoute-t-on, ce n'est »pas dans ce monde que les biens » & les maux sont proportionnés

» au mérite & au démérite Il y a » donc une autre vie où le Juſte » ſera récompenſé, où le Mé» chant ſera puni, & notre ame » eſt immortelle. » L'Auteur ne prend pas garde que nous ne ſommes pas immortels dans la partie ſpirituelle, parce que nos actions méritent d'être punies ou récompenſées éternellement; mais qu'au contraire, nous ſerons punis ou récompenſés éternellement, du bon ou du mauvais uſage du tems deſtiné par le Créateur à fixer le ſort de notre Eſtre, parce que nous ſommes immortels dans notre partie ſpirituelle.

Nous avons d'autres preuves qui nous aſſûrent de la perpétuité de notre Eſtre, l'une de fait.

Eſt-il quelque atôme le plus petit de la Nature, que nous imaginions devoir être détruit un jour? Pourquoi donc penſerions nous que notre ame eſt créée, pour être anéantie? L'autre eſt métaphiſique, & elle eſt tirée de la Nature de notre ame comparée à la Sageſſe Divine. Un Eſtre ſimple, qui ne renferme aucun principe de deſtruction ni de diviſion, n'eſt-il pas produit dans le deſſein qu'il dure toujours? Si Dieu avoit créé une machine, dont le reſſort fût dans une tenſion toujours égale; dont rien, ni d'extérieur, ni d'intérieur, ne pût déranger le jeu, pourroit-on penſer qu'elle eût été faite pour être privée de tout mouvement. Faites, Monſieur, un ſeul corps

de preuves de ces deux-ci, & vous conviendrez que dans quelque affaire civile que ce soit, il n'eſt point de fin de non-recevoir, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, plus préciſe, plus convaincante que celle que vous oppoſeriez par votre argument, à ceux qui prétendent que l'ame périt avec le corps. Or, quelle affaire doit nous intéreſſer davantage, que celle où il s'agit de décider ſi notre ame eſt créée pour toujours, ou ſeulement pour un tems.

L'Abbé de Condillac continue. » Cependant ſi nous ne con- P. 144.
» ſidérons que la nature de notre
» ame, elle peut ceſſer d'être.
» Celui qui l'a créée, peut la
» laiſſer rentrer dans le néant. Il

part apparemment d'un principe qui paroit inconteſtable ; c'eſt que, qui n'a pas une exiſtence néceſſaire, peut ceſſer d'être : & ce principe appliqué au mouvement de la machine dont nous venons de parler, ſeroit avoué, & ne nous forceroit cependant pas de penſer que la ſageſſe éternelle eût formé cette machine, ſeulement pour un tems. L'Auteur, d'ailleurs, conſerve ſans doute les droits de l'immutabilité divine, il a donc ſimplement voulu dire que nos ames auroient pû être créées pour un tems, au de-là duquel l'objet de la volonté créatrice étant rempli, l'ame rentreroit dans le néant. Je m'abſtiens ſur ce point, de produire de très-grandes difficultés

ficultés dont je ſuis très embarraſſé, & dont je ſerois fâché d'embarraſſer les autres. Je me borne à ce point unique; il ne s'agit pas en ceci de ce que Dieu a pû faire, ce n'eſt pas ce qu'il nous importe de ſavoir; mais de ce que ſa ſageſſe lui a fait déterminer. Or, ce qui n'a aucun principe de deſtruction, me paroit deſtiné à durer toujours. Les machines ont des cauſes de deſtruction, les modifications de la matiere ſont paſſageres; mais la ſubſtance même de la matiere, tout exténuable qu'elle eſt par ſa diviſibilité, n'eſt pas deſtructible par la voye de la diviſion, & par cela même, nous jugeons qu'aucune partie de la matiere ne ſera jamais anéantie. Que

chacun examine ce qu'il penſe ſur la perpétuité de la matiere, & il verra qu'elle n'a point d'autre principe que celui que j'indique : & quoique nous ſachions très-bien qu'aucune créature ne peut impoſer des loix à celui de qui elle tient l'être, qu'elle ne peut exiger ſa conſervation comme un droit ; l'idée que nous avons de l'immutabilité divine, ne nous permet pas de nous jetter dans des hypothèſes. Si nous penſons qu'il ne répugne pas que la Sageſſe divine veuille créer des ſubſtances pour un tems ; nous ſommes néanmoins très-convaincus qu'aucune ſubſtance n'a été créée pour être détruite. Il n'y a donc qu'un intérêt ſecret & honteux, contraire à l'amour

naturel que nous avons pour l'exiſtence qui puiſſe nous faire excepter notre ame du ſort éternel des matieres brutes & inanimées. Or, n'eſt-ce pas démontrer à l'Homme qui s'aime eſſentiellement, qu'il doit être perſuadé de la perpétuité de ſon exiſtence, que de lui faire ſentir qu'il n'a aucune raiſon de le juger créé pour un tems borné, & qu'il ne peut le croire qu'autant qu'il ſe trouve forcé de rougir de ſoi-même, & de convenir qu'il ſe ſent indigne d'exiſter. » Elle P. 141.
» ne continue donc d'exiſter notre ame » que parce que » Dieu eſt juſte. » Je n'entends point cette conſéquence. Si l'on diſoit que Dieu ayant créé l'ame pour être immortelle, & lui

ayant assigné un tems pour mériter l'éternité du bien-être parmi les alternatives des biens & des maux de cette vie : je concevrois fort bien cette grande œconomie. Le seul Estre nécessaire étant essentiellement heureux, le bonheur inaltérable n'est point un appanage nécessaire d'un Estre essentiellement susceptible de félicité & de misere ; ce ne sauroit être en lui que le prix du mérite, & un prix excédant néanmoins tout mérite. Je concluerois que ceux qui, sans aucun égard aux intentions & à la destination du Souverain Maître, auroient préféré la jouissance des biens passagers de cette vie, à un état immuablement heureux, mériteroient d'être abandonnés

à des calamités toujours renaissantes ; & j'ajoûterois que la Justice divine n'en jugeroit pas autrement, & verroit une juste proportion entre la peine & le démérite. Mais de ce que Dieu a créé nos ames capables de mériter & de déméríter, on infere qu'il a voulu les rendre indestructibles ; c'est assûrément une conséquence que je ne puis concevoir, & qui va infiniment au de-là de ses prémices.

Dans l'hypothèse où Dieu m'eût créé pour un million d'années, & ou il m'auroit donné le court espace de cette vie, pour m'éprouver ; je dirois fort bien qu'après avoir été fidéle à ce que me prescrivoient les loix divines, je mériterois de survivre à

la dissolution de mon corps, & d'exister heureusement pendant tout ce qui resteroit à parcourir du million d'années auquel ma durée auroit été fixée. Je trouverois encore la récompense très-disproportionnée par rapport à l'épreuve. Je jugerois de même que je mériterois de survivre à mon corps, & de vivre malheureux jusqu'au terme de ma durée; si j'abusois du tems destiné à me rendre heureux : & le million d'années de calamités, me paroîtroit tout-à-fait proportionné à ma prévarication. Mais j'aurois très-grand tort de conclure que selon le bon ou le mauvais usage de cette vie, je devrois être éternellement heureux ou malheureux; une misere éter-

nelle me paroiſſant infiniment ſupérieure au démérite que renferme le mépris d'une récompenſe toujours temporelle, dès qu'elle eſt bornée.

C'eſt donc parce que le Seigneur a fait nos ames immortelles, que nos récompenſes ou nos peines ne doivent point avoir de terme. La proportion des déſordres paſſagers qu'on peut occaſionner à la ſociété, avec la punition qu'ils méritent, ne nous paroît pas devoir être ſans bornes. Nous trouvons un ſcélérat aſſez puni par un ſupplice de quelques heures, quelque trouble qu'il ait cauſé dans le gouvernement politique. L'Auteur prouvera bien, après avoir obſervé que la vertu & le vice

n'étant pas universellement récompensés ou punis dans cette vie ; qu'il doit y en avoir un autre après la mort, où la Justice infinie déployera son bras ; mais il ne prouvera pas par ses principes, que cette derniere vie doit être éternelle, ni pour le Juste, puisqu'une fidélité de peu d'années, ne peut mériter un bonheur éternel, parlant à la rigueur ; ni pour le Méchant, qu'autant que celui-ci auroit dédaigné une éternelle félicité.

L'Auteur ne restreint les preuves de la perpétuité de notre ame, aux inductions tirées de la Justice divine, qu'afin de pouvoir plus aisément établir son opinion, que les ames des Animaux sont mortelles. Mais vous

avez vû, Monſieur, ſur quels fondemens il l'appuie. Dieu refuſe aux ames des Animaux, tout moyen de diſcerner le juſte de l'injuſte ; il conclut de-là qu'il n'exige rien d'elles, que rien ne leur eſt ordonné, qu'elles n'ont de regle que la force, *qu'elles n'ont aucun droit à la Juſtice divine*: elles ſont donc, ſelon lui, néceſſairement mortelles, c'eſt-à-dire, qu'elles doivent être anéanties à la mort. p. 144.

Il ſuffit d'appliquer ce raiſonnement à un atôme de matiere, pour en ſentir tout le foible. Cet atôme ne connoît, ni ce qui eſt juſte, ni ce qui ne l'eſt pas, il eſt incapable par ſa nature de le concevoir, & par conſéquent, il n'eſt ſuſceptible ni de mé-

rite, ni de démérite : il n'attend donc rien de la Juſtice divine : il eſt donc créé pour être anéanti. Eſt-il quelqu'un qui pût prendre un pareil raiſonnement pour une démonſtration, ſur qui il pût faire la moindre impreſſion? Vaudroit-il mieux, quand l'Auteur l'applique aux ames des Animaux?

Combien perd-il encore de ſa force, ſi l'on peut lui en ſuppoſer quelqu'une, quand il eſt appliqué à une ſubſtance ſpirituelle qui ne différe de nous, que parce que Dieu lui refuſe les moyens de réfléchir ſur tout ce qu'il fait pour elle? Quoiqu'elle en ſoit capable par ſa nature; quoiqu'elle ſoit comme un enfant comparé à un Homme fait, un fol à un

homme de bon sens, je veux dire quoique cet ame ne soit différente de l'ame humaine, que par la seule organisation du cerveau, par la nature des fibres nerveuses qui n'y sont pas dans le ton propre à servir d'occasion au Créateur, de la rendre attentive & propre à la réflexion : car vous verrez dans la suite que c'est-là le précis de la différence qu'il met entre les ames des bêtes & les nôtres. Il l'insinue même assez clairement dans le parallele que vous allez voir, Monsieur.

Dans l'Homme & dans l'Animal » la dissolution du » corps n'entraîne pas son anéan- » tissement. En effet, ces deux » substances peuvent exister l'u-

» ne ſans l'autre ; leur dépendan-
» ce mutuelle n'a lieu que parce
» que *Dieu le veut, & autant qu'il*
» *le veut.* Mais l'immortalité
» n'eſt naturelle à aucune des
» deux ; & ſi Dieu ne l'accorde
» pas à l'ame des Bêtes, c'eſt
» uniquement, parce qu'il ne la
» leur doit point. » Eſt-ce que Dieu n'accorde jamais que ce qu'il doit ? Où en ſerions-nous, ſi cette prétention avoit lieu ? Quelle diſette ! Quelle miſere ! Quelle inertie ſeroit la nôtre ! D'ailleurs, quand même on admettroit la penſée de l'Auteur, il ne reuſſiroit pas à nous prouver qu'il y a une différence eſſentielle entre les ames des Animaux & l'ame humaine ; en ce que celle-ci eſt créé pour durer toujours,

& celles-là pour un tems limité. Car l'immortalité, selon l'Auteur, n'étant naturelle à aucune des deux especes, elle ne peut jamais établir entre elles une différence spécifique, ni en faire deux essences. Toute la différence de l'ame de l'Homme à l'ame des Bêtes, & de l'ame d'une espece d'Animaux à celle d'une autre espece, sera donc prise de la construction des différentes machines auxquelles le Créateur aura voulu les unir, & de la maniere dont il lui aura plû de les en faire dépendre.

La grande difficulté qui auroit dû arrêter l'Auteur, est précisément celle à laquelle il ne fait point la moindre attention: la voici. Il est très-raisonnable

que des Eſtres à qui Dieu refuſe tout moyen de connoître le juſte & l'injuſte, la perfection & l'imperfection, ne ſoient ni récompenſés, ni punis. Mais croit-on penſer d'après la Sageſſe éternelle, en s'imaginant que le plus grand nombre des Eſtres ſenſibles, capables par leur nature, de connoître & d'aimer l'Auteur de tous les biens (la ſeule cauſe qui agit immédiatement ſur elles) qui ſentent cette cauſe dans le fond même de leur être, & dans toutes leurs manieres d'être: qu'il les ait, dis-je, créées pour ſentir le bienfait, ſans pouvoir connoître, ni aimer leur bienfaiteur; je dis le plus grand nombre des eſprits: car ſi l'on compare la multitude des ames que

Dieu aura créées, dans le syſtême de l'Abbé de Condillac, pour tous les Quadrupedes, les Poiſſons, les Reptiles, les Inſectes terreſtres & aquatiques, avec le nombre des Hommes pris dans tous les tems, on ſera étonné de voir combien peu d'eſprits ſont deſtinés à l'ordre moral. L'Auteur veut tout rapporter à la Juſtice divine, tenons-nous-en à ce qu'elle exige, & demandons-lui s'il eſt juſte que des eſpeces entieres d'Eſtres capables par leur nature, de connoître & d'aimer leur Créateur, ſoient diſtinées à l'impuiſſance de lui rendre aucuns devoirs : s'il eſt ſelon l'équité de créer pour un tems borné, un Eſtre qui, ſelon ſa nature, pourroit, ſi Dieu vouloit lui

en procurer les moyens, mériter une éternelle félicité.

Penſeroit-il donc que dans la Sageſſe divine, chaque nature n'a pas ſa deſtination eſſentielle? La matiere eſt deſtinée à tous les effets méchaniques qui dépendent du mouvement, de la diviſion des parties & de leurs combinaiſons. Il ne lui a pas été donné de ſentir l'être; parce que le ſens intime eſt incompatible avec les attributs qu'elle a eſſentiellement. Au contraire, ce qui eſt ſenſible par ſa nature, eſt fait pour goûter l'être & pour en aimer la cauſe. Qui ne voit pas cette vérité fondée plûtôt ſur la ſenſibilité, que ſur les ſenſations actuelles, eſt bien à plaindre, à mon avis.

Une

Une ſubſtance ſpirituelle en qui Dieu imprime toutes les modifications, & néceſſitée par l'Eſtre ſouverainement ſage & ſouverainement juſte, à ſe tromper ſur la vraye cauſe de ſon exiſtence & de ſa félicité, à la méconnoitre par une erreur inévitable, à attribuer la toute-puiſſance à des Eſtres dont elle n'a aucune idée, ou plûtôt à ſes propres modifications, qu'il lui plaît de détacher d'elle-même, pour ſe les rendre étrangeres: une telle ſubſtance, dis-je, eſt certainement un monſtre pour tout Homme qui a quelque idée de la Juſtice divine. Car enfin, tout ce qui rend heureux, eſt le Dieu actuel de celui qui ne connoît pas le vrai Dieu. » Dans les

» momens où l'esprit de la Bête
» est tourmenté par ses besoins,
» ne s'humilie-t-il pas devant
» tout ce qui lui paroît la cause
» de son bonheur ou de son mal-
» heur? Or, ces sentimens n'em-
» portent-ils pas que les Estres
» qu'il craint & qu'il respecte,
» sont puissans, intelligens & li-
» bres? » L'esprit, dans les Animaux, seroit donc condamné à une idolatrie nécessaire, sans avoir mérité d'être séparé de Dieu, & cette idolatrie auroit pour objet, les modifications mêmes de l'ame. Il seroit par sa nature, réduit à cet état violent qui est la juste peine de l'oubli ou du mépris de la Divinité: il ne pécheroit pas, mais il seroit plongé dans cet aveuglement

funeſte où l'Homme ne parvient, que par l'habitude invétérée dans le crime. Comment l'amour de l'ordre coéternel au Créateur, lui eût-il permis de multiplier des eſpeces entieres de cette intelligence, ſenſibles au bonheur d'être, & inſenſibles au bienfait de celui qui donne ſeul l'exiſtence.

On m'objectera, ſans-doute, qu'un enfant dans ſes premieres années, eſt incapable de connoître & d'aimer Dieu; qu'il eſt expoſé à mourir avant l'âge où il pourroit être en état de le ſervir, & à n'avoir aucun tems d'épreuve: mais eſt-ce une inſtitution de la Nature, ou un déſordre qui y eſt ſurvenu? C'eſt-là le point de la queſtion; juſqu'à ce qu'il ſoit décidé, il ne peut être

proposé en objection. M. l'Abbé de Condillac trouvera sans doute ma réponse satisfaisante. Au reste, j'ai traité avec étendue cette question, dans l'Ouvrage qu'il y a longtems que je vous promets, dont vous avez vû le plan & les premiers traits, & où je tâche de remplir les vûes de M. Pascal ; vous m'en demandiez des nouvelles il y a quelque tems. Je différe de vous en donner, pour ne pas couper le fil de notre discussion : dès qu'elle sera finie, j'aurai l'honneur de vous en dire un petit mot.

L'Abbé de Condillac s'objecte ce que S. Augustin lui auroit opposé, & ce que le P. Malebranche avoit tiré des Ouvrages
P. 145. de ce Pere. » Les Bêtes souf-

» frent, dira-t-on : or, comment » concilier avec la Juſtice divi- » ne, les peines auxquelles elles » ſont condamnées »? Je répons » que ces peines leur ſont en gé- » néral, auſſi néceſſaires que les » plaiſirs dont elles jouiſſent; c'é- » toit le ſeul moyen de les aver- » tir de ce qu'elles ont à fuir : « c'eſt à dire, que la douleur eſt auſſi néceſſaire à l'Eſtre ſenſible, que le bien-être; & que le ſeul moyen d'éviter d'être mal, c'eſt d'être mal. Le ſeul moyen ! Mais la douleur avertit de ce qui nuit, & non ſimplement de ce qui peut nuire. Qu'eſt-ce qu'un Chien apprend à éviter par une violente colique, un Cheval par les tranchées rouges, un Serin par ce bouton fatal qui leur naît ſur le

croupion? Des preſſentimens de douleur, tels que le P. Malebranche les ſuppoſoit dans Adam innocent, ne ſuffiroient donc pas pour prévenir contre des objets nuiſibles; ils rendroient cependant d'autant moins malheureux, qu'ils feroient rechercher les moyens de détourner ce dont on ſeroit menacé.

Ibid. L'Auteur ajoute. » Si elles » éprouvent quelque fois des » tourmens qui font leur mal» heur, ſans contribuer à leur » conſervation; c'eſt qu'il faut » qu'elles finiſſent; & que » ces tourmens ſont d'ail» leurs, une ſuite de loix phiſi» ques, que Dieu a jugé à propos » d'établir, & qu'il ne doit pas » changer pour elles.» On voit

bien que cette réponse à l'objection que je viens de faire, est une pure pétition de principe. Il faut que les Bêtes finissent. Mais pourquoi faut-il qu'elles finissent par la douleur ? Si elles sont destinées à ne durer qu'un tems, pourquoi le terme seroit-il un état violent ? A cause des loix qu'il a plû à Dieu de faire, & auxquelles il ne doit rien changer pour elles. Il ne s'agit pas de savoir si Dieu doit changer ses loix pour les Animaux ; mais si l'idée que nous avons de la Justice divine, nous permet de penser que le Créateur les a établies telles qu'il plaît à l'Auteur de les supposer, & si Dieu inflige des peines à des Estres, que ni châtimens ni récompenses, ne

peuvent regarder comme M. de Condillac l'assure lui-même.

Qu'est-ce donc que la douleur? N'est-ce pas en général une façon d'être qui nous déplaît & qui nous rend l'existence à charge? Concevez-vous, Monsieur, que Dieu puisse donner & conserver l'être à une créature qui n'en est pas indigne, & qu'il la mette en même tems dans la nécessité de détester son présent, si elle est incapable de mériter les regards de Dieu par la patience & par la soumission à ses ordres; car il faut réunir toutes ces vûes pour bien sentir combien nos Philosophes s'exposent à blesser la Justice divine, lorsqu'ils osent la faire entrer dans leurs systêmes sur la nature des

Animaux

Animaux, avant d'avoir bien conçu auparavant toute l'étendue de cette juſtice, l'Auteur fait un reproche au P. Malebranche. » Je ne vois donc pas, P. 145.
» dit-il » que pour juſtifier la
» Providence, il ſoit néceſſaire
» de ſuppoſer avec le P. Male-
» branche, que les Bêtes ſont
» de purs automates » cela n'eſt
pas néceſſaire effectivement » ſi
» nous connoiſſions les reſſorts P. 146.
» de la Nature, nous découvri-
» rions la raiſon des effets que
» nous avons le plus de peine à
» comprendre, » & nous ne porterions nos ſyſtêmes, ni dans le ſein du Créateur, ni dans les phénoménes de la Nature. » No-
» tre ignorance à cet égard, n'au- Ibid.
» toriſe pas à recourir à des ſyſ-

» têmes imaginaires ; » mais quand on a la démangeaiſon d'en faire, & qu'il faut opter ſur le ſujet qu'on veut ſoumettre à des hypotèſes ; par exemple, entre un attribut divin qu'on s'expoſeroit à dégrader, & quelques qualités d'un Eſtre créé, qu'on pourroit altérer mal-à-propos ; il n'y a pas à balancer. Il vaut encore mieux porter une main téméraire ſur les propriétés de la créature, que ſur les attributs du Créateur. » Il ſeroit bien plus » ſage aux Philoſophes de s'en » repoſer ſur Dieu & ſur ſa Juſtice. » La maxime eſt fort judicieuſe, mais la ſuit-on bien exactement, quand on raiſonne ainſi ? Je ne puis rien comprendre à tout ce que font les Ani-

Ibid.

maux, si je ne reconnois en eux un esprit simple, sensible comme le nôtre, assujetti aux peines que mérite l'abus de l'être, sans qu'ils en ayent abusé ni pû même en abuser; quoique ces peines ne puissent leur être données comme des épreuves. Je ne conçois pas plus comment Dieu, qui ne peut être Créateur d'un Estre sensible, qu'autant qu'il est son bienfaiteur, donne à sa créature une existence qui lui seroit onéreuse, sans y être déterminé par aucun motif tiré de sa Justice. Malgré mon ignorance sur deux objets si importans, je laisse-là tous mes doutes, & sur la Sageſſe, & sur la Justice divine; & je ne retrancherai rien de mon syſtême sur les Animaux.

Il faut être bien intrépide pour s'en tenir à ce parti ; & il faut que l'Auteur ſoit bien prévenu en faveur de ſon ſyſtême, pour s'imaginer qu'il a réſolu la difficulté que le P. Malebranche a mis dans un ſi grand jour. Il ſe l'imagine pourtant, il croit même de plus, avoir fixé des différences eſſentielles entre les ames des Hommes & celles des Animaux : car voici comment il conclut tous les raiſonnemens
P. 146. que vous avez entendus. » Con-
» cluons que, quoique l'ame des
» Bêtes ſoit ſimple comme celle
» de l'Homme, & qu'à cet égard,
» il n'y ait aucune différence en-
» tre l'une & l'autre ; les facultés
» que nous avons en partage, &
» la fin à laquelle Dieu nous deſti-

» ne, *démontrent* que ſi nous » pouvions pénétrer dans la na- » ture de ces deux ſubſtances, » nous verrions qu'elles différent » infiniment : notre ame n'eſt » donc pas de la même nature » que celle des Bêtes. » J'admire ce raiſonnement *démonſtratif* : les facultés entées ſur notre Eſtre ſimple, qui ne le ſont pas ſur celui des Bêtes ; la fin différente à laquelle Dieu deſtine notre Eſtre ſimple, démontrent que ſi nous ſavions ce que nous ne ſavons pas, nous verrions qu'il y a dans la nature de l'eſprit attribué aux Bêtes, des raiſons d'incompatibilité avec les facultés qu'il a plû à Dieu de nous donner, & avec la fin à laquelle il nous a deſtinés: donc la nature de l'ame des Bê-

tes est différente de l'essence de la nôtre.

L'Auteur avance un paradoxe dans son systême de l'ame des Bêtes, peut-être pour se mettre à la mode ; c'est ce qui rend nos hypotèses modernes si éblouissantes. Pour compenser le malheur qu'ont les ames des Bêtes, d'être destinées à l'anéantissement, il leur accorde l'avantage d'ignorer qu'elles doivent cesser d'exister ; contraste singulier de l'espece humaine, avec celle des Bêtes. L'Homme immortel ignore son éminente prérogative ; s'il n'en est pas instruit, ou s'il ne prend pas sur lui de rentrer en lui-même, pour y reconnoître la différence des deux substances dont il est composé, une vie li-

centieuſe l'intéreſſe quelquefois à ſe juger mortel, & à ſe mettre au niveau des Bêtes. L'ame de la Bête ignore, dans le ſyſtême de notre Auteur, qu'elle doit périr avec ſon corps; ſon amour-propre ſe termine à prévenir la douleur, & à ſe procurer ce qui peut lui plaire, ou à remplir ſes beſoins. Elle n'a point le deſir de ſa conſervation: car elle ne ſait abſolument ce que c'eſt même, que la mort du corps. M. de Condillac nous en aſſûre. Ainſi, le Liévre fuit le Lévrier, non pour éviter la mort; mais pour ſe dérober au badinage de ſon ennemi, qui pourroit l'incommoder en le déchirant. Cependant, l'Auteur prétend ailleurs, que parmi les Bêtes, chaque indivi-

P. 159. du tend à sa conservation d'une maniere simple & toujours uniforme ; & que chacun séparément, dirige ses études à ce but. Il est bien difficile dans un système de pure imagination, que les idées ne se heurtent pas.

Il fait les aveux que je viens de vous rapporter, Monsieur, dans la conclusion de son Traité des Animaux, & là-même, il dévore encore une énorme contradiction sans s'en appercevoir ; car après avoir soutenu, comme vous avez vû qu'il l'a fait, que nos ames ont une essence différente de celles des Animaux ; il établit, au contraire, que les unes & les autres, tant dans les Hommes, que dans les Animaux, sont toutes absolument

de la même nature, & ne diffé-
rent qu'accidentellement. Ecou-
tez-le s'expliquer lui-même, il
le fait avec préciſion. » Rien,
» dit-il » n'eſt plus admirable que P. 1804.
» la génération des facultés des
» Animaux; les loix en ſont ſim-
» ples, générales; elles ſont les
» mêmes pour toutes les eſpeces,
» & elles produiſent autant de
» ſyſtêmes différens, qu'il y a de
» *variété dans l'organiſation. Si le*
» *nombre, ou ſi ſeulement la forme*
» *des organes n'eſt pas la même,*
» les beſoins varient, & ils oc-
» caſionnent chacun dans le
» corps & dans l'ame, des opé-
» rations particulieres. » C'eſt
donc de la diſpoſition des orga-
nes, que le Créateur a choiſi
pour chaque cerveau d'Animal,

que dépendent la nature & le nombre des besoins ; la faculté de réfléchir, de se ressouvenir, de comparer, d'opter entre différens partis. Que l'ame de tel Homme fût unie au cerveau de tel Animal, elle auroit l'instinct, des besoins, des desirs, différentes manieres de procéder, conformément au ton du cerveau de tel Animal. Comment pourroit-on reconnoître plus précisément, que lorsqu'on se croit obligé d'admettre des esprits dans les Animaux, on ne peut se dispenser de leur donner la même essence qu'aux nôtres

Après avoir marqué les différences qu'il trouve entre l'Homme & la Bête ; il ajoûte, en par-

lant de l'Homme. » Mais, quoi- P. 183.
» que le syſtême de ſes facultés
» & de ſes connoiſſances, ſoit,
» ſans comparaiſon, le plus éten-
» du de tous ; il fait cependant
» partie de ce syſtême général....
» où toutes les facultés naiſſent
» d'une même origine, la ſenſa-
» tion ; où elles s'engendrent par
» un même principe, le beſoin :
» où elles s'exercent par un mê-
» me moyen, la liaiſon des idées:
» ſenſation, beſoin, liaiſon des
» idées ; voilà donc le syſtême
» auquel il faut rapporter toutes
» les opérations des Animaux »
de l'Homme comme des Bêtes,
»quelques unes des vérités qu'ils
renferment » il falloit dire des
ſuppoſitions» ont été connues :
» perſonne juſqu'ici, n'en a ſaiſi

» l'enſemble, ni la plus grande » partie des détails » & perſonne, je crois, ne rougira, après avoir lû ce que j'ai l'honneur de vous écrire, de ne s'être pas rencontré avec l'Aureur.

Son ſyſtême nous paroît, au contraire, partout découſu. Le but en eſt de développer l'opinion commune ſur la nature des Animaux qu'on a comme naturellement & indépendemment de toute méditation philoſophique. Or, cette opinion borne les Animaux aux ſenſations; elle leur ôte l'intelligence, le raiſonnement, la volonté; elle les décide abſolument incapables d'avoir part aux eſpérances de l'Homme pour l'autre vie. L'Auteur contredit donc formelle-

ment cette opinion, puiſqu'il reconnoît que dans les premiers tems ils peuvent réfléchir, qu'ils font alors, au moins pluſieurs, & avec une facilité ſurprenante, des études tout autrement profondes, tout autrement étendues, que celles qu'il veut que nous ayons fait dans l'enfance. Il veut que ces ames des Bêtes ſoient incapables de s'élever juſqu'aux abſtractions ; cependant, que peut-on imaginer de plus abſtrait que ce qu'il leur attribue de tranſporter leurs propres façons d'être, hors d'elles-mêmes, pour en revêtir des Eſtres en général, & qui leur ſont totalement inconnus ; & quel riſque ne leur fait-il pas courir, de ſe précipiter dans le Spinoſiſme,

en prenant l'assemblage de ces Estres inconnus, pour la cause qui agit souverainement sur elles. On conclut donc très-légitimement des principes de l'Abbé de Condillac, que ces ames ont pû connoître Dieu & leurs devoirs : cependant il soutient qu'elles sont étrangeres à tout ordre moral, & cette incapacité de s'en occuper, il la prend du systême borné de leurs besoins & de leurs sensations. Il leur ôte ensuite, sans en donner aucune raison, ou la puissance, ou la volonté de réfléchir ; il veut qu'elles soient faites pour être anéanties, & ne le prouve point; que leur sort soit de périr avec le corps, & qu'elles l'ignorent ; qu'elles soient assujetties à la

douleur, ſans mériter aucune peine. Enfin ſi l'on excepte un ſeul raiſonnement, qui n'en mérite pas même le nom, & qui eſt tiré de ce principe prétendu, que qui a le moins, n'a pas apparemment dans ſa nature, dequoi avoir le plus ; il ne donne aucune preuve de différence eſſentielle entre l'ame de l'Hom- & celles des Animaux, & finit par avouer qu'elle conſiſte uniquement dans l'organiſation que Dieu a choiſie pour le cerveau de chaque eſpece ; & dans les beſoins & les ſenſations déterminées par cette même organiſation, n'auroit-il pas mieux fait de s'en tenir ſimplement à l'obſcurité du préjugé ſur l'ame des Bêtes, ſans l'approfondir, ſans

entreprendre de l'analyſer ; & de le regarder comme un de ces myſtéres de la Nature, ſur lequel nous ne pouvons prononcer, faute d'élémens ſuffiſans pour établir une démonſtration. C'eſt à ce terme que nous ſommes parvenus vous & moi, Monſieur ; tenez-moi compte des travaux que j'entreprens pour vous, & ſoyez perſuadé que je ſerai toujours très-diſpoſé à ſaiſir toutes les occaſions de vous prouver combien véritablement je ſuis, &c.

LETTRE

XXXVe. LETTRE.

Sur le cinquiéme Volume de l'Hiſtoire Naturelle, Générale & Particuliere.

VOUS pouviez, Monſieur, me commander tout ſimplement, de vous communiquer ce que je penſe du cinquiéme Volume de l'Hiſtoire Naturelle qui vient de paroître. Il n'étoit pas néceſſaire que vous employaſſiez tant de précautions pour prévenir le dégoût qui ſuit toujours une attention trop longtems appéſantie ſur le même genre d'étude. Vos volontés ſuffiſent pour applanir toutes mes dif-

ficultés, & pour vaincre mes répugnances. D'ailleurs vous ne m'imposez pas un fardeau aussi pesant que vous l'imaginez peut-être. M. de Buffon commence à se corriger, & à réprimer sa démangeaison de ramener tout ce qu'il traite, à sa métaphisique; & je n'ai pour objet en le suivant de près, que d'empêcher que les restes de sa maladie philosophique, ne deviennent contagieuse. Or, on ne voit dans ce cinquiéme Volume, dont j'ai l'honneur de vous parler, & où M. de Buffon a peu fourni du sien, que quelques excursions un peu tumultueuses dans la Métaphisique; mais elles sont très-importantes.

C'est principalement, qui le

croiroit ! en commencant l'Hiſtoire du Cochon, que ſon imagination ſurpriſe par un entouſiaſme ſubit, & d'autant plus vif, que rien ne le commande ; s'éléve au-deſſus de la ſphére de nos connoiſſances, & de ce point élevé, contemple avec mépris la Nature, & nous débite avec emphaſe, qu'elle eſt » bien » éloignée de s'aſſujettir à des » cauſes finales, dans la com- » poſition des Eſtres. » Et toute cette doctrine eſt ſemée de traits ſaillans qui éblouiſſent ſans éclairer. P. 103.

Il obſerve que ces Animaux (les Cochons) » ſont ſinguliers, » l'eſpece en eſt, pour ainſi dire, » unique : elle eſt iſolée ; elle » ſemble exiſter plus ſolitaire- Hiſtoire Naturelle, t. 5. P. 99.

» ment qu'aucune autre. » Entendez-vous, Monsieur, ce qu'il veut dire par cette solitude? Il va vous l'expliquer à sa maniere. » Elle n'est voisine d'aucune es- » pece qu'on puisse regarder » comme principale, ni comme » accessoire; telle que l'espece » du Cheval relativement à l'As- » ne, ou l'espece de la Chevre » relativement à la Brebis..... » Elle participe de plusieurs es- » peces, & cependant elle dif- » fere essentiellement de toutes. » N'importe, elle en avoisine toujours quelqu'une par ces traits de ressemblance. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce discours embarrassé, c'est que l'Auteur y renonce à son grand principe, *que la Nature ne contient*

que des individus ; puiſqu'il reconnoît ici très-clairement des eſpeces qui différent eſſentiellement. Il eſt fort aiſé de défigurer, de tourner en ridicule les idées communes ; mais il n'eſt pas poſſible de s'en déprendre. Elles ſe préſentent au beſoin à celui qui travaille le plus opiniâtrement à les décrier.

Sans s'appercevoir d'une contradiction auſſi palpable, il s'éléve contre ceux qui veulent mettre quelque ordre dans la Nature. » Que ceux qui veulent P. 100.
» réduire la Nature » nous dit-il,
» à de petits ſyſtêmes, qui veu-
» lent renfermer ſon immenſité
» dans les bornes d'une formule,
» conſidérent avec nous cet Ani-
» mal, & voyent s'il n'échappe

» pas à toutes leurs méthodes. » J'invite à mon tour M. de Buffon à examiner la nouvelle méthode dont l'Auteur a rassemblé avec beaucoup d'intelligence, tous les Quadrupedes dans le premier Volume d'un Ouvrage qui vient de paroître sous le titre de *Regne Animal ;* peut-être y verra-t-il que le Cochon y trouve bien sa place.

Ibid. Il continue. » Par les extrê-
» mités, il ne ressemble point à
» ceux qu'on appelle Solipedes,
» puisqu'il a le pied divisé. Il ne
» ressemble point à ceux qu'ils
» ont appellés pied fourchus,
» puisqu'il a réellement quatre
» doigts au dedans, quoiqu'il
» n'en paroisse que deux à l'exté-
» rieur. Il ne ressemble point à

» ceux qu'ils ont appellé fissipé-
» des, puisqu'il ne marche que
» sur deux doigts, & que les
» deux autres ne sont ni déve-
» loppés, ni posés, comme ceux
» des Fissipedes, ni même assez
» allongés, pour qu'il puisse s'en
» servir. Il a donc des caractéres
» équivoques, des caractéres
» ambigus, dont les uns sont ap-
» parens & les autres obscurs.
» Dira-t-on que c'est une erreur
» de la Nature, que ces phalan-
» ges, ces doigts qui ne sont pas
» assez développés à l'extérieur,
» ne doivent point être comptés.
» Mais cette erreur est constan-
» te.

Les doigts qui paroissent surnuméraires & inutiles à l'Auteur, ont beaucoup échauffé son

imagination. Il en prend occasion de nous débiter les maximes suivantes.

P. 102. » Ce n'eſt point en reſſerrant » la ſphére de la Nature, & en » la renfermant dans un cercle » étroit, qu'on pourra la con- » noître; ce n'eſt point en la fai- » ſant agir par des vûes particu- » lieres, qu'on ſaura la juger, » ni qu'on pourra la deviner. Ce » n'eſt point en lui prêtant nos » idées, qu'on approfondira les » deſſeins de ſon auteur» ceci eſt exactement vrai, je prie M. de Buffon de s'en bien reſſouvenir. » Au lieu de reſſerrer les limites » de ſa puiſſance, » en eſt-il ? » Il » faut les reculer, les étendre » juſques dans l'immenſité; *Il faut ne rien voir d'impoſſible* » quand

quand on lit l'Auteur « s'atten-» dre à tout, & ſuppoſer que tout » *ce qui peut être, eſt.* » Voilà des traits ſaillans. A l'aide de ces hautes réflexions, on comprendra aiſément que notre terre eſt un verre réfroidi, & pourquoi le Créateur a donné au Cochon deux doigts dont nous ignorons l'uſage.

Mais que ſignifie cette maxime? *Il ne faut rien voir d'impoſſible*; & comment l'appliquer aux deux doigts ſurnuméraires du Cochon? Quand on a vû, par exemple, que pluſieurs ſyſtêmes de l'Auteur impliquoient contradiction, il ne falloit donc pas voir qu'ils étoient impoſſibles. Qu'entend-il par cette autre maxime: il faut *ſuppoſer que tout*

ce qui peut être, eſt? Ce n'eſt pas la révolution éternelle des Eſtres, qui, ſelon Epicure, renferme toutes les combinaiſons & les révolutions des atômes. Non, il vaut mieux dire que la maxime n'a aucun ſens. Qu'on paſſe ces deux axiômes en phiſique, & le cahos ſera ramené dans cette ſcience.

Ils ſont pourtant d'un grand uſage dans le ton philoſophique que l'Auteur prend avec nous, pour nous enſeigner. Car ſi nous
P. 102. ſavons en faire uſage, » les eſpe-
» ces ambigues, les productions
» irrégulieres, les Eſtres ano-
» maux ceſſeront dès-lors de
» nous paroître étrangers, & ſe
» trouveront auſſi néceſſairement
» que les autres » que la chimere

des Anciens, par exemple, ou les Liliputiens, les habitans de Brodingnac, les Chevaux raisonnables de Gulliver » dans » l'ordre infini des choſes. » Qu'eſt-ce que cet ordre infini ? Il faut encore dire que ce n'eſt rien : car dans la Nature, tout eſt borné. » Ils rempliſſent les P. 103. » intervales de la chaîne, ils en » forment les nœuds, les points » intermédiaires ; ils en mar- » quent auſſi toutes les extrêmi- » tés » de la chaîne, de l'ordre infini. » Ces Eſtres ſont, pour » l'eſprit humain, des exemplai- » res précieux, uniques, où la » Nature paroiſſant moins con- » forme à elle-même, ſe mon- » tre plus à découvert ; où nous » pouvons reconnoître des ca-

» ractéres ſinguliers, & des traits » fugitifs qui nous indiquent que » ſes fins ſont bien plus généra- » les que nos vûes; & que ſi elle » ne *fait rien en vain*, elle ne fait » rien non plus dans les deſſeins » que nous lui ſuppoſons. » Et c'eſt de l'hiſtoire du Cochon que nous devons tirer ces leçons obſcures & harmonieuſes ?

P. 103. » En effet, ne doit-on pas » faire des réflexions ſur ce que » nous venons d'expoſer ? Ne » doit-on pas tirer des inductions » de cette ſinguliere conforma- » tion du Cochon ? Il ne paroît » pas avoir été formé ſur un plan » original, particulier & parfait, » puiſqu'il eſt un compoſé des » autres Animaux. » Ainſi on ne peut pas dire qu'une Montre ait

été faite sur un plan original & parfait, parce qu'elle est composée de diverses pieces, de rouës, de ressorts, de pignons, d'une chaisne, qu'on employe dans d'autres Ouvrages de méchanique. » Il a évidemment » le Cochon » des parties dont il ne peut » faire usage, des doigts dont » tous les os sont parfaitement » formés, & qui cependant ne » lui servent à rien » non plus que les doigts de nos pieds renfermés dans nos souliers ; & dont ceux qui en ont été malheureusement privés, sentent néanmoins très-bien le défaut.» Ce raisonnement se réduit à celui-ci. Nous ne savons de quel usage sont ces doigts qui nous paroissent surnuméraires dans le Ibid.

Cochon ; donc ils ſont totalement inutiles à cet Animal.

P. 103. Quelle Logique ! » La Nature » eſt donc bien éloignée de s'aſ» ſujettir à des cauſes finales » dans la compoſition des Eſtres; » pourquoi n'y mettroit-elle pas » quelquefois des parties ſura» bondantes, puiſqu'elle man» que ſi ſouvent d'y mettre des » parties eſſentielles ? Combien » n'y a-t-il pas d'Animaux privés » de ſens & de membres ? » Privés de ſens ! Et quels ſont ces Animaux ? Les Huitres apparemment, que nous avons déja ſuffiſamment vangées à cet égard Privés de membres ! Apparemment les Vers & les Serpens qui n'ont point de pieds ? Mais n'eſt-il pas de leur eſſence de n'en

point avoir, comme il eſt eſſentiel aux Quadrupédes d'avoir un appareil de nerfs propres à faire mouvoir quatre pieds?

» Pourquoi veut-on que dans » chaque individu, toute partie » ſoit néceſſaire aux autres, & né- » ceſſaire au tout? » Perſonne ne le prétend pour chaque individu. On ſait bien que divers accidens privent les Animaux de leurs avantages naturels. On ſait bien qu'une boſſe n'eſt pas fort néceſſaire à l'Homme qui la porte, ni une mauvaiſe tête à celui qui a le cerveau mal conſtitué. Mais toutes ces imperfections ſont des dérangemens introduits par accident dans le plan de la Nature; tout Phiſicien, je dis plus, tout Homme ſans étude, penſe que Ibid.

chaque espece d'Animaux ayant été créée par la Sagesse éternelle, n'est pourvûe que d'organes qui sont utiles, soit à l'Animal même, soit à quelque partie de l'Univers. Nous serions, à la vérité, tentés d'en rapporter quelques-uns à la simple décoration de cet Univers: ce seroit toujours une fin, & une fin digne de la Providence. Comme les belles antennes des Insectes, les riches poussieres des aîles des Papillons, les brillantes couleurs des plumes des Oiseaux. Ces beautés sont néanmoins vraisemblablement dûes à des sécrétions d'humeurs nécessaires au bien de l'Animal, comme nos cheveux & nos ongles sont destinés à dépurer le sang, en filtrant des par-

ties nuisibles, qui servent à faire croître & à faire naître ces especes de végétaux parasites, en leur fournissant des sucs dont la masse du sang seroit surchargée & viciée.

» Ne suffit-il pas, pour qu'el- P. 103 & 104.
» les se trouvent ensemble, qu'el-
» les ne se nuisent pas, qu'elles
» puissent croître sans obstacles,
» & se développer sans s'oblite-
» rer mutuellement? » Cela suffiroit pour la Nature aveugle d'Epicure; mais non pour la vraye nature formée sur le modéle déterminé par la sagesse de Dieu même.

» Tout ce qui ne se nuit point P. 104.
» assez pour se détruire, tout ce
» qui peut subsister ensemble,
» subsiste. » Nous devons donc

trouver quelque part des Chiens parés de cornes, & des Chevaux portant des bois,
P. 104. comme les cerfs ; » & peut-
» être y a-t-il dans la plûpart des
» Eſtres moins de parties relati-
» ves, utiles & néceſſaires, que
» de parties indifférentes, inu-
» tiles ou ſurabondantes. » Ce *peut-être*, honore beaucoup la Providence, & ne peut être adopté que par les Lettrés de la
Ibid. Chine. » Mais comme nous vou-
» lons toujours tout rapporter à
» un certain but, lorſque les par-
» ties n'ont pas des uſages appa-
» rens, nous leur ſuppoſons des
» uſages cachés ; » & nous faiſons très bien de le ſuppoſer, parce que nous ſavons, ce dont l'Auteur eſt lui-même convenu, que *la*

Nature ne fait rien envain, c'eſt-à-dire que les loix ſouverainement efficaces du Créateur, n'operent jamais rien de ſuperflu, ni qui déroge à ſa ſageſſe infinie.

» Nous imaginons des rap- Ibid.
» ports qui n'ont aucun fonde-
» ment, & qui n'exiſtent point
» dans la nature des choſes, &
» qui ne ſervent qu'à l'obſcurcir.»
Encore une fois nous avons grand tort alors, & c'eſt une faute très-familiere aux Philoſophes de nos jours, qui, au lieu d'être les interprêtes de la Nature, veulent en être les maîtres: mais encore veulent-ils bien accorder à la Nature autant d'eſprit qu'ils s'en donnent à eux-mêmes, au lieu que ceux qui penſent que les Animaux ſont

formés par les mains de la Nature, comme les grains de bled ſont combinés fortuitement dans un monceau, veulent qu'elle agiſſe comme ils ne voudroient pas agir eux mêmes, & avec beaucoup moins de jugement qu'ils ne croyent en avoir.

P. 104. » Nous ne faiſons pas attention que nous altérons la Philoſophie, que nous en dénaturons l'objet, qui eſt de connoître le comment des choſes, la maniere dont la Nature agit. » On le ſait bientôt, quand on compare la Nature à un enfant, qui ayant pris un faiſceau de petites pailles, les laiſſe tomber confuſément, ſans ſe ſoucier en aucune ſorte de la poſition reſpective qu'elles prendront, &

dans l'unique deſſein de ſe réjouir de leur combinaiſon biſarre & fortuite ; l'Auteur nous reproche encore » que nous ſubſti- Ibid.
» tuons à cet objet réel, une idée
» vaine, en cherchant à deviner
» le pourquoi des faits » c'eſt cependant, n'en déplaiſe à l'Auteur, la partie la plus intéreſſante de la Philoſophie, que celle qui tend à découvrir, non toutes les fins de la Nature, notre intelligence eſt trop bornée ; mais toutes celles qui ſont à notre portée : ce qui eſt d'autant plus raiſonnable, que pluſieurs des deſſeins de la Nature, ſont relatifs à nos propres beſoins, ou à notre agrément ; & que toutes ſont deſtinées à exciter notre admiration, & à nous faire adorer

la profonde sageſſe du Créateur, & dans tout ce que nos lumieres nous font connoître de ſes vûes de bienfaiſance & de libéralité ſur nous; & dans tout ce qui eſt au de-là de la ſphere de nos connoiſſances. Un habile Anatomiſte, en démontrant l'Oſteologie, nous dit des choſes admirables ſur la forme des os, ſur la maniere dont ils ſont unis, emboités & roulans l'un ſur l'autre, &c. & nous dévoile les fins de la Nature. Il faudra donc dire qu'il commet un attentat contre elle. Quelle eſpece de Phiſique veut-on donc introduire parmi nous, pour définir la Nature? Faut-il donc croire qu'elle eſt folle ou aveugle?

P. 104. » C'eſt pour cela » nous dit-

il » qu'il faut recueillir avec soin » les exemples qui s'oppoſent à » cette prétention, » que *la Nature ne fait rien d'inutile & ſans deſſein*, » qu'il faut inſiſter ſur les » faits capables de détruire un » préjugé général, auquel nous » nous livrons par goût : » & quels ſont ces exemples ? Trois.

1°. Encore les deux doits du Cochon, dont M. de Buffon ignore l'uſage. 2°. L'allantoide membrane qui ſe trouve dans le produit de la génération de la Truye, de la Jument, de la Vache & de pluſieurs Animaux ; elle eſt trop grande, pour être deſtinée, comme le croyent quelques Anatomiſtes, à recevoir l'urine que le Fœtus rend pendant ſon ſéjour dans le ventre

de la mere : donc elle eſt inutile à toute autre fin : quel nom donner à une telle Logique ? Le troiſiéme exemple eſt le nombre des mammelles qui, de l'aveu de l'Auteur, eſt relatif au nombre des petits que doivent produire les femelles ; mais qui n'eſt pourtant pas exactement meſuré ſur le nombre de ces petits. Ces mêmes parties inutiles dans les mâles qui ne doivent pas allaiter les petits, & qui nous paroiſſent des ſuperfluités, parce que nous ne ſavons pas quel en eſt l'uſage. Que ne ſe borne-t-on plûtôt à ſe bien convaincre de ſa propre ignorance dans les phénoménes où nous perdons le fil des deſſeins du Créateur.

A la vérité, M. de Buffon dans

dans sa Phisique, n'est point occupé de la Sagesse divine, qu'il s'est efforcé de débarrasser de tout soin. Ce n'est donc point la Providence qu'il accuse d'agir sans vûes, comme le Destin des Anciens : il est trop religieux pour se permettre un tel attentat; mais cette injure, il l'a fait à ses molécules organiques vivantes, qu'il a chargées de construire tous les corps des Animaux, pour ne point altérer le tranquile repos du Créateur. Ce sont ces molécules qui se concertent, pour faire, sans aucun dessein, ces allantoides, dont il est tant choqué, ces phalanges inutiles dans le pied du Cochon, &c. Il lui est assûrément permis de dire & de faire de ces Estres-là, tout

ce qu'il voudra, puiſqu'il en eſt le Créateur. Cependant il auroit dû ſe rappeller qu'il a aſſujetti ces molécules à certaines loix, qu'elles ſont moulées dans des moules internes ; qu'elles doivent ſe combiner par un concert admirable, pour faire une copie fidéle de l'Animal où elles ſe trouvent. Il a donc grand tort de vouloir qu'elles ſe grouppent, pour former, par exemple, l'allantoide inutile dont elles ne trouvent point de modéle dans le corps original qu'elles copient.

Puiſqu'il veut réduire toute la Phiſique à la maniere dont la Nature opere, au *comment des choſes* ; que ne tente-t-il de nous expliquer comment l'allantoide

eſt formée? Et il conviendra que ſi nous ignorons la plus grande partie des fins que la Nature s'eſt propoſée dans l'aſſortiment des membres & des organes des Animaux; nous ne ſavons pas mieux comment elle procéde dans la conſtruction de ces admirables machines. Il reconnoîtra l'ignorance de l'Homme, & l'immenſe ſageſſe du Créateur, qui a tout fait avec poids & meſure, *in pondere & menſurâ*. Et s'il blâme, avec juſtice, l'abus des raiſonnemens qu'on tire des cauſes finales, il conviendra que cet abus vient de ce que nous ſubſtituons nos idées ſyſtêmatiques aux vûes de la Nature, que nous ignorons ſouvent; mais non pas de ce que nous croyons;

que la Nature suit toujours un dessein, & qu'elle ne fait rien envain : car la Nature n'est encore une fois, que le système des loix de Dieu, vivantes & efficaces ; c'est la force essentiellement intrinséque à cette parole, Genes. 1. *que la lumiere soit faite, & la lumiere fut.* Il est vrai que la phisique de l'Auteur lui ayant appris à regarder cet Univers, comme un ouvrage fortuit, formé sans objet, où rien ne se rapporte à l'unité, ni dans le total, ni dans les détails ; il a eu raison d'imaginer que Dieu n'y fait rien par lui-même, & qu'il a laissé le soin à ces parties, de se réunir comme il leur plairoit. Dans un pareil système, il ne seroit pas merveilleux qu'elles fissent bien

des choſes inutiles & très diſparates ; comme il ne ſeroit pas fort étonnant que 100000 hommes, ſans Commandans & ſans Chefs, manœuvraſſent très-mal dans une Armée.

En finiſſant l'Hiſtoire du Cochon, M. de Buffon fait une obſervation qui paroîtroit à des perſonnes ſoupçonneuſes, une étrange diſtraction de ſa part, ſur des objets qu'il fait hautement profeſſion de reſpecter » par un » de ces préjugés ridicules » nous dit-il » que la ſeule ſuperſtition P. 233. » peut faire ſubſiſter ; les Mahometans ſont privés de cet Animal utile : on leur a dit qu'il » étoit immonde ; ils n'oſent » donc ni le toucher, ni le nourrir. » Il a raiſon d'appeller ſu-

perſtition, l'abſtinence d'une choſe utile, ordonnée par un homme ſans miſſion divine, & c'eſt uniquement ce qu'il a voulu dire : car il ſait que Dieu avoit interdit aux Juifs l'uſage du Cochon, & qu'il les avoit aſſujettis à d'autres pratiques, dont la ſingularité ſemble nous prouver ſon attention à éloigner ſon peuple de tout commerce avec les nations étrangeres, avec leſquelles il ne pouvoit ſe mêler, ſans participer à la contagion générale. Si l'Auteur croit que la Nature fait des choſes inutiles, dès qu'il n'en peut découvrir l'uſage; il ſait très-bien que ce que Dieu ordonne eſt ſaint, juſte, ſage; lors même que ſes ordonnances paroiſſent petites, ridicules à

ceux qui en ignorent l'auteur & les raiſons.

J'inſiſterai peu ſur un mot qu'il n'a pas haſardé dans ſon quatriéme volume, quand il lui a plû de donner de la ſenſibilité & des deſirs à la matiere, & qu'il avance maintenant avec confiance. il ajoute la volonté aux deſirs, & probablement la volonté ſpontanée, car il ne reconnoit pas de liberté dans les Animaux, » c'eſt le ſentiment qui annoblit P. 185.
» ſon être » de l'Animal, nous dit-il... » qui donne à la matiere » le mouvement progreſſif, la » *volonté* & la vie. » S'il avoit à défendre la ſpiritualité de l'ame contre les Matérialiſtes, que leur répondroit-il, quand ils lui diroient que ſi la matiere eſt ſuſ-

ceptible, par un certain méchaniſme, de ſenſibilité, de deſirs; & peut avoir même des volontés? Si, comme le veut l'Auteur, notre cerveau a ce même méchaniſme; il ne faut plus chercher d'autres principes de notre ſenſibilité & de nos volontés, qu'une ſimple organiſation plus ſubtile, à la vérité, mieux combinée dans l'Homme, que dans la Bête : l'horreur d'une conſéquence qu'il déteſte & qui ſuit cependant de ſes principes, le feroit retourner ſur ſes pas, revenir à nous & renoncer à ſon quatriéme volume, comme il a abjuré les trois premiers. Il avoueroit que le mouvement, quel qu'il puiſſe être, n'étant de la part d'une portion de matiere.

qu'un

qu'un changement de ſituation à l'égard de ce qui l'environne, il eſt ridicule de dire qu'il devient une ſenſation par ſa durée, par le ton d'oſcillation qu'on lui donnera, par la fréquente meſure de ſes vibrations en ligne droite, ou ſelon quelque courbe, & qu'il eſt encore plus ridicule d'appeller volonté, une certaine figure, ou un certain mouvement oſcillatoire & continu d'une fibre: car il apprendra de l'Abbé de Condillac, ou cet Abbé aura appris de lui, ce qui eſt fort indifférent, que le jugement, la volonté, les deſirs, ne ſont que des ſenſations transformées. Pût-on imaginer qu'un certain ton perſévérant d'oſcillation, fait ſentir l'exiſ-

tence à une fibre ébranlée, on n'en ſeroit pas plus diſpoſé à penſer qu'une nouvelle cadence ſurvenant dans cette fibre, elle acquierreroit par-là, ou la faculté de vouloir, ou une volonté actuelle.

Il faut avouer, à la gloire de l'Auteur, que ſon eſpece d'avant-propos à l'Hiſtoire du Chien, eſt un morceau des plus éloquens qui ſoient ſortis de ſa plume. Il y a néanmoins quelques expreſſions outrées, eſpece de luxe d'une imagination brillante, qu'on pardonne trop aiſément, même au ſtyle didactique, dans notre ſiécle ; comme quand il dit » que les Chiens P. 188. » ſuppléant à l'imperfection de » notre odorat. » Seroit-ce donc

une perfection pour nous de flairer toutes les piſtes des Animaux que nous pourrions rencontrer ? » Qu'ils nous ont fournis de » grands & d'éternels moyens de » vaincre & de regner. » Ibid.

Mais il ne faut pas s'étonner s'il excéde dans l'expreſſion, lorſqu'il ſe paſſionne pour le ſujet qu'il décrit ; puiſque ſes accès d'entouſiaſme lui font oublier les principes ſur leſquels il a le plus inſiſté, en faiſant l'éloge de la docilité du Chien, il lui fait un mérite de ce qu'il ſubit les » mauvais traitemens, qu'il les » oublie, ou ne s'en ſouvient » que pour s'attacher davantage « à ſon maître. » Cet oubli ne mériteroit pas de grands éloges dans un Eſtre eſſentiellement P. 186.

privé de mémoire, & qui n'a aucune idée du passé, comme l'Auteur l'a prétendu dans son quatriéme volume.

M. de Buffon entre dans de grandes discussions, pour déterminer quel est le Chien original d'où sont sorties tant de variétés de races, & il se détermine pour le Chien de Berger, par préférence au Mâtin, sans qu'on puisse trop démêler les raisons de cette préférence. Il nous donne un arbre généalogique des différentes races orientées sur les quatre points cardinaux du monde, dont le Chien de Berger est la souche commune. Les grandes variétés sont dûes, selon lui, à la différence des climats ; on y voit la généra-

tion des Métis. Cette carte géographico-généalogique, a peut-être plus exigé de méditations, que l'Auteur n'en a faites pour produire ſes quatres premiers volumes. Auſſi y a-t-il mieux réuſſi.

M. de Buffon joint aux altérations qu'a dû produire dans les Chiens la diverſité des climats, quelques autres circonſtances qui y ont concouru : elles ſont ſenſées ; mais la derniere eſt plus que ſinguliere. » D'ailleurs, P. 194.
» nous dit-il » quoique toutes les
» eſpeces ſoient également an-
» ciennes, le nombre des généra-
» tions depuis la création, étant
» beaucoup plus grand dans les eſ-
» peces dont les individus ne vi-
» vent que peu de tems, les varié-

» tés, les altérations, la dégéné-
» ration même, doivent en être
» devenues plus sensibles, puisque
» ces Animaux sont plus loin de
» leur souche, que ceux qui vi-
» vent plus longtems. L'Homme
» est aujourd'hui huit fois plus
» près d'Adam, que le Chien ne
» l'est du premier Chien, puisque
» l'Homme vit quatre-vingt ans,
» & que le Chien n'en vit que
» 10.» Il falloit prendre cette dif-
férence non de la vie de l'homme
& de celle des Animaux, mais de
l'époque où les uns & les autres
sont propres à la propagation.
Les Filles sont nubiles à 12 ans,
& les Chiennes sont capables de
concevoir à 9 ou 10 mois, à ce
qu'il nous apprend : mais ces
inattentions sont de peu d'im-

portance, auſſi bien que l'uſage qu'il fait de la comparaiſon. Ce qui merite plus d'être remarqué, ce ſont les réflexions auxquelles il ſe livre. » Les petits Animaux » éphémeres, ceux dont la vie P. 195. » eſt ſi courte, qu'ils ſe renou- » vellent tous les ans par la gé- » nération, ſont infiniment plus » ſujets que les autres Animaux, » aux variétés & aux altérations » de tout genre. » Un Naturaliſte qui a bien obſervé les Inſectes, auroit bien des choſes à dire ſur cette remarque de l'Auteur. » Il en eſt de même des » plantes annuelles, en compa- » raiſon des autres végétaux. Il y » en a même » voici le ſingulier » » dont la nature eſt, pour ainſi » dire, artificielle & factice. Le

» bled, par exemple, eſt une » plante que l'Homme a chan- » gée au point qu'elle n'exiſte « nulle part dans l'état de nature. » On voit bien qu'il a quelque » rapport avec l'yvraie, avec les » gramens, les chiendents & » quelques autres herbes des » prairies. » Ces rapports ſont bien peu propres à caractériſer des plantes ; tout Botaniſte en conviendra, & l'Intendant du Jardin du Roy, devroit mieux
Ibid. le ſavoir qu'aucun autre ; » mais »on ignore à laquelle de ces her- »bes on doit le rapporter. » Mais on ſait très-bien qu'on ne doit le rapporter à aucune. » Et com- » me il ſe renouvelle tous les ans, » & que ſervant de nourriture à » l'Homme, il eſt de toutes les

» plantes, celles qu'il a le plus » travaillées. » Qu'y a-t-il donc mis ? l'épi apparemment, les fleurs, le fruit & la fécondité. » L'Homme peut donc, non- P. 195. » seulement faire servir à ses be- » soins, à son usage, tous les » individus de l'Univers ? » Il ne touche pas aux grands individus de la Nature, aux planettes, aux astres. M. de Buffon a seul le privilege d'en faire ce qu'il veut: » mais il peut encore, avec le » tems, changer. » On ne peut rien dire de plus fort, » modifier » & perfectionner les especes; » c'est même le plus beau droit » qu'il ait sur la Nature; » & pour donner un contrepoids à une si auguste prérogative, on va donner à l'Homme une leçon

d'humilité. » Avoir transformé » une herbe *stérile* en bled, eſt » une eſpece de création dont » cependant il ne doit pas s'en- » orgueillir ; puiſque ce n'eſt qu'à
P. 196. « la ſueur de ſon front, & par des » cultures réitérées, qu'il peut » retirer du ſein de la terre, ce » pain ſouvent amer, qui fait ſa » ſubſiſtance. » Il fait ici alluſion à la malédiction que Dieu a lancée ſur l'Homme pécheur ; alluſion dont on doit lui ſavoir gré. Véritablement cette ſingularité dans celui des végétaux le plus univerſellement néceſſaire à l'Homme ; qu'on ne le trouve, ni en plante agreſte, ni autrement dans les pays inhabités ; quoiqu'il ſoit pourvû de tous les caractéres de la fécondité, ex-

prime parfaitement l'effet de la malédiction prononcée contre l'Homme, & cette réflexion, quoiqu'elle dût se présenter naturellement à l'esprit, est vraiment neuve. Mais étoit-il permis à l'Auteur d'appeller le bled une plante *stérile* ? Est-ce donc l'Homme qui en a créé le germe? Il se fatigue à donner différentes préparations à la terre; il séme son bled, & pendant 9 mois, qu'il s'occupe de tout autre travail; le tuyau se forme, l'épi se développe, la fleur vient & les grains paroissent. Que l'Auteur mette dans une de ces phioles pleines d'eau destinées à prévenir les faveurs du Printems sur nos cheminées, des grains de froment, & il se convaincra que,

ſans aucune autre façon, le grain pouſſera ſes feuilles, ſes racines, ſon tuyau. Il aura même le plaiſir de trouver dans l'eau de ces phioles, ces animalcules qu'il a obſervés au microſcope, & qui lui ont fait naître l'idée de ſa ſinguliere Métaphiſique. Il verra s'il a plus le droit de ſe regarder comme créateur des productions de ce bled, que ceux qui font venir des hyacintes dans l'eau durant l'Hyver, n'en ont de croire qu'ils ont produit ces fleurs odoriférentes.

XXXVIe. LETTRE.

JE crois, Monſieur, que le petit nombre d'obſervations dont je vous ai fait part, ſur le cinquiéme volume de M. de Buffon, aura ſatisfait votre curioſité ; car vous ne vous intéreſſez qu'à ſa métaphiſique, & heureuſement pour le progrès des ſciences, il l'a beaucoup moins prodiguée dans cet Ouvrage, que dans les précédens. Je dois répondre à quelques queſtions que vous me faites, en m'accuſant la réception du paquet qui contenoit toutes les Lettres que je vous ai écrites ſur le quatriéme volume de l'Hiſtoire Naturelle.

» Pourquoi ſont-elles datées » des Camaldules de Freſcati? » Avez-vous donc fait un ſi long » & ſi pénible voyage, pour vous » enſevelir dans une retraite pro- » fonde ? » Non, Monſieur; mais j'ai daté ces Lettres d'un Hermitage, que le Cardinal Paſſionnei s'eſt pratiqué dans l'enceinte des Camaldules, en imitant avec un goût exquis, la ſimplicité des logemens de ces pieux Cœnobites. C'eſt dans ce ſéjour ſi riant, que j'ai écrit à diverſes repriſes ce grand nombre de Lettres. Ce Cardinal m'a ſouvent fait l'honneur de m'y admettre, parmi un petit nombre d'amis choiſis. Tout y reſpire la piété, la liberté & la gaité. L'abondance y regne ſans luxe &

ſans profuſion. Les converſations s'y font à des heures réglées. Mais quels agrémens dans ces converſations ! L'érudition, la délicateſſe & l'enjouement du Maître, en font l'ame : également inſtructives & amuſantes, en délaſſant l'eſprit, elles le diſpoſent & le rendent plus propre au travail. Rapportez, Monſieur, à tant d'avantages, dont on jouit dans une ſi belle ſolitude, tout ce qui aura pû vous plaire dans mes Lettres : j'aurois dû les offrir à ſon Eminence, mais il ne m'étoit pas permis de le faire avec la décence qu'exige un nom tel que le ſien.

Votre ſeconde queſtion roule ſur le premier objet de mon voyage d'Italie. Oui, Monſieur,

je me ſuis confirmé dans mes conjectures, ſur les effets du Déluge ; & dans toutes les remarques que j'ai faites dans mes premieres Lettres, ſur la fameuſe préten tion de M. de Buffon, que partout, les angles ſaillans dans les chaînes des montagnes, répondent à des angles rentrans ; car les opérations des Eaux qui ont produit ces coupures, en ſe retirant, ont dû être plus tumultueuſes, moins régulieres & plus variées, que cet Auteur ne ſe l'imagine. Je l'avois penſé, & j'ai vérifié cette idée. Je me reſerve à vous en dire davantage dans un Mémoire, dont la plus grande partie concerne la phiſique du Mont Véſuve ; mais je n'oſe le communiquer, juſqu'à ce

ce que je ſois bien inſtruit des changemens ſurvenus dans ce terrible Volcan, depuis mon départ d'Italie. On donne actuellement l'Hiſtoire de ces nouveaux boulverſemens. Ainſi, je ſerai bientôt à portée de comparer mon Mémoire, à des phénoménes très-intéreſſans, & très-propres ou à me faire abandonner la phiſique que j'ai crû appercevoir dans le fourneau de cette admirable montagne, ou à la confirmer & à l'établir; je ſuis également diſpoſé à prendre celui des deux partis, auquel les nouveaux événemens me détermineront.

Le ſecond objet de mon eſpece de pélerinage, vous intéreſſe plus, quoiqu'il ſoit comme iſolé dans le commerce de Lettres

que nous avons eu jusqu'à présent. C'est le sujet de votre troisiéme question. Vous étiez à peu près instruit de ce second objet; vous saviez en général, que je voulois me consulter sur des choses relatives à la Religion; & vous ne pouviez ignorer absolument qu'elles elles étoient. Je m'étonne que vous ayez sitôt perdu de vûe, l'ouvrage où j'ai tâché de remplir le plan de M. Paschal, & de prouver la nécessité, l'existence de la Révélation, & le besoin indispensable de l'autorité, dont l'Eglise Catholique jouit depuis sa naissance, pour rendre utile aux Hommes cette même Révélation. Je vous en communiquai le précis il y a 22 ans, & quoique vous n'en eus-

ſiez que 20, vous obſervâtes judicieuſement, qu'on avoit bien prouvé juſqu'alors, que la Religion Chrétienne étoit un dépôt réel, mais que, pour ainſi dire, aventuré, il n'étoit confié à aucune ſociété en particulier; que vous aviez ſenti ce défaut en liſant Abbadie; qu'il vous avoit toujours paru que les preuves de la Révélation, devoient déſigner la ſociété & l'autorité à laquelle elle a été confiée: que les Proteſtans n'avoient pû faire mieux, que de s'en tenir ſur cette matiere à une grande généralité; mais que les Catholiques étoient inexcuſables de les avoir pris pour modéles dans la défenſe du Chriſtianiſme, tandis qu'ils avoient pour ce genre de con-

troverſe, des armes victorieuſes & abſolument étrangeres à toute autre communion que la leur. Vous me fîtes l'objection la plus embarraſſante & la plus ſolide qu'on puiſſe propoſer contre la nature de la Foi; & vous fûtes ſurpris d'en trouver la ſolution dans l'analyſe que je vous fis, de ce que nos eſprits-forts nomment la crédulité chrétienne, & d'y voir une parfaite analogie avec les moyens dont Dieu s'eſt ſervi, pour nous aſſûrer de l'exiſtence des corps, & pour établir par leur témoignage public, la certitude des faits. Non-ſeulement vous ſaiſîtes tous ces principes, qui ont une grande étendue, mais encore vous en tirâtes les conſéquences les plus directes & les

plus convaincantes, contre toutes les sociétés schismatiques.

Quoique je fusse très-persuadé de la solidité & de la vérité de mes principes, dont vous sentiez si bien vous-même toute la fécondité; j'ai cependant voulu les présenter à la source de la lumiere & de la science ecclésiastique, vous comprenez que je parle de Rome, afin de m'assûrer que l'attachement à mes propres idées, n'en faisoit pas le seul mérite. Ni ma santé, ni la médiocrité de mes ressources, ni les allarmes de mes amis, qui pensoient que je succomberois aux fatigues d'un si long voyage, que je ne pourrois soutenir la température d'un nouveau climat; en un mot, aucune considération

ne m'arrêta. Combien votre cher frere, à qui j'ai tant d'obligations en tout genre, étoit-il effrayé à ce sujet ! Avec quelle tendresse s'en expliquoit-il avec moi ! Il se rendit, quand il sçut qu'un Prélât, dont il respectoit les lumieres supérieures, approuvoit mes vûes, & les étendoit par la sageſſe de ses conseils.

J'ai reconnu à Rome le vrai goût de l'Antiquité. Là, les opinions ne sont que des opinions. Le fond de la Religion y est scrupuleusement conservé ; l'application à l'enseignement des Peres, la sage tempérance dans l'usage de la Scholastique, ont fait des progrès rapides dans des Corps Religieux. Parmi les Prélats, on rencontre un grand

nombre d'Hommes d'élite, très-instruits dans la science ecclésiastique, & initiés dans la bonne Philosophie. L'Ordre des Cardinaux, a des Hommes vraiment grands, aimant les Savans, & Savans-eux-mêmes. Enfin j'y ai trouvé dans tous les états, des personnes capables de me guider dans mes travaux, d'en juger, de les critiquer sainement, de développer & de multiplier mes idées. Tous ont applaudi à mes projets, & en ont crû l'exécution indispensablement nécessaire au siecle où nous vivons. Le Cardinal d'Argenvilliers, si digne de la confiance intime dont il jouit auprès du grand Pape que Dieu a accordé à son Eglise, me demanda le plan de mon Ou-

vrage, & l'approuva. J'en ai conferé souvent avec le Cardinal Passionei, qui m'a honoré de conseils très-utiles. Le Cardinal Portocarrero s'intéresse vivement à mes succès. Le Cardinal Duc d'York, instruit de mes travaux, m'a donné des preuves du cas qu'il veut bien en faire. Le S. Pere, qui m'honora de beaucoup de marques de bontés, m'exhorta à poursuivre mes études, & vous savez quel est son zéle pour la Religion, & qu'elles sont ses lumieres. A mon retour, j'eus l'avantage de consulter à Turin, le Cardinal des Lances, qui me fit un très-gracieux accueil, & continue de me presser de mettre la derniere main à mon Ouvrage. Enfin, j'ai

j'ai rapporté de mon voyage une grande confiance qui m'anime, sans cependant me rendre moins délicat & moins soigneux sur la révision de tout ce que j'ai écrit, & sur les augmentations que je crois y devoir faire. Je proteste donc, que malgré tant d'exhortations si puissantes, Je me hâterai lentement. Avant de traiter à fond les sujets importans que je ne vous montre que très-rapidement ; je commencerai par établir les principes de la certitude phisique & morale qu'on attaque maintenant avec tant de hardiesse, sans être effrayé du pyrronisme universel dans lequel on hasarde de se précipiter. Car, je l'ai déja dit, les ennemis de la Religion lui font l'honneur de

penser, qu'on ne peut la renverser sans ébranler les fondemens de toute certitude. Ces principes appartiennent à la partie philosophique, par laquelle les Peres commencoient le cathécumenat des Infidéles ; & nos incrédules doivent être mis, comme les Payens, aux élémens de la raison.

On voit, par un petit Traité de la certitude des faits, qui se trouve à la fin des Pensées de M. Paschal, combien il est nécessaire ; pour retrancher tout subterfuge & tout prétexte aux mécréans, d'établir les vrais principes de cette certitude. L'état actuel de l'Homme est encore, dans le dessein de M. Paschal, une recherche qui doit préparer

aux preuves de la Révélation. Un mélange de grandeur & de misere dans l'Homme, prouve également, & qu'il a été destiné à être le Pontife de la Nature, celui qui doit rendre hommage au Créateur, & de lui-même & de tout ce qui est; & qu'il est déchu d'une dignité si honorable. La Religion naturelle, est celle de l'état d'innocence, où l'Homme n'est plus. Il ne lui reste de cette Religion antérieure à toute corruption, que les devoirs du cœur envers un Dieu bienfaisant: car cette corruption de l'Homme, n'annéantit pas l'obligation où il étoit dans ce premier état, de porter vers le Souverain Estre, toutes ses pensées & tous ses desirs. Mais au devoir

précieux d'offrir notre cœur à Dieu, est jointe en nous l'intime persuasion que ce cœur souillé par l'adoration rendue aux créatures, n'est plus un présent digne du Dieu de toute sainteté.

Le contraste si marqué entre l'attention du Tout-Puissant à nous rendre heureux par l'impression de diverses sensations agréables, avec le secret profond sous lequel il nous les imprime, nous prouve clairement, que Dieu dédaigne notre hommage & notre reconnoissance. Tant de précautions, pour nous faire connoître les corps, nulles pour nous rendre attentifs à celui qui agit perpétuellement dans le fond de notre Estre, entraînent infailliblement une distraction sur tous

les motifs qui rappellent à Dieu ; enſorte que les corps ſe préſentant, comme les vrayes & uniques cauſes de nos biens & de nos maux, s'emparent de notre cœur, & reçoivent les prémices de notre amour & de nos adorations. Quelle preuve plus certaines pourrions-nous avoir de notre proſcription, dès le premier moment de notre exiſtence. Ainſi, cette Religion naturelle, ſi vantée, qu'on vient de célébrer en vers ſi harmonieux,* n'eſt qu'une belle & riante fiction poëtique, où l'on dépeint un homme imaginaire ; c'eſt, tout au plus, la deſcription de l'Age d'or des anciens Payens. Que l'Auteur nous faſſe voir, ou en proſe, ou en vers, comme il le voudra,

* Poëme ſur la Religion naturelle.

que l'obligation d'aimer Dieu, écrite dans nos cœurs, prouve que notre amour eſt digne du Très-Haut; que cet amour peut nous mériter, après la diſſolution de notre corps, une ſtabilité éternelle dans la juſtice & dans la félicité; la Religion naturelle ſeroit-elle autre choſe que le culte du cœur, or, peut-on appeller culte, un hommage qu'on ſent être impur, comme ayant déja été proſtitué à tout ce qui n'étoit pas Dieu. Qu'il nous montre que cette Religion naturelle, nous apprend avec le dernier degré de certitude, que cette vie mortelle eſt un tems d'épreuve, propre à nous faire acquérir après la mort, un bonheur inaltérable. Problême que la raiſon

abandonnée à elle-même, ne réſoudra jamais.

La Religion des Patriarches, n'étoit point la chimere de nos eſprits-forts, je veux dire leur Religion naturelle; ce n'étoit pas non plus la Religion de l'innocence, ni le ſimple fruit des recherches de la raiſon. La Révélation avoit appris à ces Hommes privilégiés, qu'ils devoient mettre leur confiance dans une victime, qui, en expiant notre premier crime & ſes ſuites, devoit écraſer la tête de celui qui en avoit été l'occaſion; que l'hommage du cœur uni à cette victime adorable, qui étoit promiſe, étoit annobli, pouvoit être préſenté à Dieu, & rétabliſſoit dans les droits de l'inno-

cence ; que par l'efficace de son oblation, la vie n'étoit plus simplement un interval qui suspendît des peines éternelles dûes à des proscrits, & qui en caractérisât la mesure ; mais que cette vie étoit destinée à éviter ces peines, & à mériter une union sans bornes & sans fin avec Dieu. Voilà quelle étoit la Religion des Patriarches, Religion fondée sur la foi, & qui dès-lors ne peut être appellée naturelle.

Ces divers objets doivent former deux volumes, qui précéderont l'Ouvrage que vous connoissez depuis si longtems, & commenceront l'exécution du Plan de M. Paschal. Vous voyez maintenant, Monsieur, où aboutit la Ligne Philosophique que j'ai suivie jusqu'ici. Je suis, &c.

Janvier 1756.

Fin de la neuviéme Partie.

Fautes à corriger dans la neuvième Partie

Page 63. *ligne derniere*, Ecoutez-les, *lisez* Ecoutez-le.
143. *ligne* 16. ſoit, *liſ.* lors.
159. *ligne derniere*, on leur, *liſ.* lui.
175. *ligne* 10. le, *liſ.* ſe.
244. *ligne* 4. ? *liſ.* ;
264. *ligne* 15. leur, *liſ.* le.
276. *ligne* 3. un interval, *liſ.* un intervalle.

E 751
L 538L
v. 2